
U d'/of OTTAWA
39003001002301


BIBLIOTHECA


CE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

THÉATRE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT,

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET ANNOTÉE

PAR

M. J. TASCHEREAU

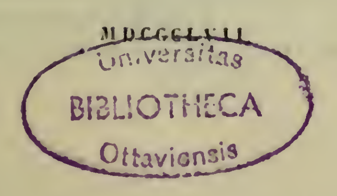
TOME I



PARIS

Chez P. Jannet, Libraire

MDCCCLVII





AVERTISSEMENT

Presque toujours, plus les œuvres d'un auteur classique ont été publiées, plus il est difficile d'en donner une bonne édition. A chaque réimpression le typographe a ajouté de nouvelles fautes aux fautes des impressions précédentes, et l'éditeur des bévues nouvelles aux bévues de ses devanciers. Pour peu qu'ensuite vienne un homme qui réunisse, sans grande critique, tous les travaux antérieurs, il se forme alors un assemblage inextricable d'erreurs dont la constatation est d'autant plus difficile que bon nombre ont pour elles la prescription séculaire.

Corneille avait pourtant pris des mesures qu'il devait croire suffisantes pour se mettre à l'abri contre ce danger. Non content d'avoir revu ses pièces presque à chaque réimpression successive, de leur avoir fait subir les changements qu'exigeaient et les progrès qu'il avait si puissamment concouru à faire faire à la langue, et les convenances auxquelles la scène s'était vu assujettir par lui, il avait donné avec soin, en 1660, 1663, 1664, 1668, quatre éditions de son Théâtre, complet jusqu'à chacune de ces époques, et en 1682, deux ans avant sa mort, une édition définitive de toutes ses œuvres dramatiques.

Dans ses éditions de 1663, 1664, 1668 et de 1682,

il avait exposé en partie[1] et suivi un système orthographique que, depuis, l'usage a, dans plus d'un cas, sanctionné. C'est lui qui le premier proposa, entre autres modifications, d'écrire *ébloüir, ébranler, il étoit,* au lieu de *esbloüir, esbranler, il estoit,* et d'accentuer *sévérité* qu'on écrivait *severité.*

L'introduction de ces réformes semblait devoir assurer quelque attention à son système entier, au moins de la part de ses éditeurs. Mais ils n'en tinrent, sans savoir pourquoi, aucun compte, et ceux qui promirent le plus d'être fidèles au texte de l'auteur ne se bornèrent pas à changer sa manière d'écrire les mots ; ils lui prêtèrent leur manière de s'exprimer[2].

Voici, quant à nous, sur ce point et quelques

1. Voir ci-après, dans ce même volume, pages 2-6.

2. Ne voulant ni multiplier des citations qui deviendraient fastidieuses pour le lecteur, ni aller chercher nos exemples bien loin, nous nous bornerons à les prendre uniquement dans la préface mise par Corneille en tête des éditions de 1663, 1664, 1668 et 1682, et reproduite ci-après, pages 2 et suivantes :

CORNEILLE a imprimé :	M. LEFÈVRE (T. XII de son édition de 1854-56) imprime :
« ...Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut estre douteuse dans les impressions où l'on garde le mesme ordre COMME EN celle-cy. »	« ...Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut être douteuse dans les impressions où l'on garde le même ordre QU'EN celle-ci. »
« ...J'ay donc fait ORTHOGRAPHER... »	« ...J'ai donc fait ORTHOGRAPHIER... »
« ...Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans sa conjugaison où il faut luy rendre l's	« ...Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans sa conjugaison où il faut lui rendre l's

autres, le parti que nous avons adopté pour cette édition :

Nous nous sommes, dans les cas indiqués par Corneille, conformé à son système d'orthographe, dont l'adoption complète par l'usage eût mis souvent les étrangers à même de mieux saisir les différentes nuances de prononciation de notre langue. M. Jannet, dont tous les efforts et les sacrifices tendent à rendre cette jolie Bibliothèque digne de la faveur avec laquelle elle a été accueillie, n'a pas hésité à faire graver des lettres nécessaires pour cette reproduction fidèle, et les ſ longs nous ont, par exemple, permis d'écrire *réſister* comme Corneille l'écrivait pour faire sentir la valeur distincte de chacun des deux *s* de ce même mot, et de différencier l'orthographe d'une syllabe commune, ayant des sons différents, comme la syllabe EST dans *le vent eſt à l'est*.

Nous avons ensuite reproduit ses habitudes orthographiques, alors même qu'il ne les avait pas érigées en principes dans ses préfaces :

Ainsi la suppression fréquente d'une des consonnes redoublées (Corneille écrit *conſone*), comme

parcequ'elle allonge la ſyllabe; comme à l'impératif *arreſte* qui rime bien avec *teſte;* mais à l'infinitif et en quelques autres où elle ne fait pas cet effet... »	parce qu'elle allonge la syllabe; comme à l'impératif *arreſte* qui rime bien avec *teſte;* mais à l'infinitif et en quelques autres TEMPS où elle ne fait pas cet effet... »
« ...J'ay cru à propos de NOUS ſervir de différents caractères, puisque nous en avons... »	« ...J'ai cru à propos de ME servir de différents caractères, puisque nous en avons... »
« ...Le meſme arrive... »	« ...Le même CAS arrive... »

dans ces quatre vers de *la Galerie du Palais* (acte III, sc. 4) :

> Auſſi ce grand amour a rallumé ma *flame;*
> Le change n'a plus rien qui chatoüille mon ame,
> Il n'a plus de douceurs pour mon esprit *flotant,*
> Auſſi ferme à preſent qu'il le croit inconstant;

Ainsi sa persévérance à écrire *maiſtre* et *maîtreſſe*, comme dans ce vers de *l'Illusion comique* (acte II, sc. 7) :

> Que voſtre *maiſtre* enfin faſſe une autre *maîtreſſe;*

Ainsi son parti bien pris d'écrire à l'impératif, devant une consonne, *fay, tien, pren, atten,* et devant une voyelle *fais, tiens, prens, attens;* à l'indicatif, dans le premier cas, *je voy, je finy,* et dans le second *je vois, je finis,* comme dans *la Place Royale* (acte V, sc. 8) :

> Je *vy* doreſnavant, puisque je *vis* à moy.

Nous pourrions multiplier ces indications, mais le lecteur y suppléera. Nous éprouvons seulement le besoin de lui dire que quant aux *e* muets, aux *é* aigus et aux *è* graves, hormis quelques cas précisés par Corneille, il pourra bien rencontrer dans notre édition, comme dans celle de 1682, *preſent* et *préſent*, *prémier* et *premier*, *cinquiéme* et *cinquième*. Corneille parle de la liberté qu'il avait, sur certains points, laissée à ses imprimeurs et de la peine qu'ils avaient eue d'ailleurs à s'accoutumer à ses innovations; le nôtre aura bien quelquefois à invoquer la même excuse.

Mais ce que nous croyons avoir reproduit toutes les fois que Corneille en a donné l'exemple, c'est l'orthographe étymologique à laquelle il a ramené une foule de mots dans l'édition de 1682. Ainsi,

bien qu'il eût écrit dès 1637, dans l'épître dédicatoire de *la Place Royale*, *intrigues*, il écrivait constamment dans cette édition dernière *intriques*[1]; bien qu'il eût écrit *ambroiſie* en 1639, il écrivait *ambroſie* alors[2]; il ne manquait pas d'écrire non plus *functions*[3], *préten ſions*[4], *diſſentions*[5]; il imprimait le plus ordinairement *ſubmiſſions*[6], et c'est par distraction sans doute qu'on l'a fait cesser d'imprimer *punctüellement*[7].

Corneille a, dans le même esprit, ramené plusieurs mots à l'étymologie française. Ainsi il écrit *courier*, avec un seul *r* comme *courir*, et non avec deux comme *currere*. Il avait toujours écrit *vangeance*, longtemps même après que cette orthographe était abandonnée[8]; il écrit *vengeance* dans la seule édition de 1682. Il y écrit *orthographer*[9] et volontiers *chois*[10] devant une voyelle, au lieu de *choix* dont il s'était constamment servi antérieurement.

Nous avons la confiance qu'on ne nous repro-

1. Du latin *intricare*, embrouiller. Voir page 86 de ce volume et *passim*.
2. Voir Tome II, p. 119 et note.
3. Acte II, sc. 1 de *la Galerie du Palais*, p. 294 de ce volume.
4. Pages 77, 87, 200 et 219 de ce volume.
5. Acte V, sc. 6 de *la Galerie du Palais*, p. 347 de ce volume.
6. Pages 209, 312, 321 et 346 de ce volume. On le voit écrire aussi, mais plus rarement, *ſoubmiſſions* et *ſoûmiſſions*.
7. Voir page 6 et note dans ce volume.
8. Dès 1651, dans l'*errata* des *Odes sacrées* de Racan, on invitait à lire *vengeance* au lieu de *vangeance*.
9. Page 4 de ce volume.
10. Voir page 297 et note.

chera pas de nous être trop étendu au sujet des théories lexicographiques que Corneille a fait en partie prévaloir, dont quelques-unes sont devenues des lois. L'exemple de notre premier tragique a été suivi par Voltaire, qui, lui aussi, a imposé à notre orthographe d'autres modifications. Charles Nodier a beaucoup tenu à établir qu'elles avaient été proposées avant Voltaire. Sans doute; mais la proposition n'avait pas même été prise en considération. Consacrer des réformes de cette nature, les faire passer dans la coutume, n'appartient qu'au génie.

Les détails dans lesquels nous sommes entré ici nous permettront de ne revenir dans la suite, sur ce sujet, que bien rarement, dans un très petit nombre de cas particuliers. Nous serons donc sobre de notes grammaticales ; nous le serons aussi de variantes : nous considérons comme insignifiantes toutes celles qui ne montrent pas Corneille faisant disparaître de son texte primitif les mots qu'il avait concouru à faire bannir de la langue, ou les expressions et les images devenues choquantes sur une scène qu'il avait soumise aux convenances [1].

Quant aux autres notes, à celles qui tiennent à l'histoire dramatique, notre travail sur la vie et les ouvrages de Corneille, imprimé en tête de cette édition, nous dispensait d'en surcharger le bas de nos pages. Nous aurons cependant à consigner le fruit de recherches récentes. Nous ferons entrer ceux de ces renseignements nouveaux dont le peu d'étendue nous le permettra, et qui porteront sur une pièce, dans les notes qui l'accompagneront, et le

1. Voir, pour exemples, dans la seule comédie de *Mélite*, les variantes des pages 14, 22, 23, 45, 78 et 83 de ce volume.

plus habituellement dans la note bibliographique qui se trouve placée sur le faux titre de chacune d'elles. Pour les détails biographiques sur Corneille que nous avons recueillis depuis la réimpression de notre *Histoire*, classés par ordre chronologique, ils suivront cet Avertissement.

Nous aurions pu augmenter considérablement le nombre de ces notes et l'étendue de ces additions si nous avions voulu nous lancer dans le champ si vaste de l'hypothèse et de la fantaisie historiques. M. Lefèvre, dans son édition de Corneille, a donné place à des notes de M. Aimé Martin qui sont le *nec plus ultra* de l'affirmation sans commencement de preuve. Comme dans ses travaux sur le théâtre de Molière et sur celui de Racine, M. Aimé Martin vous dit sans hésitation, comme aussi, bien entendu, sans indication de sources, quels sont les acteurs qui ont joué d'original les rôles des pièces de Corneille. Il était ici plus à son aise pour inventer impunément, car, s'il s'est retrouvé des registres du théâtre du Palais-Royal, établissant qu'il n'a, pour les distributions de rôles dans les pièces de Molière, rien recherché, mais tout imaginé, les archives de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais paraissent plus sûrement détruites. Mais il avait compté sans les contemporains; et, par exemple, dans ses notes sur *l'Illusion comique*, à la suite d'un roman hypothétique sur Mondory et sur Corneille lui-même, le voilà qui, pour le besoin de sa fable, donne à Bellerose le rôle du capitan Matamore. Les frères Parfait nous avaient cependant appris déjà que ce rôle était joué par un acteur « qui en prit le nom; » mais M. Aimé Martin n'en avait tenu compte, quand arrive Tallemant qui nous dit : « Ce fut lui (Mon-

« dory) qui fit venir Bellemore, dit *le capitan* « *Matamore*, bon acteur. Il quitta le théâtre parce « que Desmarets lui donna, à la chaude, un coup « de canne derrière le théâtre de l'hôtel Richelieu. « Il se fit ensuite commissaire de l'artillerie et y « fut tué. Il n'osa se venger de Desmarets, à cause « du Cardinal, qui ne lui eût pas pardonné[1]. » Bellerose, qui ne cessa jamais de s'appeler Bellerose, eut une tout autre carrière et une tout autre fin; mais, malgré la générosité de M. Aimé Martin, il n'eut donc pas plus ce rôle que la plupart des acteurs et actrices mis en avant par le même annotateur ne créèrent également les rôles qu'il leur distribue par une inconcevable manie. Se taire sur ce qu'il n'est pas possible de savoir est-il donc si difficile?

Cette édition sera plus complète que toutes celles qui l'ont précédée. Dans le volume renfermant les Œuvres diverses, on trouvera, outre des vers non recueillis, une lettre et des vers inédits. Ce volume sera précédé d'un avertissement, et la plupart des pièces de vers seront accompagnées de notes faisant connaître dans quelles circonstances elles ont été composées.

Quant au Théâtre, la seule partie de ses Œuvres que Corneille ait jamais recueillie, nous avons consulté toutes les éditions qu'il en a données et rassemblé ce qui ne se trouvait être que dans les unes ou dans les autres. Ainsi notre édition réunit les Arguments, les Épîtres dédicatoires et les avis Au Lecteur ne se trouvant les uns que dans les éditions originales des pièces isolées, les autres que dans les éditions des *Œuvres* publiées par Corneille avant

1. *Historiettes* de Tallemant des Réaux, 2e édit., T. X, p. 46 et 47.

1660. Elle renferme en outre les Extraits des historiens qui ont fourni à l'auteur quelques-uns de ses sujets, Extraits par lui supprimés également à partir de cette dernière date. Elle reproduit les Examens des pièces de théâtre et les Discours sur l'art dramatique par lesquels il remplaça alors tout ce que nous venons de le voir retrancher. Enfin, outre la préface qui est au premier volume de toutes ses éditions de 1663 à 1682, nous avons réimprimé deux préfaces se trouvant l'une en tête de la Première Partie de ses *Œuvres* publiée en 1644, l'autre en tête de la Seconde Partie publiée en 1648 [1], cette dernière ignorée et non reproduite depuis plus de deux siècles.

Nous croyons utile, pour l'intelligence des dates d'éditions indiquées dans nos variantes, de terminer ces préliminaires par un tableau des éditions de Corneille qui nous paraissent constituer réellement la série bibliographique des recueils de son Théâtre publiés par lui. Nous ne tirerons hors ligne que ceux où il y a trace de révision de l'auteur, ne tenant pas plus compte ici que nous ne l'avons fait dans nos notes des réimpressions publiées par les libraires sans le concours de Corneille.

APPENDICE HISTORIQUE.

(1630 — 16..?)

Le *Trésor chronologique et historique* par le R. P. Dom Pierre de Saint-Romuald, dans sa Troi-

1. Voir ci-après, dans ce même volume, page 1, et Tome II, page 143. M. Lefèvre a donné à tort la première comme n'ayant paru qu'en 1654. Il n'a pas connu la seconde.

sième Partie, publiée en 1647, nous fournit, aux pages 899-900, le renseignement que voici :

« Achevons cette année (1629) par l'achevement « de la vie des deux plus grands ornemens de « nostre Congregation, je veux dire de Dom Jean « de S. François, premier assistant de nostre Père « General, et de Dom Sens de Saincte Catherine, « premier visiteur. Celuy-là nasquit à Paris l'an « 1576, le 25 aoust feste de Saint-Louys. Son père « s'appelloit Nicolas Goulu, et estoit Professeur du « Roy en langue grecque, et sa mère se nommoit « Magdelaine Daurat, et estoit fille de feu M. Dau- « rat, poëte, et aussi professeur du Roy en la « mesme langue, de qui Ronsard se vante d'avoir « esté le nourrisson.... Il *(Jean Goulu)* repose « à Paris dans le chœur de nostre monastère de « Saint-Bernard sous une tombe de marbre noir « que la beneficence de M. et de Mme de Ven- « dosme luy ont fait faire et où se voit un bel épi- « taphe en prose latine du style du sieur Cor- « neille. »

Une note de la page 899 donne à penser que la mort de Jean Goulu n'est que du 5 janvier 1630. Le monument fut-il élevé immédiatement après cette mort et alors que Corneille n'avait fait que *Mélite*, ou bien monument et épitaphe sont-ils d'une date un peu postérieure et du temps où Corneille avait acquis un plus grand renom? Nous penchons de ce dernier côté.

Nous avons eu le regret de ne pas trouver cette épitaphe dans le *Recueil d'épitaphes* des églises de Paris, n° 5024 du supplément français du Département des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale, recueil malheureusement incomplet de quelques volumes.

(1638— 1643.)

Nous arrivons à un ensemble de découvertes beaucoup plus importantes faites dans les archives de l'ancien Parlement de Normandie [1].

Nous avons dit (page 2 de l'*Histoire de Corneille*) que son père lui avait acheté à la fin de 1628 la charge d'Avocat du roi au siége général des eaux et forêts à la table de marbre du Palais à Rouen. A dix ans de là un sieur François Hays obtint, à ce qu'il paraît, des provisions de *second avocat du roi* au même siége. C'était un coup funeste porté aux intérêts de Corneille, avec qui le nouveau venu allait partager les profits de la charge. Aussi le voit-on, tout poëte qu'il est, rédiger, écrire de sa main et signer l'acte suivant qu'il expédie *A Maistre Charles Ycard, advocat au privé conseil de Sa Majesté :*

« A la requeste de Pierre Corneille, escuyer, « conseiller du Roy et advocat de Sa Majesté au « siege general des eaües et forests à la table de « marbre du Palais à Rouen, soit signifié en copies « les exploicts d'opposition du quinziesme jour « d'octobre 1638 et du troisiesme de juin 1639 à « Monseigneur le Chancelier ou à.....[2] garde des « roolles des offices de finance, que le requerant « s'oppose, comme de faict il s'oppose, à l'expe-« dition des provisions ou lettres du pretendu of-« fice de *second avocat du Roy* au dit siege,

1. Nous en devons la communication précieuse, on va le voir, à l'obligeance inépuisable de leur auteur, M. Gosselin, greffier à la Cour Impériale de Rouen.

2. Demeuré en blanc sur l'original.

« cy-devant possedé par Maistre Gilles Aubert, le-
« dict office vacquant à cause de mort; employant
« pour moyen en la presente opposition qu'il n'y
« avoit eu aulcun edict de creation dudict office, en
« quoy Sa Majesté.....[1] y auroit esté surprise en la
« delivrance desdictes provisions, et telles et
« aultres raisons qu'il entend desduire en temps
« et lieu. Elisant, aux fins de la presente opposi-
« tion, son domicile en la maison et personne de
« Maistre Charles Ycard, advocat au privé conseil
« de Sa Majesté. Dont ledict Corneille a requis
« acte.

CORNEILLE.

On voit par cet acte, écrit avec la plume qui servait peut-être en ce même temps à transcrire *Polyeucte*, on voit que la lutte avait commencé dès 1638; mais, pas plus au Conseil privé que devant les parlements, on ne se hâtait d'expédier les affaires. Les incidents ne manquaient pas alors : les arrêts de closion, les délais pour répondre éternisaient les plus simples procès et lassaient quelque fois les plaideurs, même en Normandie. C'est ainsi sans doute que Corneille fut déterminé à présenter au roi la requête ci-après dans laquelle il semble amené, par le désir d'en finir, à faire une concession :

« *Au Roy et à nos Seigneurs de son Conseil.*

SIRE,

« Pierre Corneille, Vostre conseiller et advocat à
« la table de marbre du Palais, remonstre qu'il y

1. Ici deux ou trois mots effacés par l'humidité.

« auroit instance pendante en Vostre Conseil sur l'op-
« position qu'il a formée aux provisions de l'office de
« second advocat à la table de marbre du Palais,
« entre luy d'une part, et Françoys Hays, preten-
« dant obtenir, d'aultre, et la vefve de Me Gilles
« Aubert aussy opposante, en la quelle instance,
« bien que ses soubstiens soient justes tant contre
« ledict Hays que contre la dicte vefve, et bien que
« ses conclusions aillent à faire declarer ledict
« office supprimé et exteinct, neantmoins, si le bon
« plaisir de Vostre Majesté est tel que lesdictes
« provisions ayent lieu et que ledict office revive,
« Il Vous supplie de considerer que ledict office
« faict la moitié du sien qui est d'antienne crea-
« tion, et, à ces causes, d'estre receu à l'offre du
« faict de rembourser ledict Hays de ce qu'il aura
« financé en Vos coffres et que les provisions seront
« delivrées en blanc audict suppliant, pour par
« luy ledict office estre exercé conjoinctement ou
« separement.

« Et il priera Dieu pour Vostre prosperité, longue
« et heureuse vie. »

Un inventaire des pièces du dossier soumises au Conseil privé contient, comme il était d'usage alors, les moyens à l'appui de la demande de Corneille. Cette sorte de plaidoirie écrite est présentée par Jacques Goujon, avocat au Conseil privé du roi, au nom de son client. Elle tend à faire décider que les provisions de second avocat ne seront point délivrées par le motif que cette fonction n'a été créée que par l'abus d'un sieur Isaac Poyer,
« seul advocat du Roy audict siege, lequel en 1611,
« en un temps où ceulx de la relligion pretendue
« reformée faisoient leurs efforts de s'accroistre
« en la magistrature, s'estant faict desinteresser par

« un nommé Gilles Aubert, huguenot comme luy, « luy permit d'obtenir des provisions de second « advocat; qu'Aubert estant decedé dernièrement, « sa vefve n'a pu vendre à Francoys Hays un droit « qui n'existoit pas et qui n'estoit que la suite d'un « abus; qu'enfin ledict Hays, après avoir esté con- « trainct par certaines considerations de vendre sa « charge de Me particulier au mesme siege des « eaües et forests, ne desdaignant pas de s'y venir « asseoir au dernier rang, monstroit par là com- « bien peu il meritoit que le Roy prist sa demande « en consideration. »

Comment se termina ce procès? c'est ce qu'il n'a pas été possible, du moins jusqu'ici, de découvrir dans les archives du Parlement de Normandie. Du reste la présence fort peu naturelle dans ces archives d'un volumineux paquet de papiers provenant de Jacques Goujon, avocat au Conseil privé, et au milieu desquels se trouve un dossier de huit pièces émanant de Corneille ou à lui relatives, semble pouvoir être expliquée seulement par une saisie opérée chez cet avocat. Rien n'indique si ce fut pendant les troubles de la Fronde ou dans telle autre circonstance.

Poursuivons le dépouillement de ces pièces qui vont achever de nous faire connaître Corneille sous un jour assurément tout nouveau, de nous montrer en lui l'entente des affaires et de leurs détails, et l'aptitude à mener de front la procédure et la poésie.

Vient dans l'ordre des dates une lettre de notre auteur à Jacques Goujon, son conseil, lettre fort étendue que nous imprimerons dans le volume des Œuvres diverses. Toute pleine de détails sur une contestation faite à la famille de Corneille à l'occa-

sion de droits qu'il considérait comme incontestables, elle le montre fort au fait des moyens de s'assurer la bienveillance de certains hommes de justice. « Que si, écrit-il à Jacques Goujon, il est « besoin de lever des extraicts de la Chambre des « Contes de Paris où se sont rendus les contes « de Normandie au precedent l'année 1580, je « vous supplie de les lever. La partie est assez « considerable pour ne la vouloir pas perdre. Le « plus court seroit de donner quelque chose à « ceux qui font lesdictes verifications. On m'a dit « qu'il y a un certain M. Nicolas, qui est Procu- « reur du Roy de la commission, qui fait tout. Il « vaudroit mieux lui donner double taxe et qu'il « ne nous fist point de peine. On m'a dit aussi « qu'il y a un certain M. de Courcelles, que nous « avons veu à Rouen, grand amy de Dom Robert « de Saincte Marie, feuillant, qui y peut beaucoup. « Il demeure à la rue Jean-Pain-Mollet, près des « coches. Si vous jugez qu'il en soit besoin, je luy « escriray. Pour l'argent qu'il faudra debourser je « donneray ordre à Courbin qu'il vous en baille... « Obligez-moi de dresser les requestes l'une soubs « le nom de M. Antoine Corneille, prestre curé de « Saincte-Marie [1], et l'autre de Me François Cor-

1. Antoine Corneille, curé de Sainte-Marie-des-Champs, arrondissement d'Yvetot, l'aîné des oncles de Pierre Corneille. (Voir *Histoire de Corneille*, p. 273.) Une note que nous devons à l'obligeance de M. Ch. de Beaurepaire nous le montre, par un registre de comptes du trésor ou fabrique de cette paroisse, curé de Sainte-Marie dès 1614, sans pouvoir déterminer l'époque où il avait été investi de cette cure, et nous apprend qu'il mourut dans ces mêmes et pieuses fonctions en janvier 1648.

« neille, procureur au Parlement[1]. Si vous jugez « que mon nom soit assez considerable pour « rendre l'affaire plus aisée, vous pourrez dire « qu'ils me les ont donnez comme à leur heritier. »

Cette lettre est terminée par un alinéa qui porte à penser que Jacques Goujon et sa famille devaient être de Rouen et que Pierre Corneille n'avait pas de secret pour lui :

« J'ay veu icy M^r vostre frère que j'ay trouvé « fort melanchôlique. Je n'ay peu en savoir la « cause. — Je pense vous avoir mandé que je me « sens des benedictions du mariage et tire main- « tenant à coup perdu aussi bien que vous. »

Cet *aussi bien que vous* nous fait croire que la confidence de Corneille est faite ici dans les termes mêmes, peu irréprochables et peu Cornéliens, dont Goujon s'était servi pour lui faire la sienne. Il n'y a pas à se méprendre sur leur sens véritable : la lettre est datée de « *Rouen, ce* 1er *de juillet* 1641 », et le 10 janvier 1642 madame Corneille donnait le jour à sa fille Marie, l'aînée de leurs enfants[2].

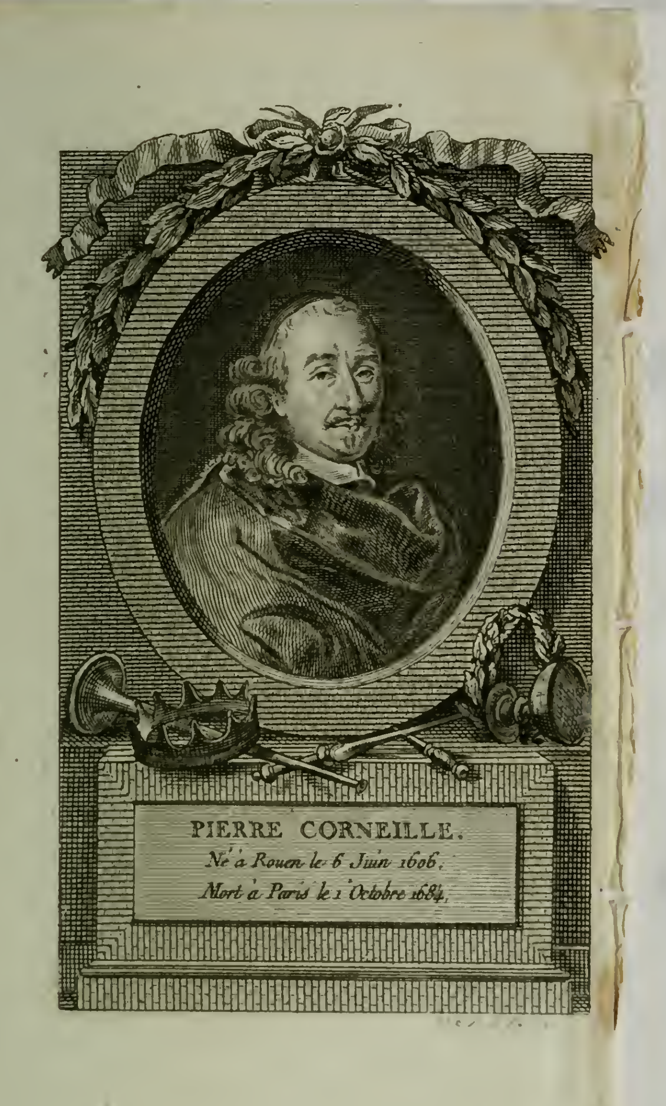
C'est à cette date de 1642 que vient se placer un quatrain qui fait partie du même dossier de pièces émanant de Corneille. Ce curieux quatrain, le voici :

La Sorbonne est heureuse et riche
D'avoir eu gratis un bien,
Pour lequel la maison d'Autriche
Eust donné la moitié du sien.

Un brouillon d'acte au dos duquel ces vers sont

1. François Corneille, autre oncle de notre auteur. Voir *Histoire de Corneille*, p. 273.

2. Voir *Histoire de Corneille*, p. 334.


PIERRE CORNEILLE.
Né à Rouen le 6 Juin 1606.
Mort à Paris le 1 Octobre 1684.

écrits porte la date du 7 novembre 1642. Ils doivent être du mois suivant et l'événement auquel ils font malignement allusion est évidemment la mort du Cardinal de Richelieu, décédé le 4 décembre et enterré dans l'église de la Sorbonne, où se voit encore son tombeau.

Enfin la dernière de ces pièces rassemblées que nous ayons à mentionner est un projet de lettres patentes écrit par un clerc de Jacques Goujon et corrigé en plusieurs endroits de la main de Corneille. Il nous dit ce que l'auteur poursuivait dans un temps où la propriété littéraire était assez peu garantie et où les droits d'auteur étaient bien souvent illusoires.

« Louis, etc., à nos amez feaux conseillers les « m^{es} des req^{tes} ord^{res} de nostre hostel, salut. « Not. cher et bien ame conseiller et advocat au « siege *gñal* de la table de marbre du Palais des « eaües et forests de Rouen, le s^{r} Corneille nous a « fait remonstrer qu'Il a cy-devant employé beau- « coup de temps à composer plusieurs pièces tra- « giques nommées CINNA, POLYEUCTE *et* LA MORT « DE POMPÉE, lesquelles il avoit fait representer « par nos comediens ordinaires, representant au « Marais du Temple à Paris; et d'autant qu'il a « appris que depuis quelque temps les aultres « comediens auroient, à son grand prejudice, « entreprins de representer lesdictes pièces et que « si Ils avoient cette liberté l'exposant seroit « frustré *de son labeur* [1], nous suppliant sur ce

1. Ces trois mots sont écrits de la main de Corneille au-dessus des mots *ses intentions*, qui sont biffés dans le projet. Les mots que nous avons imprimés dans cette pièce en italiques sont également des additions et corrections de la main de Corneille.

« luy pourvoir et luy accorder nos lettres neces-
« saires; nous, à ces causes, desirant favorable-
« ment traiter l'exposant, luy avons de nos grace
« specialle, pleine puissance et auctorité royalle,
« permis et permettons par ces presentes de faire
« joüer et representer lesdictes pièces de théatre
« cy-dessus speciffiées, nommées CINNA, PO-
« LYEUCTE *et* LA MORT DE POMPÉE par telle troupe
« de nos comediens, en tels lieux et endroicts de
« nostre royaulme que bon luy semblera, et ce
« durant le temps de..... à compter du jour qu'elles
« auront esté representées la première fois, pen-
« dant lequel temps vous ferez, comme nous faisons
« par ces presentes, très-expresses inhibitions et
« defenses à tous nos comediens representant tant
« en nostre dicte ville de Paris qu'aultres lieux de
« nostre royaulme de jouer ny representer lesdictes
« piéces sans le vouloir et consentement dudict
« exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à
« peine de dix mille livres d'amende et de tous
« despens, dommages et interests. Si vous mandons
« que du contenu en ces presentes....[1] fassiez, souf-
« friez et laissiez jouir et.... exposant pleinement
« et paisiblement, et à ce.... souffrir et obeir tous
« ceux qu'il appartien.... Mandons au premier nos-
« tre huissier et sergent royal sur ce requis faire,
« pour l'execution des presentes, tous exploicts
« de justice à ce requis et necessaires sans aucune
« aultre plus.... que ces presentes. Car tel est
« nostre plaisir. Donné à.... le.... jour de.... l'an
« de grace 1643 et de nostre regne le premier.

« Par le Roy. »

1. Ce blanc et les quatre suivants sont causés par une déchirure.

On lit au bas de ce projet, dans la marge, ces mots écrits perpendiculairement de la main de Jacques Goujon : *Privilége. Corneille refusé.*

(1648.)

Dans le *Journal de Dubuisson-Aubenay*[1] de 1648 à 1653, manuscrit authographe de la Bibliothèque Mazarine (in-folio, H, n° 1775), on lit :

Janvier 1648. — « L'affaire de la comedie fran- « çoise d'*Andromède*, pour l'avancement de la- « quelle le sieur Corneille avoit receu 2,400 livres, « et le sieur Torelli, gouverneur des machines de « la piéce d'*Orphée*, ajustandes à celle-cy, plus de « 12,000 livres, a esté de rechef rompue ou inter- « mise, après avoir esté naguères remise sus. »

Janvier 1648 (vers le 15). — « La comedie « d'*Orphée et Eurydice*, jouée au Palais-Royal tout « l'hyver passé avec machines, se fait françoise par « le sieur Corneille, qui, pour cela, a receu 2,400 « livres d'avance, et Torrelli, conducteur des ma- « chines, plus de 13 à 14 mille livres pour les rac- « commoder. La maladie du roy survenant[2], a « rompu tout le dessein qui en est demeuré d'en « par delà. Mais les petits Comediens du Marais « ont joué la pièce d'*Andromède* et Persée la deli- « vrant, un mois ou plus à present expirant, avec « machines imitées de celles de l'*Orphée* des Ita- « liens. »

Jeudy 13 *février* 1648. — « Comédie du *Cid*

1. Communication de M. Chéruel.

2. Louis XIV avait eu la petite vérole à la fin de 1647.

« au Palais-Cardinal[1] par les grands Comediens.
« Les petits Comediens du Marais jouèrent aussi,
« avec leurs machines, leur pièce d'*Orphée* qui
« est une belle chose, et ne prennent plus que
« 20 sols au parterre et quelques escus aux loges
« où premièrement ils prenoient demi-pistole. »

(1652.)

Un commis au greffe du Parlement de Normandie, entraîné par la passion des livres, s'était composé une bibliothèque, et se trouva ensuite dans l'impossibilité de s'acquitter envers les libraires de Rouen, dans les boutiques desquels il avait puisé à crédit. Il y avait puisé assez largement, car le catalogue de sa collection ne contient pas moins de 92 pages. Les libraires, las d'attendre leur paiement, obtinrent du bailli l'autorisation de faire saisir et vendre tous ces livres à leur profit. On voit par le procès-verbal et par les noms des adjudicataires qui y figurent, que cette vente dura six jours, et attira tout ce que Rouen renfermait d'hommes instruits et lettrés. Corneille n'y manqua pas.

Dès le premier jour l'huissier constate sa présence par son procès-verbal, que nous transcrivons textuellement :

Corneille. « Neuf livres in-octavo couverts de
10 « parchemin, tous différents, contre les
« jésuites, numéro dix, de moy para-
« phés, adjugés à monsieur Corneille,
« demeurant rue de la Pie, à 6 livres. »

1. Dubuisson-Aubenay l'a appelé dans l'extrait précédent le Palais-Royal. Il emploie les deux expressions indifféremment.

A une des vacations suivantes :

Corneille. « Un BLONDI *De Roma triumphante*,
227 « in-folio couvert en bois, numéro « deux cent vingt-sept, de moy para- « phé, adjugé audit sieur Corneille, à « 8 livres. »

Et enfin le sixième et dernier jour :

Corneille. « Un DANTE italien, in-folio, numéro
244 « deux cent quarante-quatre, paraphé, « adjugé audit sieur Corneille, 12 li- « vres. »

M. Gosselin, de Rouen, auquel nous devons encore la communication de ce procès-verbal, trouvé également par lui dans les archives du Parlement de Normandie, ajoute à ce renseignement la particularité suivante, de nature à causer quelque émotion aux bibliophiles : « D'après le « texte de ce procès-verbal, nous écrit-il, on pour- « rait peut-être objecter que rien ne prouve que « l'adjudicataire de ces livres fut plutôt Pierre que « Thomas Corneille. A cela je n'ai qu'une réponse « à faire : c'est que, l'année dernière, ayant trouvé « à la foire de Saint-Romain un mauvais exemplaire « de *De Roma triumphante*, j'y ai vu, à ne m'y « pas tromper, cinq à six mots de la main de « Pierre Corneille. J'ai voulu l'acheter, mais il était « trop tard ; une personne que je n'ai pu connaître, « l'avait, avant moi, payé et fait mettre en ré- « serve. »

(1664.)

On lit dans les notes manuscrites de Tralage, à la Bibliothèque de l'Arsenal :

« M. de Corneille a refait jusqu'à trois fois le « cinquième acte de sa tragédie d'*Othon*. Cet acte « lui coûtoit plus de douze cents vers, à ce qu'il « disoit, tant il avoit peine à se contenter[1]. »

(1675.)

Nous exprimions le regret dans notre *Histoire de Corneille*, p. 361, de ne pouvoir dire si Corneille, en venant se fixer à Paris en 1662, y avait eu, dès cette époque, pour demeure la maison de la rue d'Argenteuil, où il mourut en 1684. Dans le nombre des documents mis à notre disposition par M. Gosselin, nous en trouvons un qui, sans nous apprendre où Corneille demeura à son arrivée, nous prouve que la maison de la rue d'Argenteuil ne fut pas sa première habitation. C'est une procuration donnée par Pierre Corneille, escuyer, à François Le Bovier, escuyer, sieur de Fontenelle, pour élire tuteur aux enfants mineurs de défunt Pierre Corneille (cousin paternel du constituant) et de Catherine de Melun. Cette procuration est passée pardevant Mes Torinon et Dumont, notaires au Châtelet

1. Nous sommes redevable de cette communication à M. Paul Lacroix, un des conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal. Elle apprendra aux écrivains qui s'occupent de l'histoire du théâtre, que les notes manuscrites de Tralage, qui étaient autrefois à la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, et que les frères Parfait ont souvent citées, ne sont pas complétement perdues, comme on se croyait autorisé à le penser par suite de leur absence du fonds Saint-Victor apporté par la révolution au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale. Une partie de ces notes s'est retrouvée à la Bibliothèque de l'Arsenal.

de Paris, le 23 août 1675. Le domicile de notre auteur y est indiqué *rue de Cléry, paroisse Saint-Eustache.*

Dans les délibérations du conseil de famille dont nous dirons un mot tout à l'heure, et pour lesquelles était donnée la procuration que nous venons d'énoncer, on voit que Thomas Corneille demeurait également rue de Cléry, sans doute dans la même maison que son frère. La vie en commun de la rue de la Pie, à Rouen, avait ainsi été continuée rue de Cléry, à Paris. Ceci peut porter à penser que c'est là que les deux frères s'installèrent à leur arrivée dans la capitale. Ils auront été forcés de se séparer plus tard, car, en octobre 1684, quand Pierre Corneille mourut rue d'Argenteuil, Thomas ne demeurait plus avec lui, mais demeurait non loin de lui, *rue du Clos-Georgeot*[1].

Quant au conseil de famille, dont les délibérations portent les dates des 17, 23, 30 août, 6, 9, 10 septembre et 8 octobre 1675, un sieur Emery, procureur au Parlement de Normandie, et oncle des mineurs du côté maternel, voulut s'opposer à ce que les deux frères Pierre et Thomas fissent partie ensemble du conseil de tutelle. « Il n'en doibt, » y est-il dit, « estre appelé qu'un de leur famille, de plus y en ayant un septuagenaire. » Cette opposition était produite le 23 août. L'affaire fut renvoyée au 30. Et le 30, Thomas Corneille, venu de Paris (où il demeurait *rue de Cléry*, dit le procès-verbal), demanda à n'être pas compris sur la liste, parce que, son frère aîné y figurant, « pas n'estoit besoin de deux de la mesme famille. » Le Bovier de Fontenelle produisit alors la procuration de Pierre Corneille, et il fut décidé que Pierre serait com-

1. *Histoire de Corneille*, p. 361.

pris dans le conseil de tutelle et que Thomas en serait dégagé.

(1678.)

Nous clorons par un dernier détail assez curieux ces additions, qui jalonnent, pendant près de cinquante ans, la carrière de Corneille.

On a vu qu'il s'entendait fort bien en procédure et n'avait pas peur des procès; il va sembler, à soixante-douze ans, les rechercher comme de plus jeunes les fuiraient.

Son père, mort dès 1640, avait fait partie du conseil de famille appelé à élire un tuteur à deux mineures nommées Lengeigneur, filles de défunt Georges Lengeigneur, écuyer, vice-bailli à Rouen. Robert de Hanoy, sieur de la Coffinière, avait été élu. Ce tuteur ayant opéré, pour le compte de ses pupilles, le placement d'une somme de 2,000 livres dont le remboursement paraissait compromis, une de ces ex-mineures, devenue depuis longtemps épouse de Louis Duval, sieur de Beneray, intenta une action en garantie tant contre le fils de son tuteur, décédé, que, solidairement, contre les membres du conseil de famille qui avait élu ce tuteur, ou contre leurs héritiers. Soit ménagement pour Corneille, soit par suite de la translation de son domicile à Paris depuis seize ans, on ne l'avait pas compris dans la poursuite. Par une requête en date du 21 avril 1678, il s'empressa de demander à être reçu partie intervenante, et par une autre requête du 27 juin suivant, corrigée de sa main, il produisit ses moyens de défense[1].

1. Les documents auxquels sont empruntés les détails de cette dernière circonstance font également partie

Il se peut que, s'il se montrait aussi empressé à figurer dans ce débat, c'était qu'il redoutait d'être atteint par la condamnation pouvant intervenir contre les autres électeurs ou leurs héritiers, et qu'il espérait d'un autre côté que sa défense personnelle donnerait plus de force à celle de ses cointéressés. Nous aimons mieux croire à cette hypothèse que d'admettre la recherche d'un procès pour un procès.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

1644. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Antoine de Sommaville, en la gallerie des Merciers, à l'Escu de France. Et Augustin Courbé, en la mesme gallerie, à la Palme. Au Palais. M. DC. XLIV.*

Petit in-12 de 654 pages numérotées et de 4 feuillets préliminaires, non paginés, comprenant le frontispice gravé, le portrait, le titre et l'avis *Au Lecteur*[1]. — Le frontispice gravé porte : *OEuvres de Corneille.* 1645; et le portrait gravé par Michel Lasne : *Anno Dñi.* 1644. — On lit sur la dernière page du volume : *Imprimé à Rouen, par Laurens Maurry.*

Il n'y a ni Privilége à la fin ou au commencement du volume, ni mention de Privilége sur le titre. C'était, comme le fait bien comprendre du reste le Privilége de l'édition de 1648, c'était en vertu des permissions accordées pour chacune des pièces séparément qu'elles avaient été recueillies

des archives du Parlement de Normandie, et nous en devons encore la communication à M. Gosselin.

1. Celui que nous avons reproduit page 1 de ce volume.

dans cette Première Partie, qui ne contient que les huit premières pièces de Corneille, *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Place royale*, *la Suivante*, *Médée* et *l'Illusion comique*. Comme à la date où fut publiée cette *Première Partie* (1644), Corneille avait en outre fait représenter *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*, *le Menteur* et *la Suite du Menteur*, on s'est demandé s'il n'avait pas publié en même temps une Seconde Partie, devenue, par une raison ou par une autre, introuvable. Il est pour nous évident qu'il n'en a pas publié et que la Seconde Partie n'est que de 1648. D'abord si *le Cid* avait été imprimé dès 1637, Corneille en avait fait faire une troisième édition séparée en 1644, dont la vente aurait été complétement arrêtée par la publication simultanée d'un recueil où, pour le même prix, on eût eu sept pièces au lieu d'une. *Polyeucte* n'avait été imprimé pour la première fois qu'en 1643, *la Mort de Pompée* et *le Menteur* qu'en 1644, et *la Suite du Menteur* qu'en 1645 : la même considération interdisait la réunion des trois premières de ces pièces, et il y avait impossibilité pour la dernière. Au contraire, en autorisant la réunion de pièces déjà anciennes et laissées bien en arrière par le succès de leurs cadettes, Corneille ne pouvait plus nuire à leur vente séparée, arrêtée depuis longtemps.

1648. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE (— SECONDE) PARTIE. *Imprimé à Rouen, èt se vend à Paris, chez Toussainct Quinet, au Palais sous la montée de la Cour des Aydes. M. DC. XLVIII. Avec Privilége du Roy.*

2 volumes petit in-12. Le premier, de 656 pages numérotées et de 4 feuillets préliminaires, est une reproduction exacte, sans corrections de l'auteur, avec les mêmes caractères et le même nombre de pages pour le texte, du volume de 1644. Le bas de la page 654 et les deux pages suivantes sont consacrés

au Privilége du Roi, daté du 25 février 1647, et accordé pour 7 années à dater de l'Achevé d'imprimer pour la première fois qui est du 30 mars 1648 pour ce premier volume. Le Privilége est au nom d'Augustin Courbé. Il est suivi d'une mention d'association pour son exploitation entre Courbé, Antoine de Sommaville et Toussainct Quinet.

Le second volume, ou plutôt la Seconde Partie destinée à compléter simultanément le recueil de 1644, renferme sept pièces : *le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Pompée*, *le Menteur* et *la Suite du Menteur*. Corneille aurait bien pu y comprendre *Rodogune* et *Héraclius*, puisque ces tragédies avaient été imprimées l'une dès janvier 1647, l'autre dans le courant de la même année, mais le calcul que nous avons indiqué précédemment les fit laisser en dehors de cette Seconde Partie. Elle se compose de 639 pages numérotées, de 3 pages à la suite consacrées à la reproduction du Privilége et à la mention d'Achevé d'imprimer qui est, pour ce second volume, du 31 (*sic*) septembre 1648, et enfin de 2 feuillets préliminaires, non paginés, comprenant le titre et un avis *Au Lecteur*[1].

1652. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE (— TROISIÈME) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Antoine de Sommaville, au Palais, en la gallerie des Merciers, à l'Escu de France. M. DC. LII. Avec Privilége du Roy.*

3 volumes petit in-12. Les deux premiers sont conformes pour le nombre de pages et les caractères, l'un à la Première Partie de 1644 et de 1648, l'autre à la Seconde Partie de cette dernière date; l'un et l'autre publiés en vertu du précédent Privilége, et sans changements dans le texte. Le troi-

1. Celui que tous les éditeurs semblent avoir ignoré et que nous avons reproduit T. II, p. 143 de cette édition.

sième volume, portant sur le titre Troisième Partie, ne renferme que *Théodore, Rodogune* et *Héraclius*, et ne comprend que 287 pages numérotées. La pagination commence à la page 7; le volume débute par un feuillet blanc. Il n'est point accompagné d'un Privilége particulier, et la mention qu'il porte sur le titre, comme les deux premiers, se réfère, comme on le voit dans les éditions subséquentes, aux Priviléges accordés séparément pour la publication de chacune des pièces qu'il contient. Dans l'exemplaire de ce volume possédé par la Bibliothèque Impériale, on trouve à la fin, pour le compléter, *Don Sanche d'Arragon* (édition de 1653), *Andromède* (édition de 1651) et *Nicomède* (édition de 1652), dans le même format, même justification, et, pour les deux premières pièces, mêmes caractères[1].

1654. — ŒUVRES DE CORNEILLE. PREMIÈRE (—TROISIÈME) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se*

1. Nous avons sous les yeux cette même Troisième Partie, en caractères à peu près identiques, avec le même nombre de pages (287), avec la pagination commençant égalcment à la page 7, et le premier feuillet blanc. La disposition typographique du titre est la même, mais le fleuron et le nom du libraire sont différents : *A Paris, chez Louis Chamhoudry, au Palais, devant la Saincte Chapelle.* M.DC.LV. Le volume est complété avec *Andromède* (édition de 1655) et *Don Sanche d'Arragon* (édition de 1655), dans les mêmes format, justification et caractères. Le texte est entièrement conforme à la Troisième Partie de 1652. Il est à remarquer que nous allons trouver sous la date plus ancienne de 1654 une Troisième Partie corrigée, comme les deux premières, par Corneille, et renfermant sous une pagination continue *Théodore, Rodogune, Héraclius, Andromède, Don Sanche d'Arragon, Nicomède* et *Pertharite.*

vend à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, en la gallerie des Merciers, à la Palme. M. DC. LIV. Avec Privilége du Roy,

3 volumes in-12, imprimés en caractères plus forts que tous les recueils dont nous avons précédemment parlé. Le premier volume renferme les huit pièces contenues dans le volume de 1644, dans la Première Partie de 1648 et de 1652, avec le même avis *Au Lecteur*. Il est suivi du Privilége qui accompagne le premier volume de 1648 et rappelle la date de l'Achevé d'imprimer de celui-ci. Il comprend 691 pages numérotées, plus 4 feuillets préliminaires non paginés, constitués comme ceux qui se trouvent en tête de 1644 et de 1648.

La Seconde Partie renferme les sept pièces contenues dans les tomes II de 1648 et de 1652 avec le même avis *Au Lecteur*. Il est suivi du Privilége déjà imprimé au tome I. Il comprend 643 pages numérotées et 2 feuillets préliminaires non paginés.

La Troisième Partie renferme : *Théodore*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Andromède*, *Don Sanche d'Arragon*, *Nicomède* et *Pertharite*. Elle n'est précédée d'aucun avertissement. Le volume comprend 670 pages. Sa numérotation commence à la page 7. Il débute par un feuillet blanc. Chacune des quatre dernières pièces, recueillies là pour la première fois, est suivie de son Privilége particulier ou d'un Extrait de ce Privilége, avec indication de la date de son Achevé d'imprimer primitif. Du moins l'intention du libraire éditeur a été de donner cette indication ; mais la manière dont cette intention a été réalisée fournit un commencement de preuve de la supposition de la date de 1654 portée sur le titre de cette Troisième Partie, qui paraîtrait n'avoir été publiée au plus tôt que dans les derniers mois de 1655. Disons les motifs que nous avons pour le supposer.

Nous répétons que chacune des quatre dernières pièces de cette Troisième Partie devait y être sui-

vie de l'indication de son Achevé d'imprimer primitif. Dans les deux tirages différents de ce volume, les seuls que nous ayons rencontrés, tous deux bien entendu portant la date de 1654, il a été commis par l'imprimeur des distractions de nature à éclairer la question. Dans l'un de ces tirages, celui que nous considérons comme le plus ancien, après avoir donné à l'Achevé d'imprimer d'*Andromède* la date du 13 août 1650, qui est bien en effet celle de l'Achevé d'imprimer de l'édition originale de cette pièce; à *Don Sanche* également la date exacte du 14 mai 1650, avant d'arriver à *Pertharite* qui termine le volume, avec l'indication irréprochable du 30 avril 1653, l'imprimeur, à la page 575, à la suite de *Nicomède*, imprime naïvement : « *Achevé d'imprimer le* 20 *jour d'octobre* 1655 ». Ce n'est pas là une erreur de millésime, car l'Achevé d'imprimer de la première édition de *Nicomède* est du 29 novembre 1651 ; c'est l'aveu naïf fait par un compositeur d'imprimerie qui croyait qu'on avait à accuser la date à laquelle on terminait l'impression dans ce volume de chacune des quatre pièces qu'on y recueillait pour la première fois. — Dans l'autre tirage la méprise de l'imprimeur jette encore un jour plus grand. Elle a été déterminée sans doute par celle que nous venons de signaler, mais elle est ici logiquement complète. On lit après *Andromède* : « Achevé d'imprimer le 6 jour d'octobre 1655; » après *Don Sanche :* « Achevé d'imprimer le 26 jour d'octobre 1655 ; » après *Nicomède :* « Achevé d'imprimer le 20 jour d'octobre 1655; » enfin après *Pertharite :* « Achevé d'imprimer le 29 jour d'octobre 1655 ». Tout cela, nous l'avons déjà dit, avec un titre portant la date de 1654.

Ceci expliquerait pourquoi l'édition de la Troisième Partie de 1655 dont nous avons précédemment parlé dans la note de la page XXXII, ne renferme pas les corrections de l'édition de 1654 : malgré les millésimes des titres, elle lui était an-

térieure. Elle avait paru sans doute dans les premiers mois de 1655 et la Troisième Partie, se disant de 1654, n'avait au contraire été publiée que tout à la fin de cette même année 1655.

1660. — LE THÉATRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTHEUR. I. (— III.) PARTIE. *Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, en la gallerie des Merciers, à la Palme. Et Guillaume de Luyne, Libraire Juré dans la mesme gallerie, à la Justice. M. DC. LX. Avec Privilege du Roy.*

Nous abordons ici des éditions qui ne demandent pas à être décrites avec la même minutie que les précédentes. Non pas qu'elles soient moins recherchables: mais elles se sont conservées complètes et sont beaucoup plus connues que les éditions antérieures.

Nous nous bornerons à dire que l'édition de 1660 forme 3 volumes in-8º avec frontispices gravés et figures; que Corneille, qui a revu son texte, a fait précéder chacun de ces volumes d'un Discours sur le poëme dramatique et des Examens des pièces qui y sont renfermées et que par contre il en a retranché les avis Au Lecteur, les Dédicaces, les Arguments et les Extraits d'historiens et d'auteurs imités.

Chacun des deux premiers volumes renferme huit pièces. Le troisième en renferme sept seulement : *Rodogune*, *Héraclius*, *Andromède*, *Don Sanche d'Arragon*, *Nicomède*, *Pertharite* et *Œdipe*.

Il est à remarquer que c'est en vertu d'un Privilége de janvier 1653, concédé pour neuf ans à partir du jour où il serait commencé à en faire usage, privilége qui n'a pas été invoqué pour l'impression des éditions de 1654 et années suivantes, qu'a été imprimée par les presses de Laurens Maurry, de Rouen, cette édition de 1660. L'A-

chevé d'imprimer, le même pour les 3 volumes, est du dernier d'octobre.

1663. — LE THÉATRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTHEUR. I. (— II.) PARTIE. *Imprimé à Rouen, Et se vend à Paris chez Guillaume de Luyne, Libraire-Juré, au Palais, en la gallerie des Merciers, à la Justice. M. DC. LXIII. Avec Privilége du Roy.*

2 volumes in-folio, avec frontispice gravé[1] au tome I. Cette édition, dont il y a également des exemplaires à la date de 1664, et au nom du libraire Louis Billaine comme à celui du libraire Thomas Jolly, est accompagnée du même Privilége que l'édition précédente. Elle sortit comme elle de l'imprimerie de Laurens Maurry de Rouen. Le premier volume fut achevé d'imprimer le 24 avril 1660 et le second le 15 septembre suivant. Elle renferme, outre les mêmes Discours et Examens, une pièce de plus que l'édition de 1660 : *la Toison d'or.*

Elle est précédée de l'avis *Au Lecteur* de Corneille sur son système orthographique, avis qui parut pour la première fois dans cette édition où Corneille commença à appliquer ce système.

1664. — LE THÉATRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTHEUR. I. (— III.) PARTIE. *A Rouen et se vend à Paris, chez Thomas Jolly, au Palais dans la petite Salle, à la Palme, et aux armes de Hollande. M. DC. LXIV. Avec Privilége du Roy.*

3 volumes in-8°, contenant le même nombre de pièces que l'édition in-folio. Ils furent publiés en vertu du Privilége de 1653 et Achevés d'imprimer le 15 août 1664, suivant la déclaration insérée dans le premier volume, ou le 14, suivant la déclaration insérée dans le second. Les 3 volumes

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 196.

ont, outre les mêmes figures à chaque pièce, les mêmes frontispices gravés que l'édition de 1660 sur lesquels on a encore laissé subsister cette dernière date.

1666. — LE THÉATRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTHEUR. IV. PARTIE. *A Paris, chez Thomas Jolly, au Palais, dans la Salle des Merciers à la Palme, et aux Armes de Hollande, M. D. C. LXVI. Avec Privilége du Roy.*

Cette Quatrième Partie in-8°, destinée à être ajoutée aux exemplaires des éditions de ce format de 1660 et de 1664, renferme *Sertorius*, *Sophonisbe* et *Othon* et forme un volume de 252 pages numérotées, plus 2 feuillets en tête non paginés. Elle est ornée de trois figures. Elle a été imprimée en vertu d'un privilége du 3 décembre 1657 accordé pour vingt ans à Augustin Courbé. L'Achevé d'imprimer pour la première fois est du 30 octobre 1665.

1668. — LE THÉATRE DE P. CORNEILLE. REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTHEUR. I. (— IV.) PARTIE. *A Rouen, et se vend à Paris chez Guillaume de Luyne, au Palais, dans la petite Salle, à la Palme, et aux Armes de Hollande.* M. DC. LXVIII. *Avec Privilége du Roy.*

La Quatrième Partie de cette édition en 4 volumes in-12, se compose de 364 pages numérotées, outre les préliminaires, et renferme cinq tragédies, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agezilas* et *Attila*. Elle est précédée de l'avis suivant :

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

« Je n'ay pû tirer de l'Autheur pour ce quatrième « volume, un discours pareil à ceux qu'il a mis au « devant des trois qui l'ont précédé, ny sa critique

« sur les pièces qui le composent, mais il m'a pro-
« mis l'un et l'autre quand ce volume sera com-
« plet, et qu'il en aura huit comme les précé-
« dents. En attendant l'effet de cette promesse,
« je vous donne icy les Préfaces dont il a accom-
« pagné chacune de celles-cy quand il les a fait
« imprimer. »

Cette promesse du libraire ne fut pas tenue. Corneille fit bien représenter et imprimer le nombre de pièces nécessaire pour compléter le volume, *Tite* et *Bérénice*, *Pulchérie* et *Suréna*, mais elles ne furent réunies à leurs aînées que quatorze ans plus tard, en 1682, sans quatrième Discours et sans Examens. Le libraire G. de Luyne et ses associés pour l'exploitation des priviléges de Corneille se bornèrent à ajouter au tome IV de cette édition de 1668 des exemplaires des éditions originales, puis des réimpressions séparées des trois dernières pièces de l'auteur. Pour hâter sans doute l'épuisement de ces quatre volumes, ils prirent même le parti, en 1672, de faire imprimer pour un certain nombre d'exemplaires 40 pages in-12, avec pagination particulière (36 pages numérotées et en tête 2 feuillets non paginés), mais avec signatures faisant suite à celles des 364 pages du volume, contenant les Vers et les Poëmes sur les victoires de Louis XIV, les uns composés, les autres traduits par P. Corneille.

Nous croyons que l'explication du long temps qu'il fallut pour épuiser cette édition est fournie par l'existence d'une contrefaçon, de la même date, d'un in-12 un peu plus grand, en 4 volumes également, supposant le même Privilége et accusant le même Achevé d'imprimer. Tous les volumes que nous en avons vus portent le nom de Thomas Jolly, un des libraires associés de Guillaume de Luyne. Le papier en est beaucoup moins blanc et moins fort que celui de la bonne édition ; mais ce qui la distingue particulièrement et ce qui nous dispense de donner le nombre de pages de chacun des vo-

lumes de l'une et de l'autre, c'est que la contrefaçon, au lieu d'avoir le nom du personnage qui parle en vedette, l'a, en abrégé, au commencement du vers.

Nous n'avons jamais trouvé un tome IV de cette contrefaçon complété par des exemplaires des trois dernières pièces de Corneille.

1682. — LE THÉATRE DE P. CORNEILLE, REVEU ET CORRIGÉ PAR L'AUTHEUR. I. (— IV.) PARTIE. *A Paris chez Guillaume de Luyne, Libraire Juré, au Palais, en la galerie des Merciers, sous la montée de la Cour des Aydes, à la Justice.* M. DC. LXXXII. *Avec Privilége du Roy.*

4 volumes in-12. Cette édition, la dernière donnée par l'auteur, paraît être la première qui ne soit pas sortie des presses de Laurens Maurry de Rouen. Elle fait peu d'honneur, comme correction typographique, à l'imprimeur parisien dont elle peut être le produit. Toutefois c'est elle, au travers de ses fautes, qui seule donne le texte définitif de Corneille. L'Achevé d'imprimer est du 26 février 1682.

ERRATA

Page 3, ligne 24. Au lieu de : *nous l'afpirons* : lisez : *nous l'aspirons.*

— 7, entre la ligne 22 et la ligne 23 de la note, ajouter ce qui suit : Dans l'édition de 1668, achevée d'imprimer le 15 septembre, Corneille dit, même passage, T. I, p. XVII : « Je hazarderay quelque chofe fur *quarante ans* de travail sur la fcéne[1]. »

— 104, ligne 5 de la note. Au lieu de : *Horace* (acte I, sc. 2), lisez : *Horace* (acte III, sc. 2).

— 276, ligne 2 de la note. Au lieu de : Née vers 1660, lisez : Née vers 1600.

1. S'il était encore besoin, après toutes ces preuves, d'établir que le début de Corneille ne remonte pas à 1625 , nous ajouterions ici que dans l'avis Au Lecteur de *Pertharite* , imprimé en 1653, notre auteur dit : » Il est juste qu'après vingt années de travail je commence à m'appercevoir que je deviens trop vieux pour eftre encor à la mode. »



AU LECTEUR[1]

C'eſt contre mon inclination que mes libraires vous font ce préſent, et j'aurois été plus aiſe de la ſuppreſſion entiére de la plus grande partie de ces poëmes, que d'en voir renouveler la mémoire par ce recueil. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent tous eu des ſuccès aſſez heureux pour ne me repentir point de les avoir faits : mais il y a une ſi notable différence d'eux à ceux qui les ont ſuivis, que je ne puis voir cette inégalité ſans quelque ſorte de confuſion. Et certes, j'aurois laiſſé périr entiérement ceux-cy, si je n'euſſe reconnu que le bruit qu'ont fait les derniers obligeoit déja quelques curieux à la recherche des autres, et pourroit être cauſe qu'un imprimeur, faiſant ſans mon aveu ce que je ne voulois pas conſentir, ajouſteroit mille fautes aux miennes. J'ay donc creu qu'il valoit mieux, et pour voſtre contentement et pour ma réputation, y jetter un coup d'œil, non pas pour les corriger exactement (il euſt été besoin de les refaire presque entiers), mais du moins pour en oſter ce qu'il y a de plus inſupportable. Je vous les donne dans l'ordre que je les ay compoſez, et vous avouëray franchement que pour les vers, outre la foibleſſe d'un homme qui commençoit à en faire, il eſt malaiſé qu'ils ne ſentent la province où je ſuis né. Comme Dieu m'a fait naiſtre mauvais courtisan, j'ay trouvé dans la cour plus de loüanges que de bien-faits, et plus d'estime que d'établiſſement. Ainſi étant demeuré provincial, ce n'eſt pas merveille si mon élocution en conſerve quelque fois le caractére. Pour la conduite, je me dédirois de peu de choſe ſi j'avois à les

1. Préface des *Œuvres de Corneille*, première partie, Rouen et Paris, 1644, pet. in-12.

refaire. Je ne m'étendray point à vous ſpécifier quelles régles j'y ay obſervées; ceux qui s'y connoiſſent s'en apercevront aiſément, et de pareils discours ne ſont qu'importuner les ſçavans, embaraſſer les foibles, et etourdir les ignorans.

AU LECTEUR [1]

Ces quatre volumes contiennent trente deux piéces de théatre. Ils ſont réglez à huit chacun [2].

Vous pourrez trouver quelque choſe d'étrange aux innovations en l'orthographe que j'ay hazardées icy, et je veux bien vous en rendre raiſon. L'uſage de noſtre langue eſt à préſent si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'États où elle ne ſoit connuë; c'eſt ce qui m'a

1. Préface de : *Le Théâtre de P. Corneille, revu et corrigé par l'auteur*, édition de 1682, 4 vol. in-12.

2. L'édition de 1660, in-8o, n'est précédée d'aucun avis *Au Lecteur*. Voici les variantes que présentent les préfaces des éditions de 1663, in-folio, et de 1664, in-8o :

[1663] Ces deux volumes contiennent autant de pièces de théatre que les trois que vous avez veus cy-devant imprimez in-octavo. Ils ſont réglez à douze chacun, et les autres à huit. *Sertorius* et *Sophonisbe* ne s'y joindront point, qu'il n'y en aye aſſez pour faire un troiſiéme de cette impression, ou un quatriéme de l'autre. Cependant comme il ne peut entrer en celle-cy que deux des trois discours qui ont ſervy de préfaces à la précédente, et que dans ces trois discours, j'ay taſché d'expliquer ma pensée touchant les plus curieuſes et les plus importantes questions de l'art poëtique, cét ouvrage de mes réflexions demeureroit imparfait, si j'en retranchois le troiſiéme. Et c'eſt ce qui me fait vous le donner en ſuite du ſecond volume, attendant qu'on le puiſſe reporter au devant de celuy qui le ſuivra, ſitot qu'il pourra eſtre complet.

Vous trouverez quelque choſe d'étrange...

[1664] Ces trois volumes contiennent autant de piéces de théatre que les deux nouvellement imprimez in-folio. Ils ſont réglez à huit chacun, et les autres à douze. *Sertorius*, *Sophonisbe* et *Othon* ne s'y joindront point qu'il n'y en aye aſſez pour faire un quatriéme.

Cependant vous pourrez trouver quelque choſe d'étrange...

fait croire qu'il ne feroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux étrangers, qui s'y trouvent fouvent embaraffez par les divers fons qu'elle donne quelquefois aux mefmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, et donné ouverture à y mettre distinction par de différens caractéres, que jusqu'icy nos imprimeurs ont employé indifféremment. Ils ont féparé les ***i*** et les ***u*** consones d'avec les ***i*** et les ***u*** voyelles en fe fervant toûjours de l'*j* et de l'*v*, pour les premiéres, et laiffant l'***i*** et l'***u*** pour les autres, qui jusqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainfi la prononciation de ces deux lettres ne peut eftre douteufe, dans les impreffions où l'on garde le mefme ordre, comme en celle-cy. Leur exemple m'a enhardy à paffer plus avant. J'ay veu quatre prononciations différentes dans nos *ſ*, et trois dans nos *e*, et j'ay cherché les moyens d'en ofter toutes ambiguitez, ou par des caractéres différens, ou par des régles générales, avec quelques exceptions. Je ne fçay fi j'y auray réüffi, mais fi cette ébauche ne déplaift pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé fur cette matiére, et peut-eftre que ce ne fera pas rendre un petit fervice à noftre langue et au public.

Nous prononçons l'*ſ* de quatre diverfes maniéres : tantoft nous l'afpirons, comme en ces mots, ***peſte***, ***chaſte***; tantoft elle allonge la fyllabe, comme en ceux-cy, ***paſte***, ***teſte***; tantoft elle ne fait aucun fon, comme à ***esbloüir***, ***esbranler***, ***il estoit***; et tantoft elle fe prononce comme un ***z***; comme à ***préſider***, ***préſumer***. Nous n'avons que deux différens caractéres, *ſ*, et *s*, pour ces quatre différentes prononciations; il faut donc établir quelques maximes générales pour faire les distinctions entiéres. Cette lettre fe rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aspire toûjours; *ſoy*, *ſien*, *ſauver*, *ſuborner*; à la fin, elle n'a presque point de fon, et ne fait qu'allonger tant foit peu la fyllabe, quand le mot qui fuit fe commence par une confone; et, quand il commence par une voyelle, elle fe détache de celuy qu'elle finit pour fe joindre avec elle, et fe prononce toûjours comme un ***z***, foit qu'elle foit précédée par une confone, ou par une voyelle.

Dans le milieu du mot, elle eft, ou entre deux voyelles, ou aprés une confone, ou avant une confone. Entre deux voyelles elle paffe toûjours pour ***z***, et aprés une consone elle aspire toûjours, et cette différence fe remarque

entre les verbes compoſez qui viennent de la meſme racine. On prononce *prézumer, rézifter*, mais on ne prononce pas *conzumer*, ny *perzifter*. Ces régles n'ont aucune exception, et j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caractéres à l'imprimeur, pour ſe ſervir du grand ou du petit, ſelon qu'ils ſe ſont le mieux accommodez avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ay pas fait de meſme, quand l'*s* eſt avant une conſone dans le milieu du mot, et je n'ay pû ſouffrir que ces trois mots, *reſte, tempeſte, vous eſtes*, fuſſent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations ſi différentes. J'ay réſervé la petite *s* pour celle où la ſyllabe eſt aspirée, la grande pour celle où elle eſt ſimplement allongée, et l'ay ſupprimée entiérement au troiſiéme mot où elle ne fait point de ſon, la marquant ſeulement par un accent ſur la lettre qui la précede. J'ay donc fait orthographer ainſi les mots ſuivans et leurs ſemblables, *peste, funeste, chaste, réſiste, espoir, tempeſte, haſte, teſte, vous étes, il étoit, éblouïr, écouter, épargner, arréter*. Ce dernier verbe ne laiſſe pas d'avoir quelques temps dans ſa conjugaiſon, où il faut luy rendre l'*ſ*, parce qu'elle allonge la ſyllabe; comme à l'impératif *arreſte, qui rime bien avec teſte*; mais à l'infinitif et en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il eſt bon de la ſupprimer et écrire, *j'arrétois, j'ay arrété, j'arréteray, nous arrétons, etc.*

Quant à l'*e*, nous en avons de trois ſortes. L'*e* féminin, qui ſe rencontre toûjours, ou ſeul, ou en diphtongue, dans toutes les dernières ſyllabes de nos mots qui ont la terminaiſon féminine, et qui fait si peu de ſon, que cette ſyllabe n'eſt jamais contée à rien à la fin de nos vers féminins, qui en ont toûjours une plus que les autres. L'*e* masculin, qui ſe prononce comme dans la langue latine, et un troiſiéme *e* qui ne va jamais ſans l'*s*, qui luy donne un ſon plus élevé qui ſe prononce à bouche ouverte, en ces mots *ſucces, acces, expres*. Or, comme ce ſeroit une grande confuſion, que ces trois *e* en ces trois mots, *aſpres, verite*, et *apres*, qui ont une prononciation ſi différente, euſſent un caractére pareil, il eſt aiſé d'y remédier, par ces trois ſortes d'*e* que nous donne l'imprimerie, *e, é, è*, qu'on peut nommer l'*e* ſimple, l'*e* aigu, et l'*e* grave. Le premier ſervira pour nos terminaiſons féminines, le ſecond pour les latines, et le troiſième pour les élevées, et nous écrirons ainſi ces trois mots et leurs

pareils, *aſpres, vérité, après*, ce que nous étendrons à *ſuccès, excès, procès*, qu'on avoit juſqu'icy écrits avec l'*e* aigu, comme les terminaiſons latines, quoy que le ſon en ſoit fort différent. Il est vray que les imprimeurs y avoient mis quelque différence, en ce que cette terminaiſon n'étant jamais ſans *ſ*, quand il s'en rencontroit une après un *é* latin, ils la changeoient en *z*, et ne la faiſoient précéder que par un *e* simple. Ils impriment *veritez, Deïtez, dignitez*, et non pas *vérités, Deïtés, dignités*; et j'ay conſervé cette orthographe : mais pour éviter toute ſorte de confuſion entre le ſon des mots qui ont l'*e* latin sans *ſ*, comme *vérité*, et ceux qui ont la prononciation élevée, comme *succès*, j'ay cru à propos de nous servir de différens caractéres, puisque nous en avons, et donner l'*è* grave à ceux de cette dernière espece. Nos deux articles pluriels *les* et *des*, ont le meſme ſon, quoy qu'écrits avec l'*e* ſimple : il eſt ſi mal aiſé de les prononcer autrement, que je n'ay pas crû qu'il fuſt beſoin d'y rien changer. Je dy la meſme choſe de l'*e* devant deux *ll*, qui prend le ſon auſſi élevé en ces mots, *belle, fidelle, rebelle*, etc. qu'en ceux-cy *ſuccès, excès*; mais comme cela arrive toûjours quand il ſe rencontre avant ces deux *ll*, il ſuffit d'en faire cette remarque ſans changement de caractére. Le meſme arrive devant la simple *l*, à la fin du mot, *mortel, appel, criminel*, et non pas au milieu, comme en ces mots, *celer, chanceler*, où l'*e* avant cette *l*, garde le ſon de l'*e* féminin.

Il est bon auſſi de remarquer qu'on ne ſe ſert d'ordinaire de l'*é* aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on ſupprime l'*ſ* qui le ſuit; comme à *établir, étonner* : cependant il ſe rencontre ſouvent au milieu des mots avec le meſme ſon, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un *e* ſimple; comme en ce mot *ſeverité*, qu'il faudroit écrire *ſévérité*, pour le faire prononcer exactement, et je l'ay fait obſerver dans cette impreſſion, bien que je n'aye pas gardé le meſme ordre dans celle qui s'eſt faite in-folio.

La double *ll* dont je viens de parler à l'occaſion de l'*e*, a auſſi deux prononciations en noſtre langue, l'une ſeche et ſimple, qui ſuit l'orthographe, l'autre molle qui ſemble y joindre une *h*. Nous n'avons point de différens caractéres à les distinguer; mais on en peut donner cette régle infaillible : toutes les fois qu'il n'y a point d'*i* avant les deux *ll*, la prononciation ne prend point

cette molleſſe : En voicy des exemples dans les quatre autres voyelles: *baller*, *rebeller*, *coller*, *annuller*. Toutes les fois qu'il y a un *i* avant les deux *ll*, ſoit ſeul, ſoit en diphtongue, la prononciation y adjouſte une *h*. On écrit *bailler*, *éveiller*, *briller*, *chatoüiller*, *cueillir*, et on prononce *baillher*, *éveillher*, *brillher*, *chatouillher*, *cueillhir*. Il faut excepter de cette régle tous les mots qui viennent du latin, et qui ont deux *ll* dans cette langue, comme *ville*, *mille*, *tranquille*, *imbécille*, *distille*, *illustre*, *illégitime*, *illicite*, etc. Je dis qui ont deux *ll* en latin, parce que les mots de *fille* et *famille* en viennent, et ſe prononcent avec cette molleſſe des autres qui ont l'*i* devant les deux *ll* et n'en viennent pas; mais ce qui fait cette différence, c'eſt qu'ils ne tiennent pas les deux *ll* des mots latins, *filia* et *familia*, qui n'en ont qu'une, mais purement de noſtre langue. Cette régle et cette exception ſont générales et aſſeurées. Quelques modernes, pour oſter toute l'ambiguité de cette prononciation, ont écrit les mots qui ſe prononcent ſans la molleſſe de l'*h*, avec une *l* simple, en cette maniére: *tranquile*, *imbécile*, *distile*, et cette orthographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles *a*, *o*, *u*, pour écrire ſimplement *baler*, *affoler*, *annuler*, mais elle ne s'accomoderoit point du tout avec l'*e*, et on auroit de la peine à prononcer *fidelle* et *belle*, ſi on écrivoit *fidele* et *bele*; l'*i* meſme ſur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas ſouffrir toûjours, et particuliérement en ces mots *ville*, *mille*, dont le premier, ſi on le réduiſoit à une *l* ſimple, ſe confondroit avec *vile*, qui a une ſignification toute autre.

Il y auroit encor quantité de remarques à faire ſur les différentes maniéres que nous avons de prononcer quelques lettres en noſtre langue : mais je n'entreprens pas de faire un traité entier de l'orthographe et de la prononciation, et me contente de vous avoir donné ce mot d'avis touchant ce que j'ay innové icy: comme les imprimeurs ont eu de la peine à s'y accouſtumer, ils n'auront pas ſuivy ce nouvel ordre ſi ponctüellement[1], qu'il ne s'y ſoit coulé bien de fautes; vous me ferez la grace d'y ſuppléer.

1. [1663—1664] Punctüellement.

MELITE

COMÉDIE[1]

— 1629[2]. —

1. Dans l'édition originale de cette pièce (A Paris, chez François Targa, 1633, in-4°), elle portait pour titre : *Mélite ou les fausses lettres, pièce comique.* Le privilége du roi, accordé au libraire Targa, est daté du dernier jour de janvier 1633, et l'achevé d'imprimer pour la première fois est du 12 février suivant. C'est à partir de l'édition de ses *Œuvres* de 1644 que Corneille donna à sa pièce le titre simplifié et la qualification que nous reproduisons ici.

2. Nous avons dit, pages 7 et 277 de notre *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* (édition de cette même Collection) les raisons que nous avions pour fixer à 1629, plutôt qu'à 1625 comme l'a fait Fontenelle, la première représentation de *Mélite*. Nous avons à ajouter en faveur de 1629 une autorité nouvelle à toutes celles que nous avons déjà citées, autorité décisive : c'est celle de Corneille lui-même, que nous a fournie la collation des textes de ses différentes éditions.

Dans l'édition in-8° de son *Théâtre* donnée par lui en 1660, Corneille dit T. I, p. IX (*Discours de l'utilité et des parties du Poëme dramatique*) : « Je hazarderay quelque chofe *fur trente ans* de travail pour la fcéne... »

Dans l'édition de 1664, même format, Corneille dit au même passage, T. I, p. XIX : « Je hazarderay quelque chofe *fur plus de trente ans* de travail pour la fcéne... »

Dans l'édition de 1682, même passage. T. I, p. XVII, il imprime : « Je hazarderay quelque chofe *fur cinquante ans* de travail pour la fcéne... »

Tous ces chiffres successifs s'appliquent bien à un début datant de 1629 et non à un début remontant à 1625. Dans cette dernière hypothèse, Corneille, en 1660, aurait eu *trente cinq ans* et non trente de travail pour la scène ; en 1664, *trente neuf ans* et non uniquement plus de trente ; en 1682, *cinquante sept ans* et non cinquante. Prenant le soin de refaire son compte à chaque fois, Corneille ne l'eût pas constamment fait inexact : la différence en valait la peine.

A MONSIEUR

DE LIANCOUR[1]

Monſieur,

Mélite ſeroit trop ingratte de rechercher une autre protection que la voſtre; elle vous doit cét hommage et cette légére reconnoiſſance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque ſorte, mais ſeulement pour les publier à toute la France. Quand je conſidére le peu de bruit qu'elle fit à ſon arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvoit ſentir que la rudeſſe de ſon pays, et tellement inconnu qu'il étoit avantageux d'en taire le nom; quand je me ſouviens, dy-je, que ſes trois prémiéres repréſentations enſemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les ſuivirent dans le meſme hyver, je ne puis rapporter de ſi foibles commencemens qu'au loiſir qu'il falloit au monde pour apprendre que vous en faiſiez état, ni des progrès ſi peu attendus qu'à voſtre approbation, que chacun ſe croyoit obligé de ſuivre après l'avoir ſceuë. C'eſt de là, Monſieur, qu'eſt venu tout le bon-heur de *Mélite*; et quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'eſt l'honneur d'eſtre connu de vous, et de vous pouvoir ſouvent aſſeurer de bouche que je ſeray toute ma vie,

Monſieur,

Voſtre trés-humble et trés-obéiſſant ſerviteur,

CORNEILLE.

1 Roger Du Plessis, d'abord seigneur de Liancourt, était, à l'époque de la publication de *Mélite*, premier gentilhomme de la chambre du Roi. Il fut, dans cette même année (1633), disgracié pendant quelque temps, à l'occasion des intrigues de la duchesse de Chevreuse et du garde des sceaux Châteauneuf. On lit dans une notice manuscrite sur lui, qui se trouve au cabinet des titres de la Bibliothèque Impériale : « L'amour du jeu, du « luxe, des amusements et ce que le monde se contente de « nommer galanterie, le possédèrent jusqu'à l'âge de 40 ans... « Il se nommait alors M. de Liancourt. » Il était né en 1599; il fut fait duc de La Roche-Guyon en 1643 et mourut en 1674. Nous verrons en 1637 Corneille dédier *la Galerie du Palais* à Madame de Liancourt.



AU LECTEUR

Je ſçay bien que l'impreſſion d'une piéce en affoiblit la réputation : la publier, c'eſt l'avilir[1], et meſme il ſ'y rencontre un particulier deſavantage pour moi, veu que ma façon d'écrire étant ſimple et familiére, la lecture fera prendre mes naïvetez pour des baſſeſſes. Auſſi beaucoup de mes amis m'ont toujours conſeillé de ne rien mettre ſous la preſſe, et ont raiſon, comme je croy ; mais, par je ne ſais quel mal-heur, c'eſt un conſeil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne ſ'en ſert. Ronſard, Malherbe et Théophile l'ont mépriſé ; et, ſi je ne puis les imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, ſi c'en eſt une que de faire imprimer. Je contenteray par là deux ſortes de perſonnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoy ſe divertir, aux autres de quoy cenſurer : et j'espére que les prémiers me conſerveront encore la meſme affection qu'ils m'ont témoignée par le paſſé ; que des derniers, ſi beaucoup font mieux, peu réuſſiront plus heureuſement, et que le reste fera encore quelque ſorte d'estime de cette piéce, ſoit par coutume de l'approuver, ſoit par honte de ſe dédire. En tout cas, elle est mon coup d'eſſai ; et d'autres que moy ont intéreſt à la défendre, puisque, ſi elle n'eſt pas bonne, celles qui ſont demeurées au deſſous doivent eſtre fort mauvaiſes.

1. Voir *Histoire de Corneille*, pages 20-21.



ARGUMENT

Eraste, amoureux de Mélite, la fait connoiſtre à ſon amy Tircis, et, devenu puis après jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour ſuppoſées, de la part de Mélite, à Philandre, accordé de Chloris, sœur de Tircis. Philandre ſ'étant réſolu, par l'artifice et les ſuasions d'Éraste, de quitter Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en deſespoir, et ſe retire chez Liſis, qui vient donner à Mélite de fauſſes alarmes de ſa mort. Elle ſe paſme à cette nouvelle, et témoignant par là ſon affection, Liſis la déſabuse et fait revenir Tircis qui l'épouſe. Cependant Cliton ayant veu Mélite paſmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Éraste, auſſi bien que de la mort de Tircis. Éraste, ſaisi de remords, entre en folie : et remis en ſon bon ſens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis ſont vivans, il lui va demander pardon de ſa fourbe, et obtient de ces deux amans Cloris, qui ne vouloit plus de Philandre après ſa légéreté.

ACTEURS

ÉRASTE, amoureux de Mélite.
TIRCIS, amy d'Éraste et ſon rival.
PHILANDRE, amant de Cloris.
MÉLITE, maîtreſſe d'Éraste et de Tircis.
CLORIS, ſœur de Tircis.
LISIS, amy de Tircis.
CLITON, voisin de Mélite.
LA NOURRICE de Mélite.

La Scéne eſt à Paris.



MELITE

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÉNE I.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Je te l'avouë, amy, mon mal eſt incurable,
Je n'y ſçay qu'un reméde, et j'en ſuis inca-
[pable :
Le change ſeroit juste après tant de ri-
[gueur,
Mais malgré ſes dédains Mélite a tout mon cœur.
Elle a ſur tous mes ſens une entiére puiſſance,
Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt qu'en ſon abſence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon reſſentiment,
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en reſſerre l'étrainte,
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon,
Que je cherche mon mal, et fuy ma guérison.
Son œil agit ſur moy d'une vertu ſi forte
Qu'il ranime ſoudain mon espérance morte,
Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoûtient mon amour contre ſa crüauté :
Mais ce flateur espoir qu'il rejette en mon ame,

N'eſt qu'un doux imposteur qu'authoriſe ma flame,
Et qui ſans m'aſſeurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine et m'obstine à ſouffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, amy, d'une humeur admirable!
Pour paroiſtre éloquent tu te feins miſérable;
Eſt-ce à deſſein de voir avec quelles couleurs
Je ſçaurois adoucir les traits de tes malheurs?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole
D'une fauſſe douleur un amy te conſole :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toy n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil et ma perſévérance
Font naiſtre ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris ſont cachez, et s'en font mieux ſentir,
Et n'étant point connus on n'y peut compâtir.

TIRCIS.

En étant bien receu, du reste que t'importe?
C'eſt tout ce que tu veux des filles de ſa ſorte.

ÉRASTE.

Cét accès favorable, ouvert, et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.
Elle ſouffre aiſément mes ſoins et mon ſervice,
Mais, loin de ſe réſoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'eſt l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne diſſimulons point : tu régles mieux ta flame,
Et tu n'es pas ſi foû que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoy, tu ſembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je croy malaiſément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit ſi périſſable
Réglent d'une moitié le choix invariable;
Tu ſerois incivil de la voir chaque jour,
Et ne lui pas tenir quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta paſſion bornée
Laiſſe aller tes deſſeins ailleurs pour l'hyménée.

Tu ſçais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

Éraste.

Tréve de ces raiſons,
Mon amour s'en offenſe, et tiendroit pour ſupplice,
De recevoir des loix d'une ſale avarice;
Il me rend inſenſible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en ſa perſonne un aſſez grand tréſor.

Tircis.

Si c'eſt-là le chemin qu'en aimant tu veux ſuivre,
Tu ne ſçais guére encor ce que c'eſt que de vivre.
Ces viſages d'éclat ſont bons à cajoler,
C'eſt-là qu'un apprentif doit s'instruire à parler :
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur préſence,
La mode nous oblige à cette complaiſance,
Tous ces discours de livre alors ſont de ſaiſon,
Il faut feindre des maux, demander guériſon,
Donner ſur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on briſera toute ſorte d'obstacles,
Mais du vent et cela doivent eſtre tout un.

Éraste.

Paſſe pour des beautez qui ſont dans le commun :
C'eſt ainſi qu'autrefois j'amuſay Criſolite,
Mais c'eſt d'autre façon qu'on doit ſervir Mélite.
Malgré tes ſentimens, il me faut accorder
Que le ſouverain bien n'eſt qu'à la poſſéder.
Le jour qu'elle naſquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Penſa mourir de honte en la voyant ſi belle,
Les Graces à l'envy deſcendirent des cieux
Pour ſe donner l'honneur d'accompagner ſes yeux,
Et l'Amour, qui ne pût entrer dans ſon courage,
Voulut obſtinément loger ſur ſon viſage.

Tircis.

Tu le prens d'un haut ton, et je croy qu'au beſoin
Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne ſçais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le gouſt on n'a qu'à l'épouſer !
Un bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une femme fuſt-elle entre toutes choiſie,
On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.

Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit ſombre, inquiet, agité;
Au premier qui luy parle, ou jette l'œil ſur elle,
Mille ſottes frayeurs luy brouillent la cervelle,
Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favory,
Un charme pour tout autre, et non pour un mary.

ÉRASTE.

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
Ne ſçauroient ébranler des cervelles bien ſaines,
Et quiconque a ſçeu prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un ſuborneur.

TIRCIS.

Peut-eſtre dis-tu vray, mais ce choix difficile
Aſſez et trop ſouvent trompe le plus habile,
Et l'Hymen de ſoy-meſme eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux coſtez d'une femme!
Perdre pour des enfans le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ÉRASTE.

Mais il y faut venir : c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on refuit, toſt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé :
Toy-meſme, qui fais tant le cheval échapé,
Nous te verrons un jour ſonger au mariage.

TIRCIS.

Alors ne penſe pas que j'épouſe un viſage.
Je régle mes deſirs ſuivant mon intéreſt :
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle eſt,
Je l'estimerois plus qu'Aminte et qu'Hippolyte,
Son revenu chez moy tiendroit lieu de mérite :
C'eſt comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puiſſans liens,
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuiſine,
Et l'hymen qui ſuccéde à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours [1].

1 Dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1660, cette pensée est exprimée beaucoup plus crûment :

La beauté, les attraits, le port, la bonne mine,

Une amitié ſi longue eſt fort mal aſſeurée
Deſſus des fondemens de ſi peu de durée,
L'argent dans le ménage a certaine ſplendeur
Qui donne un teint d'éclat à la meſme laideur [1],
Et tu ne peux trouver de ſi douces careſſes,
Dont le gouſt dure autant que celui des richeſſes.

ÉRASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes ſens ravis,
A peine pourrois-tu conſerver ton avis.

TIRCIS.

La raiſon en tous lieux eſt également forte.

ÉRASTE.

L'eſſay n'en coûte rien, Mélite eſt à ſa porte;
Allons, et tu verras dans ſès aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits,
Que tu ſeras forcé toy-meſme à reconnoiſtre
Que ſi je ſuis un fou j'ay bien raiſon de l'eſtre.

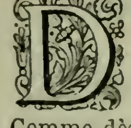
TIRCIS.

Allons, et tu verras que toute ſa beauté
Ne ſçaura me tourner contre la vérité.

SCÉNE II.

ÉRASTE, MÉLITE, TIRCIS.

ÉRASTE.



e deux amis, Madame, appaiſez la querelle :
Un eſclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en eſt, peut eſtre ainsi nommé.
Comme dès le moment que je vous ay ſervie
J'ay creu qu'il étoit ſeul la véritable vie,

Échauffent bien les draps, mais non pas la cuiſine,
Et l'hymen qui ſuccéde à ces folles amours,
Pour quelques bonnes nuits, a bien de mauvais jours.

1. Ces deux vers, qui datent de 1644, ont fourni à Boileau :
L'or même à la laideur donne un teint de beauté.

Il n'eſt pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits ſéme quelque discord.
Je me ſuis donc piqué contre ſa médiſance,
Avec tant de malheur, ou tant d'inſuffiſance,
Que des droits ſi ſacrez et ſi pleins d'équité
N'ont pû ſe garantir de ſa ſubtilité,
Et je l'améne icy n'ayant plus que répondre,
Aſſeuré que vos yeux le ſçauroient mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'aſſeurer plûtoſt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le ſeconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur ſort destinez.

MÉLITE.

Ce reproche ſans cauſe avec raiſon m'étonne :
Je ne reçoy d'amour et n'en donne à perſonne;
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ÉRASTE.

Ils vous ſont trop aisez, et par vous déſormais
La nature pour moy montre ſon injustice,
A pervertir ſon cours pour me faire un ſupplice.

MÉLITE.

Supplice imaginaire, et qui ſent ſon moqueur.

ÉRASTE.

Supplice qui déchire et mon ame et mon cœur.

MÉLITE.

Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage
L'ame et le cœur enſemble en ſi triste équipage.

ÉRASTE.

Voſtre charmant aspect ſuspendant mes douleurs,
Mon viſage du voſtre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux, pour finir vos maux et voſtre flame
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conſervez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Et quoy ! tous les miroirs ont-ils de fauſſes glaces !

ÉRASTE.

Penſeriez-vous y voir la moindre de vos graces ?
De ſi freſles ſujets ne ſçauroient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut luy ſeul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuiſſance,
Cette légére idée et foible connoiſſance
Que vous aurez par eux de tant de raretez
Vous mettra hors du pair de toutes les beautez.

MÉLITE.

Voila trop vous tenir dans une complaiſance
Que vous deuſſiez quitter, du moins en ma préſence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir ſujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'eſtre ingrate, il faut de voſtre part
Reconnoiſtre les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un ſecond mon droit ſe fortifie.

MÉLITE.

Voyez que ſon ſecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toûjours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez ſuivre, elle eſt de mon coſté.

TIRCIS.

Ouy ſur voſtre viſage, et non en vos paroles.
Mais ceſſez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant déſormais des ſentimens plus doux,
Ne ſoyez plus de glace à qui bruſle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemy d'amour me tenir ce langage !
Accordez voſtre bouche avec voſtre courage,
Pratiquez vos conſeils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ay connu mon erreur auprès de vos appas,

Il vous l'avoit bien dit.

ÉRASTE.

Ainſi donc par l'iſſuë
Mon ame ſur ce point n'a point été déceuë?

TIRCIS.

Si tes feux en ſon cœur produiſoient meſme effet,
Croy-moy, que ton bon-heur ſeroit bien-toſt parfait.

MÉLITE.

Pour voir ſi peu de choſe auſſi-toſt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux ſujets de rire;
Mais je pourrois bien-toſt, à m'entendre flater,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter;
Excuſez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui ſeule dépend et ma joye et ma peine.

MÉLITE.

Plus ſage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laiſſez voſtre eſprit et le mien en repos.

SCÉNE III.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Maintenant ſuis-je un foû? méritay-je du [blaſme?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma [flame?

TIRCIS.

Que veux tu que j'en die? elle a je ne ſçay quoy
Qui ne peut conſentir que l'on demeure à ſoy;
Mon cœur, jusqu'à préſent à l'amour invincible,
Ne ſe maintient qu'à force aux termes d'inſenſible,
Tout autre que Tircis mourroit pour la ſervir.

ÉRASTE.

Confeſſe franchement qu'elle a ſçeu te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que noſtre amitié ne t'en peut détourner;

Mais ta muſe du moins, facile à ſuborner [1],
Avec plaiſir déjà prépare quelques veilles
A de puiſſans efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant veu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je bruſle jamais, je veux bruſler ſans crime.

ÉRASTE.

Mais ſi ſans y penser tu te trouvois ſurpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes
De ſoupirs, de ſanglots, de tourmens et de larmes;
C'eſt de quoy fort ſouvent je baſtis ma chanson,
Mais j'en connoy, ſans plus, la cadence et le ſon.
Souffre qu'en un ſonnet je m'efforce à dépeindre
Cét agréable feu que tu ne peux éteindre :
Tu le pourras donner comme venant de toy.

ÉRASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient ſous ſa loy
Verra ma paſſion pour le moins en peinture :
Je doute néantmoins qu'en cette portraiture
Tu ne ſuives plûtoſt tes propres ſentimens.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ÉRASTE.

Adieu, je suis content, j'ay ta parole en gage,
Et ſçay trop que l'honneur t'en fera ſouvenir.

TIRCIS *seul.*

En matiére d'amour rien n'oblige à tenir,

1. Ici, comme dans beaucoup d'autres passages, Cornei .e disparaître un archaïsme en révisant ses œuvres dramatiques pour l'édition de 1660. Il y avait d'abord :

Mais ta muſe du moins s'en lairra ſuborner.

Et les meilleurs amis, lorsque son feu les preſſe,
Font bien-toſt vanité d'oublier leur promeſſe.

SCÉNE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon ſoucy, tu dois bien me haïr,
Tous mes ſoins depuis peu ne vont qu'à te [trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point : à ta mine je penſe
Que le pardon ſuivra de fort près cette offenſe,
Si-toſt que j'auray ſçeu quel eſt ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sçache donc qu'il ne vient ſinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'euſſe oſé le gager, qu'ainſi par quelque ruſe
Ton crime officieux porteroit ſon excuſe.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur
Fait naiſtre chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puiſſent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me ſurprit,
Les traits de ton viſage, et ceux de ton esprit,
Mais je n'en puis trouver un ſeul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moy je ſuis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes ſens trompez te puiſſent obliger
A chérir ta Cloris et jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma perſévérance,
Et ma foy, qui t'en donne une entière aſſeurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que ſans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conſerver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle maîtreſſe,
De l'aimer ſeulement pour tenir ma promeſſe :
Ma paſſion en eſt la cauſe, et non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne ſoit ſi parfait
Qu'on ne peut te ſervir ſans voir ſur ton viſage
De quoy rendre constant l'eſprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection :
Tu dois eſtre aſſeuré de mon affection,
Et tu pers tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flaterie.
Une fauſſe loüange eſt un blaſme ſecret.
Je suis belle à tes yeux, il ſuffit; ſois discret,
C'eſt mon plus grand bonheur, et le ſeul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu ſçais adroitement adoucir mon martyre[1] :
Mais parmy les plaiſirs qu'avec toy je reſſens,
A peine mon esprit ose croire mes ſens,
Toûjours entre la crainte et l'espoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naiſſe de reſſemblance,
Mes imperfections nous éloignant ſi fort,
Qu'oſerois-je prétendre en ce peu de rapport?

CLORIS.

Du moins ne prétens pas qu'à préſent je te loüe
Et qu'un mépris ruſé que ton cœur déſavoüe
Me mette ſur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prété :
Au contraire, je veux que tout le monde ſçache
Que je connois en toy des défauts que je cache.
Quiconque avec raiſon peut eſtre négligé,
A qui le veut aimer eſt bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable.

CLORIS.

Sans doute, et qu'aurois-tu qui me fuſt comparable?

1. Toutes les éditions antérieures à 1660 portent :

Que tu ſçais dextrement adoucir mon martyre!

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, et reconnoy qu'en moy
On peut voir quelque chofe auffi parfait que toy.

CLORIS.

C'eft fans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta veuë eft charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un feul trait
Que ceux qu'il a receus de ton charmant portrait,
Et qui, tout auffi-toft que tu t'és fait paroiftre,
Afin de te mieux voir s'eft mis à la feneftre.

CLORIS.

Le trait n'eft pas mauvais, mais puisqu'il te plaift tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont mefmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainfi, chére Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un mefme cours,
Nous préparent un heur qui durera toûjours,
Cependant en faveur de ma longue fouffrance [1]...

1. L'auteur a changé la fin de cette scène et le commencement de la suivante à partir de l'édition de 1660. Voici la rédaction primitive :

Cependant un baifer accordé par avance
Soulageroit beaucoup ma pénible souffrance.

CLORIS.

Prens-le fans demander; poltron, pour un baifer
Crois-tu que ta Cloris te vouluft refufer ?

SCÉNE DERNIÉRE.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS (*Il les furprend fur ce baiser*).

Voila traiter l'amour justement bouche à bouche
C'eft par où vous alliez commencer l'escarmouche ?
Encore n'eft-ce pas trop mal paffer fon temps.

PHILANDRE.

Que t'en femble, Tircis ?

TIRCIS.

Je vous voy fi contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me femble

CLORIS.

Tay-toy, mon frére vient.

SCÉNE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en croy l'apparence,
Mon arrivée icy fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en femble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous voy fi contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me femble
Du divertiffement que vous preniés enfemble,
De moins forciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troifiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dy ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils font trop légitimes,
Puis qu'un hymen facré promis ces jours paffez
Sous ton confentement les authorife affez.

TIRCIS.

Ou je te connoy mal, ou fon heure tardive
Te defoblige fort de ce qu'elle n'arrive [1].

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frére.

TIRCIS.

Affeurément.

Du divertissement que vous preniés enfemble,
Je pense ne pouvoir vous eftre qu'importun :
Vous feriés mieux un tiers, que d'en accepter un.

1. Vers supprimés :

Cette légère amorce irritant tes defirs
Fait que l'illufion d'autres meilleurs plaifirs
Vient la nuit chatouiller ton espérance avide,
Malfatisfaicte après de tant mafcher à vuide.

CLORIS.

Le ſujet?

TIRCIS.

J'en ay trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il eſt vray, je te jure,
J'ay veu je ne ſçay quoy...

CLORIS.

Dy tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foy, si ton Philandre avoit veu de mes yeux,
Tes affaires, ma ſœur, n'en iroient guére mieux.

CLORIS.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moy qui puiſſe le ſurprendre.

TIRCIS.

Tes vanitez à part, repoſe-t'en ſur moy,
Que celle que j'ay veüe eſt bien autre que toy.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame eſt ravie:
Ce blaſphéme à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord, ſans nous mettre en pour- [point.

CLORIS.

Encor cette beauté, ne la nomme-t'on point?

TIRCIS.

Non pas ſi-toſt. Adieu, ma préſence importune
Te laiſſe à la mercy d'Amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittez [1].

1. Dans les éditions antérieures à celle de 1660 cet acte finissait ainsi :

Continuez les jeux que j'ay...

CLORIS.

Tout beau! gauſſeur,
Ne t'imagine point de contraindre une ſœur;
N'importe qui l'éclaire en ces chaſtes careſſes,
Et pour te faire voir des preuves plus expreſſes,

CLORIS.

Ne croy pas éviter mes importunitez;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vay de tes pas me rendre inſéparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aiſé d'arracher ce ſecret.
Adieu, ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret!
Et bien, nous allons voir ſi tu ſçauras te taire.

PHILANDRE. *Il retient Cloris qui ſuit ſon frére.*

C'eſt donc ainſi qu'on quitte un amant pour un frère!

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toy grande infidélité;
Souffre que je dérobe un moment à ma flame,
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de ſon ame;
Nous en rirons après enſemble, ſi tu veux.

PHILANDRE.

Quoy, c'eſt là tout l'état que tu fais de mes feux?

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour eſtre curieuſe,
Et ta flame à mon cœur n'eſt pas moins précieuſe,
Conſerve-moy le tien, et ſois ſeur de ma foy.

PHILANDRE.

Ah! folle, qu'en t'aimant il faut ſouffrir de toy!

Qu'elle ne craint en rien ta langue, ny tes yeux,
Philandre, d'un baiſer ſcelle encor tes adieux.

PHILANDRE.

Ainſi vienne bien-toſt cette heureuſe journée
Qui nous donne le reste en faveur d'Hyménée.

TIRCIS.

Sa nuit eſt bien plûtoſt ce que vous attendez,
Pour vous récompenſer du temps que vous perdez.

Fin du prémier acte.



ACTE II.

SCÉNE I.

ÉRASTE.

Je l'avois bien prévu, que ce cœur infidelle
Ne ſe défendroit point des yeux de ma crüelle,
Qui traite mille amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-toſt qu'il l'aborda, je leus ſur ſon viſage
De ſa déloyauté l'infaillible préſage;
Un inconnu friſſon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou ſi malgré ſes ſoins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, ſon discours ſe confond,
Son esprit en déſordre à peine me répond,
Une réfléxion vers le traiſtre qu'elle aime
Presques à tous momens le raméne en luy meſme,
Et tout reſveur qu'il eſt, il n'a point de ſoucis
Qu'un ſoupir ne trahiſſe au seul nom de Tircis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son ſilence rompu se déborde en loüange;
Elle remarque en luy tant de perfections,
Que les moins éclairez verroient ſes paſſions;
Sa bouche ne ſe plaiſt qu'en cette flaterie,
Et tout autre propos luy rend ſa reſverie.
Cependant chaque jour au discours attachez,
Ils ne retiennent plus leurs ſentimens cachez,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les aſſemble,
Encor hier ſur le ſoir je les ſurpris enſemble,
Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.

Que cét œil asseuré marque un esprit content!
Perds tout respect, Eraste, et tout soin de luy plaire,
Ren, sans plus différer, ta vengeance éxemplaire;
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCÉNE II.

ÉRASTE, MÉLITE.

ÉRASTE.

Quoy, seule et sans Tircis! vraiment c'est un [prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous sçavez que son ame en est fort dépourvuë.

ÉRASTE.

Toutesfois, ce dit-on, depuis qu'il vous a veuë,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisirs qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice:
L'amour ainsi qu'à luy me paroist un supplice,
Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vray, j'ay reconnu,
Vous ayant pû servir deux ans et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor ſi peu que c'eſt vous étant refuſé,
Préſumez comme ailleurs vous ſerez mépriſé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne ſont pas de grande conſéquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penſe;
Sçachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne ſerois plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'oſoit tenir de ſemblables discours,
Nous romprions enſemble avant qu'il fut deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de meſme vous engage,
Il changera bien-toſt d'humeur et de langage:
Careſſé maintenant auſſi-toſt qu'aperceu,
Qu'auroit-il à ſe plaindre, étant ſi bien receu?

MÉLITE.

Éraste, voyez-vous, tréve de jalouſie!
Purgez voſtre cerveau de cette frénéſie;
Laiſſez en liberté mes inclinations;
Qui vous a fait cenſeur de mes affections?
Eſt-ce à voſtre chagrin que j'en doy rendre conte?

ÉRASTE.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déjà vous ſouffrez à ſa témérité.

MÉLITE.

Ne ſoyez en ſoucy que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen ſans regret de vous voir ſi farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs ſi facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE.

Ce n'eſt pas contre luy qu'il faut en ma préſence
Laſcher les traits jaloux de voſtre médiſance:
Adieu, ſouvenez-vous que ces mots inſenſez
L'avanceront chez moy plus que vous ne penſez.

SCÉNE III.

ÉRASTE.

'eſt-là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice?
C'eſt ce que j'ay gagné par deux ans de ſervice?
C'eſt ainſi que mon feu s'étant trop abaiſſé,
D'un outrageux mépris ſe voit récompenſé?
Tu m'oſes préférer un traiſtre qui te flatte;
Mais, dans ta laſcheté, ne croy pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes reſſentimens
Je laiſſe aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu ſi public qu'en feroit ma colére
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame legére,
Et me convaincroit trop de ce deſir abjet
Qui m'a fait soûpirer pour un indigne objet.
Je ſçauray me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence:
Il fut toûjours permis de tirer ſa raiſon
D'une infidélité par une trahiſon.
Tien, déloyal amy, tien ton ame aſſeurée
Que ton heur ſurprenant aura peu de durée,
Et que par une adreſſe égale à tes forfaits
Je mettray le deſordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voiſin de Mélite
Donnera prompte iſſuë à ce que je médite:
A ſervir qui l'achéte il eſt toûjours tout preſt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intéreſt.
Allons ſans perdre temps luy payer ma vengeance,
Et la pistole en main preſſer ſa diligence.

SCÉNE IV.

TIRCIS, CLORIS.

Tircis.

a ſœur, un mot d'avis ſur un méchant ſonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

Cloris.

C'eſt à quelque beauté que ta muſe l'adreſſe?

TIRCIS.

En faveur d'un amy je flate ſa maîtreſſe.
Voy ſi tu le connois, et ſi, parlant pour luy,
J'ay ſceu m'accommoder aux paſſions d'autruy.

SONNET [1].


prés l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frére, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'és pas ſupportable
De me rompre ſi-toſt.

CLORIS.

C'étoit ſans y penſer.

1. Ce Sonnet a donné lieu à une singulière méprise de la part de Palissot, éditeur du *Corneille* de 1801, méprise reproduite depuis par tous les annotateurs et commentateurs des Œuvres complètes de Corneille jusqu'à M. Lefèvre inclusivement. Voici comment :

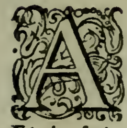
Clitandre, la seconde pièce de Corneille, représentée trois ans après *Mélite*, fut le premier ouvrage qu'il fit imprimer. Il le publia en 1632, grossit le volume de *Mélanges poétiques*, et, comme *Mélite* n'avait pas encore trouvé de libraire, il comprit dans ces *Mélanges* le *Sonnet* à Mélite, comme il y eût mis les stances de Rodrigue si *le Cid* avait été antérieur à *Clitandre* et non imprimé. En 1738, Granet, éditant un volume d'*Œuvres diverses de P. Corneille*, réimprima bien entendu ces Mélanges poétiques et n'eut pas de raisons pour en retrancher ce Sonnet puisqu'il ne publiait pas en même temps le Théâtre. Palissot, qui publia, lui, les *Œuvres complètes de Corneille*, ne s'aperçut pas que ce Sonnet était tout simplement et uniquement un fragment de *Mélite*, qu'il l'avait déjà imprimé comme partie intégrante de cette comédie, et il le reproduisit dans le volume des poésies diverses avec accompagnement de cette note romanesque : « Ce Sonnet était adressé à une femme charmante que Corneille, dans sa première jeunesse, avait aimée avec passion et chez laquelle il lui arriva l'aventure qui donna lieu à sa comédie de *Mélite*. Ce sont les seuls vers qui soient restés de tous ceux qu'il avait composés pour elle. » Et pendant plus d'un-demi siècle la bévue et la note ont eu beaucoup d'éditions.

Achéve.

TIRCIS.

Tay-toy donc, je vay recommencer.

SONNET.

*prés l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable,*
Il n'eſt rien de ſolide après ma loyauté,
Mon feu comme ſon teint ſe rend incom-
[parable,
Et je ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.
Quoy que puiſſe à mes ſens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ſes traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au ſien la meſme crüauté,
Ma foy pour ſes rigueurs n'en eſt pas moins durable.
C'eſt donc avec raiſon que mon extrème ardeur
Trouve chez cette belle une extrème froideur,
Et que ſans eſtre aimé je bruſle pour Mélite.
Car de ce que les Dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mèrite,
Elle a tout le mérite, et moy j'ay tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraste?

TIRCIS.

Ouy, j'ay dépeint ſa flame.

CLORIS.

Comme tu la reſſens peut-eſtre dans ton ame?

TIRCIS.

Tu ſçais mieux qui je ſuis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frére, vois-tu, ton ſilence t'abuſe;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuſe:
Les tiens m'avoient bien dit malgré toy que ton cœur
Soûpiroit ſous les lois de quelque objet vainqueur,
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchiſe,
Et le nom de Mélite a cauſé ma ſurpriſe
Si-toſt qu'au prémier vers ton ſonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je bruſlois de ſçavoir.

TIRCIS.
Tu crois donc que j'en tiens?
CLORIS.
Fort avant.
TIRCIS.
Pour Mélite?
CLORIS.
Pour Mélite, et de plus, que ta flame n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrafement.
TIRCIS.
Qui t'en a tant appris? mon fonnet?
CLORIS.
Justement.
TIRCIS.
Et c'eft ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta fineffe a mal pris fes mefures.
Un visage jamais ne m'auroit arrété
S'il falloit que l'amour fuft tout de mon cofté.
Ma rime feulement eft un portrait fidelle
De ce qu'Eraste fouffre en fervant cette belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ay toûjours affez de fatisfaction.
CLORIS.
Montre, fi tu dis vray, quelque peu plus de joye,
Et ren-toy moins refveur afin que je te croye.
TIRCIS.
Je refve, et mon efprit ne s'en peut éxempter;
Car fi-toft que je viens à me repréfenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite
Qu'Eraste s'en offenfe, et s'oppofe à Mélite,
Tantoft je fuis amy, tantoft je fuis rival,
Et toûjours balancé d'un contrepoids égal,
J'ay honte de me voir infenfible, ou perfide;
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne fçait duquel des deux il doit prendre congé.
CLORIS.
Voilà bien des détours pour dire au bout du conte
Que c'eft contre ton gré que l'amour te furmonte;
Tu préfumes par là me le perfuader,

Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous ſervons quelqu'autre,
C'eſt ſeulement alors qu'il n'y va rien du noſtre,
Chacun en ſon affaire eſt ſon meilleur amy,
Et tout autre intéreſt ne touche qu'à demy.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cauſe ma reſverie.

CLORIS.

C'eſt donc aſſurément ſon bien qui t'eſt ſuſpect,
Son bien te fait reſver, et non pas ſon respect,
Et, toute amitié bas, tu crains que ſa richeſſe
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtreſſe.

TIRCIS.

Tu devines, ma ſœur; cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce ſont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à ſon mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouſer?

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laiſſe-le donc jaſer.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne,
Quelque riche qu'il ſoit, Mélite le dédaigne :
Puiſqu'on voit ſans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de ſon averſion.
Le temps ne la rendra que plus grande et plus forte
On prend ſoudain au mot les hommes de ſa ſorte,
Et ſans rien hazarder à la moindre longueur
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mére peut agir de puiſſance abſoluë.

CLORIS.

Croy que déja l'affaire en ſeroit réſoluë,
Et qu'il auroit déja de quoy ſe contenter
Si ſa mére étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminuë, et ma douleur s'appaiſe [1],
Mais ſi je t'abandonne, excuſe mon trop d'aiſe.
Avec cette lumiére et ma dextérité
J'en veux aller ſçavoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vay paiſiblement attendre
Le retour deſiré du pareſſeux Philandre.
Un moment de froideur luy fera ſouvenir [2]
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCÉNE V.

ÉRASTE, CLITON.

ÉRASTE *luy donnant une lettre.*


a-t'en chercher Philandre, et dy-luy que
A dedans ce billet ſa paſſion décrite, [Mélite
Dy-luy que ſa pudeur ne ſçauroit plus cacher
Un feu qui la conſume [3], et qu'elle tient ſi
Mais pren garde ſurtout à bien joüer ton rôle, [cher.
Remarque ſa couleur, ſon maintien, ſa parole,
Voy ſi dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de ſon intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monſieur.

ÉRASTE.

Mais après ce meſſage
Sçache avec tant d'adreſſe ébranſler ſon courage,
Que tu viennes à bout de ſa fidélité.

1. On lit dans l'édition originale :

Pour de ſi bons avis il faut que je te baiſe.

2. Éditions antérieures à 1654 :

Un baiſer refuſé luy fera ſouvenir.

3. Éditions antérieures à 1660 :

Un feu qui la conſomme.

Cliton.

Monſieur, repoſez-vous ſur ma ſubtilité :
Il faudra malgré luy qu'il donne dans le piége,
Ma teſte ſur ce point vous ſervira de plége [1],
Mais auſſi, vous ſçavez...

Éraste.

Ouy, va, ſois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ay que trop veu par mon expérience...
Mais tu reviens bien-toſt?

Cliton.

Donnez-vous patience,
Monſieur, il ne nous faut qu'un moment de loiſir,
Et vous pourrez vous-meſme en avoir le plaiſir.

Éraste.

Comment ?

Cliton.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre,
Cachez-vous en ce coin, et de là ſçachez prendre
L'occaſion commode à ſeconder mes coups.
Par là nous le tenons. Le voicy, ſauvez-vous.

SCÉNE VI.

PHILANDRE, ÉRASTE, CLITON.

Philandre. *Eraste eſt caché et les écoute.*

Quelle récéption me fera ma maitreſſe ?
Le moyen d'excuſer une telle pareſſe ?

Cliton.

Monſieur, tout à propos je vous rencontre icy,
Expreſſément chargé de vous rendre cecy.

Philandre.

Qu'eſt-ce ?

Cliton.

Vous allez voir en liſant cette lettre
Ce qu'un homme jamais n'oſeroit ſe promettre ;
Ouvrez-la ſeulement.

1. *Plége*, gage, caution, garantie.

PHILANDRE.
Va, tu n'és qu'un conteur.
CLITON.
Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Malgré le devoir et la bien-féance du féxe, celle-cy m'échape en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'eft Mélite qui vous écrit, et qui vous aime. Si elle eft affez heureufe pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cét entretien par lettres, jusques à ce qu'elle ait ofté de l'esprit de fa mère quelques perfonnes qui n'y font que trop bien pour fon contentement.

ÉRASTE, *feignant d'avoir leu la lettre par deffus son épaule.*
C'eft donc la vérité, que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une loüable élite,
Et qu'il obtient ainfi de fa feule vertu
Ce qu'Eraste et Tircis ont en vain débatu!
Vraiment dans un tel choix mon regret diminuë,
Outre qu'une froideur depuis peu furvenuë,
De tant de vœux perdus ayant fçeu me laffer,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débaraffer.
PHILANDRE.
Me dis-tu que Tircis brufle pour cette belle?
ÉRASTE.
Il en meurt.
PHILANDRE.
Ce courage à l'amour fi rebelle?
ÉRASTE.
Luy-mefme.
PHILANDRE.
Si ton cœur ne tient plus qu'à demy,
Tu peux le retirer en faveur d'un amy;

Sinon, pour mon regard ne ceſſe de prétendre;
Etant pris une fois, je ne ſuis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naiſſant,
C'eſt de m'en revancher par un zéle impuiſſant,
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, ſ'il ſe peut, ſa flame vers ſon frére.

ÉRASTE.

Auprès de ſa beauté qu'eſt-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris!

ÉRASTE.

Je veux qu'elle ait en ſoy quelque choſe d'aimable,
Mais enfin, à Mélite eſt-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le ſoit, ou non, je n'éxamine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas;
J'aime l'une, et mon cœur pour toute autre inſenſible...

ÉRASTE.

Aviſe touteſſois, le prétexte eſt plauſible.

PHILANDRE.

J'en ſerois mal voulu des hommes et des Dieux.

ÉRASTE.

On pardonne aiſément à qui trouve ſon mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoy giſt ce mieux?

ÉRASTE.

En esprit, en richeſſe.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtreſſe!

ÉRASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, et ſi je m'y connoy,
Rien ne peut égaler celuy qu'elle a pour moy.

ÉRASTE.

Tu te détromperas ſi tu veux prendre garde
A ce qu'à ton ſujet l'une et l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expoſe au péril d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en ſois épris:
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,

L'autre ſe rend ſenſible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au deſceu des ſiens te montre ſon ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu ſa froideur :
L'une...

PHILANDRE.

Adieu ! Des raiſons de ſi peu d'importance
Ne pourroient en un ſiècle ébranler ma constance [1].

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

Dans deux heures d'icy tu viendras me revoir.

CLITON.

Diſpoſez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE *ſeul.*

Il a beau déguiſer, il a gouſté l'amorce;
Cloris déjà ſur luy n'a presque plus de force.
Ainſi je ſuis deux fois vengé du raviſſeur,
Ruïnant tout enſemble, et le frére, et la sœur.

SCÉNE VII.

TIRCIS, ÉRASTE, MÉLITE.

TIRCIS.

raste, arréte un peu.

ÉRASTE.

Que me veux-tu?

TIRCIS.

Te rendre
Ce ſonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.

MÉLITE, *au travers d'une jalouſie, cependant qu'Eraste lit le ſonnet.*

Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démeſler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller;
Du moins les complimens dont peut-eſtre ils ſe jouent
Sont des civilitez qu'en l'ame ils déſavoüent.

TIRCIS.

J'y donne une raiſon de ton ſort inhumain,

1. L'édition originale de 1633 porte seule :

N'ont rien qui ſoit bastant d'ébranler ma constance.

Allons, je le veux voir préſenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame eſt bleſſée.

ÉRASTE *luy rendant ſon ſonnet.*

Une autre fois, Tircis ; quelque affaire preſſée
Fait que je ne ſçaurois pour l'heure m'en charger.
Tu trouveras ailleurs un meilleur meſſager.

TIRCIS *ſeul.*

La belle humeur de l'homme ! ô Dieux, quel perſonnage !
Quel amy j'avois fait de ce plaiſant viſage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'eſt le remerciment que j'auray de mes vers.
Je manque, à ſon avis, d'aſſurance ou d'adreſſe
Pour les donner moy-meſme à ſa jeune maitreſſe,
Et prendre ainſi le temps de dire à ſa beauté
L'empire que ſes yeux ont ſur ma liberté.
Je penſe l'entrevoir par cette jalouſie :
Ouy, mon ame de joye en eſt toute ſaiſie.
Hélas ! et le moyen de pouvoir luy parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joye eſt courte, et qu'elle eſt cher venduë !
Toutefois tout va bien, la voila descenduë,
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moy,
Que dy-je ! en s'avançant elle m'appelle à ſoy.

SCÉNE VIII.

TIRCIS, MÉLITE.

MÉLITE.

Hé bien ! qu'avez-vous fait de voſtre compagnie ?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ay-je eu loiſir de luy dire deux mots,
Qu'auſſi-toſt le fantasque en me tournant le dos
S'eſt échapé de moy.

MÉLITE.

Sans doute il m'aura veuë,
Et c'eſt de là que vient cette fuite impréveuë [1].

1. On lit dans l'édition de 1633 : *impourveuë,* au lieu d'*impréveuë*, qui l'a remplacé dès 1644.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'euſt jamais penſé?

MÉLITE.

Vous ne ſçavez donc rien de ce qui ſ'eſt paſſé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux ſçavoir ce qui ſe paſſe,
Et la part qu'a Tircis en voſtre bonne grace.

MÉLITE.

Meilleure aucunement qu'Eraste ne voudroit.
Je n'ay jamais connu d'amant ſi mal-adroit!
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'autre que luy m'approche.
Dieux! qu'à voſtre ſujet il m'a fait de reproche!
Vous ne ſçauriez me voir ſans le deſobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes ſoucis c'eſt là le plus léger;
Toute une légion de rivaux de ſa ſorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.

Auſſi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MÉLITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expoſe,
Pour luy faire dépit, j'en croiray quelque choſe.

TIRCIS.

Mais afin qu'il receuſt un entier déplaiſir,
Il faudroit que nos cœurs n'euſſent plus qu'un deſir,
Et quitter ces diſcours de volontez ſujettes,
Qui ne ſont point de miſe en l'état où vous étes.
Vous meſme conſultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, et ne préſumez pas
Avoir ſur tous les cœurs un pouvoir ſi ſuprème
Sans qu'il vous ſoit permis d'en uſer ſur vous-meſme;
Un ſi digne ſujet ne reçoit point de loy,
De régle, ny d'avis d'un autre que de ſoy.

MÉLITE.

Ton mérite, plus fort que ta raiſon flateuſe,
Me rend, je le confeſſe, un peu moins ſcrupuleuſe.
Je doy tout à ma mére, et pour tout autre amant

Je voudrois tout remettre à ſon commandement :
Mais attendre pour toy l'effet de ſa puiſſance,
Sans te rien témoigner que par obéiſſance,
Tircis, ce ſeroit trop ; tes rares qualitez
Diſpenſent mon devoir de ces formalitez.

TIRCIS.

Que d'amour et de joye un tel aveu me donne !

MÉLITE.

C'eſt peut-eſtre en trop dire, et me montrer trop bonne,
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entiére en ta diſcrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toûjours dans un reſpect ſincére
Attacher mon bon-heur à celuy de vous plaire,
N'avoir point d'autre ſoin, n'avoir point d'autre esprit
Et ſi vous en voulez un ſerment par écrit,
Ce ſonnet que pour vous vient de tracer ma flame
Vous fera voir à nù jusqu'au fond de mon ame.

MÉLITE.

Garde bien ton ſonnet, et penſe qu'aujourd'huy
Mélite veut te croire autant et plus que luy.
Je le prens touteſſois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris ſur ton courage.
Adieu, ſois moy fidelle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O Ciel ! jamais amant eut-il un ſort plus doux !

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite; il ne m'eſt pas poſſible
D'eſtre à tant de faveurs plus long-temps [inſenſible:
Tes lettres, où ſans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres, où ton cœur eſt ſi bien par écrit,
Ont charmé tous mes ſens par leurs douces promeſſes;
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes careſſes,
Ah, Mélite, pardon, je t'offenſe à nommer
Celle qui m'empeſcha ſi long-temps de t'aimer.
Souvenirs importuns d'une amante laiſſée,
Qui venez malgré moy remettre en ma penſée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le ſommeil ait peine à me le retracer,
Haſtez-vous de ſortir ſans plus troubler ma joye,
Et, retournant troubler celle qui vous envoye,
Dites-luy de ma part pour la derniére fois
Qu'elle eſt en liberté de faire un autre choix;
Que ma fidélité n'entretient plus ma flame,
Ou que s'il en demeure encor un peu dans l'ame
Je ſouhaite en faveur de ce reste de foy
Qu'elle puiſſe gagner au change autant que moy.
Dites-luy que Mélite, ainſi qu'une Déeſſe
Eſt de tous nos deſirs ſouveraine maîtreſſe,
Diſpoſe de nos cœurs, force nos volontez
Et que par ſon pouvoir nos destins ſurmontez
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle,
Enfin que tous mes vœux...

SCÉNE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

Tircis.
Philandre!
Philandre.
Qui m'appelle?
Tircis.
Tircis, dont le bonheur, au plus haut point monté,
Ne peut eſtre parfait ſans te l'avoir conté.
Philandre.
Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.
Tircis.
J'uſerois envers toy d'une ſotte prudence,
Si je faiſois deſſein de te diſſimuler
Ce qu'auſſi bien mes yeux ne ſçauroient te celer.
Philandre.
En effet, ſi l'on peut te juger au viſage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joye à tel point me ſurprend,
Que je n'en puis trouver de ſujet aſſez grand.
Rien n'atteint, ce me ſemble, aux ſignes qu'ils en don-[nent.
Tircis.
Que fera le ſujet, si l's ſignes t'étonnent?
Mon bonheur eſt plus grand qu'on ne peut ſoupçonner,
C'eſt quand tu l'auras ſçeu qu'il faudra t'étonner.
Philandre.
Je ne le ſçauray pas ſans marque plus expreſſe.
Tircis.
Poſſeſſeur, autant vaut...
Philandre.
De quoy?
Tircis.
D'une maîtreſſe,
Belle, honneſte, jolie, et dont l'esprit charmant
De ſon ſeul entretien peut ravir un amant,
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.
Il eſt vray qu'elle eſt belle,
Tu n'as pas mal choiſi, mais...
TIRCIS.
Quoy, mais?
PHILANDRE.
T'aime-t'elle ?
TIRCIS.
Cela n'eſt plus en doute.
PHILANDRE.
Et de cœur?
TIRCIS.
Et de cœur.
Je t'en réponds.
PHILANDRE.
Souvent un viſage moqueur
N'a que le beau ſemblant d'une mine hypocrite.
TIRCIS.
Je ne crains rien de tel du coſté de Mélite
PHILANDRE.
Écoute, j'en ay veu de toutes les façons.
J'en ay veu qui ſembloient n'eſtre que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il ſouffroit de contrainte;
J'en ay veu, mais beaucoup, qui ſous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du paſſe-temps d'une folle jeuneſſe,
Qui ſe laiſſe affiner à ces traits de ſoupleſſe,
Et pratiquoient ſous-main d'autres affections :
Mais j'en ay veu fort peu de qui les paſſions
Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.
TIRCIS.
Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur
Que tu te peux tenir de celle de ma ſœur.
PHILANDRE.
Donc, ſi ton eſpérance à la fin n'eſt deceuë,
Ces deux amours auront une pareille iſſuë?
TIRCIS.
Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaiſir j'en veux eſtre d'accord.
Cependant, appren moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger ſon ardeur ſi parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui ſe faire entendre aux esprits des amans,
Un coup d'œil, un ſoûpir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne ſervent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole, et ſa foy.

PHILANDRE.

Encor c'eſt quelque choſe; achéve et conte moy
Les petites douceurs, les aimables tendreſſes [1],
Qu'elle ſe plaiſt à joindre à de telles promeſſes.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en ſont pas toûjours de fort ſeurs témoignages,
Je n'ay que ſa parole, et ne veux que ſa foy.

PHILANDRE.

Je connoy donc quelqu'un plus avancé que toy.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire, et pour ne te rien feindre,

1. Dans les éditions antérieures à celle de 1660 ces *petites douceurs* étaient fort complaisamment énumérées. Voci le passage :

Les douceurs que la belle, à tout autre farouche,
T'a laiſſé deſrober ſur ſes yeux, ſur ſa bouche,
Sur ſa gorge, où, que ſçay-je?

TIRCIS.

Ah, ne préſume pas
Que ma témérité profane ſes appas;
Et quand bien j'aurois eu tant d'heur, ou d'inſolence,
Ce ſecret étouffé dans la nuit du ſilence
N'échaperoit jamais à ma discrétion.

Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.
Éraste, qu'ont banny ſes dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connoy que luy qui ſoûpire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuſe avec ſes beaux discours,
Un rival inconnu poſſéde ſes amours,
Et la diſſimulée, au mépris de ta flame,
Par lettres chaque jour luy fait don de ſon ame.

TIRCIS.

De telles trahiſons luy ſont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantoſt, ſans y penſer, j'ay trouvé cette lettre,
Tien, voy ce que tu peux déſormais t'en promettre,

LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Je commence à m'estimer quelque choſe puisque je vous plais, et mon miroir m'offenſe tous les jours, ne me repréſentant pas aſſez belle, comme je m'imagine qu'il faut eſtre pour mériter voſtre affection. Auſſi je veux bien que vous ſçachiez que Mélite ne croit la poſſéder que par faveur, ou comme une récompenſe extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle taſche de ſuppléer au défaut des graces que le Ciel luy a refuſées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu? n'eſt-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raiſon?

TIRCIS.

Le porteur a ſceu combien je t'aime,

Et par galanterie il t'a pris pour moy-mesme,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voila bien te flater plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérest aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi deçeu.

PHILANDRE.

Ouy, j'ay quelque billet que tantost j'ay receu,
Et puisqu'il est pour toy...

TIRCIS.

Que ta longueur me tuë!
Dépesche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restituë.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.



ous n'avez plus affaire qu'à Tircis, je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts, et les fasse mieux gouster à ma mére. Après cela Philandre et Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frére et la sœur ont repu leurs espérances.

PHILANDRE.

Te voila tout resveur, cher amy! par ta foy,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toy?

TIRCIS.

Traistre, c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée,
C'est ainsi qu'à sa foy Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit estre sans bornes?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain;

Il faut que pour tous deux ta teſte me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,
Cherche en ce déſespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoy, tu crains le duël !

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la ſuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau ſuccès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raiſonnement et ſi peu de courage
Sont de tes laſchetez le digne témoignage.
Viens, ou dy que ton ſang n'oſeroit s'expoſer.

PHILANDRE.

Mon ſang n'eſt plus à moy, je n'en puis diſpoſer.
Mais puisque ta douleur de mes raiſons s'irrite,
J'en prendray dés ce ſoir le congé de Mélite.
Adieu.

SCÉNE III.

TIRCIS.

Tu fuis, perfide, et ta légéreté
T'ayant fait criminel, te met en ſeureté!
Revien, revien défendre une place uſurpée
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fay voir que l'infidelle en ſe donnant à toy
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moy;
Soûtien ſon jugement, et ſauve ainſi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flame.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ſes faveurs ſans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma diſcrétion honteuſement laiſſées,
O gages qu'il néglige ainſi que ſuperflus,
Je ne ſçay qui de nous vous diffamez le plus,

Je ne ſçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle eſt une volage,
Son amant un parjure, et moy ſans jugement
De n'avoir rien prévu de leur déguiſement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidelle,
Changeant d'affection, priſt un traiſtre comme elle,
Et que le digne amant qu'elle à ſçeu rechercher
A ſa déloyauté n'euſt rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fauſſe apparence
Dont elle repaiſſoit ma frivole espérance,
J'en croyois ſes regards, qui tous remplis d'amour
Étoient de la partie en un ſi laſche tour.
O ciel, vit-on jamais tant de ſupercherie
Que tout l'extérieur ne fuſt que tromperie?
Non, non, il n'en eſt rien, une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la déloyauté.
Foibles et ſeuls témoins du malheur qui me touche,
Vous étes trop hardis de démentir ſa bouche,
Mélite me chérit, elle me l'a juré :
Son oracle receu, je m'en tiens aſſeuré.
Que dites-vous là-contre? étes vous plus croyables ?
Caractéres trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains,
Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flame ſe r'allume,
Je ne ſçay plus qu'y croire, ou d'elle, ou de ſa plume,
L'un et l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me ſuggére,
Je voy trop clairement qu'elle eſt la plus légére;
La foy que j'en receus s'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,
Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Ouy, j'enrage, je meurs, et tous mes ſens troublez
D'un excès de douleur ſe trouvent accablez;
Un ſi crüel tourment me geſne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre;
Mais cachons-en la honte, et nous donnons du moins
Ce faux ſoulagement en mourant ſans témoins;

Que mon trépas ſecret empeſche l'infidelle
D'avoir la vanité que je ſois mort pour elle.

SCÉNE IV.

TIRCIS, CLORIS.

CLORIS.

on frére, en ma faveur retourne ſur tes pas,
Dy-moy la vérité : tu ne me cherchois pas.
Et quoy, tu fais ſemblant de ne me pas connoiſtre ?
O Dieux ! en quel état te voy-je icy paroiſtre !
Tu paſlis tout à coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts !
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine !
Ton pied mal affermy ne te ſoûtient qu'à peine !
Quel accident nouveau te trouble ainſi les ſens !

TIRCIS.

Puisque tu veux ſçavoir le mal que je reſſens,
Avant que d'aſſouvir l'inéxorable envie
De mon ſort rigoureux qui demande ma vie,
Je vay t'aſſaſſiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon mal-heur et le tien :
Én nos chastes amours de tous deux on ſe moque,
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe et me ſuffoque,
Adieu, ma ſœur, adieu, je ne puis plus parler,
Lis, et ſi tu le peux, taſche à te conſoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRCIS.

Ma ſœur, je te ſupplie...

CLORIS.

Quoy ? que je t'abandonne à ta mélancolie ?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviſerons à te laiſſer courir.

TIRCIS.

Hélas ! quelle injustice !

CLORIS *aprés avoir leu les lettres qu'il luy a données.*

Eſt-ce là tout, fantasque?
Quoy ? ſi la déloyale enfin léve le masque,
Oſes-tu te faſcher d'eſtre déſabuſé?
Appren qu'il te faut eſtre en amour plus ruſé,
Appren que les discours des filles bien ſenſées
Découvrent rarement le fond de leurs penſées,
Et que, les yeux aidant à ce déguiſement,
Noſtre ſéxe a le don de tromper finement.
Appren auſſi de moy que ta raiſon s'égare:
Que Mélite n'eſt pas une piéce ſi rare
Qu'elle ſoit ſeule icy qui vaille la ſervir:
Aſſez d'autres objets y ſçauroient te ravir.
Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'autre ambition que d'eſtre cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flatant ſes beautez,
Ont aſſez de malheur pour en eſtre écoutez.
Damon luy plût jadis, Aristandre, et Géronte;
Éraste après deux ans n'y voit pas mieux ſon conte;
Elle t'a trouvé bon ſeulement pour huit jours,
Philandre eſt aujourd'huy l'objet de ſes amours,
Et peut-eſtre déjà (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le ſupplante et nous venge.
Ce n'eſt qu'une coquette avec tous ſes attraits,
Sa langue avec ſon cœur ne s'accorde jamais,
Les infidélitez ſont ſes jeux ordinaires,
Et ſes plus doux appas ſont tellement vulgaires
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le ſujet pourquoy tu luy voulois du bien.

TIRCIS.

Penſes-tu m'arréter par ce torrent d'injures?
Que ce ſoient véritez, que ce ſoient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir:
Adieu, rien que la mort ne peut me ſecourir.

SCÉNE V.

CLORIS.

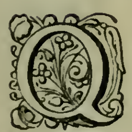
Mon frére! Il s'eſt ſauvé, ſon déſeſpoir l'em-
[porte,
Me préſerve le ciel d'en uſer de la ſorte,
Un volage me quitte, et je le quitte auſſi;
Je l'obligerois trop de m'en mettre en ſoucy.
Pour perdre des amans celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent,
Il n'eſt lors que la joye; elle nous venge mieux,
Et la fiſt-on à faux éclater par les yeux,
C'eſt montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle eſt pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ſes vœux contens,
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps.
Son cœur eſt un tréſor dont j'aime qu'il diſpoſe,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de choſe,
Et l'amour qui pour luy m'éprit ſi follement
M'avoit fait bonne part de ſon aveuglement.
On enchérit pourtant ſur ma faute paſſée:
Dans la meſme folie une autre embaraſſée
Le rend encor parjure, et ſans ame, et ſans foy,
Pour ſe donner l'honneur de faillir après moy.
Je meure s'il n'eſt vray que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autruy ſe conduit et ſe fonde!
A cause qu'il parut quelque temps m'enflamer,
La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,
Et sur cette croyance elle en a pris envie;
Luy pûſt-elle durer jusqu'au bout de ſa vie!
Si Mélite a failly me l'ayant débauché,
Dieux, par là ſeulement puniſſez ſon péché.
Elle verra bien toſt que ſa digne conqueſte
N'eſt pas une avanture à me rompre la teſte,
Un ſi plaiſant malheur m'en conſole à l'instant.
Ah! ſi mon foû de frére en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joye, et que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,

Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un ſoûpir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice;
Me divertir une heure à m'en faire justice;
Ces lettres fourniront aſſez d'occaſion
D'un peu de défiance et de diviſion.
Si je prens bien mon temps, j'auray pleine matière
A les joüer tous deux d'une belle maniére.
En voicy déja l'un qui craint de m'aborder.

SCÉNE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

Cloris.



Quoy, tu paſſes, Philandre, et ſans me regar-[der?

Philandre.

Pardonne-moy, de grace; une affaire impor-[tune
M'empeſche de joüir de ma bonne fortune,
Et ſon empreſſement, qui porte ailleurs mes pas,
Me rempliſſoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

Cloris.

J'ay donc ſouvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime:
Je ne penſe qu'à toy, j'en parlois en moy-meſme.

Philandre.

Me veux-tu quelque choſe?

Cloris.

Il t'ennuye avec moy!
Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te preſſe,
Ta flame un peu plus loin euſt porté la tendreſſe,
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ſes nouveaux ſoucis.
Je viens de les ſurprendre, et j'y pourrois encore,
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas le temps. Toutefois, ſi tu veux
Perdre un demy-quart-d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'eſt, ſans plus longue demeure;
Ma curioſité pour ce demy-quart-d'heure
S'oſera diſpenſer.

CLORIS.

Auſſi tu me promets,
Quand tu les auras leus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne croy pas...

PHILANDRE *reconnoiſſant les lettres.*

Cela s'en va ſans dire,
Donne, donne-les moy : tu ne les ſçaurois lire,
Et nous aurions ainſi beſoin de trop de temps.

CLORIS *les reſſerrant.*

Philandre, tu n'és pas encor où tu prétends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles ſont auſſi bien en ma main qu'en la tienne :
Je les garderay mieux; tu peux en aſſeurer
La belle qui pour toy daigne ſe parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit ſouffrir d'une fille en colére,
Mais je sçay comme il faut les r'avoir de ton frére,
Tout exprès je le cherche, et ſon ſang ou le mien...

CLORIS.

Quoy, Philandre eſt vaillant, et je n'en ſçavois rien!
Tes coups ſont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de ſe faire peu craindre,
Et mon frére, qui ſçait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir[1].

PHILANDRE.

L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble.

CLORIS.

J'en ay grand lieu, connoiſſant ta vertu;
Pourveu qu'il y conſente, il ſera bien batu.

1. C'est le germe du vers du *Menteur* :

Les gens que vous tuez ſe portent aſſez bien.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

MÉLITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la ſecrette
M'accuſe injuſtement d'eſtre trop peu dis-
[crette.

MÉLITE.

Ton importunité n'eſt pas à ſupporter.
Ce que je ne ſçay point, te le puis-je conter?

LA NOURRICE.

Les viſites d'Éraste un peu moins aſſiduës,
Témoignent quelque ennuy de ſes peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidiſſement
Ne fait que trop juger ſon mécontentement:
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystére,
Mais je pourrois enfin en croire ma colére,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'icy ton cœur ſi doucement ſuivis.

MÉLITE.

C'eſt à moy de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point; le fruit qui t'en eſt demeuré,
(Je parle ſans reproche et tout conſidéré)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine,
Appren-moy ce que c'eſt.

MÉLITE.

Veux-tu que je devine?
Dégouſté d'un esprit ſi groſſier que le mien

Il cherche ailleurs peut-eſtre un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt pas bien ainſi qu'un amant perd l'envie
D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie;
D'aſſeurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
Mais ce n'eſt pas un trait qu'il faille pratiquer,
Une fille qui voit, et que voit la jeuneſſe,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe,
Le dédain luy meſſied, ou quand elle s'en ſert,
Que ce ſoit pour reprendre un amant qu'elle perd;
Une heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraſer une ame à demy dégagée,
Qu'un traitement trop doux diſpenſe à des mépris
D'un bien dont cét orgueil fait mieux ſçavoir le prix.
Hors ce cas, il luy faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et ſans embaraſſer ſon cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, et ſouffrir leurs diſcours.
Qu'à part ils penſent tous avoir la préférence,
Et paroiſſent enſemble entrer en concurrence [1].
Que tout l'extérieur de ſon viſage égal
Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un rival;
Que ſes yeux partagez leur donnent de quoy craindre
Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre;
Qu'ils vivent tous d'eſpoir jusqu'au choix d'un mary,
Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus chery,
Et qu'elle céde enfin, puis qu'il faut qu'elle céde,
A qui paira le mieux le bien qu'elle poſſéde.
Si tu n'euſſes jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toy vivroit d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage;
Il croit que mes regards ſoient ſon propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy

1. On trouve ici, jusque dans l'édition de 1654, les quatre vers suivants qui ont été supprimés en 1660 :

Ainſi lorsque pluſieurs te parlent à la fois,
En répondant à l'un, ſerre à l'autre les doigts,
Et ſi l'un te deſrobe un baiſer par ſurpriſe,
Qu'à l'autre incontinent il ſoit en belle priſe.

Pour autant de larcins faits ſur le bien d'autruy.

LA NOURRICE.

J'entends à demy mot; achéve et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avois, nourrice, entenduë à demy,
Tu ſçaurois que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoy! ſon meilleur amy!
N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoiſtre?

MÉLITE.

Il voudroit que le jour en fuſt encor à naiſtre,
Et ſi d'auprès de moy je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Éraste à mon coſté.

LA NOURRICE.

J'ay regret que tu ſois leur pomme de discorde;
Mais puisque leur humeur enſemble ne s'accorde,
Eraste n'eſt pas homme à laiſſer échaper;
Un ſemblable pigeon ne ſe peut ratraper,
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, et taſche d'en joüir.

MÉLITE.

Il ſuit un faux éclat qui ne peut m'ébloüir.

LA NOURRICE.

Auprès de ſa ſplendeur toute autre eſt fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'eſt dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Ouy, ce n'eſt que par là qu'on eſt conſidérable.

MÉLITE.

Mais ce n'eſt que par là qu'on devient mépriſable.
Un homme dont les biens ſont toutes les vertus,
Ne peut eſtre estimé que des cœurs abatus.

LA NOURRICE.
Eſt-il quelques défauts que les biens ne réparent ?
MÉLITE.
Mais plûtoſt en eſt-il où les biens ne préparent ?
Etant riche on mépriſe aſſez communément
Des belles qualitez le ſolide ornement,
Et d'un luxe honteux la richeſſe ſuivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.
LA NOURRICE.
Enfin je reconnoy...
MÉLITE.
Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux ſur mon cœur n'obtiendra jamais rien.
LA NOURRICE.
Et que d'un cajoleur la nouvelle conqueſte
T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la teſte.
Si ta mére le ſçait...
MÉLITE.
Laiſſe-moy ces ſoucis
Et rentre, que je parle à la ſœur de Tircis.
LA NOURRICE.
Peut-eſtre elle t'en veut dire quelque nouvelle.
MÉLITE.
Ta curioſité te met trop en cervelle,
Rentre ſans t'informer de ce qu'elle prétend;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCÉNE II.

CLORIS, MÉLITE.

CLORIS.
Je chéris tellement celles de voſtre ſorte
Et prens tant d'intéreſt en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis conſentir,
Ny meſme en rien ſçavoir, ſans les en avertir.
Ainſi donc, au hazard d'eſtre la mal-venuë,
Encor que je vous ſois, peu s'en faut, inconnuë,

Je viens vous faire voir que voſtre affection,
N'a pas été fort juste en ſon élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, ſous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cét artifice,
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix,
Je renonce à choiſir une ſeconde fois,
Et mon affection ne ſ'eſt point arrétée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ay de bons témoins,
C'eſt l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avois de luy qu'une foible aſſeurance,
Vous me feriez entrer en quelque deffiance :
Mais je m'étonne fort que vous l'oſiez blamer,
Ayant quelque intéreſt vous-meſme à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimay jadis, et je l'aime et l'estime
Plus que je ne faiſois auparavant ſon crime,
Ce n'eſt qu'en ma faveur qu'il oſe vous trahir,
Et vous pouvez juger ſi je le puis haïr,
Lors que ſa trahiſon m'eſt un clair témoignage
Du pouvoir abſolu que j'ay ſur ſon courage.

MÉLITE.

Le pouſſer à me faire une infidélité,
C'eſt aſſez mal uſer de cette authorité.

CLORIS.

Me le faut-il pouſſer où ſon devoir l'oblige?
C'eſt ſon devoir qu'il ſuit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahiſons?

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raiſons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MELITE.

Cela fait contre vous : il m'a donné la ſienne.

CLORIS.

Ouy, mais ayant déja receu mon amitié
Sur un vœu ſolennel d'eſtre un jour ſa moitié,

Peut-il s'en départir pour accepter la voſtre?

MÉLITE.

De grace, excuſez-moy; je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La ſœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouïr, une ame déloyale
Contrefait la fidelle? ah! Mélite, ſçachez
Que je ne ſçay que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit : vous penſez qu'il vous aime,
Mais, ſortant d'avec vous, il me conte luy-meſme
Jusqu'aux moindres discours dont voſtre paſſion
Taſche de ſuborner ſon inclination.

MÉLITE.

Moy, ſuborner Philandre! Ah, que m'oſez-vous dire!

CLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vrayment, en voulant rire,
Vous paſſez trop avant; briſons-là, s'il vous plaiſt :
Je ne voy point Philandre, et ne ſçay qui il eſt.

CLORIS.

Vous en croirez du moins voſtre propre écriture.
Tenez, voyez, liſez.

MÉLITE.

Ah! Dieux, quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer icy jusqu'à demain
Que vous perſiſteriez dans la méconnoiſſance,
Je les vous laiſſe. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau! mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront ſur ſon autheur.

Cloris.

Vous penſez me duper, et perdez voſtre peine.
Que ſert le déſaveu quand la preuve eſt certaine;
A quoy bon démentir, à quoy bon dénier...

Mélite.

Ne vous obstinez point à me calomnier;
Je veux que ſi jamais j'ay dit mot à Philandre...

Cloris.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous ſurprendre:
C'eſt le brave Liſis, qui ſemble ſur le front
Porter empraints les traits d'un déplaiſir profond.

SCÉNE III.

LISIS, MÉLITE, CLORIS.

Lisis *à Cloris.*

Préparez vos ſoûpirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit in-
[fidelle,
Quittez ſon entretien, et venez avec moy
Plaindre un frére au cercueil par ſon manque de foy.

Mélite.

Quoy! ſon frére au cercueil!

Lisis.

Ouy, Tircis, plein de rage
De voir que voſtre change indignement l'outrage,
Maudiſſant mille fois le détestable jour
Que voſtre bon accueil luy donna de l'amour,
Dedans ce déſespoir a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux déſolez...

Mélite.

Je n'en puis plus, je paſme.

Cloris.

Au ſecours, au ſecours.

SCÉNE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MÉLITE.

LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix;

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas! elle ſe meurt, son teint vermeil s'efface.
Sa chaleur ſe diſſipe, elle n'est plus que glace.

LISIS *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te haſter.

CLITON *à Liſis.*

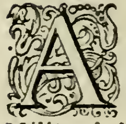
Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défaillent,
Et je vay ſuccomber aux douleurs qui m'aſſaillent.

SCÉNE V.

ÉRASTE.


la fin je triomphe, et les destins amis
M'ont donné le ſuccès que je m'étois promis,
Me voila trop heureux, puisque par mon [adreſſe
Mélite eſt ſans amant, et Tircis ſans maîtreſſe;
Et comme ſi c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre et ſa Cloris courent meſme danger.
Mais par quelle raiſon leurs ames déſunies
Pour les crimes d'autruy ſeront-elles punies!
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma penſée, inutiles remords!
La joye y veut régner, ceſſez de m'en distraire,

Cloris m'offenſe trop d'eſtre ſœur d'un tel frére,
Et Philandre, ſi prompt à l'infidélité,
N'a que la peine deuë à ſa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui ſort de chez Mélite?

SCÉNE VI.

ÉRASTE, CLITON.

Cliton.

Monſieur, tout eſt perdu, voſtre fourbe mau-
[dite,
Dont je fus à regret le damnable instru-
[ment,
A couché de douleur Tircis au monument.

Éraste.

Courage, tout va bien! le traiſtre m'a fait place.
Le ſeul qui me rendoit ſon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravy.

Cliton.

Monſieur, ce n'eſt pas tout, Mélite l'a ſuivy.

Eraste.

Mélite l'a ſuivy! que dis-tu, miſérable?

Cliton.

Monſieur, il eſt trop vray; le moment déplorable
Qu'elle a ſçeu ſon trépas a terminé ſes jours.

Eraste.

Ha Ciel! s'il eſt ainſi...

Cliton.

Laiſſez-là ces discours,
Et vantez-vous plûtoſt que par voſtre imposture
Ces malheureux amans trouvent la ſépulture [1],
Et que voſtre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avoit de parfait et de beau.

1. On lit dans toutes les éditions depuis 1633 jusqu'à 1654 inclusivement :

Ce pair d'amans ſans pair est ſous la ſépulture.

ERASTE.

Tu m'oſes donc flater, infame, et tu ſupprimes
Par ce reproche obſcur la moitié de mes crimes?
Eſt-ce ainſi qu'il te faut n'en parler qu'à demy?
Acheve tout d'un coup : dy que maîtreſſe, amy,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sçeut jamais allumer une pudique flame,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux.
Dy que j'ay violé les deux lois les plus ſaintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dy que j'ay corrompu, dy que j'ay ſuborné,
Falſifié, trahy, ſéduit, aſſaſſiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tircis eſt donc mort, et Mélite eſt ſans vie?
Je ne l'avois pas ſçeu, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevaſſiez de l'empire d'Amour;
J'ignorois qu'auſſi-toſt qu'il aſſemble deux ames
Il vous puſt commander d'unir auſſi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'huy
Que vous étes pour nous aveugles comme luy!
Vous en relevez donc, et vos cizeaux barbares
Tranchent comme il luy plaiſt les destins les plus rares!
Mais je m'en prens à vous, moy qui ſuis l'imposteur,
Moy qui ſuis de leurs maux le détestable autheur.
Hélas! et falloit-il que ma ſupercherie
Tournaſt ſi laſchement tant d'amour en furie?
Inutiles regrets, repentirs ſuperflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'eſt plus!
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre;
Elle a ſuivy Tircis, et moy je la veux ſuivre.
Il faut que de mon sang je luy faſſe raiſon
Et de ma jalouſie et de ma trahiſon,
Et que de ma main propre une ame ſi fidelle
Reçoive… Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus, et qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feu ſe perdent parmy l'air?
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et, pour leur obeïr, ſon ſein me recevant,

M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entens, grands Dieux, c'eſt là-bas que leurs
Aux champs Eliziens éterniſent leurs flames; ſames.
C'eſt là-bas qu'à leurs pieds il faut verſer mon ſang:
La terre à ce deſſein m'ouvre ſon large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre paſſage.
Je l'aperçoy déja, je ſuis ſur ſon rivage.
Fleuve, dont le ſaint nom est redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon inſolence [1]
Si j'oſe avec mes cris violer ton ſilence :
Je ne te veux qu'un mot. Tircis eſt-il paſſé?
Mélite eſt-elle icy? mais, qu'attens-je, inſenſé?
Ils ſont tous deux ſi chers à ton funeste empire,
Que tu crains de les perdre, et n'oſes m'en rien dire.
Vous donc, esprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuſe ſa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, et je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce paſſage interdit.

CLITON.

Monſieur, que faites-vous? Voſtre raiſon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eſt accablée
Figure à voſtre veuë...

ÉRASTE.

Ah! te voila, Charon,
Dépeſche promptement, et d'un coup d'aviron
Paſſe-moy, ſi tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monſieur, rentrez en vous, regardez mon viſage,
Reconnoiſſez Cliton.

ÉRASTE.

Dépeſche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puiſſent approcher,
Ton bâteau de leur poids fondroit dans les abimes,

1. Toutes les éditions depuis 1633 jusqu'à 1654 inclusivement portent :

Ne te colére point contre mon inſolence.

Il n'en aura que trop d'Éraste et de ſes crimes.
Quoy ! tu veux te ſauver à l'autre bord ſans moy ?
Si faut-il qu'à ton coû je paſſe malgré toy.

Il ſe jette ſur les épaules de Cliton qui l'emporte derriére le théâtre.

SCÉNE VII.

PHILANDRE.

Préſomptueux rival, dont l'abſence impor-
Retarde le ſuccès de ma bonne fortune, [tune
As-tu ſi-toſt perdu cette ombre de valeur
Que te prétoit tantoſt l'effort de ta douleur ?
Que devient à préſent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
Il ne tient plus qu'à toy que tu ne ſois content :
Ton ennemy t'appelle, et ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine pourſuite.
Crois-tu, laiſſant mon bien dans les mains de ta ſœur,
En demeurer toûjours l'injuste poſſeſſeur,
Ou que ma patience à la fin échapée
(Puisque tu ne veux pas le débatre à l'épée)
Oubliant le respect du ſéxe et tout devoir,
Ne laiſſe point ſur elle agir mon deſespoir ?

SCÉNE VIII.

ÉRASTE, PHILANDRE.

ÉRASTE.


Détacher Ixion pour me mettre en ſa place !
Mégéres, c'eſt à vous une diſcrette audace.
Ay-je avec meſme front que cét ambitieux
Attenté ſur le lit du monarque des cieux ?

Vous travaillez en vain, barbares Euménides [1];
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on punit les perfides.
Quoy, me preſſer encor ! ſus, de pieds et de mains
Eſſayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon ſecours, esprits, vengez-vous de vos peines,
Écraſons leurs ſerpens, chargeons-les de vos chaînes,
Pour ces filles d'enfer nous ſommes trop puiſſans.

PHILANDRE.

Il ſemble à ce discours qu'il ait perdu le ſens.
Éraste, cher amy, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cét excès de folie.

ÉRASTE.

Équitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apreſte des fers.
Faire un tour d'amoureux, ſuppoſer une lettre,
Ce n'eſt pas un forfait qu'on ne puiſſe remettre.
Il eſt vray que Tircis en eſt mort de douleur,
Que Mélite après luy redouble ce malheur,
Que Cloris ſans amant ne ſçait à qui s'en prendre,
Mais la faute n'en eſt qu'au crédule Philandre,
Luy ſeul en eſt la cauſe, et ſon eſprit léger
Qui trop facilement réſolut de changer,
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ſes mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laiſſe impuny, traiſtre : de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts.
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vengeance eſt bien mieux aſſouvie
Par les folles horreurs de cette illuſion.
Ah, grands Dieux, que je ſuis plein de confuſion !

1. On lit dans toutes les éditions, depuis 1633 jusqu'en 1660 inclusivement, *bourrelles* au lieu de *barbares*.

SCÉNE IX.

ÉRASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare, et me laiſſant en [proye
A ces cruëlles ſœurs, tu les combles de joye?
Non, non, retirez-vous, Tiſiphone, Alecton,
Et tout ce que je voy d'officiers de Pluton;
Vous me connoiſſez mal : dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vay tout renverſer dans ces royaumes noirs,
Et ſaccager moy ſeul ces ténébreux manoirs ;
Une ſeconde fois le triple chien Cerbére
Vomira l'aconit en voyant la lumiére,
J'iray du fond d'enfer dégager les tirans,
Et, ſi Pluton ſ'oppoſe à ce que je prétens,
Paſſant deſſus le ventre à ſa troupe mutine,
J'iray d'entre ſes bras enlever Proſerpine.

SCÉNE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frére n'eſt point [mort,
Mais, ayant ſçeu de luy ſon déplorable ſort,
Je voulois éprouver par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendroit plus ſensible aux traits de la pitié,
Qu'aux ſincéres ardeurs d'une ſainte amitié.
Maintenant que je voy qu'il faut qu'on nous abuſe,
Afin que nous puiſſions découvrir cette ruſe,
Et que Tircis en ſoit de tout point éclaircy,
Sois ſeure que dans peu je te le rens icy.
Ma parole ſera d'un prompt effet ſuivie;

Tu reverras bien-toſt ce frére plein de vie ;
C'eſt aſſez que je paſſe une fois pour trompeur.

Cloris.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le diſoit : je ſentois que mes larmes
Refuſoient de couler pour de fauſſes alarmes,
Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiay cette douleur menteuſe
Qu'à cauſe qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignaſt plus de reſſentiment.

Lisis.

Après tout, entre nous, confeſſe franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frére unique
Jusques au deſespoir fort rarement ſe pique :
Ce beau nom d'héritiére a de telles douceurs,
Qu'il devient ſouverain à conſoler des ſœurs.

Cloris.

Adieu, railleur, adieu ; ſon intéreſt me preſſe
D'aller rendre d'un mot la vie à ſa maîtreſſe :
Autrement je ſçaurois t'apprendre à discourir.

Lisis.

Et moy de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ay rien célé, tu ſçais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté; mais ſe pourroit-il faire
Qu'Éraſte euſt des remords ſi viſs et ſi preſſans,
Que de violenter ſa raiſon et ſes ſens?

CLITON.

Euſt-il pû, ſans en perdre entiérement l'uſage,
Se figurer Charon des traits de mon viſage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier;
Me payer à bons coups des droits de ſon denier?

LA NOURRICE.

Plaiſante illuſion!

CLITON.

Mais funeste à ma teſte,
Sur qui ſe déchargeoit une telle tempeſte,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me ſoit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoiſtre un ſi rare ſervice.

ÉRASTE *derriére le Théatre.*

Arrétez, arrétez, poltrons.

CLITON.

Adieu, nourrice.
Voicy ce fou qui vient, je l'entens à la voix,

Croy que ce n'eſt pas moy qu'il attrape deux fois.

La Nourrice.

Pour moy, quand je devrois paſſer pour Proſerpine,
Je veux voir à quel point ſa fureur le domine.

Cliton.

Contente à tes périls ton curieux deſir.

La Nourrice.

Quoy qu'il puiſſe arriver, j'en auray le plaiſir.

SCÉNE II.

ÉRASTE, LA NOURRICE.

Éraste.



n vain je les r'appelle, en vain pour ſe dé-[fendre
La honte et le devoir leur parlent de m'at-[tendre;
Ces laſches escadrons de fantoſmes affreux
Cherchent leur aſſeurance aux cachots les plus creux,
Et, ſe fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent ſous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, et dans ce vaste effroy
La peur ſaiſit ſi bien les ombres et leur roy,
Que ſe précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs ſoucis ne vont qu'à les rendre ſecrettes.
Le bouillant Phlégéton parmi ſes flots pierreux
Pour les favoriſer ne roule plus de feux :
Tiſiphone tremblante, Alecton et Mégére,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumiére :
Les Parques meſme en haſte emportent leurs fuſeaux,
Et, dans ce grand déſordre oubliant leurs ciſeaux,
Charon lès bras croiſez dans ſa barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a paſſé perſonne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu,
Trop heureux accident, ſi la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal euſt conſenti ma perte,

Et ſi ce que le ciel me donne icy d'accès
Euſt de ma trahiſon devancé le ſuccès.
Dieux, que vous ſçavez mal gouverner voſtre foudre!
N'étoit-ce pas aſſez pour me réduire en poudre
Que le ſimple deſſein d'un ſi laſche forfait?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet?
Ah Mélite! ah Tircis! leur crüelle justice
Aux dépens de vos jours me choiſit un ſupplice.
Ils doutoient que l'enfer euſt de quoy me punir
Sans le triste ſecours de ce dur ſouvenir.
Tout ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaiſnes,
Ne font auprés de luy que de légéres peines:
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, tréve, tréve un moment,
Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures ſombres
Je puiſſe rencontrer ces bien-heureuſes ombres;
Uſe après, ſi tu veux, de toute ta rigueur,
Et ſi pour m'achever tu manques de vigueur,

Il met la main ſur ſon épée.

Voicy qui t'aidera; mais derechef, de grace,
Ceſſe de me geſner durant ce peu d'espace.
Je voy déja Mélite. Ah! belle ombre, voicy
L'ennemy de voſtre heur qui vous cherchoit icy,
C'eſt Éraste, c'eſt luy, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds ſon ſang avec ſa vie.
Ainſi le veut le ſort, et tout exprès les Dieux
L'ont abimé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénéſie
Régne ſi puiſſamment ſur voſtre fantaiſie?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté?

ÉRASTE.

Auſſi ne la tient-il que de voſtre beauté;
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumiére.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt que de mes yeux! deſſillez la paupiére,
Et d'un ſens plus raſſis jugez de leur éclat.

ÉRASTE.

Ils ont, de vérité, je ne ſçay quoy de plat,
Et plus je vous contemple, et plus ſur ce viſage

Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge;
Je ne reconnoy plus aucun de vos attraits;
Jadis votre nourrice avoit ainſi les traits,
Le front ainſi ridé, la couleur ainſi bleſme,
Le poil ainſi griſon. O Dieux! c'eſt elle-meſme.
Nourrice, qui t'améne en ces lieux pleins d'effroy?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moy?

LA NOURRICE.

Cliton la vit paſmer, et ſe brouilla de ſorte
Que, la voyant ſi paſſe, il la crût eſtre morte.
Cét étourdy trompé vous trompa comme luy.
Au reste elle eſt vivante, et peut-eſtre aujourd'huy
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De ſa fidélité recevra le ſalaire.

ÉRASTE.

Deſormais donc en vain je les cherche icy-bas,
En vain pour les trouver je rens tant de combats.

LA NOURRICE.

Voſtre douleur vous trouble, et forme des nüages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images,
Cét enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ÉRASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions.
Mes propres yeux ont veu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-eſtre que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant voſtre fureur et le poids de vos coups.
Mais voyez ſi l'enfer reſſemble à cette place;
Ces murs, ces baſtiments ont-ils la meſme face?
Le logis de Mélite et celuy de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celuy de Pluton?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune différence?

ÉRASTE.

De vray, ce que tu dis a beaucoup d'apparence;
Nourrice, pren pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy ſéparé;
Ma guériſon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez pour le mieux un peu cette viſite,

Tant que, maiſtre abſolu de voſtre jugement,
Vous ſoyez en état de faire un compliment.
Voſtre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme ſage ;
Donnez-vous le loiſir de changer de viſage.
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE.

Ne peut, ſi tu n'y viens, rendre mon ſort plus doux,
Et ma foible raiſon, de guide dépourveuë,
Va de nouveau ſe perdre en te perdant de veuë.

LA NOURRICE.

Si je vous ſuis utile, allons; je ne veux pas
Pour un ſi bon ſujet vous épargner mes pas.

SCÉNE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.


Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie,
Me rappaiſer jamais paſſe ton induſtrie.
Ton meilleur, je t'aſſeure, eſt de n'y plus [penser,
Tes proteſtations ne font que m'offenser,
Sçavante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foy parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent ſi toſt bruſler,
Qu'un billet ſuppoſé peut ſi-toſt ébranler.

PHILANDRE.

Ah ! ne remettez plus dedans voſtre mémoire
L'indigne ſouvenir d'une action ſi noire,
Et pour rendre à jamais nos prémiers vœux contens,
Étouffez l'ennemy du pardon que j'attens.
Mon crime eſt ſans égal, mais enfin, ma chére ame...

CLORIS.

Laiſſe-là deſormais ces petits mots de flame,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié paſſée

Le rang que je tenois dedans vostre penſée :
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens [1],
Par ce que voſtre foy me permettoit d'attendre...

CLORIS.

C'eſt où doreſnavant tu ne dois plus prétendre.
Ta ſottiſe m'instruit, et par là je voy bien
Qu'un viſage commun, et fait comme le mien,
N'a point aſſez d'appas, ny de chaiſne aſſez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta ſorte.
Mélite a des attraits qui ſçavent tout dompter,
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arréter;
Il te faut un ſujet qui la paſſe, ou l'égale.
C'est en vain que vers moy ton amour ſe ravale;
Fay-luy, ſi tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
Je ne veux point devoir mon bien à ſes froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien : un autre a pris ma place.
Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'eſt encor arrivé.
Mais je te changeray pour le prémier trouvé.

PHILANDRE.

C'en eſt trop, tes dédains épuiſent ma ſouffrance.
Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera reſſentir
De tant de crüautez le juste repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite et moy nous aurons de quoy rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que luy veux-tu mander?

PHILANDRE.

Va, dy luy de ma part

1. On lit après ce vers dans toutes les éditions de 1633 à 1654 les vers suivants, que l'auteur a supprimés depuis :

Par mes flames, jadis ſi bien récompenſées,
Par ces mains ſi ſouvent dans les miennes preſſées,
Par ces chastes baiſers qu'un amour vertueux
Accordoit aux deſirs d'un cœur respectueux.

Qu'elle, ton frére, et toy, reconnoiſtrez trop tard
Ce que c'eſt que d'aigrir un homme de ma ſorte.

CLORIS.

Ne croy pas la chaleur du courroux qui t'emporte :
Tu nous ferois trembler plus d'un quart-d'heure, ou [deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-toſt nous verrons d'autres jeux ;
Je ſçay trop comme on venge une flame outragée.

CLORIS.

Le ſçais-tu mieux que moy, qui ſuis déja vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE.

Il ſuffit ;
Je ſçay comme on ſe venge.

CLORIS.

Et moy comme on s'en rit.

SCÉNE IV.

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS.

Maintenant que le ſort attendry par nos plaintes
Comble noſtre espérance, et diſſipe nos craintes,
Que nos contentemens ne ſont plus traverſez
Que par le ſouvenir de nos malheurs paſſez :
Ouvrons toute noſtre ame à ces douces tendreſſes
Qu'inspirent aux amants les pleines allégreſſes,
Et d'un commun accord chériſſons nos ennuys
Dont nous voyons ſortir de ſi précieux fruits.
Adorables regards, fidelles interprétes
Par qui nous expliquions nos paſſions ſecrettes.
Doux truchemens du cœur, qui déja tant de fois
M'avez ſi bien appris ce que n'oſoit la voix,
Nous n'avons plus beſoin de voſtre confidence :
L'amour en liberté peut dire ce qu'il penſe
Et dédaigne un ſecours qu'en ſa naiſſante ardeur,
Luy faiſoient mendier la crainte et la pudeur.

Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème
La bouche eſt impuiſſante où l'amour eſt extrème.
Quand l'espoir eſt permis elle a droit de parler,
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous laſſez donc point d'en uſurper l'uſage,
Et quoy qu'elle m'ait dit, dites-moy davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie ; et quels ſoucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il eſt vray, ſi tes deſirs ſecondent
Cét amour qui paroiſt et brille dans tes yeux,
Je n'ay rien déſormais à demander aux Dieux.

MÉLITE.

Tu peux t'en aſſeurer ; mes yeux ſi pleins de flame
Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
On en a veu l'effet, lors que ta fauſſe mort
A fait ſur tous mes ſens un véritable effort;
On en a veu l'effet, quand te ſçachant en vie
De revivre avec toy j'ay pris auſſi l'envie ?
On en a veu l'effet lors qu'à force de pleurs
Mon amour et mes ſoins, aidez de mes douleurs,
Ont fléchy la rigueur d'une mére obstinée
Et gagné cet aveu qui fait noſtre hymenée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à ſa prétenſion.
Cependant l'aspect ſeul des lettres d'un fauſſaire
Te ſceut perſüader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, et ſans me dire adieu,
Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais appren qu'il n'étoit pas poſſible [1]
D'aimer comme j'aimois et d'eſtre moins ſenſible ;
Qu'un juste déplaiſir ne ſçauroit écouter
La raiſon qui ſ'efforce à le violenter,

1. On lit dans toutes les éditions de 1633 à 1654 :

Mon cœur, j'en ſuis honteux ; mais ſonge que poſſible,
Si j'euſſe moins aimé, j'euſſe été moins ſenſible.

Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flame ne te laiſſe aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela ſeroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubly ſans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'és encor aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompenſe au lieu de me punir.
J'en aimeray l'autheur de cette perfidie,
Et ſi jamais je ſçay quelle main ſi hardie...

SCÉNE V.

CLORIS, TIRCIS, MÉLITE.

CLORIS.



Il vous fait fort bon voir, mon frére, à ca-[joler,
Cependant qu'une ſœur ne ſe peut conſoler,
Et que le triste ennuy d'une attente incer-[taine,
Touchant voſtre retour, la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au ſang un peu de trahiſon [1],

1. Au lieu des trois vers qui suivent, on lit dans l'édition originale le long morceau que voici ;

Mais deux ou trois baiſers t'en feront la raiſon.
Que ce ſoit toutefſois, mon cœur, ſans te déplaire.

CLORIS.

Les baiſers d'une ſœur ſatisfont mal un frére ;
Adreſſe mieux les tiens vers l'objet que je voy.

TIRCIS.

De la part de ma ſœur reçoy donc ce renvoy.

MÉLITE.

Recevoir le refus d'un autre ! à Dieu ne plaiſe.

TIRCIS.

Refus d'un autre, ou non, il faut que je te baiſe,

Mais Philandre pour moy t'en aura fait raiſon.
Dy-nous, auprès de luy retrouves-tu ton conte?
Et te peut-il revoir ſans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux ſermens,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de complimens
Meſlez de repentir...

MÉLITE.

Qu'à la fin éxorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous deviuez fort mal.

TIRCIS.

Quoy? tu l'as dédaigné

CLORIS.

Du moins tous ſes discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus voſtre dépit s'obstine?

CLORIS.

Non pas cela du tout, mais je ſuis aſſez fine :
Pour la prémiére fois il me dupe qui veut,
Mais, pour une ſeconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'eſt à dire, en un mot...

CLORIS.

Que ſon humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un meſme paſſage.

Et que deſſus ta bouche un prompt redoublement
Me venge des longueurs de ce retardement.

CLORIS.

A force de baiſer vous m'en feriez envie,
Tréve.

TIRCIS.

Si noſtre exemple à baiſer te convie,
Va trouver ton Philandre avec qui tu prendras
De ces chastes plaisirs autant que tu voudras.

CLORIS.

A propos, je venois pour vous en faire un conte.
Sachez donc que, ſi toſt qu'il a vu ſon meſconte,
L'infidelle.....

En vain deſſous mes loix il revient ſe ranger,
Il m'eſt avantageux de l'avoir veu changer.
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec luy, me rendiſt miſérable :
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendray du destin quelque meilleur hazard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de ſervice
Ne luy doit pas porter un ſi grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change ſi ſoudain,
A volage volage, et dédain pour dédain.

MÉLITE.

Ma ſœur, ce fut pour moy qu'il oſa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en feray que rire.

MÉLITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en dispenſérez.

MÉLITE.

Que vous étes mauvaiſe !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne ſemble.

MÉLITE.

Je vous veux touteſfois remettre bien enſemble [1].

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas ; peut-eſtre qu'après tout
Voſtre dextérité n'en viendroit pas à bout.

1. On lit jusque dans l'édition de 1654 inclusivement :

Si vous veux-je pourtant remettre bien enſemble.

SCÉNE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ÉRASTE, MÉLITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon foucy, laiffons cette caufeufe,
Qu'elle foit à fon choix facile, ou rigou-
[reufe,
L'excès de mon ardeur ne fçauroit confentir
Que ces frivoles foins te viennent divertir :
Tous nos penfers font dûs, en l'état ou nous fommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidélité qu'il va récompenfer...

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-toft autre chofe à penfer.
Voftre rival vous cherche, et, la main à l'épée,
Vient demander raifon de fa place ufurpée.

ÉRASTE *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
A qui l'afpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, et fait naiftre l'envie
De fortir de fa gefne en fortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds fa tefte à l'abandon;
La mort luy fera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui fépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'impofture, avec de faux écrits,
A dérobé Philandre aux vœux de fa Cloris.

MÉLITE.

Éclaircis du feul point qui nous tenoit en doute,
Que ferois-tu d'avis de luy répondre?

TIRCIS.

Écoute
Quatre mots à quartier.

ÉRASTE.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort!

De grace, haſtez-vous d'abréger mon ſupplice,
Ou ma main préviendra voſtre lente justice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de ſecrets reſſorts
Pour ſe faire obéïr malgré nos vains efforts.
Voſtre fourbe, inventée à deſſein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire,
De ſon faſcheux ſuccès, dont nous devions périr,
Le ſort tire un reméde afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçeuë,
Nous en aimons l'autheur à cauſe de l'iſſuë,
Obligez deſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur ſincére
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mére
Que cette occaſion priſe comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ſes vœux,
Outre qu'en fait d'amour la fraude eſt légitime.
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubly,
Par où voſtre repos ſera mieux étably.

ÉRASTE.

Tout confus et honteux de tant de courtoiſie,
Je veux doreſnavant chérir ma jalouſie,
Et puisque c'eſt de là que vos félicitez...

LA NOURRICE *à Éraste.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas méritez,
Ils ont tous deux leur conte, et ſur cette aſſeurance
Ils tiennent le paſſé dans quelque indifférence,
N'oſant ſe hazarder à des reſſentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en taiſt vous la gardera bonne,
Et ſeule intéreſſée, à ce que je ſoupçonne,
Sçaura bien ſe venger ſur vous à l'avenir
D'un amant échapé qu'elle penſoit tenir.

ÉRASTE *à Cloris.*

Si vous pouviez ſouffrir qu'en voſtre bonne grace
Celuy qui l'en tira pûſt occuper ſa place,
Éraste, qu'un pardon purge de ſon forfait,
Eſt preſt de réparer le tort qu'il vous a fait.

Mélite répondra de ma perſévérance :
Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'espérance,
Encor avez-vous veu mon amour irrité
Mettre tout en uſage en cette extrémité,
Et c'eſt avec raiſon que, ma flame contrainte
De réduire ſes feux dans une amitié ſainte,
Mes amoureux deſirs, vers elle ſuperflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en ſemble, ma ſœur?

CLORIS.

Mais, toy-meſme, mon frére?

TIRCIS.

Tu ſçais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu ſçais qu'en tel ſujet ce fut toûjours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes ſentimens ſe liſent,
Tu veux qu'auparavant les miens les authoriſent.
Parlons donc pour la forme, ouy, ma ſœur, j'y conſens,
Bien ſeur que mon avis s'accommode à ton ſens.
Faſſent les puiſſans Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frére, et ma maîtreſſe en ſœur,
Nos ans puiſſent couler avec plus de douceur.

ÉRASTE.

Heureux dans mon malheur, c'eſt dont je les ſupplie!
Mais ma félicité ne peut eſtre accomplie.
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moy ſeulement, et pour la récompenſe
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.

TIRCIS.

Ouy, ſous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez ſenſible à ce naiſſant amour [1].

1. Jusque dans l'édition de 1654 inclusivement, on lit, au lieu de ces deux derniers vers, les six qui suivent :

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices,
Je n'ay receu de luy ny devoirs, ny ſervices.

MÉLITE.

C'eſt bien quelque raiſon, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma ſœur, acquitte-moy d'une reconnoiſſance,
Dont un autre destin m'a miſe en impuiſſance,
Accorde cette grace à nos justes deſirs.

TIRCIS.

Ne nous refuſe pas ce comble à nos plaiſirs.

ÉRASTE.

Donnez à leurs ſouhaits, donnez à leurs priéres,
Donnez à leurs raiſons ces faveurs ſinguliéres,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un amant,
Laiſſez-les diſpoſer de voſtre ſentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me ſollicite,
J'en croiray ſeulement la mére de Mélite,
Son avis m'oſtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera conſentir.

TIRCIS.

Entrons donc, et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtreſſe à Philandre.

LA NOURRICE. *Tous rentrent, et elle demeure ſeule.*

Là, là, n'en riez point, autrefois en mon temps
D'auſſi beaux fils que vous étoient aſſez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de ſalaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur conte mes yeux étoient de vrais ſoleils
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,

Ouy, jusqu'à cette nuit, qu'enſemble ainſi que nous
Vous gouſterez d'hymen les plaiſirs les plus doux.

CLORIS.

Ne le préſumes pas, je veux après Philandre
L'éprouver tout du long de peur de me méprendre.

LA NOURRICE.

Mais de peur qu'il n'en faſſe autant que l'autre a fait
Attache-le d'un nœud qui jamais ne défait.

Je n'avois rien en moy qui ne fuſt un miracle,
Un ſeul mot de ma part leur étoit un oracle.
Mais je parle à moy ſeule; amoureux, qu'eſt-ce-cy?
Vous étes bien haſtez de me quitter ainſi! [1]
Allez, quelle que ſoit l'ardeur qui vous emporte.
On ne ſe moque point des femmes de ma ſorte,
Et je feray bien voir à vos feux empreſſez
Que vous n'en étes pas encor où vous penſez.

1. Dans l'édition originale, cet acte se termine par les vers suivants :

Vous êtes bien preſſez de me laiſſer ainſi !
Allez, je vay vous faire à ce ſoir telle niche
Qu'au lieu de labourer vous lairrez tout en friche.

Fin du cinquiéme et dernier acte.





EXAMEN DE MÉLITE

Cette piéce fut mon coup d'eſſay, et elle n'a garde d'eſtre dans les régles, puisque je ne ſçavois pas alors qu'il y en euſt. Je n'avois pour guide qu'un peu de ſens commun, avec les éxemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, et de quelques modernes, qui commençoient à ſe produire et qui n'étoient pas plus réguliers que luy. Le ſuccès en fut ſurprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en poſſeſſion de s'y voir l'unique; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, et me fit connoiſtre à la cour. Ce ſens commun, qui étoit toute ma régle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par un seul intrique [1], et m'avoit donné aſſez d'averſion de cet horrible déréglement qui mettoit Paris, Rome, et Constantinople ſur le meſme théatre, pour réduire le mien dans une ſeule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'éxemple en aucune langue, et le ſtile naïf, qui faiſoit une peinture de la converſation des honneſtes gens, furent ſans doute cauſe de ce bonheur ſurprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais veu jusque-là que la comédie fiſt rire ſans perſonnages ridicules, tels que les valets bouffons, les paraſites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-cy faiſoit ſon effet par

1. *Intrique*, aujourd'hui *intrigue*. C'était alors la forme la plus habituelle de ce mot, qui, ainsi écrit, était d'ordinaire masculin.

l'humeur enjouée de gens d'une condition au-deſſus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étoient que des marchands. Avec tout cela, j'avouë que l'auditeur fut bien facile à donner ſon approbation à une piéce dont le nœud n'avoit aucune justeſſe. Éraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre eſt bien crédule de ſe perſuader d'eſtre aimé d'une perſonne qu'il n'a jamais entretenuë, dont il ne connoit point l'écriture, et qui luy défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les viſites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié aſſez étroite, puisqu'il eſt accordé de ſa ſœur. Il fait plus : ſur la légéreté d'une croyance ſi peu raiſonnable, il renonce à une affection dont il étoit aſſeuré, et qui étoit preſte d'avoir ſon effet. Éraste n'eſt pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que ſa fourbe cauſera cette rupture, qui ſeroit toutefois inutile à ſon deſſein, s'il ne ſçavoit de certitude que Philandre, malgré le ſecret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fauſſes lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favoriſé croira pluſtot un caractére qu'il n'a jamais veu, que les aſſeurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de ſa maitreſſe, et qu'il rompra avec elle ſans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétenſion d'Éraste ne pouvoit eſtre ſupportable à moins d'une révélation, et Tircis qui eſt l'honneſte homme de la piéce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au deſeſpoir par une meſme facilité de croyance, à la veuë de ce caractére inconnu. Les ſentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il ſe croit trahy, et luy donner par là l'occaſion de le deſabuſer. La folie d'Éraste n'eſt pas de meilleure trempe. Je la condamnois deſ-lors en mon ame; mais comme c'étoit un ornement de théatre qui ne manquoit jamais de plaire et ſe faiſoit ſouvent admirer, j'affectay volontiers ces grands égaremens, et en tiray un effet que je tiendrois encore admirable en ce temps : c'eſt la maniére dont Éraste fait connoiſtre à Philandre, en le prenant pour

Minos, la fourbe qu'il luy a faite, et l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis, je ne penſe pas qu'il ſe rencontre rien de plus adroit pour un dénoüement.

Tout le cinquiéme acte peut paſſer pour inutile. Tircis et Mélite ſe ſont raccommodez avant qu'il commence, et par conſéquent l'action eſt terminée. Il n'eſt plus question que de ſçavoir qui a fait la ſuppoſition des lettres, et il pouvoit l'avoir ſceu de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour ſe justifier. Il eſt vray que cet acte retire Éraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, et fait ſon mariage avec Cloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épiſodique, qui ne doit pas amuſer le théatre, quand la principale eſt finie; et ſur tout ce mariage a ſi peu d'apparence, qu'il eſt aiſé de voir qu'on ne le propoſe que pour ſatisfaire à la coûtume de ce temps là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduiſoit ſur la ſcéne. Il ſemble meſme que le perſonnage de Philandre, qui part avec un reſſentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne ſoit point achevé, et qu'il luy falloit quelque couſine de Mélite, ou quelque ſœur d'Éraste pour le reünir avec les autres. Mais deſlors je ne m'aſſujettiſſois pas tout à fait à cette mode, et je me contentay de faire voir l'aſſiette de ſon esprit, ſans prendre ſoin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il eſt aſſez viſible qu'elle paſſe l'unité de jour, mais ce n'en eſt pas le ſeul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'eſtre paſſé huit ou quinze jours entre le prémier et le ſecond, et autant entre le ſecond et le troiſiéme; mais du troiſiéme au quatriéme, il n'eſt pas beſoin de plus d'une heure, et il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de ſe rallentir à cette chaleur qui jette Éraste dans l'égarement d'esprit. Je ne ſçay meſme ſi les perſonnages qui paroiſſent deux fois dans un meſme acte (poſé que cela ſoit permis, ce que j'examineray ailleurs) je ne ſçay, dis-je, s'ils ont le loiſir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent eſtre

ſi éloignez l'un de l'autre, que les acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoiſtre. Au prémier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ ſoixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec ſa ſœur, et n'en a guére davantage au ſecond à refaire le meſme chemin. Je ſçay bien que la repréſentation racourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, ſans ſortir de la régle, ce qui ſouvent a beſoin d'un jour entier pour s'effectuer; mais je voudrois que, pour mettre les choſes dans leur justeſſe, ce racourciſſement ſe ménageaſt dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdiſt : en ſorte que chaque acte n'en euſt pour la partie de l'action qu'il repréſente, que ce qu'il en faut pour ſa repréſentation.

Ce coup d'eſſay a ſans doute encor d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les éxaminer ſi ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je penſe avoir marqué les plus notables, et pour peu que le lecteur aye d'indulgence pour moy, j'espére qu'il ne s'offenſera pas d'un peu de négligence pour le reste.



CLITANDRE[1]

TRAGÉDIE

— 1630 —

1. Dans son édition originale, cette pièce, la première que Corneille ait publiée, porte sur le titre : « *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie, dédiée à Monseigneur le duc de Longueville; A Paris, chez François Targa, 1632. » In-8, dont l'achevé d'imprimer est du 20 mars. — *Clitandre* se termine à la page 118 du volume; viennent ensuite, avec un frontispice, mais avec continuation de la pagination générale : *Meslanges poetiques du mesme*. Ce sont des pièces de poésie que nous réimprimerons dans le dernier volume de cette édition, et que Corneille faisait précéder de ce qui suit : « Au Lecteur. — « Quelques-unes de ces piéces te déplairont, sçache aussi que « je ne les justifie pas toutes et que je ne les donne qu'à l'im- « portunité du libraire pour grossir son livre. Je ne croy pas « cette tragi-comédie si mauvaise que je me tienne obligé de te « récompenser par trois ou quatre bons sonnets. »

A partir de l'édition de 1644, *Clitandre* perdit son second titre (*ou l'Innocence délivrée*), et, en 1660, de tragi-comédie, devint tragédie.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LONGUEVILLE [1]

Monſeigneur,



e prends avantage de ma témérité ; et quelque défiance que j'aye de *Clitandre*, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir veu la hardieſſe que j'ay de vous l'offrir. Il est impoſſible qu'on s'imagine qu'à des perſonnes de voſtre rang, et à des esprits de l'excellence du voſtre, on préſente rien qui ne ſoit de miſe, puisqu'il est tout vray que vous avez un tel dégouſt des mauvaiſes choſes, et les ſçavez ſi nettement démeſler d'avec les bonnes, qu'on fait paroiſtre plus de manque de jugement à vous les préſenter qu'à les concevoir [2]. Cette vérité eſt ſi généralement reconnuë, qu'il faudroit n'eſtre pas du monde pour igno-

1. Henri II d'Orléans, duc de Longueville, né en 1595, petit-neveu et filleul du roi Henri IV, avait été d'abord nommé au gouvernement de Picardie, puis investi du gouvernement de Normandie. Il avait alors pour femme Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, qu'il perdit en 1637 et remplaça en 1642 par la sœur du grand Condé, si célèbre par sa beauté, son esprit, ses faiblesses et son rôle pendant la Fronde. Le duc de Longueville, qui s'était montré jaloux de l'empire qu'exerça Richelieu, et qui s'en était mal trouvé, ne se mit pas mieux avec Mazarin. Le cardinal de Retz a dit de lui dans ses Mémoires : « M. de Longueville avait, avec le beau « nom d'Orléans, de la vivacité, de l'agrément, de la libéralité, « de la justice, de la valeur et de la grandeur ; et il ne fut « jamais qu'un homme médiocre, parce qu'il eut toujours des « idées infiniment au-dessus de sa capacité. » Du reste, on voit, pages 138-139 de l'*Histoire de Corneille*, que M. et Mme de Longueville ne purent entraîner l'auteur de *Clitandre* dans le parti de la Fronde.

2. Chapelain ne lui dédia pas moins son poëme de *la Pucelle* en 1647.

rer que voſtre condition vous relève encore moins par-deſſus le reste des hommes que voſtre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la ſplendeur de voſtre naiſſance n'ont receu d'elle que ce qui leur étoit deu : c'est ce qui fait dire aux plus honneſtes gens de noſtre ſiècle qu'il ſemble que le ciel ne vous a fait naiſtre prince qu'afin d'oſter au roi la gloire de choiſir voſtre perſonne, et d'établir voſtre grandeur ſur la ſeule reconnoiſſance de vos vertus. Auſſi, Monſeigneur, ces conſidérations m'auroient intimidé, et ce cavalier n'euſt jamais oſé vous aller entretenir de ma part, ſi voſtre permiſſion ne l'en euſt authoriſé, et comme aſſeuré que vous l'aviez en quelque ſorte d'estime, veu qu'il ne vous étoit pas tout à fait inconnu. C'est le meſme qui, par vos commandemens, vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ſes avantures, autant qu'en pouvoient contenir deux actes de ce poëme encor tout informes, et qui n'étoient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne perſécutoit point encor ſon innocence, et ſes contentemens devoient eſtre en un haut degré, puisque l'affection, la promeſſe et l'authorité de ſon prince lui rendoient la poſſeſſion de ſa maitreſſe presque infaillible ; ſes faveurs touteſſois ne luy étoient point ſi chéres que celles qu'il recevoit de vous; et jamais il ne se fuſt plaint de ſa priſon, s'il y euſt trouvé autant de douceur qu'en voſtre cabinet. Il a couru de grands périls durant ſa vie, et n'en court pas de moindres à préſent que je taſche à le faire revivre. Son prince le préſerva des premiers ; il espère que vous le garantirez des autres, et que, comme il l'arracha du ſupplice qui l'alloit perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déja fait une partie de ſes efforts à l'étouffer. C'est, Monſeigneur, dont vous ſupplie très-humblement celuy qui n'eſt pas moins, par la force de ſon inclination que par les obligations de ſon devoir,

Monſeigneur,

Voſtre très-humble et très-obéyſſant ſerviteur,

CORNEILLE.

PRÉFACE

Pour peu de ſouvenir qu'on ait de *Mélite*, il ſera fort aiſé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-eſtre jamais deux piéces ne partirent d'une meſme main plus différentes et d'invention et de ſtile. Il ne faut pas moins d'adreſſe à réduire un grand ſujet qu'à en déduire un petit; ſi je m'étois auſſi dignement acquitté de celuy-cy qu'heureuſement de l'autre, j'eſtimerois avoir, en quelque façon, approché de ce que demande Horace au poëte qu'il instruit, quand il veut qu'il poſſéde tellement ſes ſujets, qu'il en demeure toûjours le maiſtre, et les aſſerviſſe à ſoy-meſme, ſans ſe laiſſer emporter par eux. Ceux qui ont blaſmé l'autre de peu d'effets auront icy de quoy ſe ſatisfaire, ſi toutefois ils ont l'esprit aſſez tendu pour me ſuivre au théatre, et ſi la quantité d'intriques et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que ſi cela leur arrive, je les ſupplie de prendre ma justification chez le libraire, et de reconnoiſtre par la lecture que ce n'eſt pas ma faute. Il faut néaumoins que j'avoue que céux qui n'ayant veu repréſenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, ſeront fort excuſables, veu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont ſi courtes, que le moindre défaut, ou d'attention du ſpectateur, ou de mémoire de l'acteur, laiſſe une obscurité perpétuelle en la ſuite, et oſte presque l'entiére intelligence de ces grands mouvemens dont les penſées ne s'égarent point du fait, et ne ſont que des raiſonnemens continus ſur ce qui s'est paſſé. Que ſi j'ay renfermé cette piéce dans la régle d'un jour, ce n'eſt pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me ſois réſolu à m'y attacher doreſnavant. Aujourd'huy, quelques-uns adorent cette régle; beaucoup la mépriſent : pour moy, j'ay voulu ſeule-

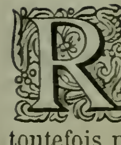
ment montrer que ſi je m'en éloigne, ce n'eſt pas faute de la connoiſtre. Il eſt vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant propoſé de ſuivre la régle des anciens, j'ay renverſé leur ordre, vu qu'au lieu de meſſagers qu'ils introduiſent à chaque bout de champ pour raconter les choſes merveilleuſes qui arrivent à leurs personnages, j'ay mis les accidens meſmes ſur la ſcéne. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns; et quiconque voudra bien peſer l'avantage que l'action a ſur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aye mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aye pris la beauté, ſans tomber dans les incommoditez que les Grecs et les Latins, qui l'ont ſuivie, n'ont ſçeu d'ordinaire, ou du moins n'ont oſé éviter. Je me donne icy quelque ſorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne ſont plus en état de me répondre, et que je ne veux engager perſonne en la recherche de mes défauts. Puisque les ſciences et les arts ne ſont jamais à leur période, il m'eſt permis de croire qu'ils n'ont pas tout ſçeu, et que de leurs instructions on peut tirer des lumiéres qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un païs fort rude, nous ont laiſſé à le cultiver. J'honore les modernes ſans les envier, et n'attribueray jamais au haſard ce qu'ils auront fait par ſcience, ou par des régles particuliéres qu'ils ſe ſeront eux-meſmes preſcrites; outre que c'eſt ce qui ne me tombera jamais en la penſée, qu'une piéce de ſi longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de repriſes, et s'imprimer tant de contraires mouvemens, ſe puiſſe faire par avanture. Il n'en va pas de la comédie comme d'un ſonge qui ſaiſit noſtre imagination tumultuairement et ſans noſtre aveu, ou comme d'un ſonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pouſſer par boutade, et ſans lever la plume. Auſſi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jettée par dépit ſur un tableau exprima parfaitement, après que l'industrie du peintre n'en avoit ſceu venir à bout; mais il ne ſe

lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette ſorte. Au reste, je laiſſe le lieu de ma ſcéne au choix du lecteur, bien qu'il ne me couſtaſt icy qu'à nommer. Si mon ſujet eſt véritable, j'ay raiſon de le taire; ſi c'eſt une fiction, quelle apparence, pour ſuivre je ne ſçays quelle chorographie, de donner un ſoufflet à l'histoire, d'attribuer à un païs des princes imaginaires, et d'en rapporter des avantures qui ne ſe liſent point dans les chroniques de leur royaume? Ma ſcéne eſt donc en un chaſteau d'un roy, proche d'une foreſt; je n'en détermine ni la province ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que ſi l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laiſſé que j'aye connues, et j'ay toûjours creu que, pour belle que fuſt une penſée, tomber en ſoupçon de la tenir d'un autre, c'eſt l'acheter plus qu'elle ne vaut; de ſorte qu'en l'état que je donne cette piéce au public, je penſe n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne icy.





ARGUMENT[1]



oſidor, favori du roy, étoit ſi paſſionnément aimé de deux des filles de la reine, Caliste et Doriſe, que celle-cy en dédaignoit Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections toutefois n'étoient que pour la premiére, de ſorte que cette amour mutuelle n'euſt point eu d'obstacle ſans Clitandre. Ce cavalier étoit le mignon du prince, fils unique du roy, qui pouvoit tout ſur la reine ſa mére, dont cette fille dépendoit; et de là procédoient les refus de la reine toutes les fois que Roſidor la ſupplioit d'agréer leur mariage. Ces deux damoiselles, bien que rivales, ne laiſſoient pas d'eſtre amies, d'autant que Doriſe feignoit que ſon amour n'étoit que par galanterie, et comme pour avoir de quoy répliquer aux importunitez de Pymante. De cette façon, elle entroit dans la confidence de Caliste, et ſe tenant toûjours aſſiduë auprés d'elle, elle ſe donnoit plus de moyen de voir Roſidor, qui ne s'en éloignoit que le moins qu'il lui

1. La mode des Arguments en tête des pièces de théâtre n'eut qu'un temps. Corneille en mit un au devant de ses trois premières pièces, puis, de loin à loin, au devant de quelques-unes de celles dont la fable était de pure invention. Le plus long de tous ses Arguments est celui de *Clitandre*, dont l'intrigue a, en effet, assez besoin d'être débrouillée. Mais il semble bien que ce n'est pas la conscience de ce défaut qui a porté l'auteur à lui consacrer une aussi longue analyse; il avait évidemment un faible pour cette pièce qu'il fit imprimer la première, et l'on est tenté de lui dire, comme Alceste à Célimène :

> Mais, au moins, dites-moi... par quel sort
> Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?

étoit poſſible. Cependant la jalousie la rongeoit au dedans, et excitoit en ſon ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne qu'elle luy rendoit de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roy, avec toute ſa cour, s'étoit retiré en un chaſteau de plaiſance proche d'une foreſt, cette fille, entretenant en ces bois ſes penſées mélancoliques, rencontra par haſard une épée : c'étoit celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avoit été tué en duel, disputant ſa maiſtreſſe Daphné contre Éraste. Cette jalouſe, dans ſa profonde reſverie, devenuë furieuſe, jugea cette occaſion propre à perdre ſa rivale. Elle la cache donc au meſme endroit, et à ſon retour conte à Daliste que Roſidor la trompe, qu'elle a découvert une ſecréte affection entre Hippolyte et luy, et enfin qu'ils avoient rendez-vous dans les bois le lendemain au lever du ſoleil pour en venir aux derniéres faveurs : une offre en outre de les luy faire ſurprendre éveille la curioſité de cet esprit facile, qui luy promet de ſe dérober, et ſe dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ſes yeux témoins de cette perfidie. D'autre coſté, Pymante, réſolu de ſe défaire de Roſidor, comme du ſeul qui l'empeſchoit d'eſtre aimé de Doriſe, et ne l'oſant attaquer ouvertement, à cauſe de ſa faveur auprès du roy, dont il n'euſt peu rapprocher, ſuborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du meſme. Cét écuyer écrit un cartel à Roſidor au nom de ſon maiſtre, prend pour prétexte l'affection qu'ils avoient tous deux pour Caliste, contrefait au bas ſon ſeing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masquez et déguiſez en païſans. L'heure étoit la meſme que Doriſe avoit donnée à Caliste, à cauſe que l'un et l'autre vouloient eſtre aſſez toſt de retour pour ſe trouver au lever du roy et de la reine après le coup éxécuté. Les lieux meſmes n'étoient pas fort éloignés ; de ſorte que Roſidor, pourſuivi par ces trois aſſaſſins, arrive auprès de ces deux filles comme Doriſe avoit l'épée à la main, preſte de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et bleſſe, toûjours en reculant, et tue enfin ce page, mais ſi malheureuſement, que, retirant ſon épée, elle ſe

rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Doriſe, et ſans la reconnoiſtre, il la lui arrache, et paſſe tout d'un temps le tronçon de la ſienne, en la main gauche, à guiſe d'un poignard, ſe defend ainſi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Doriſe fuit auſſi, ſe voyant déſarmée par Roſidor; et Caliste, ſitoſt qu'elle l'a reconneuë, se paſme d'appréhenſion de ſon péril. Roſidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'autheur de cette perfidie, attendu qu'ils ſont ſes domestiques, et qu'il étoit venu dans ce bois ſur un cartel receu de ſa part. Dans ce moment, il voit Caliste pasmée, et la croit morte : ſes regrets avec ſes plaies le ſont tomber en foibleſſe. Caliste revient de paſmoiſon, et s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maiſon d'un païſan, où elle luy bande ſes bleſſures. Doriſe déſespérée, et n'oſant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces aſſaſſins, et s'accommode de celui de Géronte pour ſe mieux cacher. Pymante, qui alloit rechercher les ſiens, et cependant, afin de mieux paſſer pour villageois, avoit jeté ſon masque et ſon épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque méconte, Doriſe ſe feint eſtre un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occaſion de ſe retirer de la cour, et le prie de le tenir là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échapatoire; mais s'étant apperceu à ſes discours qu'elle avoit veu ſon crime, et d'ailleurs entré en quelque ſoupçon que ce fuſt Doriſe, il accorde ſa demande, et la mène en cette caverne, réſolu, ſi c'étoit elle, de ſe ſervir de l'occaſion, ſinon d'oſter du monde un témoin de ſon forfait, en ce lieu où il étoit aſſeuré de retrouver ſon épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui luy étoit demeuré dans les cheveux, il la reconnoiſt et ſe fait connoiſtre à elle : ſes offres de ſervice ſont auſſi mal reçuës que par le paſſé; elle perſiste toûjours à ne vouloir chérir que Roſidor. Pymante l'aſſure qu'il l'a tué; elle entre en furie : ce qui n'empeſche pas ce païſan déguiſé de l'enlever dans cette caverne, où, taſchant d'uſer de force, cette courageuſe fille lui crève un



œil de ſon poinçon; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de luy, dont l'amour tourné en rage le fait ſortir l'épée à la main de cette caverne, à deſſein et de venger cette injure par ſa mort, et d'étouffer enſemble l'indice de ſon crime. Roſidor cependant n'avoit pu ſe deſrober ſi ſecrétement qu'il ne fuſt ſuivy de ſon écuyer Lyſarque, à qui par importunité il conte le ſujet de ſa ſortie. Ce généreux ſerviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevaſt ſans luy, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à ſervir de ſecond à ſon maiſtre. En cette réſolution, il rencontre un gentilhomme, ſon particulier amy, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venoit de monter à cheval avec le prince pour aller à la chaſſe. Cette nouvelle le met en inquiétude; et, ne ſçachant tous deux que juger de ce méconte, ils vont de compagnie en avertir le roy. Le roy, qui ne vouloit pas perdre ces cavaliers, envoye en meſme temps Cléon rappeler Clitandre de la chaſſe, et Lyſarque avec une troupe d'archers au lieu de l'aſſignation, afin que ſi Clitandre s'étoit échapé d'auprès du prince pour aller joindre ſon rival, il fuſt aſſez fort pour les ſéparer. Lyſarque ne trouve que les deux corps des gens de Clytandre, qu'il renvoye par la moitié de ſes archers, cependant qu'avec l'autre il ſuit une trace de ſang qui le mène jusques au lieu où Roſidor et Caliste s'étoient retirés. La veuë de ces corps fait ſoupçonner au roy quelque ſupercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre luy, qu'à ſon retour de la chaſſe il le fait mettre en priſon, ſans qu'on luy en diſt meſme le ſujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Roſidor tout bleſſé, qui, après le récit de ſes avantures, préſente au roy le cartel de Clitandre, ſigné de ſa main (contrefaite toutefois) et rendu par ſon page : ſi bien que le roy ne doutant plus de ſon crime, le fait venir en ſon conſeil, où, quelque protestation que peuſt faire ſon innocence, il le condamne à perdre la teste dans le jour meſme, de peur de ſe voir comme forcé de le donner aux priéres de ſon fils, s'il attendoit ſon retour de la chaſſe. Cléon en apprend la nouvelle; et redoutant que le prince ne ſe

prist à luy de la perte de ce cavalier qu'il affectionnoit, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempeste surprend le prince à la chasse; ses gens, effrayez de la violence des foudres et des orages, qui çà qui là cherchent où se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous luy. La tempeste finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un païsan poursuivoit l'épée à la main (c'étoit Pymante et Dorise). Il étoit déja terrassé, et prest de recevoir le coup de la mort; mais le prince ne pouvant souffrir une action si meschante, tasche d'empescher cet assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de seureté pour soy, après avoir été veu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnoît le prince, et s'entrelasse tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussitost sur luy, et le désarme : l'ayant désarmé, il crie ses gens, et enfin deux veneurs paroissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise, et Lycaste. Ils les luy presentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avoit consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginoient, sans toucher à leurs habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connoistre au prince, et de luy déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même temps Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avoit réduit en l'extrémité où il étoit. Cela luy fait reconnoistre Pymante pour l'autheur de ces perfidies; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le chasteau, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roy avec les criminels, Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après luy. Le roy venoit de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitost qu'il seroit guéry, dont Caliste étoit allée porter la nouvelle au blessé; et après que le prince luy eust fait connoistre l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et luy promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il

lui avoit penſé faire. De là il envoye Pymante à ſon conſeil pour eſtre puny, voulant voir par là de quelle façon ſes ſujets vengeroient un attentat fait ſur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Doriſe, qui luy avoit aſſeuré la vie; et la voulant déſormais favoriſer, en propoſe le mariage à Clitandre, qui s'en excuſe modestement. Roſidor et Caliste viennent remercier le roy, qui les réconcilie avec Clitandre et Doriſe, et invite ces derniers, voire meſme leur commande de s'entr'aimer, puisque lui et le prince le déſirent, leur donnant jusqu'à la guériſon de Roſidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en meme jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

ACTEURS

ALCANDRE, roy d'Écoſſe.
FLORIDAN, fils du roy.
ROSIDOR, favory du roy, et amant de Caliste.
CLITANDRE, favory du prince Floridan, et amoureux auſſi de Caliste, mais dédaigné.
PYMANTE, amoureux de Doriſe, et dédaigné.
CALISTE, maîtreſſe de Roſidor et de Clitandre.
DORISE, maîtreſſe de Pymante.
LYSARQUE, écuyer de Roſidor.
GÉRONTE, écuyer de Clitandre.
CLÉON, gentilhomme ſuivant la cour.
LYCASTE, page de Clitandre.
LE GEOLIER.
TROIS ARCHERS.
TROIS VENEURS.

La scéne eſt en un chaſteau du roy, proche d'une foreſt.



CLITANDRE

TRAGEDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÉNE I.

CALISTE.

N'en doute plus, mon cœur, un amant hy-
[pocrite
Feignant de m'adorer, brufle pour Hippolyte,
Dorife m'en a dit le fecret rendez-vous,
Où leur naiffante ardeur fe cache aux yeux de tous,
Et, pour les y furprendre, elle m'y doit conduire
Si-toft que le soleil commencera de luire.
Mais qu'elle eft pareffeufe à me venir trouver!
La dormeufe m'oublie, et ne fe peut lever;
Toutefois fans raifon j'accufe fa pareffe,
La nuit qui dure encor fait que rien ne la preffe,
Ma jaloufe fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour,
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Étant fans intéreft, eft fans impatience.
Toy, qui fais ma douleur, et qui fis mon foucy,
Ne tarde plus, volage, à te montrer icy,
Viens en hafte affermir ton indigne victoire,
Vien t'affeurer l'éclat de cette infame gloire,

Vien ſignaler ton nom par ton manque de foy,
Le jour s'en va paroiſtre, affronteur, haſte-toy.
Mais hélas! cher ingrat, adorable parjure [1],
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient ſi puiſſant
Qu'en dépit de Doriſe il ſe fait innocent:
Je ne ſçay lequel croire, et j'aime tant ce doute,
Que j'ay peur d'en ſortir entrant dans cette route;
Je crains ce que je cherche, et je ne connoy pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, ſi jamais vos functions propices
A mon cœur amoureux firent de bons ſervices,
Apprenez aujourd'huy quel eſt voſtre devoir,
Le moyen de me plaire eſt de me décevoir:
Si vous ne m'abuſez, ſi vous n'étes fauſſaires,
Vous étes de mon heur les crüels adverſaires [2].

1. C'est ici pour la première fois que Corneille a allié deux adjectifs dont on voit l'un servir d'épithète à l'autre, et qu'on verra même, en d'autres occasions, former parfois une antithèse très-prononcée. Il ſemble dans la suite adopter tout à fait cette habitude de style. On trouvera dans *Horace* (acte I, sc. 2): *Cruels généreux*, et dans *Héraclius* (acte IV, sc. 8): *Perfide généreux*. Voltaire a dit à ce sujet: « Une nuée de critiques « s'est élevée contre Lamotte pour avoir affecté de joindre ainsi « des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas « de reprendre le *Perfide généreux* de Corneille... J'avoue que je « ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non; mais je ne « voudrais pas employer cette expression. » Si c'est pour l'alliance des deux épithètes, Voltaire oubliait qu'il avait dit lui-même dans *la Henriade*:

L'amitié que les rois, ces *illustres ingrats*,
Ont souvent le malheur de ne connaître pas.

Si c'est pour l'incohérence apparente des deux idées que l'on attache aux mots *perfide* et *généreux*, nous préférons de beaucoup à l'opinion de Voltaire celle de Boileau qui, lui, n'a pas craint de dire: *Hâtez-vous lentement*.

2. On lit ici, dans toutes les éditions jusqu'à 1654 inclusivement, à la place des deux vers qui suivent dans notre texte, les dix que nous rapportons dans cette note:

Un infidéle encor regnant ſur mon penſer,
Voſtre infidelité ne peut que m'offenſer,

Et toy, ſoleil, qui vas en ramenant le jour
Diſſiper une erreur ſi chére à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flate.
Mais je luy parle en vain, et l'aube de ſes rais
A déjà reblanchy le haut de ces foreſts.
Si je puis me fier à ſa lumiére ſombre
Dont l'éclat brille à peine, et dispute avec l'ombre,
J'entrevoy le ſujet de mon jaloux ennuy,
Et quelqu'un de ſes gens qui conteste avec luy.
Rentre, pauvre abuſée, et cache-toy de ſorte,
Que tu puiſſes l'entendre à travers cette porte.

SCÉNE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.


e devoir, ou plûtoſt cette importunité,
Au lieu de m'aſſeurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obeïſſance :
Layſſe-moy ſeul, Lyſarque, une heure en ma puiſſance,
Que retiré du monde et du bruit de la cour
Je puiſſe dans ces bois conſulter mon amour.
Que là Caliste ſeule occupe mes penſées,
Et par le ſouvenir de ſes faveurs paſſées
Aſſeure mon espoir de celles que j'attens;
Qu'un entretien reſveur durant ce peu de temps
M'instruiſe des moyens de plaire à cette belle,

Aprenez, aprenez par le traiſtre que j'aime
Qu'il vous faut me trahir pour eſtre aimez de meſme.
Et toy, pére du jour, dont le flambeau naiſſant
Va chaſſer mon erreur avecque le croiſſant,
S'il eſt vray que Thetis te reçoit dans ſa couche,
Prens, Soleil, prens encor deux baiſers sur ſa bouche,
Ton retour me va perdre, et retrancher ton bien :
Prolonge en l'arreſtant mon bon-heur et le tien.

Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle ;
Enfin, ſans perſiſter dans l'obstination,
Laiſſe-moy ſuivre icy mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'icy vous méne,
A me la déguiſer vous donne trop de peine.
Il ne faut point, Monſieur, beaucoup l'examiner,
L'heure et le lieu ſuspects font aſſez deviner
Qu'en meſme temps que vous s'échape quelque dame...
Vous m'entendez aſſez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flame,
Et ne préſume point que je manque de foy
A celle que j'adore, et qui bruſle pour moy [1].
J'aime mieux contenter ton humeur curieuſe
Qui par ces faux ſoupçons m'eſt trop injurieuſe.
Tant s'en faut que le change ait pour moy des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vay... mais pourrois-tu le ſçavoir, et le taire ?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire ?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais auſſi l'ayant ſceu,
Aviſe à ta retraite. Hier un cartel receu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez ?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit ſeul attendre,
Et là l'épée au poin nous verrons qui des deux
Mérite d'embraſer Caliste de ſes feux.

1. Corneille a retranché ici les quatre vers suivants qui se trouvent encore dans l'édition de 1654 :

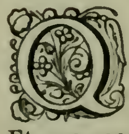
LYSARQUE.

Bien que vous en ayez une entiére aſſeurance,
Vous pouvez vous laſſer de vivre d'eſpérance,
Et tandis que l'attente amuſe vos deſirs
Prendre ailleurs quelquefois de ſolides plaiſirs.

LYSARQUE.
De ſorte qu'un ſecond...
ROSIDOR.
Sans me faire une offenſe
Ne peut ſe préſenter à prendre ma défenſe.
Nous devons ſeul à ſeul vuider noſtre débat.
LYSARQUE.
Ne penſez pas ſans moy terminer ce combat,
L'écuyer de Clitandre eſt homme de courage;
Il ſera trop heureux que mon défy l'engage
A s'acquiter vers luy d'un ſemblable devoir.
Et je vay de ce pas y faire mon pouvoir.
ROSIDOR.
Ta volonté ſuffit, va-t'en donc, et déſiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.
LYSARQUE *eſt ſeul.*
Vous obeïr icy me coûteroit trop cher,
Et je ſerois honteux qu'on me pûſt reprocher
D'avoir ſçeu le ſujet d'une telle ſortie,
Sans trouver les moyens d'eſtre de la partie.

SCÉNE III.

CALISTE.


u'il s'en eſt bien défait! qu'avec dextérité
Le fourbe ſe prévaut de ſon authorité !
Qu'il trouve un beau prétexte en ſes flames
[éteintes,
Et que mon nom luy ſert à colorer ſes feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il eſt,
Hippolyte le charme, Hippolyte luy plaiſt,
Et ſes laſches deſirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de ſa flame nouvelle.

SCÉNE IV.

CALISTE, DORISE,

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu desabusé
Ne tient plus le party de ce cœur déguisé.
Allons, ma chére sœur, allons à la vengeance,
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, et sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun soucy que de me regarder;
Pour en venir à bout il suffit de ma rage,
D'elle j'auray la force, ainsi que le courage,
Et, déja dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme suivant de si furieux guides
Elle cherche déja les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animez,
Menacent les appas qui les avoient charmez?

DORISE.

Modére ces bouillons d'une ame colérée,
Ils sont trop violens pour estre de durée,
Pour faire quelque mal c'est fraper de trop loin,
Réserve ton couroux tout entier au besoin:
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles,
Ses résolutions en deviennent plus molles;
En luy donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit,
Allons, et tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colére a droit d'éxécuter.

DORISE *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie;
Un fer caché me donne en ces lieux écartez
La vengeance des maux que me font tes beautez.
Tu m'ostes Rosidor, tu posédes son ame,

Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flame,
Mais puisque tous mes ſoins ne le peuvent gagner,
J'en puniray l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCÉNE V.

PYMANTE, GÉRONTE,

ſortant d'une grotte déguiſez en païſans.

GÉRONTE.

En ce déguiſement on ne peut nous connoiſtre,
Et ſans doute bien-toſt le jour qui vient de
[naiſtre
Conduira Roſidor, ſéduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
Vos vœux ſi mal receus de l'ingrate Doriſe,
Qui l'idolatre autant comme elle vous mépriſe,
Ne rencontreront plus aucun empeſchement.
Mais je m'étonne fort de ſon aveuglement,
Et je ne comprens point cét orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice,
Vos rares qualitez...

PYMANTE.

Au lieu de me flater,
Voyons ſi le projet ne ſçauroit avorter,
Si la ſupercherie...

GÉRONTE.

Elle eſt ſi bien tiſſuë,
Qu'il faut manquer de ſens pour douter de l'iſſuë.
Clitandre aime Caliste, et comme ſon rival
Il a trop de ſujet de luy vouloir du mal :
Moy que depuis dix ans il tient à ſon ſervice,
D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoy que tout de ma main,
A ſon dépit jaloux s'imputera ſoudain.

PYMANTE.

Que ton ſubtil esprit a de grands avantages !
Mais le nom du porteur ?

GÉRONTE.

Lycaste, un de ſes pages.

PYMANTE.

Celuy qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

GÉRONTE.

Luy-meſme, et le voicy qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCÉNE VI.

PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE,
auſſi déguiſé en païſan.

PYMANTE.

Et bien, eſt-il venu ?

LYCASTE.

N'en ſoyez plus en peine,
Il eſt où vous ſçavez, et tout bouffi d'orgueil
Il n'y penſe à rien moins qu'à ſon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.

Lycaste les va quérir dans la grotte d'où ils ſont ſortis.

Qu'il me tarde déja que dans ſon ſang trempées
Elles ne me ſont voir à mes pieds étendu
Le ſeul qui ſert d'obstacle au bonheur qui m'eſt dû !
Ah ! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !
Mais pourquoy ces habits ? qui te les fait reprendre ?

LYCASTE *leur préſente à chacun un masque et une épée et porte leurs habits.*

Pour noſtre ſeureté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous ſerons aux coups
Quelque maraut conduit par ſa bonne avanture
Ne nous laiſſe tous trois en mauvaiſe posture.
Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils ſeront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prens-en donc meſme ſoin après la choſe faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déja devroit eſtre masqué,
Allons, qu'il tombe mort auſſi-toſt qu'attaqué.

SCÉNE VII.

CLÉON, LYSARQUE.

CLÉON.

Réſerve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage,
Ce duël que tu dis ne ſe peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir
Que noſtre jeune prince enlevoit à la chaſſe.

LYSARQUE.

Tu les a veus paſſer?

CLÉON.

Par cette meſme place.
Sans doute que ton maiſtre a quelque occaſion,
Qui le fait t'ébloüir par cette illuſion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connoy ſa franchiſe.

CLÉON.

S'il eſt ainſi, je crains que par quelque ſurpriſe
Ce généreux guerrier, ſous le nombre abatu,
Ne céde aux envieux que luy fait ſa vertu.

LYSARQUE.

A préſent il n'a point d'ennemis que je ſçache.
Mais quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moy,
Que nous donnions enſemble avis de tout au roy.

SCÉNE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *cependant que Dorise s'arréte à chercher derriére un buïsson.*



Ma sœur, l'heure s'avance, et nous serons en [peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine,
Je ne voy point mon traistre, Hippolyte non [plus.

DORISE *tirant une épée de derriére ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.*

Voicy qui va trancher tes soucis superflus,
Voicy dont je vay rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flame vengée, et ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connoy trop pour m'en inquiéter,
Laisse la feinte à part, et mettons, je te prie,
A les trouver bien-tost toute nostre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours
Dont le récit n'étoit qu'une embusche à tes jours,
Rosidor t'est fidelle, et cette feinte amante
Brusle aussi peu pour luy, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrétent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ay-je donc pû, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Ouy, puisque Rosidor t'aime et ne m'aime point,
C'est assez m'offenser que d'estre ma rivale.

SCÉNE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Doriſe eſt preſte de tuër Caliste, un bruit entendu luy fait relever ſon épée, et Roſidor paroiſt tout en ſang pourſuivy par ces trois aſſaſſins masquez. En entrant il tue Lycaste, et retirant ſon épée elle ſe rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Doriſe, et ſans la reconnoiſtre il s'en ſaiſit, et paſſe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la ſienne en la main gauche, et ſe défend ainſi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier et met l'autre en fuite.

Rosidor.

Meurs, brigand, ah malheur! cette branche [fatale
A rompu mon épée. Aſſaſſins... Touteſfois
J'ay de quoy me défendre une seconde fois.

Dorise *s'enfuyant.*

N'eſt-ce pas Roſidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va cauſer de périls et de larmes!
Fuy, Doriſe, et fuyant laiſſe-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'eſt le plus cher.

Caliste.

C'eſt luy-meſme, de vray. Roſidor, ah je paſme,
Et la peur de ſa mort ne me laiſſe point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

Rosidor *après avoir tué Géronte.*

Cettuy-cy dépeſché,
C'eſt de toy maintenant que j'auray bon marché,
Nous ſommes ſeul à ſeul. Quoy! ton peu d'aſſeurance
Ne met plus qu'en tes pieds ſa derniére esperance?
Marche, ſans emprunter d'aiſles de ton effroy,
Je ne cours point après des laſches comme toy.
Il ſuffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils eſtre?

Ah ciel, le masque osté me les fait trop connoistre,
Le seul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
Cettuy-cy fut toûjours vétu de ses couleurs,
Voilà son écuyer, dont la pasleur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreurs de son crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celuy que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lafchetez quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir veu renverser ton dessein,
Un désaveu démente et tes gens et ton seing?
Ne le présume pas : sans autre conjecture
Je te rens convaincu de ta seule écriture,
Si-tost que j'auray pû faire ma plainte au roy.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moy?
Traistres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor, l'essay de vostre rage?
C'est Caliste elle-mesme! ah dieux! injustes dieux,
Ainsi donc pour montrer ce spectacle à mes yeux,
Vostre faveur barbare a conservé ma vie!
Je n'en veux point chercher d'autheurs que vostre envie;
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eust vengé ce forfait,
Et vous eust accablez si vous n'étiez ses maistres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traistres,
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.
O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire et de son infamie,
Blessures, hastez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux.
Ah, pour l'estre trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'étes pas mortelles.
Et quoy? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il seul le droit de me blesser au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si mal traité, respecte son image?
Noires divinitez, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau?
Insensé que e suis! en ce malheur extrème

Je demande la mort à d'autres qu'à moy-meſme!
Aveugle, je m'arreſte à ſupplier en vain,
Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main!
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a ſauvée,
C'eſt à luy qu'elle eſt deuë, il ſe l'eſt réſervée,
Et l'honneur, quel qu'il ſoit, de finir mes malheurs,
C'eſt pour me le donner qu'il l'oſte à des voleurs.
Pouſſons donc hardiment. Mais hélas! cette épée
Coulant entre mes doigts laiſſe ma main trompée,
Et ſa lame timide à procurer mon bien
Au ſang des aſſaſſins n'oſe meſler le mien.
Ma foibleſſe importune à mon trépas ſ'oppoſe,
En vain je m'y réſous, en vain je m'y diſpoſe.
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer,
J'en ay trop pour mourir, trop peu pour me tuër,
L'un me manque au beſoin, et l'autre me réſiste.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roſes de ſon teint n'ont plus tant de paſleur,
Et j'entens un ſoûpir qui flate ma douleur.
Voyez, Dieux inhumains, que malgré voſtre envie
L'Amour luy ſçait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame deſormais ſuffit à deux amans.

CALISTE.

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourmens?
Si Roſidor n'eſt plus, pourquoy reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour ſans ſeconde!

CALISTE.

Exécrable aſſaſſin qui rougis de ſon ſang,
Dépeſche comme à luy de me percer le flanc,
Pren de luy ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable crüelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un amant ſi fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime: encor pleine d'effroy,
Je ne t'ay méconnu qu'en ſongeant trop à toy.
J'avois ſi bien gravé là dedans ton image
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton viſage;
Mon esprit glorieux et jaloux de l'avoir

Envioit à mes yeux le bon-heur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'aſſaſſins qui t'a préte des armes?

ROSIDOR.

Toy-meſme, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux,
Où je te voy mourir et revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'Amour une fois régne ſur un courage...
Mais taſchons de gagner jusqu'au prémier village,
Où ces boüillons de ſang ſe puiſſent arréter;
Là j'auray tout loiſir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auſſi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'amour par tes yeux devenu tout-puiſſant
Rend déja la vigueur à mon corps languiſſant.

CALISTE.

Il donne en meſme temps une aide à ta foibleſſe,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toy me laiſſe,
Et qu'en dépit du ſort ta Caliste aujourd'huy
A tes pas chancelans pourra ſervir d'appuy.

Fin du prémier acte.



ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

PYMANTE *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos in-
[justices,
Et trouvent à leurs traits ſi long-temps re-
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus? [tenus,
Dites, que vous ont fait Roſidor, ou Pymante,
Fourniſſez de raiſon, destins, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puiſſe émouvoir
A partager ſi mal entr'eux voſtre pouvoir?
Luy rendre contre moy l'impoſſible poſſible
Pour rompre le ſuccès d'un deſſein infaillible,
C'eſt préter un miracle à ſon bras ſans ſecours
Pour conſerver ſon ſang au péril de mes jours.
Trois ont fondu ſur luy ſans le jeter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-meſme je l'évite,
Loin de laiſſer la vie il a ſçeu l'arracher,
Loin de céder au nombre il l'a ſçeu retrancher;
Toute voſtre faveur à ſon aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant ſon épée,
Et reſſaiſit ſes mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, et l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaiſirs! ô deſespoir! ô rage!
Ainſi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,

Son bonheur qui me brave ofe l'en retirer,
Luy donne fur mes gens une prompte victoire,
Et fait de fon péril un fujet de fa gloire!
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons et du moins perdons-nous dans fa mort.
  Sortez de vos cachots, infernales furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir deffein
Qu'un fanglant defespoir me verfe dans le fein.
J'avois de point en point l'entreprife tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Rofidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foibleffe, il y faut voftre main.
En vain, crüelles fœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle,
La terre vous refufe un paffage à fortir.
Ouvre du moins ton fein, terre, pour m'engloutir,
N'attens pas que Mercure avec fon caducée
M'en faffe après ma mort l'ouverture forcée,
N'attens pas qu'un fupplice, hélas, trop mérité
Ajoufte l'infamie à tant de lafcheté,
Préviens-en la rigueur, ren toy-mefme justice
Aux projets avortez d'un fi noir artifice.
  Mes cris s'en vont en l'air, et s'y perdent fans fruit.
Dedans mon defespoir tout me fuit, ou me nuit,
La terre n'entend point la douleur qui me preffe,
Le ciel me perfécute, et l'enfer me délaiffe.
Affronte-les, Pymante, et fauve en dépit d'eux
Ta vie et ton honneur d'un pas fi dangereux.
Si quelque espoir te reste, il n'eft plus qu'en toy-mefme,
Et fi tu veux t'aider, ton mal n'eft pas extrême;
Paffe pour villageois dans un lieu fi fatal,
Et, réfervant ailleurs la mort de ton rival,
Fay que d'un mefme habit la trompeufe apparence
Qui le mit en péril, te mette en affeurance.
Mais ce masque l'empefche, et me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher,
Ce damnable instrument de mon traiftre artifice
Après mon coup manqué n'en eft plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantoft inutile en ma main

Que ma fureur jalouſe avoit armée en vain,
Sceut ſi mal attaquer et plus mal me défendre,
N'eſt propre deſormais qu'à me faire ſurprendre.

Il jette ſon masque et ſon épée dans la grotte.

Allez, témoins honteux de mes laſches forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons que d'effets.
Ainſi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette foreſt je marcheray ſans crainte,
Tant que...

SCÉNE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.


on grand amy.

PYMANTE.

Monſieur.

LYSARQUE.

Viença, dy nous,
N'as-tu point icy veu deux cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, monſieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, monſieur.

LYSARQUE.

Ny paſſer dedans ces bois ſans ſuite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy, laiſſe-là ces discours,
Répons préciſément.

PYMANTE.

Pour aujourd'huy, je penſe...
Toutefois ſi la choſe étoit de conſéquence,
Dans le prochain village on ſçauroit aiſément.

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.

PYMANTE *ſeul.*

Ce départ favorable enfin me rend la vie
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'archers aveugles en ce point
Trouve ce qu'elle cherche, et ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connoiſtre
Qu'ils vont pour arréter l'ennemy de ſon maiſtre,
J'échape neanmoins en ce pas hazardeux
D'auſſi près de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage et ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plûtoſt qui ſe montre et n'oſe m'accabler:
Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée
J'ay leur crédulité ſous ces habits trompée,
De ſorte qu'à préſent deux corps deſanimez
Termineront l'exploit de tant de gens armez:
Corps qui gardent tous deux un naturel ſi traiſtre,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maiſtre,
Et le faire l'autheur de cette laſcheté,
Pour mettre à ſes dépens Pymante en ſeureté.
Mes habits rencontrez ſous les yeux de Lyſarque
Peuvent de mes forfaits donner ſeuls quelque marque,
Mais s'il ne les voit pas, lors ſans aucun effroy
Je n'ay qu'à me ranger en haſte auprès du roy,
Où je verray tantoſt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma ſupercherie.

SCÉNE III.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde le corps de Géronte et de Lycaste.*


Cela ne ſuffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il ſe peut, Clitandre, ou Roſidor.
Amis, Sa Majeſté par ma bouche avertie
Des ſoupçons que j'avois touchant cette partie,

Voudra ſçavoir au vray ce qu'ils ſont devenus.

1er ARCHER.

Pourroit-elle en douter? ces deux corps reconnus
Font trop voir le ſuccés de toute l'entrepriſe.

LYSARQUE.

Et qu'en préſumes-tu?

1er ARCHER.

Que malgré leur ſurpriſe,
Leur nombre avantageux, et leur déguiſement,
Roſidor de leurs mains ſe tire heureuſement.

LYSARQUE.

Ce n'eſt qu'en me flattant que tu te le figures,
Pour moy je n'en conçoy que de mauvais augures,
Et préſume plûtoſt que ſon bras valeureux
Avant que de mourir s'eſt immolé ces deux.

1er ARCHER.

Mais où ſeroit ſon corps?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traiſtres voyant noſtre troupe ſi proche,
N'auront pas eu loiſir de mettre encor ceux-cy,
De qui le ſeul aspect rend le crime éclaircy.

2e ARCHER *luy préſentant les deux piéces rompues de l'épée de Roſidor.*

Monſieur, connoiſſez-vous ce fer et cette garde?

LYSARQUE.

Donne-moy que je voye : ouy, plus je les regarde,
Plus j'ay par eux d'avis du déplorable ſort
D'un maiſtre qui n'a pû s'en deſſaiſir que mort.

2e ARCHER.

Monſieur, avec cela j'ay veu dans cette route
Des pas meſlez de ſang diſtilé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez [1]

1. On lit dans toutes les éditions, jusqu'à celle de 1654 inclusivement :

Dont les traces vont loin.

LYSARQUE.

Suivons à tous hazards.
Vous autres, enlevez les corps de ces pendards.

Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

Lysarque et cét archer rentrent dans le bois, et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.

SCÉNE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à son page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse,
Tien-m'en un autre prest, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacez,
Clitandre m'entretient de ses travaux passez.
Qu'au reste, les veneurs allant sur leurs brisées
Ne forcent pas le cerf s'il est aux reposées,
Qu'ils prennent connoissance et pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le page rentre.

Achéve maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur,
J'ay tout dit en un mot, cette fiére Caliste
Dans ses crüels mépris incessamment persiste,
C'est toûjours elle-mesme, et sous sa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moy,
Cependant qu'un rival, ses plus chéres délices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puissamment épris
Ton courage demeure insensible aux mépris,
Et je m'étonne fort comme ils n'ont de ton ame
Rétably ta raison, ou dissipé ta flame.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets meslez dans ses rigueurs

Étouffent en naiſſant la révolte des cœurs,
Et le mien auprés d'elle, à quoy qu'il ſe diſpoſe,
Murmurant de ſon mal en adore la cauſe.

FLORIDAN.

Mais puiſque ſon dédain au lieu de te guérir
Ranime ton amour qu'il dûſt faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir; en ma faveur la reine
Tient et tiendra toûjours Roſidor en haleine,
Mais ſon commandement dans peu, ſi tu le veux,
Te met à ma prière au comble de tes vœux.
Aviſe donc, tu ſçais qu'un fils peut tout ſur elle.

CLITANDRE,

Malgré tous les mépris de cette ame crüelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ay toûjours du reſpect pour ſes perfections,
Et je ſerois marry qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour ſur le reſpect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je bruſle, et le bonheur de vaincre ſes froideurs
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Je ne la veux gagner qu'à force de ſervices.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels ſupplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'eſt aſſez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moy, le ſuccés eſpéré.
A la longue ennuyez, la moindre négligence
Pourra de leurs eſprits rompre l'intelligence.
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourſuy vainement,
Mon prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage,
Cettuy-cy qui me vient faire quelque meſſage,
Apprendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCÉNE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLÉON.

CLÉON.


ardonnez-moy, ſeigneur, ſi je romps vos [discours,
C'eſt en obéïſſant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprés de ſa perſonne.

FLORIDAN.

Qui?

CLÉON.

Clitandre, ſeigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le roy?

CLÉON.

De ſemblables ſecrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en ſçay que penſer, et la cauſe incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourray-je me réſoudre à te laiſſer aller,
Sans ſçavoir les motifs qui te font rappeller?

CLITANDRE.

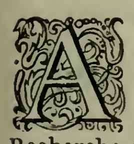
C'eſt, à mon jugement, quelque prompte entrepriſe,
Dont l'exécution à moy ſeul eſt remiſe,
Mais quoy que là deſſus j'oſe m'imaginer,
C'eſt à moy d'obéir ſans rien éxaminer.

FLORIDAN.

J'y conſens à regret, va, mais qu'il te ſouvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,
Et ſi tu veux m'oſter de cette anxiété,
Que j'en ſçache au plûtoſt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu, toute la chaſſe preſte,
N'attend que ma préſence à relancer la beſte.

SCÉNE VI.

DORISE *achevant de vétir l'habit de Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*


chéve, malheureuſe, achéve de vétir
Ce que ton mauvais ſort laiſſe à te garantir,
Si de tes trahiſons la jalouſe impuiſſance
Sçeut donner un faux crime à la meſme in-
Recherche maintenant par un plus juste effet [nocence,
Une fauſſe innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au viſage te monte
Pour un ſexe quitté dont tu n'és que la honte ?
Il t'abhorre luy-meſme, et ce déguiſement
En le déſavoüant l'oblige pleinement.
Aprés avoir perdu ſa douceur naturelle,
Dépouille ſa pudeur qui te meſſied ſans elle,
Dérobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, et ta teſte au bourreau ;
Si tu veux empeſcher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, et paroy moins coupable ;
Par une fauſſeté tu tombes en danger,
Par une fauſſeté ſçache t'en dégager.
Fauſſeté détestable, où me viens-tu réduire ?
Honteux déguiſement, où me vas-tu conduire ?
Icy de tous coſtez l'effroy ſuit mon erreur,
Et j'y ſuis à moy-meſme une nouvelle horreur :
L'image de Caliste à ma fureur ſoustraite
Y brave fiérement ma timide retraite.
Encor, ſi ſon trépas ſecondant mon deſir
Meſloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaiſir !
Mais tels ſont les excès du malheur qui m'opprime
Qu'il ne m'eſt pas permis de jouir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le ſort me réduit,
J'en mérite la peine, et n'en ay pas le fruit,
Et tout ce que j'ay fait contre mon ennemie
Sert à croiſtre ſa gloire avec mon infamie.
N'importe, Roſidor de mes crüels destins

Tient dequoy repouſſer ſes laſches aſſaſſins,
Sa valeur inutile en ſa main deſarmée
Sans moy ne vivroit plus que chez la renommée.
Ainſi rien deſormais ne pourroit m'enflamer;
N'ayant plus que haïr, je n'aurois plus qu'aimer.
Faſcheuſe loy du ſort qui s'obstine à ma peine,
Je ſauve mon amour et je manque à ma haine;
Ces contraires ſuccés demeurant ſans effet
Font naiſtre mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur ſoûpire
De moy ſeul aujourd'huy tient le jour qu'il respire,
Il m'en eſt redevable, et peut-eſtre à ſon tour
Cette obligation produira quelque amour.
Doriſe, à quels penſers ton espoir ſe ravale!
S'il vit par ton moyen, c'eſt pour une rivale.
N'atten plus, n'atten plus que haine de ſa part;
L'offenſe vient de toy, le ſecours du hazard;
Malgré les vains efforts de ta ruſe traîtreſſe,
Le hazard par tes mains le rend à ſa maîtreſſe:
Ce péril mutüel qui conſerve leurs jours
D'un contre-coup égal va croiſtre leurs amours.
Heureux couple d'amants que le destin aſſemble,
Qu'il expoſe en péril, qu'il en retire enſemble.

SCÉNE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte et l'embraſſant.*

O dieux! voicy Géronte, et je le croyois mort,
Malheureux compagnon de mon funeſte [ſort...

DORISE *croyant qu'il la prend pour Roſidor, et qu'en l'embraſſant il la poignarde.*

Ton œil t'abuſe, hélas! miſerable, regarde
Qu'au lieu de Roſidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident

Je te connois assez, je suis... Mais imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrette !
Monsieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite,
Un berger d'icy prés a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presqu'en pareils habits,
Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade
Mes sens d'aise aveuglez ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
Qui, seul et desarmé, court à travers ces bois [1].
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me deffend des discours de plus longue durée,
A mon empressement pardonnez cet adieu,
Je perdrois trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Amy, qui que tu sois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune gentil-homme implore ton secours;
Pren pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrette,
D'un ennemy puissant la haine me poursuit,
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à vostre attente;
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous asseurerois d'estre icy promptement,
Et j'estime qu'alors il me seroit facile
Contre cét ennemy de vous faire un azile.

1. Dans les premières éditions, jusqu'à celle de 1654 inclusivement, on lit, au lieu de ce vers, les cinq vers suivants, que Corneille en a retranchés depuis, sans doute comme alanguissant la situation, mais qui méritent d'être conservés ici comme respirant le parfum et la fraicheur des prairies de Normandie :

> Qui, seul et désarmé, cherche dedans ces bois
> Un bœuf piqué du taon, qui, brisant nos closages,
> Hier, sur le chaud du jour, s'enfuit des paturages.
> M'en apprendrez-vous rien, Monsieur? J'ose penser
> Que par quelque hasard vous l'aurez vu passer.

DORISE.

Mais avant ton retour ſi quelque instant fatal
M'expoſoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de ſon humeur altiére...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez-vous là derriére.

DORISE.

Souffre que je te ſuive, et que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ay des ſecrets, Monſieur, qui ne le ſouffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre:
Aviſez au party que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendray.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ſes rameaux.

SCÈNE VIII.

PYMANTE.

Enfin, graces au ciel, ayant ſçeu m'en défaire,
Je puis ſeul aviſer à ce que je dois faire,
Qui qu'il ſoit, il a veu Roſidor attaqué,
Et ſçait aſſeurément que nous l'avons manqué.
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puisqu'ainſi déguiſé, tout ce que je veux feindre
Sur ſon esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefſois plus j'y ſonge, et plus je penſe voir
Par quelque grand effet de vengeance divine
En ce foible témoin l'auteur de ma ruïne:
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la ſienne:
Et meſmes on diroit qu'un antre tout exprés
Me garde mon épée au fond de ces foreſts.
C'eſt en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,

C'eſt là qu'un heureux coup l'empeſche de me nuire.
Je ne m'y puis réſoudre; un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié;
En vain je luy reſiste, et taſche à me défendre
D'un ſecret mouvement que je ne puis comprendre,
Son âge, ſa beauté, ſa grace, ſon maintien,
Forcent mes ſentimens à luy vouloir du bien,
Et l'air de ſon viſage a quelque mignardiſe
Qui ne tire pas mal à celle de Doriſe.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favoriſé,
Si c'étoit elle-meſme en habit déguiſé:
J'en meurs déja de joye, et mon ame ravie
Abandonne le ſoin du reste de ma vie,
Je ne ſuis plus à moy, quand je viens à penſer
A quoy l'occaſion me pourroit diſpenſer.
Quoy qu'il en ſoit, voyant tant de ſes traits enſemble,
Je porte du respect à ce qui luy reſſemble.
Miſérable Pymante, ainſi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu ſers,
Étouffe ce témoin pour aſſeurer ta teſte:
S'il eſt, comme il le dit, batu d'une tempeſte,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fay que dans cette grotte il rencontre ſa mort.
Modére toy, cruel, et plûtoſt éxamine
Sa parole, ſon teint, et ſa taille, et ſa mine;
Si c'eſt Doriſe, alors évoque cét arreſt,
Sinon, que la pitié céde à ton intéreſt.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, UN PRÉVOT.

ALCANDRE.


'admirable rencontre à mon ame ravie,
De voir que deux amans s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le ſien te fournit de quoy t'en dégager,
Qu'à deux deſſeins divers la meſme heure choiſie
Aſſemble en meſme lieu pareille jalouſie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de juſteſſe a ſes temps compaſſez.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence.
Sur deux amans il verſe une meſme influënce,
Et, comme l'un par l'autre il a ſçeu nous ſauver,
Il ſemble l'un pour l'autre exprès nous conſerver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Roſidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conſpire,
Et ne s'oppoſe pas à ſes juſtes décrets
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis ſecrets.
Et bien, je veux moy-meſme en parler à la reine,
Elle ſe fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achéve ſeulement de me rendre raiſon
De ce qui t'arriva depuis ſa paſmoiſon.

ROSIDOR.

Sire, un mot deſormais ſuffit pour ce qui reſte.

Lyſarque et vos archers depuis ce lieu funeste
Se laiſſérent conduire aux traces de mon ſang
Qui durant le chemin me dégouttoit du flanc,
Et, me trouvant enfin deſſous un toit rustique
Ranimé par les ſoins de ſon amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont icy rapporté,
Pour en faire ma plainte à Voſtre Majesté.
Non pas que je ſoûpire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fauſſe allégeance;
Le prince aime Clitandre, et mon respect conſent
Que ſon affection le déclare innocent:
Mais ſi quelque pitié d'une telle infortune
Peut ſouffrir aujourd'huy que je vous importune,
Oſtant par un hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la ſource de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger; l'objet de ta maîtreſſe
Fait qu'un tel deſir céde à l'amour qui te preſſe:
Auſſi n'eſt-ce qu'à moy de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puiſſants effets
Qu'attaquer Roſidor c'eſt ſe prendre à moy-meſme,
Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime.
Je le feray bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma cour,
Je devrois au public, par un honteux ſupplice,
De telles trahiſons l'éxemplaire justice.
Mais Roſidor ſurpris, et bleſſé comme il l'eſt,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intéreſt.
Je luy feray ſentir, à ce traiſtre Clitandre,
Quelque part que le prince y puiſſe ou veuille prendre
Combien mal à propos ſa folle vanité
Croyoit dans ſa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cét aſſaſſin; un ſoupçon véritable
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable
De ſon laſche attentat m'avoit ſi bien instruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
Toy qu'avec Roſidor le bonheur a ſauvée,
Tu te peux aſſeurer que Doriſe trouvée,
Comme ils avoient choiſi meſme heure à voſtre mort,
En meſme heure tous deux auront un meſme ſort.

CALISTE.

Sire, ne ſongez pas à cette miſérable :
Roſidor garanty me rend ſa redevable,
Et je me ſens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à voſtre État conſervé ce ſoûtien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain ſçait pardonner les crimes :
Mais voſtre aspect m'emporte à d'autres ſentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens;
Ce teint paſle à tous deux me rougit de colére,
Et vouloir m'adoucir, c'eſt vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que ſçait-on ? peut-eſtre ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-toſt qu'il vous plaira d'écouter ſa défense[1],
Sçaura de ce forfait purger ſon innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? ſa main d'un trait mortel
A ſigné ſon arreſt en ſignant ce cartel.
Peut-il deſavoüer ce qu'aſſeure un tel gage,
Envoyé de ſa part, et rendu par son page ?
Peut-il deſavoüer que ſes gens déguiſez,
De ſon commandement ne ſoient authoriſez ? [bouë,
Les deux, tout morts qu'ils ſont, qu'on les traiſne à la
L'autre auſſi-toſt que pris ſe verra sur la rouë,
Et pour le ſcélerat que je tiens priſonnier,
Ce jour que nous voyons luy ſera le dernier.
Qu'on l'améne au conſeil ; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adreſſe il pourra ſe défendre.
Toy, penſe à te guérir, et croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux :
Sans doute qu'auſſi-toſt qu'il ſe feroit paroiſtre
Ton ſang rejailliroit au viſage du traiſtre.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, et ſouvent on a veu
Sortir la vérité d'un moyen impréveu,

1. On lit jusque dans l'édition de 1654 inclusivement :

Lors qu'en voſtre conſeil vous orrez ſa défenſe.

Bien que la conjecture y fuſt encor plus forte :
Du moins, Sire, appaiſez l'ardeur qui vous transporte,
Que l'ame plus tranquille, et l'esprit plus remis,
Le ſeul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne ſonge qu'à tes playes.
Non, il ne fut jamais d'apparences ſi vrayes,
Douter de ce forfait c'eſt manquer de raiſon.
De rechef, ne pren ſoin que de ta guériſon.

SCÉNE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah ! que ce grand couroux ſenſiblement m'af-
[flige !

CALISTE.

C'eſt ainſi que le roi te refuſant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit :
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Roſidor toute priére eſt vaine;
Ses violens transports ſont d'aſſeurez témoins
Qu'il t'écouteroit moins s'il te chériſſoit moins.
Mais un plus long ſéjour pourroit icy te nuire,
Ne perdons plus de temps, laiſſe-moy te conduire [1]
Jusque dans l'antichambre où Lyſarque t'attend,
Et montre déſormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achéve pas ta plainte,
Tous deux nous reſſentons cette commune atteinte,

1. Toutes les éditions portent jusqu'en 1654 inclusivement :

Vien donc, mon cher ſoucy, laiſſe-moy te conduire.

Dans sa révision générale, Corneille a fait disparoître cette expression de plus d'un endroit.

Mais d'un fafcheux refpect la tyrannique loy
M'appelle chez la reine, et m'éloigne de toy.
Il me luy faut conter comme l'on m'a furprife,
Excufer mon abfence en accufant Dorife,
Et lui dire comment, par un crüel deftin,
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, et quand fon ame, après la chofe fçeuë,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conceuë,
Figure luy fi bien Clitandre tel qu'il eft,
Qu'elle n'ofe en fes feux prendre plus d'intéreft.

CALISTE.

Ne crains pas déformais que mon amour s'oublie,
Répare feulement ta vigueur affoiblie,
Sçache bien te fervir de la faveur du roy,
Et, pour tout le furplus, repofe-t'en fur moy.

SCÉNE III.

CLITANDRE *en prifon.*

Je ne fçais si je veille, ou fi ma refverie
A mes fens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confufion,
Que je ne prenne tout pour une illufion.
Clitandre prifonnier ! je n'en fais pas croyable,
Ny l'air fale et püant d'un cachot effroyable,
Ny de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ny le poids de ces fers dont je fuis arrété;
Je les fens, je les voy, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy préfente,
Et, le défavoüant, défend à ma raifon
De me perfuader que je fois en prifon.
Jamais aucun forfait, aucun deffein infame
N'a pû fouiller ma main, ny gliffer dans mon ame,
Et je fuis retenu dans ces funeftes lieux !
Non, cela ne fe peut, vous vous trompez, mes yeux.
J'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,

Que de m'imaginer ſous un ſi juſte roy
Qu'on peuple les priſons d'innocens comme moy.
Cependant je m'y trouve, et bien que ma penſée
Recherche à la rigueur ma conduite paſſée [1],
Mon éxacte cenſure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne ſe peut deviner,
Et quelque grand effort que faſſe ma mémoire,
Elle ne me fournit que des ſujets de gloire.
Ah! prince, c'eſt quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forſait d'eſtre chéry de vous,
Le temps qu'on m'en ſépare, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter ſur ma vie,
Le cœur vous le diſoit, et je ne ſçay comment
Mon destin me pouſſa dans cét aveuglement,
De rejetter l'avis de mon Dieu tutélaire;
C'eſt là ma ſeule faute, et c'en eſt le ſalaire,
C'en eſt le châtiment que je reçois icy,
On vous venge, mon prince, en me traitant ainſi;
Mais vous ſçaurez montrer, embraſſant ma défense,
Que qui vous venge ainſi puiſſamment vous offenſe.
Les perſides autheurs de ce complot maudit,
Qu'à me perſécuter votre abſence enhardit,
A voſtre heureux retour verront que ces tempeſtes,
Clitandre préſervé, n'abatront que leurs teſtes.
Mais on ouvre, et quelqu'un dans cette ſombre horreur,
Par ſon viſage affreux redouble ma terreur.

SCÉNE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.



Permettez que ma main de ces fers vous dé-
[tache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déja?

1. On lit dans l'édition originale *épluche*, au lieu de *recherche* qui y est substitué dès l'édition de 1644.

LE GEOLIER.

Non, encor, que je ſçache.

CLITANDRE.

Quoy, ta ſeule pitié s'y hazarde pour moy?

LE GEOLIER.

Non, c'eſt un ordre exprès de vous conduire au roy.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel laſche imposteur ainſi me perſécute?

LE GEOLIER.

Deſcendons, un prévoſt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter ſur ce cas.

SCÉNE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille qu'elle avoit laiſſée par mégarde dans ſes cheveux en ſe déguiſant.*

En vain pour m'ébloüir vous uſez de la ruſe,
Mon esprit, quoy que lourd, aiſément ne s'abuſe,
Ce que vous me cachez, je le ly dans vos yeux:
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux.
N'eſt-il pas vray, Monſieur? et meſme cette aiguille
Sent aſſez les faveurs de quelque belle fille;
Elle eſt, ou je me trompe, un gage de ſa foy.

DORISE.

O malheureuſe aiguille! hélas, c'eſt fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute voſtre playe à ce mot s'eſt r'ouverte.
Monſieur, regrettez-vous ſon abſence ou ſa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point! cette rougeur confuſe,
Quoy que vous vous taiſiez, clairement vous accuſe.
Briſons-là, ce discours vous faſcheroit enfin,
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin
Qu'après pluſieurs discours, ne ſçachant que vous dire,
J'ay touché ſur un point dont voſtre cœur ſoûpire,

Et de quoy fort ſouvent on aime mieux parler,
Que de perdre ſon temps en des propos en l'air.

DORISE.

Amy, ne porte plus la ſonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me laſſer, indifférent qu'il eſt;
Et ce n'eſt pas auſſi ſans ſujet qu'il me plaiſt.
Ta converſation eſt tellement civile
Que pour un tel esprit ta naiſſance eſt trop vile,
Tu n'as de villageois que l'habit et le rang,
Tes rares qualitez te ſont un autre ſang;
Meſme plus je te voy, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, et ton air et ton port
Ont avec tous les ſiens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en ſuis tout glorieux, et de ma part je priſe
Voſtre rencontre autant que celle de Doriſe,
Autant que ſi le Ciel appaiſant ſa rigueur,
Me faiſoit maintenant un préſent de ſon cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Doriſe?

PYMANTE.

Une jeune crüelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le berger Roſidor.

DORISE.

Amy, ce nom ſi beau
Chez vous donc ſe profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguiſe
Que ſous ſes faux habits il reconnoit Doriſe.
Je ne ſuis point ſurpris de me voir dans ces bois,
Ne paſſer à vos yeux que pour un villageois.
Voſtre haine pour moy fut toûjours aſſez forte
Pour déférer ſans peine à l'habit que je porte;
Cette fauſſe apparence aide et ſuit vos mépris :

Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais ſurpris.
Je ſçay trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretez, qu'à voſtre ſeul viſage,
Si-toſt que je l'ay veu, j'ay creu voir en ces lieux
Doriſe déguiſée, ou quelqu'un de nos Dieux;
Et ſi j'ay quelque temps feint de vous méconnoiſtre
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroiſtre,
Admirez mon amour, dont la discrétion
Rendoit à vos déſirs cette ſoubmiſſion [1],
Et diſpoſez de moy, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

DORISE.

Pymante, et quoy, faut-il qu'en l'état où je ſuis
Tes importunitez augmentent mes ennuis!
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste,
Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reste,
Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
N'oſe plus espérer de n'eſtre pas connu?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et, comme pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduiſant enſemble à ces déguiſemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de vi- [ſages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de cou- [rages,
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, ſans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toûjours! et pour qui vous néglige!

DORISE.

Que veux-tu! ſon mépris plus que ton feu m'oblige,
J'y trouve malgré moy je ne ſçay quel appas
Par où l'ingrat me tuë, et ne m'offenſe pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour ſi frivole
Pour cét ingrat amant qui n'eſt plus qu'une idole?

1. Toutes les éditions antérieures à 1682 portent ici et ailleurs *ſubmiſſion*. Dans l'édition de 1682 on trouve tantôt l'une, tantôt l'autre forme, parfois même aussi *ſoûmiſſion*.

DORISE.

Qu'une idole ! ah, ce mot me donne de l'effroy,
Roſidor une idole, ah, perfide, c'eſt toy,
Ce ſont tes trahiſons qui l'empeſchent de vivre,
Je tay veu dans ce bois moy-meſme le pourſuivre
Avantagé du nombre, et veſtu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout ſoupçon :
Ton embuſche a ſurpris une valeur ſi rare.

PYMANTE.

Il eſt vray, j'ay puny l'orgueil de ce barbare,
De cét heureux ingrat, ſi crüel envers vous,
Qui, maintenant par terre et percé de mes coups,
Eprouve par ſa mort comme un amant fidelle
Venge voſtre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la nature, éxécrable bourreau,
Après ce laſche coup qui creuſe mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flate!
Fuy, fuy, que deſſus toy ma vengeance n'éclate;
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer ſur ce hideux viſage
En mille traits de ſang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il oſe à ſon premier transport,
Mais, comme il n'a pour luy que ſa ſeule impuiſſance,
A force de groſſir il meurt en ſa naiſſance,
Ou s'étouffant ſoy-meſme, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne préten pas que le mien s'adouciſſe,
Il faut que ma fureur ou l'enfer te puniſſe;
Le reste des humains ne ſçauroit inventer
De geſne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le ciel m'a déparly de charmes;
Tu ſçais quelle eſt leur force, et ton cœur la reſſent,
Crains qu'elle ne m'aſſeure un vengeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conqueſte

De quiconque à ma haine expofera ta tefte,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ce bois,
Mais tu verras bien-toft fi je vaux quelque chofe
Et fi ma rage en vain fe promet ce qu'elle ofe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moy-mefme avec vous y courir.

DORISE.

Traiftre, ne me fuy point.

PYMANTE.

Prendre feule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher fans conduite,
Et d'ailleurs voftre habit où je ne comprends rien
Peut avoir du mystére auffi bien que le mien.
L'azile dont tantoft vous faifiez la demande
Montre quelque befoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous feroit mal acquité
S'il ne vous avoit mife en lieu de feureté.
Vous penfez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous, malgré vos dures loix,
Sçait trop ce qu'il vous doit et ce que je me dois.

Fin du troifiéme acte.



ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me ſuivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entre-[tiens.

PYMANTE.

Prenez à voſtre tour quelque pitié des miens,
Madame, et tariſſez ce déluge de larmes.
Pour rappeler un mort ce ſont de foibles armes,
Et, quoy que vous conſeille un inutile ennuy,
Vos cris et vos ſanglots ne vont point jusqu'à luy.

DORISE.

Si mes ſanglots ne vont où mon cœur les envoye,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voye,
S'il luy faut un paſſage afin de s'envoler,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, ſus, mes ſanglots, redoublez vos ſecouſſes,
Pour un tel deſespoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puiſſans efforts.

PYMANTE.

Ne ſongez plus, Madame, à réjoindre les morts!
Penſez plûtoſt à ceux qui n'ont point d'autre envie,
Que d'employer pour vous le reste de leur vie;
Penſez plûtoſt à ceux dont le ſervice offert,
Accepté vous conſerve, et refuſé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, aſſaſſin, m'acquérir par ton crime,

Qu'innocent méprifé, coupable je t'estime[1]?
A ce conte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir?
Je chérirois en toy la qualité de traiftre,
Et mon affection commenceroit à naiftre
Lorsque tout l'univers a droit de te haïr?

PYMANTE.

Si j'oubliay l'honneur jusques à le trahir,
Si pour vous poffséder mon esprit tout de flame
N'a creu rien de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par là, voyez l'excés de mon ardeur;
Par cét aveuglement jugez de fa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lafcheté, que j'y voy trop certaine,
N'a fervy qu'à donner des raifons à ma haine.
Ainfi ce que j'avois pour toy d'averfion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination,
C'eft la raifon, c'eft elle à préfent qui me guide
Aux mépris que je fais des flames d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne fçache raifon qui s'oppofe à mes vœux,
Puisqu'icy la raifon n'eft que ce que je veux,
Et, ployant deffous moy, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir fervie.
Il me faut des faveurs malgré vos crüautez.

DORISE.

Exécrable, ainfi donc tes defirs effrontez
Voudroient fur ma foibleffe ufer de violence?

PYMANTE.

Je ry de vos refus, et fçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occafion.

1. On a beaucoup loué dans *Andromaque* l'ellipse rapide :

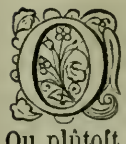
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?

Geoffroy a dit que c'était le génie qui l'avait dictée à Racine. Le dernier vers que vient de prononcer Pymante et ce second vers de Dorise prouvent que le génie ici en jeu est celui de Corneille, et que notre auteur ne s'est pas borné à tracer à ses successeurs la route de la véritable tragédie, qu'il a su encore augmenter les richesses de notre langue.

DORISE *luy crevant l'œil de ſon aiguille.*
Traiſtre, ce ne ſera qu'à ta confuſion.
PYMANTE *portant les mains à ſon œil crevé.*
Ah, crüelle!
DORISE.
Ah, brigand!
PYMANTE.
Ah, que viens-tu de faire!
DORISE.
De punir l'attentat d'un infame corſaire.
PYMANTE *prenant ſon épée dans la caverne où il l'avoit jettée au 2e acte.*
Ton ſang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.
DORISE.
Fuy, Doriſe, et laiſſe-le crier.

SCÉNE II.

PYMANTE.


ù s'eſt-elle cachée? où l'emporte ſa fuite?
Où faut-il que ma rage adreſſe ma pourſuite?
La tigreſſe m'échape, et, telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux elle ſe perd en l'air;
Ou plûtoſt l'un perdu, l'autre m'eſt inutile,
L'un s'offusque du ſang qui de l'autre distile.
Coule, coule, mon ſang; en de ſi grands malheurs
Tu dois avec raiſon me tenir lieu de pleurs,
Ne verſer deſormais que des larmes communes,
C'eſt pleurer laſchement de telles infortunes.
Je voy de tous coſtez mon ſupplice approcher,
N'oſant me découvrir, je ne me puis cacher,
Mon forfait avorté ſe lit dans ma disgrace,
Et ces gouttes de ſang me font ſuivre à la trace.
Miraculeux effet! pour traiſtre que je ſois,
Mon ſang l'eſt encor plus, et ſert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma priſe,
De peine à mon forfait, de vengeance à Doriſe.
O toy, qu ſecondant ſon courage inhumain

Loin d'orner ſes cheveux, deſhonores ſa main [1],
Exécrable instrument de ſa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter ſon image :
Ce portrait accomply d'un chef-d'œuvre des cieux
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoy que te commandaſt une ame ſi crüelle,
Devoit eſtre adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoy, puis-je en ma maîtreſſe adorer mon bourreau?
Remettez-vous, mes ſens, raſſeure-toy, ma rage,
Revien, mais revien ſeule animer mon courage.
Tu n'as plus à débattre avec mes paſſions
L'empire ſouverain deſſus mes actions,
L'amour vient d'expirer, et ſes flames éteintes
Ne t'impoſeront plus leurs infames contraintes.
Doriſe ne tient plus dedans mon ſouvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à ſa vie.
Sus donc, qui me la rend? destins, ſi voſtre envie,
Si voſtre haine encor s'obstine à des tourmens,
Jusqu'à me réſerver a d'autres châtimens,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ny mon fer ne touchent point ſon cœur.

1. On lit dans l'édition originale au lieu de ces deux vers :

Bourreau, qui, ſecondant ſon courage inhumain,
Au lieu d'orner ſon poil, deſhonores ſa main.

Nous avons dit pages 15-16 de l'*Histoire de Corneille* qu'on avait à tort avancé que cette apostrophe avait donné naissance au proverbe : *Discourir sur la pointe d'une aiguille*. Ici nous nous bornerons à remarquer combien les auteurs de ce temps aimaient à faire adresser la parole par leurs personnages à des objets inanimés. Dans la scène I du premier acte, Caliste apostrophait ses propres yeux, et, dans la scène X, Rosidor ses blessures. Tout cela, Palissot l'a fait obſerver, ressemble fort aux deux vers de la tragédie de *Pyrame et Thisbé* de Théophile :

Le voilà, ce poignard qui du ſang de ſon maître
S'est ſouillé lâchement : il en rougit, le traître !

Mais ma fureur ſe jouë, et demy-languiſſante
S'amuſe au vain éclat d'une voix impuiſſante,
Recourons aux effets; cherchons de toutes parts,
Prenons doreſnavant pour guides les hazards,
Quiconque ne pourra me montrer la crüelle,
Que ſon ſang auſſi-toſt me réponde pour elle,
Et, ne ſuivant ainſi qu'une incertaine erreur,
Rempliſſons tous ces lieux de carnage et d'horreur.

Une tempeſte ſurvient.

Mes menaces déja font trembler tout le monde,
Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde,
L'œil du ciel s'en retire, et, par un voile noir,
N'y pouvant réſiſter, ſe défend d'en rien voir;
Cent nüages épais, ſe distilants en larmes,
A force de pitié veulent m'oſter les armes.
La nature étonnée embraſſe mon couroux,
Et veut m'offrir Doriſe, ou devancer mes coups,
Tout eſt de mon party, le ciel meſme n'envoye
Tant d'éclairs redoublez qu'afin que je la voye.
Quelques lieux où l'effroy porte ſes pas errants,
Ils ſont entrecoupez de mille gros torrents.
Que je ſerois heureux, ſi cet éclat de foudre
Pour m'en faire raiſon l'avoit réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, et deſarmer nos mains
Si le ciel a daigné prévenir nos deſſeins.
Destins, ſoyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou ſouffrez ma vengeance [1].

SCÉNE III.

FLORIDAN.



uel bonheur m'accompagne en ce moment [fatal!
Le tonnerre a ſous moy foudroyé mon cheval,
Et conſumant ſur luy toute ſa violence,

1. On lit dans l'édition originale, au lieu de ces deux vers :

Satisfait par ſa mort, mon esprit ſe modére,
Et va ſur ſa charoigne achever ſa colére.

Il m'a porté respect parmy ſon inſolence.
Tous mes gens écartez par un ſubit effroy,
Loin d'eſtre à mon ſecours, ont fuy d'autour de moy,
Ou déja diſperſez par l'ardeur de la chaſſe,
Ont dérobé leur teſte à ſa fiére menace.
Cependant ſeul à pied je penſe à tous momens
Voir le dernier débris de tous les élémens,
Dont l'obstination à ſe faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux ! ſi vous témoignez par là voſtre couroux,
De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous ?
La perte m'eſt égale, et la meſme tempeſte
Qui l'auroit accablé tomberoit ſur ma teſte.
Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puiſſe avec luy partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur préſage,
L'haleine manque aux vents, et la force à l'orage,
Les éclairs, indignez d'eſtre éteints par les eaux,
En ont tary la ſource et ſéché les ruiſſeaux,
Et déja le soleil de ſes rayons eſſuye
Sur ces moites rameaux le reste de la pluye.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochez,
Les petits oiſillons encore demy-cachez...
Mais je verray bien-toſt quelques-uns de ma ſuite,
Je le juge à ce bruit.

SCÉNE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *ſaiſit Doriſe qui le fuyoit.*

Enfin malgré ta fuite
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas !

PYMANTE.

Songe à mourir,
Tout l'univers icy ne te peut ſecourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veuë ! ô l'indigne ſpectacle !

Sus, ſus, à ce brigand oppoſons un obstacle.
Arreſte, ſcélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE.

Traiſtre, n'avance pas, c'eſt le prince.

PYMANTE *tenant Doriſe d'une main et ſe battant de l'autre.*

N'importe :
Il m'oblige à ſa mort m'ayant veu de la ſorte.

FLORIDAN.

Eſt-ce-là le respect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connois icy ny qualitez ny ſang;
Quelque respect ailleurs que ta naiſſance obtienne,
Pour aſſeurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arréteray le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, miſérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait éxécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empeſcher?

FLORIDAN.

Par une heureuſe adreſſe il l'a fait trébucher.
Aſſaſſin, ren l'épée.

SCÉNE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE,
trois veneurs, *portans en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste et Dorife.*

1er VENEUR.

Écoute, il eſt fort proche,
C'eſt ſa voix qui réſonne au creux de cette roche,
Et c'eſt luy que tantoſt nous avions entendu.

FLORIDAN *déſarme Pymante et en donne l'épée à garder à Doriſe.*

Pren ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! je ſuis perdu.

2e VENEUR.

Ouy, je le voy. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux destin en cét état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraut : les couples de vos chiens
Vous y pourront ſervir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Luy faſſe reſſentir par l'éclat d'un ſupplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'État,
Que m'attaquer n'eſt pas un léger attentat.
Sçachez que ſ'il échappe il y va de vos teſtes.

1er VENEUR.

Si nous manquons, seigneur, les voila toutes preſtes.
Admirez cependant le foudre et ſes efforts
Qui dans cette foreſt ont conſumé trois corps:
En voicy les habits, qui ſans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plûtoſt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la terre,
Connoiſſez-les, grand prince, et voyez devant vous

Pymante prisonnier et Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, et que tu sois Dorise!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle surprise
Jette dans vostre esprit que vos yeux ont deçeu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout sçeu.
La honte de paroistre en un tel équipage
Coupe icy ma parole et l'étouffe au passage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vétemens l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable

FLORIDAN.

Cette honte me plaist; ta priére équitable
En faveur de ton séxe et du secours prété
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis sans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vay sur ce côteau pour découvrir la chasse,
Tu l'y raméneras; vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

Le Prince sort, et un des veneurs s'en va avec Dorise et les autres ménent Pymante d'un autre costé.

SCÉNE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*



Dans ces funestes lieux où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'atten desormais du reste des humains
Ny faveur, ny secours, si ce n'est par tes [mains.

LE GEOLIER.

Je ne connois que trop où tend ce préambule:
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous, dans cette prison dont je porte les clefs,
Se disent comme vous du malheur accablez,
Et la justice à tous est injuste, de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toûjours ferme dans mon devoir.

Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien ſçavoir;
Le roy, quoy qu'il en ſoit, vous a mis à ma garde,
Il me ſuffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes deſſeins autres qu'ils ne ſont pas;
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la terre n'a pas de ſi douce province
Où le jour m'agréaſt loin des yeux de mon prince.
Hélas! ſi tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont ſans luy je ne ſçaurois ſortir,
Ou qu'il luy fuſt porté de ma part une lettre,
De la ſienne en ce cas je t'oſe bien promettre
Que ſon retour ſoudain des plus riches te rend.
Que cét anneau t'en ſerve et d'arrhe et de garand,
Ten la main et l'esprit vers un bonheur ſi proche.

LE GEOLIER.

Monſieur, jusqu'à preſent j'ay vécu ſans reproche,
Et pour me ſuborner promeſſes ny préſens
N'ont et n'auront jamais de charmes ſuffiſans.
C'eſt de quoy je vous donne une entiére aſſeurance,
Perdez-en le deſſein avecque l'espérance,
Et puisque vous dreſſez des piéges à ma foy,
Adieu : ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCÉNE VII.

CLITANDRE.

Va, tygre, va, crüel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroyable.
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocens imprimer la terreur.
Ton viſage déja commençoit mon ſupplice
Et mon injuſte ſort dont tu te fais complice
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouventer,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accuſation que je ne puis comprendre?
A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel?

Mes gens aſſaſſinez me rendent criminel,
L'autheur du coup s'en vante, et l'on m'en calomnie,
On le comble d'honneur, et moy d'ignominie;
L'échafaut qu'on m'apreſte au ſortir de priſon,
C'eſt par où de ce meurtre on me fait la raiſon.
Mais leur déguiſement, d'autre coſté, m'étonne:
Jamais un bon deſſein ne déguiſa perſonne.
Leur masque les condamne, et mon ſeing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, et, ce que je déplore,
Je me ſens bien trahy, mais par qui? je l'ignore,
Et mon esprit, troublé dans ce confus rapport,
Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.
  Traiſtre, qui que tu ſois, rival ou domestique,
Le ciel te garde encore un destin plus tragique,
N'importe, vif ou mort, les gouffres des enſers
Auront pour ton ſupplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames.
Moins les corps ſont punis, plus ils geſnent les ames,
Et par des crüautez qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-de-là de l'espoir.
Et vous que déſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action ſi noire
Ne laiſſe plus de moy qu'une ſale mémoire,
Permettez que mon nom, qu'un bourreau va ternir,
Dure ſans infamie en voſtre ſouvenir,
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées,
Comme chez un perfide indignement placées;
J'oſe, j'oſe espérer qu'un jour la vérité
Paroiſtra toute nuë à la postérité,
Et je tiens d'un tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine.
Mon ame s'en chatouille, et ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCÉNE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLÉON, DORISE, *en habit de femme*, trois veneurs.

FLORIDAN *à Doriſe et Cléon.*

ous m'avez dit tous deux d'étranges avantures.
Ah, Clitandre! ainſi donc de fauſſes conjectures
T'accablent, malheureux, ſous le courroux du roy!
Ce funeſte récit me met tout hors de moy.

CLÉON.

Haſtant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A ſon ombre immolé ne me ſuffira pas,
C'eſt trop peu de l'autheur de tant d'énormes crimes:
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que ſoit Roſidor, il le ſuivra de près,
Et je ſçauray changer ſes myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainſi vos mains du ſang de l'innocence?

FLORIDAN.

Mon déplaiſir m'en donne une entiére licence,
J'en veux comme le roy faire autant à mon tour,
Et puisqu'en ſa faveur on prévient mon retour,
Il eſt trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque ſeur de ſauver mon Clitandre,
La chaſſe n'eſt pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendray le coup de ſon malheur fatal.
Il ſuffit de Cléon pour ramener Doriſe;
Vous autres, gardez bien de laſcher voſtre priſe,
Un ſupplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque deſormais voudroit luy reſſembler.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PRÉVOST, CLÉON.

FLORIDAN *parlant au prévoſt.*

Dites vous-meſme au roy qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma deſobéiſſance,
Et qu'un homme ſans crime avoit bien mérité
Que j'uſaſſe pour luy de quelque authorité :
Je vous ſuy. Cependant que mon heur eſt extrème,
Amy, que je chéris à l'égal de moy-meſme,
D'avoir ſçeu justement venir à ton ſecours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste ſort ne trouvant point d'obstacle
Apreſtoit de ta teſte un indigne ſpectacle !

CLITANDRE.

Ainſi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des enfers,
Et moy doreſnavant j'arreſte mon envie
A ne ſervir qu'un prince à qui je doy la vie.

FLORIDAN.

Réſerve pour Caliste une part de tes ſoins.

CLITANDRE.

C'eſt à quoy deſormais je veux penſer le moins.

FLORIDAN.

Le moins ! quoy, deſormais Caliste en ta penſée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée ?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché

De ſon ardeur pour vous ait ſouvent relaſché,
Ait ſouvent pour le ſien quitté voſtre ſervice :
C'eſt par là que j'avois mérité mon ſupplice,
Et pour m'en faire naiſtre un juste repentir,
Il ſemble que les dieux y vouloient conſentir;
Mais voſtre heureux retour a calmé cét orage.

FLORIDAN.

Tu me fais aſſez lire au fond de ton courage.
La crainte de la mort en chaſſe des appas
Qui t'ont mis au péril d'un ſi honteux trépas,
Puisque ſans cét amour la fourbe mal conçuë
Euſt manqué contre toy de prétexte et d'iſſuë :
Ou peut-eſtre à preſent tes deſirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux ou crüels, aucun deſormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'amour dompte aiſément l'esprit le plus farouche,
C'eſt à ceux de noſtre âge un puiſſant ennemy;
Tu ne connois encor ſes forces qu'à demy.
Ta réſolution un peu trop violente
N'a pas bien conſulté ta jeuneſſe bouillante.
Mais que veux-tu, Cléon, et qu'eſt-il arrivé ?
Pymante de vos mains ſe feroit-il ſauvé ?

CLÉON.

Non, ſeigneur, acquittez de la charge commiſe,
Vos veneurs ont conduit Pymante, et moy Doriſe,
Et je viens ſeulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du chaſteau.
Allons, allons au roy montrer ton innocence :
Les autheurs des forfaits ſont en noſtre puiſſance,
Et l'un d'eux, convaincu dès le prémier aspect,
Ne te laiſſera plus aucunement ſuspect.

SCÉNE II.

ROSIDOR *fur fon lit.*

Amans les mieux payez de voftre longue peine,
Vous de qui l'espérance eft la moins incer-
[taine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit fur les corps dont vous tenez les cœurs,
En eft-il parmy vous de qui l'ame contente
Goufte plus de plaifirs que moy dans fon attente?
En eft-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé fe puiffe entretenir?
Mon esprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois encor ce que c'eft que mépris
Si le fort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains touteffois, Clitandre, et la colère
D'un grand roy qui te perd me femble trop févére;
Tes deffeins par l'effet n'étoient que trop punis:
Nous voulant féparer, tu nous a réünis.
Il ne te falloit point de plus crüels supplices
Que de te voir toy-mefme autheur de nos délices,
Puisqu'il n'eft pas à croire, après ce lafche tour,
Que le prince ofe plus traverfer noftre amour;
Ton crime t'a rendu deformais trop infame,
Pour tenir ton party fans s'expofer au blafme:
On devient ton complice à te favorifer.
Mais hélas, mes penfers, qui vous vient divifer?
Quel plaifir de vengeance à préfent vous engage?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage?
Retournez, retournez vers mon unique bien;
Que feul dorefnavant il foit voftre entretien;
Ne vous repaiffez plus que de fa feule idée;
Faites-moy voir la mienne en fon ame gardée;
Ne vous arrétez pas à peindre fa beauté:
C'eft par où mon esprit eft le moins enchanté;
Elle fervit d'amorce à mes defirs avides,
Mais ils ont fçeu trouver des objets plus folides;

Mon feu qu'elle alluma fuſt mort au prémier jour,
S'il n'euſt été nourry d'un réciproque amour.
Ouy, Caliste, et je veux toûjours qu'il m'en ſouvienne,
J'aperçus auſſi-toſt ta flame que la mienne.
L'Amour apprit enſemble à nos cœurs à bruſler,
L'Amour apprit enſemble à nos yeux à parler,
Et ſa timidité luy donna la prudence
De n'admettre que nous en noſtre confidence.
Ainſi nos paſſions ſe déroboient à tous,
Ainsi nos feux ſecrets n'ayant point de jaloux[1]...
Mais qui vient jusqu'icy troubler mes reſveries?

1. La fin de cette scène et le commencement de la suivante diffèrent complétement dans l'édition originale comme dans celle de 1644, et nous croyons devoir reproduire ici ces passages tout entiers malgré leur longueur, afin que le lecteur puisse juger par cet exemple des immenses progrès que firent en peu d'années les bienséances théâtrales :

Ainſi nos feux ſecrets n'avoient point de jaloux,
Tant que leur ſainte ardeur, plus forte devenuë,
Voulut un peu de mal à tant de retenuë,
Lors on nous vit quitter ces ridicules ſoins
Et nos petits larcins ſouffrirent les témoins.
Si je voulois baiſer ou tes yeux, ou ta bouche,
Tu ſçavois dextrement faire un peu la farouche,
Et me laiſſant toûjours de quoi me prévaloir,
Montrer également le craindre et le vouloir.
Depuis, avec le temps, l'amour s'eſt fait le maiſtre ;
Sans aucune contrainte il a voulu paroiſtre ;
Si bien que plus nos cœurs perdoient de liberté,
Et plus on en voyoit en noſtre privauté.
Ainſi, doreſnavant, après la foy donnée,
Nous ne respirons plus qu'un heureux hyménée,
Et ne touchant encor ſes droits que du penſer
Nos feux à tout le reste oſent ſe dispenſer.
Hors ce point tout eſt libre à l'ardeur qui nous preſſe.
Caliste entre et s'aſſied ſur ſon lit.

SCÉNE III.

CALISTE, ROSIDOR.

CALISTE.

Que diras-tu, mon cœur, de voir que ta maîtreſſe
Te vient effrontément trouver jusques au lit?

SCÈNE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes bleſſures guéries,
Celle...

ROSIDOR. [ſur moy
Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrois
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toy.
De noſtre amour naiſſant la douceur et la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire,
Je flatois ton image, elle me reflatoit,
Je lui faiſois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des deſirs, elle en aimoit l'hommage;
La déſavoûras-tu, cette flatteuſe image?
Voudras-tu démentir noſtre entretien ſecret?
Seras-tu plus mauvaiſe enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de ſa part te faire tant promettre,

ROSIDOR.

Que diray-je? ſinon que, pour un tel délit,
On ne m'échappe à moins de trois baiſers d'amende.

CALISTE.

La gentille façon d'en faire la demande!

ROSIDOR.

Mon regret, dans ce lit qu'on m'oblige à garder,
C'eſt de ne pouvoir plus prendre ſans demander;
Autrement, mon ſoucy, tu ſçais comme j'en uſe.

CALISTE.

En effet, il eſt vray, de peur qu'on te refuſe,
Sans rien dire ſouvent, et par force, tu prends.

ROSIDOR.

Ce que, forcée ou non, de bon cœur tu me rends.

CALISTE.

Tout beau, ſi quelquefois je ſouffre, et je pardonne
Le trop de liberté que ta flame ſe donne,
C'eſt ſous condition de n'y plus revenir.

ROSIDOR.

Si tu me rencontrois d'humeur à la tenir,
Tu chercherois bien toſt moyen de t'en dédire.

Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre :
Quoy qu'à dire le vray je ne ſçay pas trop bien
En quoy je dedirois ce ſecret entretien,
Si ta pleine ſanté me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis et doy prescrire.
Pren ſoin de te guérir, et les miens plus contens...
Mais je te le diray quand il en ſera temps.

ROSIDOR.

Cét énigme enjoüé n'a point d'incertitude
Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquiétude,
Et, ſi j'oſe entrevoir dans ſon obscurité,
Ma guériſon importe à plus qu'à ma ſanté.
Mais dy tout, ou du moins ſouffre que je devine
Et te die à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaiſance au peu que j'ai d'appas
Feindre d'entendre mal ce que je ne dy pas,

Ton ſexe qui defend ce que plus il deſire,
Voit fort à contrecœur...

CALISTE.

Qu'on luy deſobeit,
Et que noſtre foibleſſe, au plus fort, le trahit.

ROSIDOR.

Ne diſſimulons point, eſt-il quelque avantage
Qu'avec nous, au baiſer, ton ſexe ne partage ?

CALISTE.

Vos importunitez le font aſſez juger.

ROSIDOR.

Nous ne nous en ſervons que pour vous obliger :
C'eſt par où noſtre ardeur ſupplée à voſtre honte ;
Mais l'un et l'autre y trouve également ſon conte
Et toutes vous deuſſiez prendre en un jeu ſi doux,
Comme meſme plaiſir, meſme intéreſt que nous.

CALISTE.

Ne pouvant le gagner contre toy de paroles,
J'oppoſeray l'effet à tes raiſons frivoles,
Et ſçauray deſormais ſi bien te refuſer
Que tu verras le gouſt que je prends à baiſer :
Auſſi bien ton orgueil en devient trop extrème.

ROSIDOR.

Simple, pour le punir, tu te punis toy-meſme
Ce deſſein mal conceu te venge à tes deſpens.

Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait gouſter l'amour en ces petits ſupplices.
Doute donc, ſois en peine, et montre un cœur geſné
D'une amoureuſe peur d'avoir mal deviné;
Tremble ſans craindre trop, héſite, mais aspire,
Atten de ma bonté qu'il me plaiſe tout dire,
Et, ſans en concevoir d'espoir trop affermy,
N'espére qu'à demy quand je parle à demy.

ROSIDOR.

Tu parles à demy, mais un ſecret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux ſont du tien de mauvais truchemens,
Ou rien plus ne s'oppoſe à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien préveu, que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

Déja (n'eſt-il pas vray, mon heur,) tu t'en repens?
Et déja la rigueur d'une telle contrainte
Dans tes yeux languiſſans met une douce plainte;
L'amour par tes regards murmure de ce tort
Et ſemble m'avoüer d'un agréable effort.

CALISTE.

Quoy qu'il en ſoit, Caliste au moins t'en deſavouë.

ROSIDOR.

Ce vermillon nouveau qui colore ta jouë
M'invite expreſſément à me licencier.

CALISTE.

Voila le vray chemin de te disgracier.

ROSIDOR.

Ces refus attrayans ne ſont que des remiſes.

CALISTE.

Lors que tu te verras ces privautez permiſes,
Tu pourras t'aſſeurer que nos contentemens
Ne redouteront plus aucuns empeſchemens.

ROSIDOR.

Vienne cet heureux jour! mais jusque là, mauvaiſe,
N'avoir point de baiſers à rafraiſchir ma braiſe!
Deuſſay-je eſtre impudent autant comme importun,
A tel prix que ce ſoit, ſçache qu'il m'en faut un.

Il la baiſe ſans réſistance.

Dégouſtée, ainſi donc ta menace s'exerce?

ROSIDOR.

Quoy, la reine ofe encor foûtenir mon rival,
Et, fans avoir l'horreur d'une action fi noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, et chérit trop la gloire,
Pour ne pas s'accorder aux volontez du roy,
Qui d'un heureux hymen recompenfe ta foy.

ROSIDOR.

Si noftre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos defirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes bleffures.

ROSIDOR.

Allons, je fuis déja guéry.

CALISTE.

Ce n'eft pas pour un jour que je veux un mary,

CALISTE.

Auffi n'eft-il plus rien, mon cœur, qui nous traverfe;
Auffi n'eft-il plus rien qui s'oppofe à nos vœux.
La reine, qui toujours fut contraire à nos feux,
Soit du piteux récit de nos hazards touchée,
Soit de trop de faveur vers un traiftre fafchée,
A la fin s'accommode aux volontez du roy
Qui d'un heureux hymen recompenfe ta foy.

ROSIDOR.

Qu'un hymen doive unir nos ardeurs mutuelles!
Ah mon heur! pour le port de fi bonnes nouvelles
C'eft trop peu d'un baifer.

CALISTE.

Et pour moy c'eft affez.

ROSIDOR.

Ils n'en font que plus doux étant un peu forcez.
Je ne m'étonne plus de te voir fi privée
Te mettre fur mon lit auffi toft qu'arrivée.
Tu prends poffeffion déja de la moitié
Comme étant toute acquife à ta chaste amitié.
Mais à quand ce beau jour qui nous doit tout permettre?

CALISTE.

Jusqu'à ta guérifon on l'a voulu remettre.

ROSIDOR.

Allons, allons, mon cœur, je fuis déja guéry

CALISTE.

Ce n'eft pas pour un jour que je veux un mary.

Et je ne puis ſouffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton roy la prudence retarde.
Pren ſoin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croy que tes déſirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! qui te le perſuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur,
Mais je ſçay le reméde aux bleſſures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu ſoùhaites,
Auront pour médecin mes yeux qui les ont faites :
Je me rens déſormais aſſiduë à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chére ame, il est de mon devoir
Que, ſans perdre de temps, j'aille rendre en perſonne
D'humbles graces au roy du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remercîment.

Tout beau, j'aurois regret, ta ſanté hazardée,
Si tu m'allois quitter ſi toſt que poſſédée.
Retiens un peu la bride à tes bouillans deſirs,
Et, pour les mieux gouſter, aſſeure nos plaiſirs.

ROSIDOR.

Que le ſort a pour moy de ſubtiles malices!
Ce lit doit eſtre un jour le champ de mes délices,
Et recule luy ſeul ce qu'il doit terminer,
Luy ſeul il m'interdit ce qu'il me doit donner.

CALISTE.

L'attente n'eſt pas longue, et ſon peu de durée...

ROSIDOR.

N'augmente que la ſoif de mon ame altérée.

CALISTE.

Cette ſoif s'éteindra : ta prompte guériſon
Paravant qu'il ſoit peu t'en fera la raiſon.

ROSIDOR.

A ce conte, tu veux que je me perſuade
Qu'un corps puiſſe guérir dont le cœur eſt malade.

Touteſfois qui ſçauroit que, pour ce compliment,
Une heure hors d'icy ne pûſt beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moy-meſme t'y conduire,
Et j'aimerois mieux eſtre un peu plus tard à toy
Que tes justes devoirs manquaſſent vers ton roy.

ROSIDOR.

Mes bleſſures n'ont point, dans leurs foibles atteintes,
Sur quoy ton amitié puiſſe fonder ſes craintes.

CALISTE.

Vien donc, et, puisqu'enfin nous faiſons meſmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCÉNE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLÉON, prévoſt, trois veneurs.

ALCANDRE.

ue ſouvent noſtre esprit trompé par l'appa-[rence
Régle ſes mouvemens avec peu d'aſſurance!
Qu'il eſt peu de lumiére en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raiſonnemens!
Qui voudra deſormais ſe fie aux impostures
Qu'en noſtre jugement forment les conjectures!
Tu ſuffis pour apprendre à la posterité
Combien la vray-ſemblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raiſon en déroute
N'a conçeu tant d'erreur avec ſi peu de doute,
Jamais par des ſoupçons ſi faux et ſi preſſans
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en ſuis honteux, Clitandre, et mon ame confuſe
De trop de promptitude en ſoy-meſme s'accuſe.
Un roy doit ſe donner, quand il eſt irrité,
Ou plus de retenuë, ou moins d'authorité.
Perds-en le ſouvenir; et, pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que voſtre Majesté, Sire, n'estime pas

Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,
L'honneur de vous ſervir m'apporte aſſez de gloire,
Et je perdrois le mien ſi quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir penchaſt au refroidiſſement,
Sans le flatteur eſpoir d'un agrandiſſement.
Vous n'avez éxercé qu'une juste colére,
On eſt trop criminel quand on peut vous déplaire,
Et, tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en oſa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connoy le fond de ſon courage
Et qui n'ay jamais veu de fard en ſon langage,
Je tiendrois à bon-heur que voſtre Majeſté
M'acceptaſt pour garand de ſa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrétons plus ſur la reconnoiſſance
Et de mon injustice, et de ſon innocence.
Paſſons aux criminels. Toy dont la trahiſon
A fait ſi lourdement trébucher ma raiſon,
Approche, ſcélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage,
Attaque le plus fort un rival plus heureux,
Et, préſumant encor cét exploit dangereux,
A force de préſens et d'infames pratiques
D'un autre cavalier corrompt les domestiques,
Prend d'un autre le nom et contrefait ſon ſeing,
Afin qu'éxécutant ſon perfide deſſein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures!
Parle, parle, confeſſe, et prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Voſtre ſeule faveur a fait ma laſcheté,
Vous, dy-je, et cét objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout ſur des gens de ma ſorte,
Mais, recherchant la mort de qui vous eſt ſi cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'autheur d'une telle ſurpriſe,
Le moyen d'approcher de vous ou de Doriſe?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, et m'imputer encor

L'attentat ſur mon fils comme ſur Roſidor ;
Car je ne touche point à Doriſe outragée,
Chacun en te voyant la voit aſſez vengée,
Et, coupable elle-meſme, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a receu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, et, de peur d'un ſupplice,
On taſche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroiſtre innocent à force de forfaits.
Je ne ſuis criminel ſinon manque d'effets,
Et ſans l'aſpre rigueur du sort qui me tourmente
Vous pleureriez le prince et ſouffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? j'ai tout dit, puniſſez.

ALCANDRE.

Eſt-ce-là le regret de tes crimes paſſez?
Oſtez-le moy d'icy, je ne puis voir ſans honte
Que de tant de forfaits il tient ſi peu de conte.
Dites à mon conſeil que, pour le châtiment,
J'en laiſſe à ſes avis le libre jugement,
Mais qu'après ſon arreſt je ſçauray reconnoiſtre
L'amour que vers ſon prince il aura fait paroiſtre.
Vien ça, toy, maintenant, monstre de crüauté,
Qui joins l'aſſaſſinat à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la reine déceuë
Avoit n'aguére au rang de ſes filles reçeuë.
Quel barbare, ou plûtoſt quelle peste d'enfer
Se rendit ton complice et te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour dans ce bois trouvé par avanture,
Sire, il donna ſujet à toute l'imposture :
Mille jaloux ſerpens qui me rongoient le ſein,
Sur cette occaſion formérent mon deſſein,
Je le cachay deſlors.

FLORIDAN.

Il eſt tout manifeste
Que ce fer n'eſt enfin qu'un miſérable reste
Du malheureux düel où le triste Arimant
Laiſſa ſon corps ſans ame et Daphné ſans amant.
Mais, quant à ſon forfait, un ver de jalousie
Jette ſouvent noſtre ame en telle frénéſie,

Que la raiſon, qu'aveugle un plein emportement,
Laiſſe noſtre conduite à ſon déréglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuſe.

ALCANDRE.

De ſi foibles raiſons mon eſprit ne ſ'abuſe.

FLORIDAN.

Seigneur, quoy qu'il en ſoit, un fils qu'elle vous rend
Sous voſtre bon plaiſir ſa défenſe entreprend,
Innocente ou coupable, elle aſſeura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie;
Ta priére obtient meſme avant que demander
Ce qu'aucune raiſon ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'eſt acquis, reléve-toy, Doriſe,
Et va dire par tout, en liberté remiſe,
Que le prince aujourd'huy te préſerve à la fois
Des fureurs de Pymante et des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté tellement exceſſive,
Puisque voſtre clémence ordonne que je vive,
Permettez deſormais, Sire, que mes deſſeins
Prennent des mouvemens plus réglez et plus ſains.
Souffrez que, pour pleurer mes actions brutales,
Je faſſe ma retraite avecque les vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'eſtre au jour
Se puiſſe renfermer en leur ſacré ſéjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après m'eſtre obligée,
Ce ſeroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrétez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fuſſes-tu mille fois encor plus mépriſable,
Ma faveur va te rendre aſſez conſidérable
Pour t'acquérir icy mille inclinations.
Outre l'attrait puiſſant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois et qui me doit la vie;
Fay-le voir, cher Clitandre, et tourne ton deſir

Du coſté que ton prince a voulu te choiſir,
Réüny mes faveurs t'uniſſant à Doriſe.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon eſprit ſe diviſe,
Puiſqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penſers qui ne ſont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, et je tiens tes penſées
Vers un ſi beau ſujet d'autant mieux adreſſées
Que je luy veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taiſez-vous : j'aperçoy noſtre bleſſé qui vient.

SCÉNE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLÉON, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE.

Au comble de tes vœux, ſeur de ton mariage,
N'és-tu point ſatisfait? Que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, Sire, et, pour remercimens,
Nous offrir l'un et l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut ſur toy quelque choſe
Et ſi ma volonté de la tienne diſpoſe,
Embraſſe un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'huy la trahiſon des ſiens.
Le prince heureuſement l'a ſauvé du ſupplice;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avoient juré ta mort :
Le ſuborneur depuis n'a pas eu meilleur ſort;
Et, ce traiſtre à préſent tombé ſous ma puiſſance,
Clitandre fait trop voir quelle eſt ſon innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le ſçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et ſi peu que j'avois prés de vous de crédit
Je l'employay deſlors contre voſtre colére.

A Clitandre.

En moy doresnavant faites état d'un frére.

CLITANDRE *à Rosidor.*

En moy d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE *à Caliste.*

Si le pardon du roy me peut donner le vostre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah! ma sœur, tu me prens pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéry termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Taschera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, et que je veux,
A qui pour réparer sa faute criminelle
Je défens desormais de se montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en mesme jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquiéme et dernier acte.





EXAMEN DE CLITANDRE

Un voyage que je fis à Paris pour voir le ſuccès de *Mélite*, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt et quatre heures. C'étoit l'unique régle que l'on connûſt en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blaſmoient de peu d'effets, et de ce que le stile en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette cenſure par une espéce de bravade, et montrer que ce genre de piéces avoit les vrayes beautez de théatre, j'entrepris d'en faire une réguliére (c'est à dire dans ces vingt et quatre heures) pleine d'incidens, et d'un stile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout; en quoy je réuſſis parfaitement[1]. Le stile en eſt véritablement plus fort que celuy de l'autre, mais c'eſt tout ce qu'on y peut trouver de ſupportable. Il eſt meſlé de pointes, comme dans cette premiére, mais ce n'étoit pas alors un ſi grand vice dans le choix des penſées, que la ſcéne en dûſt eſtre entiérement purgée. Pour la constitution, elle eſt ſi deſordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui ſont les prémiers acteurs. Roſidor et Caliste ſont ceux qui le paroiſſent le plus par l'avantage de leur caractére, et de leur amour mutüel; mais leur action finit dès le prémier acte avec leur péril, et ce qu'ils

1. Nous avons déjà dit, avec détails, pages 13 et 14 de l'*Histoire de Corneille*, que ce dire de l'auteur ne pouvait, suivant nous, être considéré comme sérieux, et qu'au contraire Corneille eut très-longtemps la meilleure opinion de *Clitandre*. Nous sommes revenu précédemment sur ce sujet, page 97.

diſent au troiſiéme et au cinquiéme ne fait que montrer leurs viſages, attendant que les autres achévent. Pymante et Doriſe y ont le plus grand employ, mais ce ne ſont que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont meſme le prémier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui ſemble tourner le nœud de la piéce, puisque les prémiéres actions vont à le faire coupable, et les derniéres à le justifier, n'en peut eſtre qu'un héros bien ennuyeux, qui n'eſt introduit que pour déclamer en priſon, et ne parle pas meſme à cette maîtreſſe, dont les dédains ſervent de couleur à le faire paſſer pour criminel. Tout le cinquiéme acte languit comme celuy de Mélite après la concluſion des épiſodes, et n'a rien de ſurprenant, puisque dès le quatriéme on devine tout ce qui doit arriver, horſmis le mariage de Clitandre avec Doriſe, qui eſt encore plus étrange que celuy d'Éraste, et dont on n'a garde de ſe défier.

Le roy et le prince ſon fils y paroiſſent dans un employ fort au-deſſous de leur dignité. L'un n'y eſt que comme juge, et l'autre comme confident de ſon favory. Ce defaut n'a pas accoûtumé de paſſer pour defaut, auſſi n'eſt-ce qu'un ſentiment particulier dont je me ſuis fait une régle, qui peut-eſtre ne ſemblera pas déraiſonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roy, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et généralement un homme d'authorité, peut paroiſtre ſur le théatre en trois façons : comme roy, comme homme, et comme juge; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois enſemble. Il paroiſt comme roy ſeulement, quand il n'a intéreſt qu'à la conſervation de ſon troſne, ou de ſa vie qu'on attaque pour changer l'État, ſans avoir l'esprit agité d'aucune paſſion particuliére; et c'eſt ainſi qu'Auguste agit dans *Cinna*, et Phocas dans *Héraclius*. Il paroiſt comme homme ſeulement, quand il n'a que l'intéreſt d'une paſſion à ſuivre, ou à vaincre, ſans aucun péril pour ſon État; et tel eſt Grimoald dans les trois premiers

actes de *Pertharite*, et les deux reines dans *Don Sanche*. Il ne paroiſt enfin que comme juge, quand il eſt introduit ſans aucun intereſt pour ſon État, ny pour ſa perſonne, ny pour ſes affections, mais ſeulement pour régler celuy des autres, comme dans ce poëme et dans *le Cid*, et on ne peut deſavoüer qu'en cette derniére posture il remplit aſſez mal la dignité d'un ſi grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres maniéres. Auſſi on ne le donne jamais à repréſenter aux meilleurs acteurs, mais il faut qu'il ſe contente de paſſer par la bouche de ceux du ſecond ou du troiſiéme ordre. Il peut paroiſtre comme roy et comme homme tout à la fois, quand il a un grand intereſt d'État, et une forte paſſion tout enſemble à ſoutenir, comme Antiochus dans *Rodogune*, et Nicoméde dans la tragédie qui porte ſon nom; et c'eſt à mon avis la plus digne maniére, et la plus avantageuſe de mettre ſur la ſcéne des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'eſtre repréſentez par les prémiers acteurs. Il ne me vient point d'éxemple en la mémoire où un roy paroiſſe comme homme et comme juge, avec un intereſt de paſſion pour luy, et un ſoin de régler ceux des autres, ſans aucun péril pour ſon État : mais pour voir les trois maniéres enſemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans *Polyeucte*, et l'autre dans *Théodore*. Je dis aucunement, parce que la tendreſſe que l'un a pour ſon gendre, et l'autre pour ſon fils, qui eſt ce qui les fait paroiſtre comme hommes, agit ſi foiblement, qu'elle ſemble étouffée ſous le ſoin qu'a l'un et l'autre de conſerver ſa dignité, dont ils font tous deux leur capital, et qu'ainſi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paroiſſent que comme gouverneurs qui craignent de ſe perdre, et comme juges qui, par cette crainte dominante, condamnent, ou plûtoſt s'immolent ce qu'ils voudroient conſerver.

Les monologues ſont trop longs et trop fréquents en

cette piéce : c'étoit une beauté en ce temps là; les comédiens les ſouhaitoient, et croyoient y paroiſtre avec plus d'avantage. La mode a ſi bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun, et vous n'en trouverez point dans *Pompée, la Suite du Menteur, Théodore* et *Pertharite*, ny dans *Héraclius, Andromède, Oedipe* et *la Toiſon d'Or,* à la réſerve des ſtances.

Pour le lieu, il a encor plus d'étenduë, ou ſi vous voulez ſouffrir ce mot, plus de libertinage icy, que dans *Mélite :* il comprend un chaſteau d'un roy avec une foreſt voiſine, comme pourroit eſtre celuy de Saint Germain, et eſt bien éloigné de l'éxactitude que les ſévéres critiques y demandent.



LA VEFVE

COMÉDIE[1]

— 1634 —

1. Cette pièce, représentée au commencement de 1634, fut imprimée immédiatement. Le privilége du roi est du 9 mars et l'achevé d'imprimer du 13 du même mois. Dans l'édition originale (A Paris chez François Targa, in-8), elle a pour titre · *La Vefve ou le Traistre trahy, comédie.* Dès 1644 le second titre avait disparu.

Corneille, en imprimant cette comédie, se laissa aller pour cette seule fois à une mode à laquelle il ne se sacrifia plus ensuite, celle de faire précéder son ouvrage de pièces diverses composées par des poëtes amis pour célébrer le succès de l'auteur. *La Veuve* est précédée de vingt-six hommages de ce genre. On en compte soixante-neuf en tête des *Chevilles de Maître Adam*, 1644, in-4, et soixante-dix-sept en tête de *La Lyre du jeune Apollon ou la Muse naissante du petit de Beauchasteau*, 1657, in-4. Molière s'est ri de cet usage dans la Préface des *Précieuses ridicules.* — Nous reproduisons après l'avis *Au Lecteur* les vingt-six pièces admises par Corneille dans son édition originale.



A MADAME

DE LA MAISONFORT[1].

Madame,

Le bon accueil qu'autrefois cette *Vefve* a receu de vous l'oblige à vous en remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de voſtre protection. Étant expoſée aux coups de l'envie et de la médiſance, elle n'en peut trouver de plus aſſeurée que celle d'une perſonne ſur qui ces deux monſtres n'ont jamais eu de priſe. Elle espére que vous ne la méconnoiſtrez pas, pour eſtre dépouillée de tous autres ornemens que les ſiens, et que vous la traiterez auſſi bien qu'alors que la grace de la repréſentation la mettoit en ſon jour. Pourveu qu'elle vous puiſſe divertir encore une heure, elle eſt trop contente, et ſe bannira ſans regret du théatre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle eſt honteuſe de vous reſſembler ſi peu, et a de grands ſujets d'appréhender qu'on ne l'accuſe de peu de jugement de ſe présenter devant vous, dont les perfections la feront paroiſtre d'autant plus imparfaite; mais quand elle conſidére qu'elles ſont en un ſi haut point, qu'on n'en peut avoir de légéres teintures ſans des priviléges tout particuliers

1. Élisabeth d'Estampes, veuve (dès 1630) de Louis de La Châtre, baron de La Maisonfort, maréchal de France. Elle ne se remaria pas, et mourut le 14 septembre 1654.

du ciel, elle ſe raſſure entiérement, et n'oſe plus craindre qu'il ſe rencontre des esprits aſſez injustes pour lui imputer à defaut le manque des choſes qui ſont au-deſſus des forces de la nature. En effet, Madame, quelque difficulté que vous faſſiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnoiſſiez en vous-meſme, ou que vous ne vous connoiſſiez pas, puisqu'il eſt tout vray que des vertus et des qualités ſi peu communes que les voſtres ne ſauroient avoir d'autre nom. Ce n'eſt pas mon deſſein d'en faire icy les éloges; outre qu'il ſeroit ſuperflu de particulariſer ce que tout le monde ſait, la baſſeſſe de mon discours profaneroit des choſes ſi relevées. Ma plume eſt trop foible pour entreprendre de voler ſi haut; c'eſt aſſez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence, que je ſerai toute ma vie,

Madame,

Voſtre très-humble et très-obéyſſant ſerviteur,

Corneille.





AU LECTEUR

Si tu n'és homme à te contenter de la naïfveté du stile et de la ſubtilité de l'intrique, je ne t'invite point à la lecture de cette piéce : ſon ornement n'eſt pas dans l'éclat des vers. C'eſt une belle choſe que de les faire puiſſans et majestueux : cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour le moins les éblouit; mais il faut que les ſujets en faſſent naiſtre les occaſions; autrement c'eſt en faire parade mal à propos, et, pour gagner le nom de poëte, perdre celuy de judicieux. La comédie n'eſt qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits conſiste en la reſſemblance. Sur cette maxime, je taſche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diroient vraiſemblablement en leur place ceux qu'ils repréſentent, et de les faire discourir en honneſtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'eſt qu'aux ouvrages où le poëte parle qu'il faut parler en poëte; Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laiſſe pas d'avoir bien écrit. Icy donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une proſe rimée, peu de ſcénes toutesfois sans quelque raiſonnement aſſez véritable, et partout une conduite aſſez industrieuſe. Tu y reconnoiſtras trois ſortes d'amours auſſi extraordinaires au théatre qu'ordinaires dans le monde; celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la meſme Doris avec Florange, qui ne paroiſt point. Le plus beau de leurs entretiens eſt en équivoques, et en propositions dont ils te laiſſent les conſéquences à tirer. Si tu en pénétres bien le ſens, l'artifice ne t'en déplaira point.

Pour l'ordre de la piéce, je ne l'ay mis ny dans la ſévérité des régles, ny dans la liberté, qui n'eſt que trop ordinaire ſur le théatre françois : l'une eſt trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui prend quelqueſfois tout un ſiécle pour la durée de ſon action, et toute la terre habitable pour le lieu de la ſcéne. Cela ſent un peu trop ſon abandon, meſſéant à toute ſorte de poëme, et particuliérement aux dramatiques, qui ont toûjours été les plus réguliers. J'ay donc cherché quelque milieu pour la régle du temps, et me ſuis perſuadé que la comédie étant diſpoſée en cinq actes, cinq jours conſécutifs n'y ſeroient point mal employés. Ce n'eſt pas que je mépriſe l'antiquité; mais comme on épouſe malaiſément des beautés ſi vieilles, j'ai cru lui rendre aſſez de respects de luy partager mes ouvrages; et de ſix piéces de théatre qui me ſont échapées [1], en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite; je n'ay point fait de conscience d'allonger un peu les vingt et quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce ſont deux régles que j'obſerve inviolablement; mais j'interprète la derniére à ma mode; et la premiére, tantoſt je la reſſerre à la ſeule grandeur du théatre, et tantoſt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette piéce. Je l'ay pouſſée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt et quatre heures; mais bien que j'en puiſſe trouver de bons garands et de grands exemples dans les vieux et nouveaux ſiécles, j'estime qu'il n'eſt que meilleur de ſe paſſer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliqueray davantage ſur ces matiéres; mais il faut attendre l'occaſion d'un plus grand volume : cette préface n'eſt déja que trop longue pour une comédie.

1. En mars 1634, quand Corneille écrivait ceci, il avait déjà fait représenter *Mélite*, *Clitandre* et *la Veuve*, et tenait à la disposition des comédiens *la Galerie du Palais*, *la Servante* et *la Place-Royale*, comédies dont les deux premières furent représentées dans la même année que *la Veuve*, et la dernière en 1635, au commencement de l'année sans doute.



ARGUMENT

Alcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste, son particulier amy, de peur qu'il ne s'en aperçeut, feint d'aimer sa sœur Doris, qui, ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange, que sa mére lui propose. Ce faux amy, sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisoit ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la ménent ensemble à un chasteau de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentimens de son amy, fait rompre le mariage de Florange : sur quoy Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, et rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avoit toûjours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avoit mesme facilité l'enlévement de sa maîtresse; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide : de sorte que, ramenant Clarice à Philiste, il obtient de luy en récompense sa sœur Doris.



POUR

LA VEFVE DE MONSIEUR CORNEILLE [1].

AUX DAMES.

Le ſoleil eſt levé, retirez-vous, étoiles;
Remarquez ſon éclat à travers de ſes voiles;
Petits feux de la nuit qui luiſez en ces lieux,
Souffrez le meſme affront que les astres des cieux.
Orgueilleuses beautez que tout le monde estime,
Qui prenez un pouvoir qui n'eſt pas légitime,
Clarice vient au jour; voſtre lustre s'éteint;
Il faut céder la place à celuy de ſon teint,
Et voir dedans ces vers une double merveille :
La beauté de la Vefve, et l'esprit de Corneille.

DE SCUDÉRY.

1. Il y a parmi les poëtes dont les noms suivent des auteurs bien connus, comme Scudéry, Mairet, Rotrou, Du Ryer, Boisrobert, D'Ouville, Claveret, sur lesquels nous avons dit, dans l'*Histoire de Corneille*, ce que nous n'avons plus par conséquent à redire ici.

Il y a ensuite des anonymes que l'on ne saurait aujourd'hui découvrir et que personne sans doute n'a jamais eu envie de chercher.

Il y a enfin d'autres rimeurs qui sont demeurés aussi inconnus, tout en s'étant nommés : Guérente, Pilastre, de Canon, Burnel, Marcel, Voille, Beaulieu. Voille se dit un des plus intimes amis de Corneille. Il devait y avoir là plus d'un Rouennais. Du Petit-Val doit être Raphael Du Petit-Val, libraire de Rouen, dont on trouve des vers en tête de plus d'un ouvrage de Béroalde de Verville. De Marbeuf était maître des forêts au Pont-de-l'Arche et s'est montré rude poëte dans : *Recueil des vers de M. de Marbeuf, chevalier, sieur de Sahurs*, Rouen, David Du Petit-Val, 1628, in-8. Villeneuve était également en commerce poétique avec Guillaume Colletet (voir *les Divertissements de Colletet*, 1631, p. 38). Enfin J. Collardeau est évidemment Julien Collardeau, de Fontenay-le-Comte, qui débuta par être poëte latin et dont les meilleurs vers français sont dans son poëme *la Description de Richelieu*.

A MONSIEUR CORNEILLE.

poëte comique, sur sa *Vefve.*

ÉPIGRAMME.


are écrivain de noſtre France,
Qui, le premier des beaux esprits,
As fait revivre en tes écrits
L'esprit de Plaute et de Térence,
Sans rien dérober des douceurs
De Mélite ny de ſes ſœurs,
O Dieu! que ta Clarice eſt belle,
Et que de vefves à Paris
Souhaiteroient d'eſtre comme elle,
Pour ne pas manquer de maris!

MAIRET.

A MONSIEUR CORNEILLE,

SUR SA CLARICE.


orneille que ta Vefve a des charmes puiſ-
ſans! [nocens,
Ses yeux remplis d'amour, ſes discours in-
Joints à ſa majesté plus divine qu'humaine,
Paroiſſent au théatre avec tant de ſplendeur
Que Mélite, admirant cette belle germaine,
Confeſſe qu'elle doit hommage à ſa grandeur.
Mais ce n'eſt point aſſez; ſa parlante peinture,
A tant de reſſemblance avecque la nature
Qu'en liſant tes écrits l'on croit voir des amans
Dont la mourante voix naïſvement propoſe
Ou l'extreſme bon-heur, ou les rudes tourmens,
Qui furent le ſubjet de leur métamorphoſe.
Fay la donc imprimer, fay que ſa déité
Jour et nuit entretienne avecque privauté

Ceux qui n'ont le moyen de la voir au théatre :
Car, ſi Mélite a pleu par ſes divins appas,
Tout le monde ſera de Clarice idolatre,
Qui jouit de beautez que Mélite n'a pas.

GUÉRENTE.

MADRIGAL

pour la comédie de *la Vefve* de Monsieur Corneille.

A CLARICE.


larice, la plus douce veine
Qui ſçache le métier des vers
Donne un portrait à l'univers
De tes beautés et de ta peine ;
Et les traits du pinceau qui te font admirer
Te dépeignent au vif ſi constante et ſi belle,
Que ce divin portrait, bien que tu ſois mortelle,
Demande des autels pour te faire adorer.

J. G. A. E. P.

A MONSIEUR CORNEILLE.

ÉLÉGIE.


our te rendre justice autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, et ne puis plus me taire.
Juge de ton mérite, à qui rien n'eſt égal
Par la confeſſion de ton propre rival.
Pour un meſme ſujet, meſme deſir nous preſſe ;
Nous pourſuivons tous deux une meſme maitreſſe.
La gloire, cet objet des belles volontez,
Préſide également deſſus nos libertez ;
Comme toy je la ſers, et perſonne ne doute
Des veilles et des ſoins que cette ardeur me couſte.
Mon espoir touteſfois eſt décreu chaque jour
Depuis que je t'ay veu prétendre à ſon amour.

Je n'ay point le thréſor de ces douces paroles
Dont tu luy fais la cour et dont tu la cajolles;
Je voy que ton esprit, unique dans ſon art,
A des naïfvetez plus belles que le fard,
Que tes inventions ont des charmes étranges,
Que leur moindre incident attire des louanges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'eſt plus d'estime égale à ton renom.
Depuis, ma muſe tremble et n'eſt plus ſi hardie;
Une jalouſe peur l'a longtemps refroidie,
Et depuis, cher rival, je ſerois rebuté
De ce bruit ſpécieux dont Paris m'a flatté,
Si cet ange mortel qui fait tant de miracles,
Et dont tous les discours paſſent pour des oracles,
Ce fameux cardinal, l'honneur de l'univers,
N'aimoit ce que je fais et n'écoutoit mes vers.
Sa faveur m'a rendu mon humeur ordinaire;
La gloire où je prétens eſt l'honneur de luy plaire,
Et luy seul réveillant mon génie endormy
Eſt cauſe qu'il te reste un ſi foible ennemy.
Mais la gloire n'eſt pas de ces chastes maîtreſſes
Qui n'oſent en deux lieux répandre leurs careſſes;
Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille amans ſans en faire un jaloux.
Tel je te ſçay connoiſtre et te rendre justice,
Tel on me voit partout adorer ta Clarice.
Auſſi rien n'eſt égal à ſes moindres attraits;
Tout ce que j'ay produit céde à ses moindres traits;
Toute vefve qu'elle eſt, de quoy que tu l'habilles,
Elle ternit l'éclat de nos plus belles filles.
J'ay veu trembler Silvie, Amaranthe et Filis,
Céliméne a changé, ſes attraits ſont paſlis;
Et tant d'autres beautez que l'on a tant vantées
Si toſt qu'elle a paru ſe ſont épouvantées.
Adieu; fais nous ſouvent des enfans ſi parfaits,
Et que ta bonne humeur ne ſe laſſe jamais.

De Rotrou.

A MONSIEUR CORNEILLE.


e mille adorateurs Mélite eſt pourſuivie ;
Ses autres belles ſœurs le ſont égalemenť;
Clarice, quoy que vefve, a ſurmonté l'envie
Et fait de tout le monde un party ſeulement.

C. B.

A MONSIEUR CORNEILLE

sur sa *Vefve.*

ÉPIGRAMME.


a Veſve s'eſt aſſez cachée,
Ne crain pas de la mettre au jour ;
Tu ſais bien qu'elle eſt recherchée
Par les mieux ſenſez de la cour.
Déja des plus grands de la France,
Dont elle eſt l'heureuſe espérance,
Les cœurs luy ſont aſſujettis,
Et leur amour eſt une preuve
Qu'une ſi glorieuſe vefve
Ne peut manquer de bons maris.

Du Ryer, pariſien.

AU MESME,

PAR LE MESME.


ue pour louer ta belle Vefve,
Chacun de ſon esprit donne une riche preuve,
Qu'on voye en cent façons ſes mérites [tracez ;
Pour moy, je penſe dire aſſez
Quand je dy de cette merveille
Qu'elle eſt ſœur de Mélite et fille de Corneille.

A MONSIEUR CORNEILLE.


elle Vefve adorée,
Tu n'es pas demeurée [tes ans;
Sans ſupports et ſans gloire à la fleur de
Puiſque ton cher Corneille
A ta conduite veille
Tu ne peux redouter les traits des médiſans.

BOIS-ROBERT.

A MONSIEUR CORNEILLE

SUR SA VEFVE.


ette belle Clarice à qui l'on porte envie
Peut-elle eſtre ta Vefve et que tu ſois en vie?
Quel accident étrange à ton bon-heur eſt [joint?
Si jamais un autheur a vécu par ſon livre,
En dépit de l'envie elle te fera vivre,
Elle ſera ta Vefve et tu ne mourras point.

D'OUVILLE.

A MONSIEUR CORNEILLE

ſur ſa *Vefve.*

ÉPIGRAMME.


a Renommée eſt ſi ravie
Des mignardiſes de tes vers,
Qu'elle chante par l'univers
L'immortalité de ta vie.
Mais elle te trompe en un point
Et voici comme je l'épreuve:
Un homme qui ne mourra point
Ne peut jamais faire une vefve.
Quoy que chacun en ſoit d'accord,
Il faut bien que du ciel ce beau renom te vienne,

Car je ſçay que tu n'es pas mort,
Et toutefſois j'adore et recherche la tienne.
CLAVERET.

MADRIGAL

DU MESME.

Philiste en ſes amours a dû craindre un rival,
Puisque ſa vefve eſt la copie
De ce charmant original
A qui ta plume la dédie [1].
Ton bel art nous peint l'une adorable à la cour;
La nature a fait l'autre un miracle d'amour;
Je ſçay bien que l'on nous figure
L'art moins parfait que la nature,
Mais, laiſſant ces raiſons à part,
Je ne ſçay qui l'emporte, ou la nature ou l'art.
Ta Vefve toutefſois par ſa douceur extreſme
Sçait ſi bien celuy de charmer,
Qu'à la voir on la peut nommer
Un original elle-meſme,
Et toutes deux de raviſſans accords
D'un bel esprit et d'un beau corps.

A MONSIEUR CORNEILLE

SUR L'IMPRESSION DE SA VEFVE.



La vefve qui n'a d'autres ſoins
Que de ſe tenir enfermée,
Et de qui l'on parle le moins,
Eſt plus chaste et plus estimée.
Mais celle que tu mets au jour
Accroiſt ſon lustre et noſtre amour,
Alors qu'elle ſe communique;
Bien loin de la faire blaſmer,
Tant plus elle ſe rend publique
Plus elle ſe fait estimer.
J. COLLARDEAU.

1. Madame de La Maisonfort. Voir page 174 et note.

POUR LA VEFVE

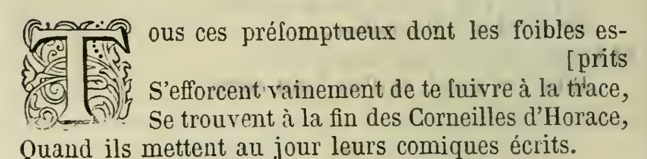
DE MONSIEUR CORNEILLE.

Bien que les amours des filles
Soient vives et ſans fard, floriſſantes, gentilles, [mans,
Et que le pucelage ait des goûts ſi char-
Cette Vefve, en dépit d'elles,
Va poſſéder plus d'amans
Qu'un million de pucelles.

L. M. P.

A MONSIEUR CORNEILLE.

SONNET.



Tous ces préſomptueux dont les foibles es- [prits
S'efforcent vainement de te ſuivre à la trace,
Se trouvent à la fin des Corneilles d'Horace,
Quand ils mettent au jour leurs comiques écrits.

Ce ſtyle familier non encore entrepris
Ny connu de perſonne, a de ſi bonne grace
Du théatre françois changé la vieille face
Que la ſcéne tragique en a perdu le prix.

Saint-Amant, ne crains plus d'advouer ta patrie,
Puisque ce Dieu des vers eſt né dans la Neustrie
Qui, pour ſe rendre illustre à la postérité,

Accomplit en nos jours l'incroyable merveille
De cet oiſeau fameux parmy l'antiquité,
Nous donnant un phœnix ſous le nom de Corneille.

Du Petit-Val.

A MONSIEUR CORNEILLE.

SONNET.


élite, qu'un miracle a fait venir des cieux,
Les cœurs charmés à ſoy comme l'aymant attire;
Mais c'eſt avec raiſon que tout le monde [admire
La Vefve qui n'a pas moins d'attraits dans les yeux.

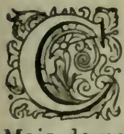
Faire parler les rois le langage des Dieux,
Faire régner l'amour, accroiſtre ſon empire,
Peindre avec tant d'adreſſe un gracieux martire,
Fermer ſi puiſſamment la bouche aux envieux;

Faire honneur à ſon temps, enſeigner à noſtre age
A polir doucement ſon vers et ſon langage,
Corneille, c'eſt aſſez pour avoir des lauriers

Deſſus le mont sacré, touſjours tranquille et calme;
Mais, pour dire en un mot, de venir des derniers
Et les ſurpaſſer tous, c'eſt emporter la palme.

AU MESME.

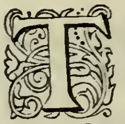
SIXAIN.


e n'eſt rien d'avoir peint une vierge beauté,
Mélite, vray portrait de la divinité.
La grace de l'objet embellit la peinture
Et conduit le pinceau qui ne s'égare pas;
Mais de peindre une Vefve avec autant d'appas,
C'eſt un effet de l'art qui paſſe la nature.

PILASTRE, advocat en parlement.

A MONSIEUR CORNEILLE.

ÉPIGRAMME.


oy que le Parnaſſe idolatre,
Et dont le vers doux et coulant
Ne fait point voir ſur le théatre
Les effets d'un bras violent,
Esprit de qui les rares veilles
Tous les ans font voir des merveilles
Au-deſſus de l'humain pouvoir,
Reçoy ces vers dont VILLENEUVE,
Ravy des beautez de ta Vefve,
A fait hommage à ton ſçavoir.

A MONSIEUR CORNEILLE.


orneille, je ſuis amoureux
De ta Vefve et de ta Mélite,
Et leurs beautez et leur mérite
Font naiſtre tes vers et mes feux.
Je veux que l'une ſoit pucelle ;
L'autre icy me ſemble ſi belle
Qu'elle captive mes esprits,
Et ce qui m'en plaiſt davantage
C'eſt que les traits de ſon viſage
Viennent de ceux de tes écrits.

DE MARBEUF.

A MONSIEUR CORNEILLE

ſur ſa *Vefve.*

SIXAIN.

On vante les exploits de ces mains valeureuſes
Qui font dans les combats des vefves malheureuſes,
Mais j'estime, pour moy, qu'il t'eſt plus glorieux
D'avoir fait en nos cours une Vefve ſans larmes,
Et que l'on ne ſçauroit, ſans t'eſtre injurieux,
Donner moins de lauriers à tes vers qu'à leurs armes.

De Canon.

A MONSIEUR CORNEILLE.

ſur ſa *Vefve.*

SONNET.

Corneille, que ta Vefve eſt pleine de beauté!
Que tu l'as d'ornemens et de grace pourveuë!
Le plaiſir de la voir tous mes ſens diminuë,
Et trahir tant d'appas ce ſeroit lacheté.

Quoy que puiſſe à nos yeux offrir la nouveauté,
Rien ne les peut toucher à l'égal de ſa veuë;
Il n'eſt point de mortel, après l'avoir connuë,
Qui ſe puiſſe vanter d'avoir ſa liberté.

Admire le pouvoir qu'elle a ſur mon esprit,
Ne cherche point le nom de celui qui t'écrit,
Qui jamais ne connut Apollon ny ſa lyre.

Ton mérite l'oblige à te donner ces vers
Et la douceur des tiens le force de te dire
Qu'il n'eſt rien de ſi beau dedans tout l'univers.

L. N.

A MONSIEUR CORNEILLE

EN FAVEUR DE SA VEFVE.


orneille, que ton chant eſt doux!
Que ta plume a trouvé de gloire!
Il n'eſt plus d'esprit parmy nous
Dont tu n'emportes la victoire.
Ce que tu feins a tant d'attraits
Que les ouvrages plus parfaits
N'ont rien d'égal à ſon mérite,
Et la Vefve que tu fais veoir,
Plus raviſſante que Mélite,
Monſtre l'excez de ton ſçavoir.

BURNEL.

A MONSIEUR CORNEILLE.


larice eſt ſans doute ſi belle
Que Philiste n'a le pouvoir
De gouſter le bien de la voir,
Sans devenir amoureux d'elle.
Ses discours me font estimer
Qu'on a plus de gloire à l'aimer
Que de raiſon à s'en défendre,
Et que les Argus les plus grands,
Pour y trouver de quoy reprendre,
N'ont point d'yeux aſſez pénétrans.

Apollon, qui, par ſes oracles,
A plus d'éclat qu'il n'euſt jamais,
Tient ſur les deux ſacrez ſommets
Tes vers pour autant de miracles;
Et les plaiſirs que les neuf ſœurs
Trouvent dans les rares douceurs
Que parfaitement tu leur donnes,
Sont purs témoignages de foy
Qu'au partage de leurs couronnes
La plus digne ſera pour toy.

MARCEL.

A MONSIEUR CORNEILLE.

sur sa *Vefve*.

STANCES.


ivin esprit, puissant génie,
Tu vas produire en moy des miracles divers;
Je n'ay jamais donné de louange infinie,
Et je ne croyois plus pouvoir faire de vers.

Il te falloit pour m'y contraindre,
Faire une belle Vefve et luy donner des traits
Dont mon cœur amoureux peut se laisser atteindre;
L'amour me fait rimer et louër ses attraits.

Digne sujet de mille flames
Incomparable Vefve, ornement de ce temps,
Tu vas mettre du trouble et du feu dans les ames,
Faisant moins d'ennemis que de cœurs inconstans.

Qui vit jamais tant de merveilles?
Mes sens sont aujourd'huy l'un de l'autre envieux;
Ton discours me ravit l'ame par les oreilles,
Et ta beauté la veut arracher par les yeux.

Quand on te voit, les plus barbares
A tes charmes sans fard et tes naïfs appas
Donneroient mille cœurs, et des choses plus rares
S'ils en pouvoient avoir, pour ne te perdre pas.

Lorsqu'on t'entend, les plus critiques
Remarquent tes discours et font tous un serment
De les faire observer pour des loix authentiques,
Et de condamner ceux qui parlent autrement.

Cher amy, pardon si ma muse,
Pour plaire à mon amour manque à nostre amitié;
Donnant tout à ta fille, elle a bien cette ruse
De juger que tu dois en avoir la moitié.

Prens donc en gré tant de franchiſe,
Et ne t'étonne pas ſi ceci ne vaut rien :
Par ſon deſordre ſeul tu ſçauras ma ſurpriſe ;
Un cœur qui ſçait aymer ne s'exprime pas bien.

Il me ſuffit que je me treuve
Dans ce rang qui n'eſt pas à tout chacun permis,
Des humbles ſerviteurs de ton aimable Veſve,
Et de ceux que tu tiens pour tes meilleurs amis.

VOILLE.

STANCES

SUR LES OEUVRES DE MONSIEUR CORNEILLE.



Corneille, occupant nos eſprits,
Fais voir par ces divins écrits
Que nous vivions dans l'ignorance,
Et je croy que tout l'univers
Sçaura bien-toſt que noſtre France
N'a que toy ſeul qui fais des vers.

La nature tout à loiſir
A pris un extreſme plaiſir
A créer ta veine animée,
Et, parlant ainſi que les Dieux,
Le temps veut que la renommée
T'aille publier en tous lieux.

Apollon forma ton eſprit
Et d'un ſoin merveilleux t'apprit
Le moyen de charmer les hommes;
Il t'a rendu par ſon métier
L'oracle du ſiécle où nous ſommes,
Comme ſon unique héritier.

BEAULIEU.

A LA VEFVE DE MONSIEUR CORNEILLE.

SONNET.

Clarice, un temps ſi long ſans te monſtrer au jour
M'a fait appréhender que le deuil du vefvage,
Ayant terny l'éclat des traits de ton viſage,
T'empeſchaſt d'établir parmy nous ton ſéjour.

Mais tant de grands esprits, ravis de ton amour,
Parlent de tes appas dans un tel avantage
Qu'après eux tout l'orgueil des beautez de cet age
Doit tirer vanité de te faire la cour.

Parois donc librement, ſans craindre que tes charmes
Te ſuscitent encor de nouvelles alarmes,
Expoſée aux efforts d'un ſecond raviſſeur,

Puisque, de la façon que tu te fais paroiſtre,
Chacun ſans t'offenſer peut ſe rendre ton maiſtre
Comme depuis un an chacun l'est de ta ſœur.

A. C.

ACTEURS

PHILISTE, amant de Clarice.
ALCIDON, amy de Philiste et amant de Doris.
CÉLIDAN, amy d'Alcidon et amoureux de Doris.
CLARICE, vefve d'Alcandre et maîtreſſe de Philiste.
CHRYSANTE, mére de Doris.
DORIS, ſœur de Philiste.
LA NOURRICE de Clarice.
GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris.
LYCAS, domestique de Philiste.
POLIMAS, DORASTE, LISTOR, } Domestiques de Clarice.

La ſcéne eſt à Paris.



LA VEFVE

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER

SCÉNE I.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a ſa méthode,
Mais la tienne pour moy ſeroit trop incom-
[mode,
Mon cœur ne pourroit pas conſerver tant de
S'il falloit que ma bouche en témoignaſt ſi peu. [feu
Depuis près de deux ans tu bruſles pour Clarice,
Et plus ton amour croiſt, moins elle en a d'indice,
Il ſemble qu'à languir tes deſirs ſont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit eſpéres-tu de ta perſévérance
A la traiter toûjours avec indifférence ?
Auprès d'elle aſſidu, ſans luy parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour ?

PHILISTE.

Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton eſpoir qui te flate en vain ſe l'imagine,

Clarice avec raiſon prend pour ſtupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-eſtre, mais enfin, vois-tu qu'elle me fuye?
Qu'indifférent qu'il eſt, mon entretien l'ennuye?
Que je luy ſois à charge, et, lors que je la voy,
Qu'elle uſe d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en ſoucy quelle en ſera la ſuite,
Appren comme l'amour doit régler ſa conduite.
Auſſi-toſt qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir noſtre ſervice au hazard d'un mépris,
Et, nous abandonnant à nos brusques ſaillies,
Au lieu de noſtre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer ſur l'heure un dédain éclatant,
Il n'eſt ſi mal-adroit qui n'en fiſt bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on ſe déclare;
Noſtre ſubmiſſion à l'orgueil la prépare :
Luy dire incontinent ſon pouvoir ſouverain,
C'eſt mettre à ſa rigueur les armes à la main.
Uſons pour eſtre aimez d'un meilleur artifice,
Et, ſans luy rien offrir, rendons-luy du ſervice;
Réglons ſur ſon humeur toutes nos actions;
Réglons tous nos deſſeins ſur ſes intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantiſe
Comme inſenſiblement elle ſe trouve priſe.
C'eſt par là que l'on ſéme aux dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas;
Leur haine envers l'amour pourroit eſtre un prodige,
Que le ſeul nom les choque, et l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché ſous ce rideau.
Ne parler point d'amour! pour moy, je me défie
Des fantasques raiſons de ta philoſophie;
Ce n'est pas là mon jeu. Le joly paſſe-temps,
D'eſtre auprès d'une dame et cauſer du beau temps,
Luy jurer que Paris eſt toûjours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'aſſez bons vers,

Qu'Aglante avec Philis dans un mois ſe marie!
Change, pauvre abuſé, change de batterie,
Conte ce qui te méne, et ne t'amuſe pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma maîtreſſe,
Si je n'euſſe employé que la commune adreſſe,
Puisqu'inégal de biens et de condition
Je ne pouvois prétendre à ſon affection.

ALCIDON.

Mais ſi tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puisqu'ainſi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid ſilence et l'inégalité
S'oppoſent tout enſemble à ta témérité.

PHILISTE.

Croy que de la façon dont j'ay ſçeu me conduire
Mon ſilence n'eſt pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'eſt plus permis de douter de ſa foy.
Mes ſoupirs et les ſiens ſont un ſecret langage,
Par où ſon cœur au mien à tous momens s'engage :
Des coups d'œil languiſſans, des ſoùris ajustez,
Des penchemens de teſte à demy concertez,
Et mille autres douceurs, aux ſeuls amans connuës,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nuës,
Nous ſont de bons garands d'un feu qui chaque jour[1]...

1. Au lieu de ces cinq derniers vers, on lit, dans toutes les éditions de 1634 à 1654 inclusivement, les treize vers qui suivent :

Nos vœux, quoyque muets, s'entendent aiſément,
Et quand quelques baiſers ſont deus par compliment...

ALCIDON.

Je m'imagine alors qu'elle ne t'en dénie.

PHILISTE.

Mais ils tiennent bien peu de la cérémonie.
Parmy la bienſéance il m'eſt aiſé de voir
Que l'amour me les donne autant que le devoir.
En cette occaſion c'eſt un plaiſir extrême
Lorsque de part et d'autre un couple qui s'entraime,
Abuſe dextrement de cette liberté
Que permettent les lois de la civilité,
Et que le peu ſouvent que ce bonheur arrive,

ALCIDON.
Tout cela cependant ſans luy parler d'amour?
PHILISTE.
Sans luy parler d'amour.
ALCIDON.
J'eſtime ta ſcience,
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.
PHILISTE.
Le ciel, qui nous choiſit luy-meſme des partis,
A tes feux et les miens prudemment aſſortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma ſœur un naturel facile,
Ainſi pour cette vefve il a ſçeu m'enflamer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.
ALCIDON.
Mais il luy faut enfin découvrir ton courage.
PHILISTE.
C'eſt ce qu'en ma faveur ſa nourrice ménage,
Cette vieille ſubtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je doy prendre.
Le reſte une autrefois ſe pourra mieux apprendre,
Adieu.
ALCIDON.
La confidence avec un bon amy,
Jamais ſans l'offenſer ne s'exerce à demy.
PHILISTE.
Un intéreſt d'amour me preſcrit ces limites:
Ma maîtreſſe m'attend pour faire des viſites
Où je luy promis hier de luy préter la main.
ALCIDON.
Adieu donc, cher Philiſte.
PHILISTE.
Adieu, jusqu'à demain.

Picquant noſtre appétit, rend ſa pointe plus vive.
Noſtre flame irritée en croiſt de jour en jour.

SCÉNE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

Alcidon *ſeul.*


it-on jamais amant de pareille imprudence,
Faire avec ſon rival entiére confidence?
Simple, appren que ta ſœur n'aura jamais
[de quoy
Aſſervir ſous ſes loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, et bruſle pour Clarice.
Ton agente eſt à moy. N'eſt-il pas vray, nourrice?

La Nourrice.

Tu le peux bien jurer.

Alcidon.

Et noſtre amy rival?

La Nourrice.

Si jamais on m'en croit, ſon affaire ira mal.

Alcidon

Tu luy promets pourtant.

La Nourrice.

C'eſt par où je l'amuſe,
Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma ruſe.

Alcidon.

Je viens de le quitter.

La Nourrice.

Et bien, que t'a-t'il it?

Alcidon.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit,
Et que, rendant toûjours quelque petit ſervice,
Il s'eſt fait une entrée en l'ame de Clarice.

La Nourrice.

Moindre qu'il ne préſume. Et toy?

Alcidon.

Je l'ay pouſſé
A s'enhardir un peu plus que par le paſſé,
Et découvrir ſon mal à celle qui le cauſe.

La Nourrice.

Pourquoy?

ALCIDON.

Pour deux raiſons : l'une, qu'il me propoſe
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement;
L'autre, que ta maîtreſſe après ce compliment
Le chaſſera peut-eſtre ainſi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardy pas tant; j'aurois peur, au contraire,
Que, malgré tes raiſons, quelque mal ne t'en prît;
Car enfin ce rival eſt bien dans ſon esprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois paſſe
Noſtre adreſſe ſous-main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Et lors?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu chéris.
Cependant continuë à careſſer Doris,
Que ſon frére ébloüy par cette accorte feinte
De nos prétenſions n'ait ny ſoupçon, ny crainte.

ALCIDON.

A m'en oüyr conter, l'amour de Céladon [1]
N'eut jamais rien d'égal à celuy d'Alcidon;
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle eſt croit tout ſur ta parole?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie eſt ſi folle de moy,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy,
Et ſon frére pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je ſoupire après ſon mariage,
Penſant bien m'obliger m'en parle tous les jours;
Mais quand il en vient là, je ſçay bien mes détours.
Tantoſt, veu l'amitié qui tous deux nous aſſemble,
J'attendray ſon hymen pour eſtre heureux enſemble;
Tantoſt il faut du temps pour le conſentement

1. Céladon, héros de *l'Astrée* de d'Urfé, roman encore en pleine vogue à l'époque où Corneille écrivait ceci, sans qu'il pût venir assurément à la pensée de personne qu'il songeât à faire la critique d'un genre cultivé avec tant de succès par Mlle de Scudéry, la sœur d'un des prôneurs de *la Veuve*.

D'un oncle dont j'espére un haut avancement;
Tantoſt je ſçay trouver quelqu'autre bagatelle.

La Nourrice.

Séparons-nous, de peur qu'il entraſt en cervelle
S'il avoit découvert un ſi long entretien;
Jouë auſſi bien ton jeu que je joûray le mien.

Alcidon.

Nourrice, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe ſépare.

La Nourrice.

Monſieur, vous me jugez d'un naturel avare.

Alcidon.

Tu veilleras pour moy d'un ſoin plus diligent.

La Nourrice.

Ce ſera donc pour vous plus que pour voſtre argent.

SCÉNE III.

CHRYSANTE, DORIS.

Chrysante.

C'eſt trop déſavoüer une ſi belle flame
Qui n'a rien de honteux, rien de ſujet au [blaſme,
Confeſſe-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur;
Ne vous entr'appeller que *mon ame* et *ma vie*,
C'eſt montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie
Et que d'un meſme trait vos esprits ſont bleſſez.

Doris.

Madame, il n'en va pas ainſi que vous penſez.
Mon frére aime Alcidon, et ſa priére expreſſe
M'oblige à luy répondre en termes de maîtreſſe,
Je me fais comme luy ſouvent toute de feux,
Mais mon cœur ſe conſerve au point où je le veux,
Toûjours libre, et qui garde une amitié ſincére
A celuy que voudra me préſcrire une mére.

Chrysante.

Ouy, pourvu qu'Alcidon te ſoit ainſi préſcrit.

Doris.

Madame, pûſſiez vous lire dans mon esprit,

Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance :
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te séparois d'un amant si parfait.

DORIS.

Vous le connoissez mal : son ame a deux visages,
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démesle aisément toutes ses fictions,
Il ne me préte rien que je ne luy r'envoye,
Nous nous entrepayons d'une mesme monnoye,
Et, malgré nos discours, mon vertüeux desir
Attend toûjours celuy que vous voudrez choisir :
Vostre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foy; mais parlons d'autre chose.
Nous vismes hier au bal, entre autres nouveautez,
Tout plein d'honnestes gens caresser les beautez.

DORIS.

Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Célie,
Lysandre à Célidée, Oronte à Rosélie.

CHRYSANTE.

Et, nommant celles-cy, tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'on appeloit Florange?

CHRYSANTE.

Luy-mesme.

DORIS.

Ah Dieu! que c'est un cajoleur étrange!
Ce fut paisiblement de vray qu'il m'entretint.
Soit que quelque raison en secret le retint,
Soit que son bel esprit me jugeast incapable
De luy pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien, que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais en suite?

Doris.

La ſuite eſt digne qu'on l'admire.
Mon baladin müet ſe retranche en un coin,
Pour faire bien joüer la prunelle de loin;
Après m'avoir de là long-temps conſidérée,
Après m'avoir des yeux mille fois meſurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment:
Vous m'attirez à vous ainſi que fait l'aimant.
(Il penſoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
Entendant ce haut ſtyle auſſi-toſt je ſeconde,
Et répons brusquement, ſans beaucoup m'émouvoir:
Vous étes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
Et, pour toute replique, il ſe mit à ſoûrire.
Depuis il s'aviſa de me ſerrer les doigts,
Et retrouvant un peu l'uſage de la voix,
Il prit un de mes gands. *La mode en eſt nouvelle,*
(Me dit-il) *et jamais je n'en vy de ſi belle.*
Vous portez ſur la gorge un mouchoir fort carré.
Voſtre éventail me plaiſt d'eſtre ainſi bigarré.
L'amour, je vous aſſeure, eſt une belle choſe.
Vraiment vous aimez fort cette couleur de roſe.
La ville eſt en hyver tout autre que les champs.
Les charges à préſent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

Chrysante.

Mais enfin que t'en ſemble?

Doris.

Je n'ay jamais connu d'homme qui luy reſſemble,
Ny qui meſle en discours tant de diverſitez.

Chrysante.

Il eſt nouveau venu des univerſitez,
Mais après tout fort riche, et que la mort d'un pére,
Sans deux ſucceſſions que de plus il espére,
Comble de tant de biens qu'il n'eſt fille aujourd'huy
Qui ne luy rie au nez et n'ait deſſein ſur luy.

Doris.

Auſſi me contez-vous de beaux traits de viſage.

Chrysante.

Et bien, avec ces traits eſt-il à ton uſage?

Doris.

Je douterois plûtoſt ſi je ſerois au ſien.

Chrysante.

Je ſçay qu'aſſeurément il te veut force bien,
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir deſormais un peu d'une autre ſorte.

Doris.

Commandez ſeulement, Madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui ſoit en mon pouvoir.

Chrysante.

Ma fille, te voilà telle que je ſouhaite.
Pour ne te rien celer, c'eſt choſe qui vaut faite,
Géron, qui depuis peu fait icy tant de tours,
Au desceu d'un chacun a traité ces amours,
Et, puisqu'à mes deſirs je te voy réſoluë,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire ſoit concluë.
Au regard d'Alcidon tu dois continüer,
Et de ton beau ſemblant ne rien diminüer,
Il faut joüer au fin contre un esprit ſi double.

Doris.

Mon frére en ſa faveur vous donnera du trouble.

Chrysante.

Il n'eſt pas ſi mauvais que l'on n'en vienne à bout.

Doris.

Madame, aviſez-y, je vous remets le tout.

Chrysante.

Rentre, voicy Géron, de qui la conférence
Doit rompre ou nous donner une entiére aſſeurance.

SCÉNE IV.

CHRYSANTE, GÉRON.

Chrysante.

Ils ſe ſont veus enfin.

Géron.

Je l'avois déja ſçeu,
Madame, et les effets ne m'en ont point [deçeu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Et bien, mais, qu'eſt-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GÉRON.

Ah, Madame, il l'adore!
Il n'a point encor veu de miracles pareils.
Ses yeux à ſon avis ſont autant de ſoleils,
L'enflure de ſon ſein un double petit monde,
C'eſt le ſeul ornement de la machine ronde,
L'amour à ſes regards allume ſon flambeau,
Et ſouvent pour la voir il oſte ſon bandeau,
Diane n'eut jamais une ſi belle taille,
Auprès d'elle Vénus ne ſeroit rien qui vaille,
Ce ne ſont rien que lys et roſes que ſon teint,
Enfin de ſes beautez il eſt ſi fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! ah mon amy, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il péche innocemment,
Et s'il ſçavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'eſt un homme tout neuf, que voulez vous qu'il face?
Il dit ce qu'il a lu[1]. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de ſon intention,
Et pour mieux vous montrer où va ſa paſſion,
Vous ſçavez les deux points... mais auſſi, je vous prie,
Vous ne luy direz pas cette ſupercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous ſçavez donc les deux difficultez
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrétez?

CHRYSANTE.

Il veut ſon avantage, et nous cherchons le noſtre.

GÉRON.

Va, Géron (m'a t'il dit), *et pour l'une et pour l'autre*,

1. Ce pédant, amoureux échappé des bancs du collége et parlant comme un livre ridicule, était dès lors une esquisse plaisante dont Thomas Diafoirus est devenu le portrait achevé.

Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plutoſt que de plus différer,
Doris eſt à mes yeux de tant d'attraits pourvuë
Qu'il faut bien qu'il m'en coute un peu pour l'avoir
Mais qu'en dit voſtre fille? [*veuë.*

CHRYSANTE.

Elle ſuivra mon choix,
Et montre une ame preſte à recevoir mes loix,
Non qu'elle en faſſe état plus que de bonne ſorte,
Il ſuffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux ſolides raiſons
Qui forment à préſent les meilleures maiſons.

GÉRON.

A ce conte c'eſt fait. Quand vous plaiſt-il qu'il vienne
Dégager ma parole et vous donner la ſienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me ſuffiront, ménagez dextrement,
Pour diſpoſer mon fils à mon contentement.
Durant ce peu de temps, ſi ſon ardeur le preſſe,
Il peut hors du logis rencontrer ſa maitreſſe,
Aſſez d'occaſions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCÉNE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.


e bonheur aujourd'huy conduiſoit vos viſites, [mérites,
Et ſembloit rendre hommage à vos rares
Vous avez rencontré tout ce que vous cher- [chiez.

CLARICE.

Ouy, mais n'estimez pas qu'ainſi vous m'empeſchiez
De vous dire, à préſent que nous faiſons retraite,
Combien de chez Daphnis je ſors mal ſatisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait ſon pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.
Ne penſez pas auſſi que je me plaigne d'elle.
PHILISTE.
Sa compagnie étoit, ce me ſemble, aſſez belle.
CLARICE.
Que trop belle à mon gouſt, et, que je penſe, au tien.
Deux filles poſſédoient ſeules ton entretien,
Et leur orgueil, enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valoient tiroit pleine aſſeurance.
PHILISTE.
Ce reproche obligeant me laiſſe tout ſurpris;
Avec tant de beautez et tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvaſt à dire.
CLARICE.
Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre,
Leur discours m'aſſaſſine, et n'a qu'un certain jeu
Qui m'étourdit beaucoup et qui me plaiſt fort peu.
PHILISTE.
Celuy que nous tenions me plaiſoit à merveilles.
CLARICE.
Tes yeux s'y plaiſoient bien autant que tes oreilles.
PHILISTE.
Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les voſtres mes yeux ſe portoient à tous coups,
Et s'en alloient chercher ſur un ſi beau viſage
Mille et mille raiſons d'un éternel hommage.
CLARICE.
O la ſubtile ruſe, et l'excellent détour!
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher.
PHILISTE.
Que dites-vous, Madame?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame!
Jugez-en mieux, de grace, et croyez que mon cœur
Choiſiroit pour ſe rendre un plus puiſſant vainqueur.
CLARICE.
Tu tranches du faſcheux; Bélinde et Chryſolite
Manquent donc à ton gré d'attraits et de mérite,
Elles dont les beautez captivent mille amans?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs viſages charmans,
Et j'en ferois état si le ciel m'euſt fait naiſtre
D'un malheur aſſez grand pour ne vous pas connoiſtre.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
Et, plein de voſtre idée, il ne m'eſt pas poſſible
Ny d'admirer ailleurs, ny d'eſtre ailleurs ſenſible.

CLARICE.

On ne m'ébloüit pas à force de flater.
Revenons au propos que tu veux éviter :
Je veux ſçavoir des deux laquelle eſt ta maîtreſſe.
Ne diſſimule plus, Philiſte, et me confeſſe...

PHILISTE.

Que Chryſolite et l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage
Mon cœur de ſa franchiſe avoit perdu l'uſage...

CLARICE.

Tu ſerois aſſez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'eſt ce qui ne ſe peut. L'amour eſt tout de feu,
Il éclaire en brûlant et ſe trahit ſoy-meſme;
Un esprit amoureux abſent de ce qu'il aime
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt.
Toûjours morne, reſveur, triste, tout luy déplaiſt.
A tout autre propos qu'à celuy de ſa flame,
Le ſilence à la bouche, et le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts,
Qu'ainſi ſa fonction confuſe ou mal guidée
Se raméne en ſoy-meſme et ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui poſſéde ſon cœur,
Ses esprits ranimez reprennent leur vigueur,
Gay, complaiſant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire ?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire
Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,

Jugiez par quel objet l'amour m'a ſçeu toucher.

CLARICE.

Pour ſaire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance,
Te verra-t'on demain?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous?
Jamais commandemens ne me furent ſi doux.
Loin de vous, je n'ay rien qu'avec plaiſir je voye,
Tout me devient faſcheux, tout s'oppoſe à ma joye,
Un chagrin invincible accable tous mes ſens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des abſens
C'eſt l'amour qui fait naiſtre une telle triſteſſe,
Ce compliment n'eſt bon qu'auprès d'une maîtreſſe.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un reſpect qui produit chaque jour,
Pour un ſujet ſi haut, les effets de l'amour.

SCÉNE VI.

CLARICE.

Las! il m'en dit aſſez, ſi je l'oſois entendre,
Et ſes déſirs aux miens ſe font aſſez comprendre,
Mais, pour nous déclarer une ſi belle ardeur,
L'un eſt müet de crainte, et l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaiſt! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune!
Égale à mon Philiste, il m'offriroit ſes vœux,
Je m'entendrois nommer le ſujet de ſes feux,
Et ſes diſcours pourroient forcer ma modeſtie
A l'aſſeurer bien-toſt de noſtre ſympathie.
Mais le peu de rapport de nos conditions
Oſte le nom d'amour à ſes ſubmiſſions,
Et, ſous l'injuste loy de cette retenuë,
Le reméde me manque et mon mal continuë :
Il me ſert en eſclave, et non pas en amant,
Tant ſon reſpect s'oppoſe à mon contentement.

Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expoſe-t'il au hazard de me plaire?
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et ren-le moins timide, ou l'oſte de mes yeux.

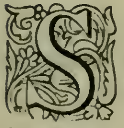
Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

PHILISTE.


ecrets tyrans de ma penſée,
Respect, amour, de qui les loix
D'un juste et faſcheux contrepoids
La tiennent toûjours balancée;
Que vos mouvemens oppoſez,
Vos traits l'un par l'autre briſez,
Sont puiſſans à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir! que l'autre a de rigueur!
Et, tandis que tous deux taſchent de me ſéduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

Moy-meſme je fais mon ſupplice
A force de leur obéïr:
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et, forment ma crainte et mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naiſtre,
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace et d'un feu qui n'oſeroit paroiſtre,
Blaſme ſa retenuë et ſa témérité.

Mon ame dans cét esclavage
Fait des vœux qu'elle n'oſe offrir;
J'aime ſeulement pour ſouffrir,
J'ay trop, et trop peu de courage.
Je voy bien que je ſuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé

Vit en de pareilles contraintes,
Mon ſilence à ſes feux fait tant de trahiſon
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroiſtre ſon mal, je fuy ma guériſon.

Elle bruſle, et par quelque ſigne
Que ſon cœur s'explique avec moy,
Je doute de ce que je voy,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, adieu, c'eſt trop flaté,
Ne croy pas que cette beauté
Daigne avoüer de telles flames,
Et, dans le juste ſoin qu'elle a de les cacher,
Voy que ſi meſme ardeur embraſſe nos deux ames,
Sa bouche à ſon esprit n'oſe le reprocher.

Pauvre amant, voy par ſon ſilence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une inſolence.
Quel fantaſque raiſonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens ſubtil à ma peine!
Pourquoy m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bon-heur me rendre malheureux?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, ſi cette belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle!
Du moins ſi ſa nourrice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moy qu'à préſent doit eſtre leur discours.
Une humeur curieuſe avec chaleur m'emporte
A me couler ſans bruit derriére cette porte,
Pour écouter de là, ſans en eſtre aperceu,
En quoy mon fol espoir me peut avoir déçeu.
Allons; ſouvent l'amour ne veut qu'une bonne heure;
Jamais l'occaſion ne s'offrira meilleure,
Et peut-eſtre qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour mieux nous déclarer.

SCÉNE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une ſeconde flame,
Dont je ne penſe pas qu'autre que toy me [blaſme.
Eſtre vefve à mon âge, et toûjours déplorer
La perte d'un mary que je puis réparer!
Refuſer d'un amant ce doux nom de maîtreſſe!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adreſſe
Le voir toûjours languir deſſous ma dure loy!
Cette vertu, nourrice, eſt trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au voſtre ne réſiste
Qu'alors que voſtre ardeur ſe porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un, mais, comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arréte voſtre choix.

CLARICE.

Briſe-là ce discours dont mon amour s'irrite;
Philiste n'en voit point qui le paſſe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il ſe rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point eſt extréme,
Et que tu connois mal et Philiste et moy-meſme,
Si tu crois que l'excés de ſa civilité
Paſſe jamais chez moy pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur ruſé qui toûjours vous aſſiége
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans ſon piége.

CLARICE.

Ce cavalier parfait de qui je tiens le cœur
A tant fait que du mien il s'eſt rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime voſtre bien, et non voſtre perſonne.

CLARICE.

Son vertüeux amour l'un et l'autre luy donne,
Ce m'eſt trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ay ſupplée à mes defauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre et le rang qu'il vous laiſſe
Voudroient un ſucceſſeur de plus haute nobleſſe.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il eſt né gentilhomme, et ſa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers luy fut avare;
Nous avons, elle et moy, trop de quoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le conſidérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fauſſe apparence,
La raiſon feroit voir à vos yeux inſenſez
Que Philiste n'eſt pas tout ce que vous penſez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilly dans le monde,
J'ay de l'expérience, et c'eſt où je me fonde.
Éloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en ſon abſence eſſay d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, et, déſintéreſſée,
Comparez luy l'objet dont vous étes bleſſée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de ſi noirs artifices!
Donner à mon amour de ſi crüels ſupplices!
Trahir tous mes deſirs! éteindre un feu ſi beau!
Qu'on m'enferme pluſtoſt toute vive au tombeau.
Fay venir cét amant: deuſſay-je la premiére
Luy faire de mon cœur une ouverture entiére,
Je ne permettray point qu'il ſorte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé noſtre foy.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage:
Vous pourriez à loiſir éprouver ſon courage.

Clarice.

Ne m'importune plus de tes confeils maudits,
Et, fans me répliquer, fais ce que je te dis.

SCÉNE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

Philiste.


e te feray cracher cette langue traîtreffe.
Eft-ce ainfi qu'on me fert auprès de ma
Déteftable forcière? [maîtreffe,

La Nourrice.

Et bien, quoy? qu'ay-je fait?

Philiste.

Et tu doutes encor fi j'ay veu ton forfait?

La Nourrice.

Quel forfait?

Philiste.

Peut-on voir lafcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

La Nourrice.

Tenir ce qu'on promet, eft-ce une trahifon?

Philiste.

Eft-ce ainfi qu'on le tient?

La Nourrice.

Parlons avec raifon:
Que t'avois-je promis?

Philiste.

Que de tout ton poffible
Tu rendrois ta maîtreffe à mes defirs fenfible,
Et la difpoferois à recevoir mes vœux.

La Nourrice.

Et ne la vois-tu pas au point ou tu la veux?

Philiste.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

La Nourrice.

Mais tu dois ce bonheur à ma fage conduite,
Jeune et fimple novice en matiére d'amour,

Qui ne sçaurois comprendre encor un si bon tour.
Flater de nos discours les passions des dames,
C'est aider laschement à leurs naissantes flames,
C'est traiter lourdement un délicat effet,
C'est n'y sçavoir enfin que ce que chacun sçait.
Moy, qui de ce métier ay la haute science
Et qui pour te servir brusle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant
J'ay sçeu croistre sa flame en la contredisant,
J'ay sçeu faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence,
Et n'ay pas tant choqué que piqué ses desirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs [1].

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse,
Mais l'épreuve à mon goust en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est veu de tours plus assûrez.
La raison et l'amour sont ennemis jurez,
Et lors que ce dernier dans un esprit commande
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande,
Plus la raison l'attaque, et plus il se roidit,
Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.
Je le dy sans besoin, vos yeux et vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
Vous-mesme avez tout veu, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend; ces discours superflus
Reculent vostre bien et font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service,
Usez bien de vostre heur et de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion
Que ton esprit adroit employe à ta défense
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense,

1. Cette situation, cette défense adroite de la perfide nourrice sont de la bonne comédie, et peuvent déjà faire présager *le Menteur*. La scène suivante semble avoir fourni à Marivaux l'idée de celle où, dans *le Legs*, la comtesse en est réduite à faire sa déclaration au timide marquis.

Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais deſſein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus! voyez l'impatiente
Qui ne peut plus ſouffrir une ſi longue attente.

SCÉNE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.



Pareſſeux, qui tardez ſi long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de voſtre [veuë?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de ſens fort dépourveuë;
Vous bannir de mes yeux! une ſi dure loy
Feroit trop retomber le châtiment ſur moy,
Et je n'ay pas failly pour me punir moy-meſme.

PHILISTE.

L'abſence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Auſſi que ſçavez-vous ſi vos perfections
Ne vous ont rien acquis ſur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excuſez-moy, je ſçay mieux reconnoiſtre
Mes defauts, et le peu que le ciel m'a fait naiſtre.

CLARICE.

N'oublirez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous priſer de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites;
Laiſſez-moy me flater de cette vanité
Que j'ay quelque pouvoir ſur voſtre liberté,
Et qu'une humeur ſi froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moy le titre d'inſenſible.
Une ſi douce erreur taſche à s'authoriſer,
Quel plaiſir prenez-vous à m'en deſabuſer?

PHILISTE.

Ce n'eſt point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
Ce ſont les mouvemens les plus ſains de mon ame.
Il eſt vray, je vous aime, et mes feux indiscrets
Se donnent leur ſupplice en demeurant ſecrets,
Je reçoy ſans contrainte une ardeur téméraire,
Mais ſi j'oſe bruſler, je ſçais auſſi me taire,
Et, près de voſtre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout ſur ma langue, et rien deſſus mon cœur.
En vain j'avois appris que la ſeule espérance
Entretenoit l'amour dans la perſévérance,
J'aime ſans espérer, et mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire et non pas d'eſtre aimé.
L'amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe;
Ma flame eſt toute pure, et, ſans rien préſumer,
Je ne cherche en aimant que le ſeul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celuy d'eſtre aimé, ſans que tu le prétendes,
Préviendra tes deſirs et tes justes demandes.
Ne déguiſons plus rien, cher Philiste, il eſt temps
Qu'un aveu mutüel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entiére aſſeurance,
Vengeons-nous à loiſir de noſtre indifférence,
Vengeons-nous à loiſir de toutes ces langueurs
Où ſa fauſſe couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me joüez, madame, et cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuſe atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! en me voyant bruſler
Tu t'obſtines encor à le diſſimuler,
Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toy me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité?

PHILISTE.

Ouy, j'en doute, et l'excès du bon-heur qui m'accable
Me ſurprend, me confond, me paroiſt incroyable.
Madame, eſt-il poſſible, et me puis-je aſſeurer

D'un bien à quoy mes vœux n'oferoient aspirer?

CLARICE.

Ceffe de me tuër par cette défiance.
Qui pourroit des mortels troubler noftre alliance?
Quelqu'un a-t'il à voir deffus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Vefve, et qui ne dois plus de respect à perfonne,
Ne puis-je difpofer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ay de la peine encor à croire mon bon-heur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne fuffit, que je te donne un gage;
Un bracelet exprès tiffu de mes cheveux
T'attend pour enchaifner et ton bras et tes vœux.
Vien le quérir, et prendre avec moy la journée
Qui termine bien-toft noftre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'eft dont vos feuls avis fe doivent confulter,
Trop heureux, quant à moy, de les exécuter.

LA NOURRICE *feule.*

Vous contez fans voftre hofte, et vous pourrez apprendre
Que ce n'eft pas fans moy que ce jour fe doit prendre;
De vos prétenfions Alcidon averty
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux party.
Je luy vay bien donner de plus feures adreffes
Que d'amufer Doris par de fauffes careffes;
Auffi bien, m'a-t'on dit, à beau jeu, beau retour:
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-mefme le dupe, et, luy rendant fon change,
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange:
Ainfi de tous coftez primé par un rival,
Ses affaires fans moy fe porteroient fort mal.

SCÈNE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher foucy, fois feure que mon ame
Jusqu'au dernier foûpir conſervera ſa flame.

DORIS.

Alcidon, cét adieu me prend au dépourveu,
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je veu,
C'eſt m'envier trop toſt le bien de ta préſence;
De grace, oblige-moy d'un peu de complaiſance,
Et, puisque je te tiens, ſouffre qu'avec loiſir
Je puiſſe m'en donner un peu plus de plaiſir.

ALCIDON.

Je t'explique ſi mal le feu qui me conſume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit,
Ce que je ne puis dire eſt plus que je n'ay dit;
J'en hay les vains efforts de ma langue groſſiére,
Qui manquent de juſteſſe en ſi belle matiére,
Et, ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent ſi peu le fond de ma langueur.
Doris, ſi tu pouvois lire dans ma penſée,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame bleſſée,
Tu verrois un braſier bien autre, et bien plus grand,
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois auſſi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma paſſion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prens pour des ardeurs
Ne te ſembleroit plus que de triſtes froideurs.
Ton amour et le mien ont faute de paroles;
Par un malheur égal ainſi tu me conſoles,
Et de mille defauts me ſentant accabler
Ce m'eſt trop d'heur qu'un d'eux me fait te reſſembler.

ALCIDON.

Mais quelque reſſemblance entre nous qui ſurvienne,
Ta paſſion n'a rien qui reſſemble à la mienne,

Et tu ne m'aimes pas de la mesme façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon,
Tu douterois à tort d'une chose trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toy mon amour,
Ma mére en ma faveur brusle de mesme envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous une autre asservie,
Dont je ne puis encor à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bon-heur je ne sçaurois user.
Je dépens d'un vieil oncle, et, s'il ne m'authorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise.
Tu sçais que tout son bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant sa mort je vy dessous sa loy,
Mais nous le gagnerons, et mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de sa sorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.
Je connoy ce qu'au monde aujourd'huy vaut le bien,
Conserve ce vieillard. Pourquoy te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine?
Ce qui te plaist m'agrée, et ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy! c'est offenser une pure innocence.
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gesne autant ou plus que toy.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sçay quelle est ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entiére asseurance?

DORIS.

Elle m'asseure assez de ta persévérance,
Et je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoistre...

Doris.

J'en croy ſi fortement ce que j'en voy paroiſtre,
Que c'eſt perdre du temps que de plus en parler.
Adieu, va deſormais où tu voulois aller,
Si pour te retenir j'ay trop peu de mérite,
Souvien-toy pour le moins que c'eſt moy qui te quitte.

Alcidon.

Ce brusque adieu m'étonne, et je n'entens pas bien...

SCÉNE VI.

LA NOURRICE, ALCIDON.

La Nourrice.

Je te prens au ſortir d'un plaiſant entretien.

Alcidon.

Plaiſant de vérité, veu que mon artifice
Luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
Et de tous mes ſoûpirs qui ſe portent plus loin,
Elle ſe croit l'objet, et n'en eſt que témoin.

La Nourrice.

Ainſi ton feu ſe jouë?

Alcidon.

Ainſi quand je ſoûpire,
Je la prens pour une autre, et luy dis mon martyre,
Et ſa réponſe au point que je puis ſouhaiter
Dans cette illuſion a droit de me flater.

La Nourrice.

Elle t'aime?

Alcidon.

Et de plus, un discours équivoque
Luy fait aiſément croire un amour réciproque.
Elle ſe penſe belle, et cette vanité
L'aſſeure imprudemment de ma captivité,
Et, comme ſi j'étois des amans ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le ſien ſent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

La Nourrice.

Je te répons que non; ſi tu n'y mets remède,

Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſſéde.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté,
C'eſt luy qui ſourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'eſt ce qu'en mots obscurs ſon adieu vouloit dire,
Elle a crû me braver, mais je n'en fais que rire,
Et, comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle eſt m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtreſſe?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de ſa fineſſe;
Philiste aſſeurément tient ſon esprit charmé:
Je n'aurois jamais crû qu'elle l'euſt tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance,
Ils ont pris l'un de l'autre une entiére aſſeurance,
Jusqu'à s'entredonner la parole et la foy.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te mocquant de moy?

LA NOURRICE.

Il n'eſt rien de ſi vray, ce n'eſt point raillerie.

ALCIDON.

C'eſt donc fait d'Alcidon, nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne ſert de prier : mon esprit épuiſé
Pour divertir ce coûp n'eſt point aſſez ruſé.
Je n'en ſçay qu'un moyen, mais je ne l'oſe dire.

ALCIDON.

Dépeſche, ta longueur m'eſt un ſecond martyre.

LA NOURRICE.

Clarice, tous les ſoirs, reſvant à ſes amours,
Seule dans ſon jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte?

La Nourrice.

Je te puis en tenir la fauſſe porte ouverte.
Aurois-tu du courage aſſez pour l'enlever?

Alcidon.

Ouy, mais il faut retraite après où me ſauver,
Et je n'ay point d'amy ſi peu jaloux de gloire
Que d'eſtre partiſan d'une action ſi noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dy pas
Que quelqu'un abuſé n'accompagnaſt mes pas.

La Nourrice.

On te vole Doris, et ta feinte colére
Manqueroit de prétexte à quereller ſon frére !
Fais-en ſonner par tout un faux reſſentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, et, ſans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura receu ta flame.
Sers-toy de leur erreur, et dupe-les ſi bien...

Alcidon.

Ce prétexte eſt ſi beau que je ne crains plus rien.

La Nourrice.

Pour oſter tout ſoupçon de noſtre intelligence
Ne faiſons plus enſemble aucune conférence,
Et vien quand tu pourras, je t'attens dés demain...

Alcidon.

Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.


e n'eſt pas que j'excuſe, ou la ſœur, ou le
Dont l'infidélité fait naiſtre ta colére ; [frére,
Mais, à ne point mentir, ton deſſein, à l'abord,
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lorsque tu m'as parlé d'enlever ſa maîtreſſe
L'honneur a quelque temps combattu ma promeſſe :
Ce mot d'enlévement me faiſoit de l'horreur;
Mes ſens embarraſſez dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raiſon de leur intelligence;
En plaignant ton malheur je blaſmois ta vengeance,
Et l'ombre d'un forfait, amuſant ma pitié,
Retardoit les effets deus à noſtre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiéte,
Pren mon bras pour ſecond, mon chaſteau pour retraite.
Le déloyal Philiste en te volant ton bien
N'a que trop mérité qu'on le prive du ſien;
Après ſon action la tienne eſt légitime,
Et l'on venge ſans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, et me promet ſa ſœur
Pour en faire ſous main Florange poſſeſſeur,
Ah ciel ! fut-il jamais un ſi noir artifice ?
Il luy fait recevoir mes offres de ſervice,
Cette belle m'accepte, et, fier de ſon aveu,
Je me vante par tout du bon-heur de mon feu,
Cependant il me l'oſte, et, par cette pratique,
Plus mon amour eſt ſçeu, plus ma honte eſt publique.

CÉLIDAN.

Après ſa trahiſon voy ma fidélité :
Il t'enléve un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toûjours la reine de mon ame,
J'ay toûjours eu pour elle une ſecrette flame,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix.
Mais je te l'ay quittée, et non pas à Florange.
Quand je t'auray vengé, contre luy je me venge,
Et je lui fais ſçavoir que jusqu'à mon trépas
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte eſt venuë !
Que je te veux du mal de cette retenuë !
Eſt-ce ainſi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CÉLIDAN.

Mon feu qui t'offenſoit eſt demeuré couvert,
Et ſi cette beauté malgré moy l'a fait naiſtre,
J'ay ſçeu pour ton respect l'empeſcher de paroiſtre.

ALCIDON.

Hélas ! tu m'as perdu me voulant obliger :
Noſtre vieille amitié m'en euſt fait dégager ;
Je ſouffre maintenant la honte de ſa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, et réduit mes deſirs
Au glorieux deſſein d'avancer tes plaiſirs.
Faites, Dieux tous-puiſſants, que Philiste ſe change,
Et, l'inspirant bien-toſt de rompre avec Florange,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
Je ſçay pour un amy contraindre mon amour.

CÉLIDAN.

Tes ſouhaits arrivez, nous t'en verrions dédire ;
Doris ſur ton esprit reprendroit ſon empire :
Nous donnons aiſément ce qui n'eſt plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands Dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengereſſes.

CÉLIDAN.

Un amy tel que toy m'eſt plus que cent maitreſſes ;
Il n'y va pas de tant ; résolvons ſeulement

Du jour et des moyens de cét enlévement.

ALCIDON.

Mon ſecret n'a beſoin que de ton aſſistance.
Je n'ay point lieu de craindre aucune réſistance:
La beauté dont mon traiſtre adore lès attraits
Chaque ſoir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ay ſçeu de luy-meſme ouvrir la fauſſe porte;
Étant ſeule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce ſoir, le plûtoſt vaut le mieux;
Et ſur tout, déguiſez, dérobons à ſes yeux
Et de nous et du coup l'entiére connoiſſance.

CÉLIDAN.

Si Clarice une fois eſt en notre puiſſance,
Croy que c'eſt un bon gage à moyenner l'accord
Et rendre en le faiſant ton party le plus fort.
Mais, pour la ſeureté d'une telle ſurpriſe,
Auſſi-toſt que chez-moy nous pourrons l'avoir miſe,
Retournons ſur nos pas, et ſoudain effaçons
Ce que pourroit l'abſence engendrer de ſoupçons.

ALCIDON.

Ton ſalutaire avis eſt la meſme prudence,
Et déja je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure et de l'auteur de cet enlévement.

CÉLIDAN.

Adieu, j'y vay mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
Je n'ay goutte de ſang que pour toy je n'épanche.

SCÉNE II.

ALCIDON.


ons Dieux! que d'innocence et de ſimplicité!
Ou, pour la mieux nommer, que de ſtupidité,
Dont le manque de ſens ſe cache et ſe déguiſe
Sous le front ſpécieux d'une ſotte franchiſe!
Que Célidan eſt bon! que j'aime ſa candeur!
Et que ſon peu d'adreſſe oblige mon ardeur!

O qu'il n'eſt pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
Et qui nous font ſouvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions!
Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectuë,
Et l'attente déja de me ſervir le tuë.
J'admire cependant par quel ſecret reſſort
Sa fortune et la mienne ont cela de rapport
Que celle qu'un amy nomme ou tient ſa maîtreſſe,
Eſt l'objet qui tous deux au fond du cœur nous bleſſe,
Et qu'ayant comme moy caché ſa paſſion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autruy ſon bon-heur en arriére,
Et pour moy...

SCÉNE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.
Je t'y prens, reſveur.
ALCIDON.
Ouy, par derriére,
C'eſt d'ordinaire ainſi que les traiſtres en font.
PHILISTE.
Je te vois accablé d'un chagrin ſi profond,
Que j'excuſe aiſément ta réponſe un peu cruë.
Mais que fais-tu ſi triste au milieu d'une ruë?
Quelque penſer faſcheux te ſervoit d'entretien?
ALCIDON.
Je reſvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la pluſpart; que le ſiécle où nous ſommes
A bien diſſimuler met la vertu des hommes;
Qu'à peine quatre mots ſe peuvent échaper
Sans quelque double ſens afin de nous tromper,
Et que ſouvent de bouche un deſſein ſe propoſe
Cependant que l'esprit ſonge à toute autre choſe.
PHILISTE.
Et cela t'affligeoit? laiſſons courir le temps,
Et malgré ſes abus vivons toûjours contens.

Le monde eſt un chaos, et ſon deſordre excéde
Tout ce qu'on y voudroit apporter de reméde.
N'ayons l'œil, cher amy, que ſur nos actions,
Auſſi-bien, s'offenſer de ſes corruptions
A des gens comme nous ce n'eſt qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'aſſeurer aux ſermens,
Dans trois jours au plus tard, par un bon-heur étrange,
Clarice eſt à Philiste.

Alcidon.

Et Doris à Florange.

Philiste.

Quelque ſoupçon frivole en ce point te deçoit,
J'auray perdu la vie avant que cela ſoit.

Alcidon.

Voila faire le fin de fort mauvaiſe grace;
Philiste, vois-tu bien, je ſçay ce qui ſe paſſe.

Philiste.

Ma mére en a receu de vray quelque propos,
Et voulut hier au ſoir m'en toucher quelques mots.
Les femmes de ſon age ont ce mal ordinaire
De régler ſur les biens une pareille affaire;
Un ſi honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme ſon éclat n'éblouït point mon ame,
Que je voy d'un autre œil ton mérite et ta flame,
Je lui fis bien ſçavoir que mon conſentement
Ne dépendroit jamais de ſon aveuglement,
Et que jusqu'au tombeau, quant à cét hyménée,
Je maintiendrois la foy que je t'avois donnée.
Ma ſœur accortement feignoit de l'écouter;
Non pas que ſon amour n'oſaſt luy réſister,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalouſie
Sur quelque bruit leger piquaſt ta fantaiſie;
Ce petit aiguillon quelquefois en paſſant
Réveille puiſſamment un amour languiſſant.

Alcidon.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule;
Soit que ta ſœur l'accepte ou qu'elle diſſimule,

Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en faſcher.
Rien de mes ſentimens ne ſçauroit approcher;
Comme, alors qu'au théatre on nous fait voir *Mélite*,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte,
Ce qu'elle dit de luy, je le dy de ta ſœur,
Et je la veux traiter avec meſme douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle? en cét indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit et me venge,
Et ce ſexe imparfait, de ſoy-meſme ennemy,
Ne poſſéda jamais la raiſon qu'à demy.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en euſt davantage:
Sa foibleſſe la force à devenir volage.
Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy,
Et mon courroux entier ſe réſerve pour toy;
Toy, qui trahis ma flame après l'avoir fait naiſtre,
Toy, qui ne m'és amy qu'afin d'eſtre plus traiſtre,
Et que tes laſchetez tirent de leur excès
Par ce damnable appas un facile ſuccès.
Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe
Je reçoy mille affronts au lieu d'une maîtreſſe,
Et ton perfide cœur, maſqué jusqu'à ce jour,
Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipez par des effets contraires,
Nous renoüirons bien-toſt une amitié de fréres.
Puiſſe deſſus ma teſte éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colére des cieux,
Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie;
A cauſe de ſon bien ma mére en meurt d'envie,
Mais malgré...

ALCIDON.

Laiſſe-là ces propos ſuperflus,
Ces proteſtations ne m'ébloüiſſent plus,
Et ma ſimplicité, laſſe d'eſtre dupée,
N'admet plus de raiſons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Étrange impreſſion d'une jalouſe erreur
Dont ton esprit atteint ne ſuit que ſa fureur!
Et bien, tu veux ma vie, et je te l'abandonne;
Ce courroux inſenſé qui dans ton cœur bouillonne,

Contente-le par là, pouſſe, mais n'atten pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire,
Je le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toûjours à ces deffis j'ay couru ſans effroy,
Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

ALCIDON.

Voilà bien déguiſer un manque de courage.

PHILISTE.

C'eſt preſſer un peu trop qu'aller jusqu'à l'outrage:
On n'a point encor veu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien oſter tout ſujet de colére,
Et, quoy que de ma ſœur ait réſolu ma mére,
Deuſt mon peu de respect irriter tous les Dieux,
J'affronteray Géron et Florange à ſes yeux.
Mais, après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la meſme violence,
Peut-eſtre ſçaurons-nous apaiſer autrement
Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON *ſeul.*

Je crains ſon amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chasser Florange de ma place;
Mon prétexte eſt perdu s'il ne quitte ſes ſoins,
Dieux! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins!

SCÉNE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meure, mon enfant, ſi tu n'es admirable!
Et ta dextérité me ſemble incomparable:
Tu mérites de vivre après un ſi beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en ſçait guére en amour;
Vous n'euſſiez pû m'entendre et vous garder de rire.
Je me tuois moy-meſme à tous coups de luy dire
Que mon ame pour luy n'a que de la froideur,

Et que je luy reſſemble en ce que noſtre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il eſt donc une ſouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïfvetez.
Peut-eſtre y meſlois-tu quelques obscuritez?

DORIS.

Pas une, en mots exprès je luy rendois ſon change,
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange! et comment en oſois-tu parler?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien céler,
Mais nous nous ſçeuſmes lors jetter ſur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop! c'eſt ainſi qu'il faut, quand on ſe moque,
Que le moqué toûjours ſorte fort ſatisfait;
Ce n'eſt plus, autrement, qu'un plaiſir imparfait,
Qui ſouvent malgré nous ſe termine en querelle.

DORIS.

Je luy prépare encor une ruſe nouvelle
Pour la premiére fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais pour en dire trop tu pourras tout gaſter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoy que l'on ſe propoſe,
Aſſez ſouvent l'iſſuë...

DORIS.

On vous veut quelque choſe,
Madame, je vous laiſſe.

CHRYSANTE.

Ouy, va-t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCÉNE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Je devine à peu près le ſujet qui t'améne,
Mais, ſans mentir, mon fils me donne un [peu de peine,
Et s'emporte ſi fort en faveur d'un amy
Que je n'ay ſçeu gagner ſon esprit qu'à demy.
Encor une remiſe, et que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on luy donne le change;
Moi-meſme j'ay tant fait que ma fille aujourd'huy,
Le croirois-tu, Géron? a de l'amour pour luy.

GÉRON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier et libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra conſentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour ſon contentement.
Quel plaiſir aura-t'il auprès de ſa maîtreſſe,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudeſſe,
Si ſa mauvaiſe humeur ne daigne lui parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles :
Je ne fus jamais homme à porter des paroles
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir.
Si monſieur voſtre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçoy venir.

GÉRON.

Tant mieux, nous allons voir s'il dédira ſa mére.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, ſes regards ne ſont que de colére.

SCÈNE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GÉRON, LYCAS.

PHILISTE.


Te voilà donc icy, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un ſale trafic!
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames:
Ce n'eſt pas où je ſuis que l'on ſurprend des [femmes.

GÉRON.

Vous me prenez à tort pour quelque ſuborneur;
Je ne ſortis jamais des termes de l'honneur,
Et Madame elle-meſme a choiſi cette voye.

PHILISTE *luy donnant des coups de plat d'épée.*

Tien, porte ce revers à celuy qui t'envoye,
Ceux-cy ſeront pour toy...

SCÈNE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux, ma promeſſe en effet.

CHRYSANTE.

Ainſi vous m'empeſchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empeſcher que la voſtre ne tienne,
Mais ſi jamais je trouve icy ce courratier,
Je luy ſçauray, Madame, apprendre ſon métier.

CHRYSANTE.

Il vient ſous mon aveu.

PHILISTE.

Voſtre aveu ne m'importe,
C'eſt un fou s'il me voit ſans regagner la porte;
Autrement il ſçaura ce que péſent mes coups.

CHRYSANTE.

Eſt-ce là le respect que j'attendois de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne fouffre aucune tache;
Je fuis preft d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raifon régle voftre courage.
Confidérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui fe traite apporte à voftre fœur.
Le bien eft en ce fiécle une grande douceur,
Étant riche on eft tout [1], ajoutez qu'elle mefme
N'aime point Alcidon et ne croit pas qu'il l'aime.
Quoy, voulez-vous forcer fon inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-mefme à cette élection,
Je fuis de fes amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle fe contraignoit feulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor fe contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy préfcrire une fi dure loy?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de fa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne auffi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéïffance.

PHILISTE.

Sa promeffe me donne une entiére puiffance.

CHRYSANTE.

Sa promeffe fans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager?

1. Boileau a dit après Chrysante :

Quicouque est riche est tout.

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle ſa promeſſe.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traîtreſſe.
Lycas, cours chez Florange, et dy-luy de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que, s'il ne ſe départ
D'une place chez nous par ſurpriſe occupée,
Je ne le trouve point ſans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu. Mon fils...

PHILISTE *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE *ſeule.*

Dieux! que cet emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille : hélas! pour ta miſére
Les destins ennemis ont fait naiſtre ce frére;
Déplorable, le ciel te veut favoriſer
D'une bonne fortune, et tu n'en peux uſer.
Rejoignons toutes deux ce naturel ſauvage,
Et taſchons par nos pleurs d'amollir ſon courage.

SCÉNE VIII.

CLARICE *dans ſon jardin.*

Chers confidens de mes deſirs,
Beaux lieux, ſecrets témoins de mon inquié-[tude,
Ce n'eſt plus avec des ſoûpirs,
Que je viens abuſer de voſtre ſolitude :
Mes tourmens ſont paſſez,
Mes vœux ſont exaucez,
La joye aux maux ſuccéde.
Mon ſort en ma faveur change ſa dure loy,
Et, pour dire en un mot le bien que je poſſéde,
Mon Philiste eſt à moy.

En vain nos inégalitez
M'avoient avantagée à mon défavantage,
L'amour confond nos qualitez,
Et nous réduit tous deux fous un mefme esclavage.
L'aveugle outrecuidé
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle fortune,
Et fon aveuglement par miracle fait voir
Que, quand il nous faifit, l'autre nous importune
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à préfent tes yeux
Que j'entendois fi bien fans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux
Par tes rufez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Noftre libre entretien
Ne diffimule rien,
Et ces respects farouches
N'exerçant plus fur nous de fecrettes rigueurs,
L'amour eft maintenant le maiftre de nos bouches
Ainfi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaifir fe goufte au fortir des fupplices!
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'eft plus augmente nos délices!
Qu'un fi doux fouvenir
M'apprefte à l'avenir
D'amoureufes tendreffes!
Que mes malheurs finis auront de volupté!
Et que j'estimeray chérement ces careffes
Qui m'auront tant coufté!

Mon heur me femble fans pareil
Depuis qu'en liberté noftre amour m'en affeure,
Je ne croy pas que le foleil...

SCÉNE IX.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CÉLIDAN *dit ces mots derrière le théatre.*


ocher, atten nous-là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il eſt temps d'avancer, baiſſons le tapabort [1].
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs! au ſecours!

LA NOURRICE.

Quoy? des voleurs, Madame?

CLARICE.

Ouy, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE *embraſſe les genoux de Clarice et l'empeſche de fuir.*

Ah, de frayeur je paſme.

CLARICE.

Laiſſe-moy, miſérable.

CÉLIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE. *Célidan luy met la main ſur la bouche.*

Aux vo...

CÉLIDAN. *Il dit ces mots derrière le théatre.*

Touche, cocher.

1. « C'est une sorte de bonnet à l'anglaise, qui était fort commode et qu'on portait sur mer, il y a environ 52 ou 53 ans. On dit qu'on portait des *tapabords* au dernier siége de La Rochelle, au moins M. Bouillaud, qui était alors daus sa verte jeunesse, me l'a assuré. » (*Dictionnaire de Richelet*, 1680.)

SCÉNE X.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

LA NOURRICE *ſeule.*

Sortons de paſmoiſon, reprenons la parole ;
Il nous faut à grands cris joüer un autre rôle.
Ou je n'y connoy rien, ou j'ay bien pris mon
[temps.
Ils n'en feront pas tous également contens,
Et Philiste demain, cette nouvelle ſçeuë,
Sera de belle humeur, ou je ſuis fort deçeuë.
Mais par où vont nos gens? voyons, qu'en ſeureté
Je faſſe aller après par un autre coſté.
A préſent il eſt temps que ma voix s'évertuë.
Aux armes! aux voleurs! on m'égorge, on me tuë,
On enléve Madame; amis, ſecourez-nous;
A la force! aux brigands! au meurtre! accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLYMAS.

Qu'as-tu, nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravy Clarice.

POLYMAS.

Comment? ravy Clarice?

LA NOURRICE.

Ouy, ſuivez promptement.
Bons Dieux! que j'ay receu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les, mais dy-nous la route qu'ils ont priſe.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par là. Le ciel vous favoriſe.

Elle eſt ſeule.

O qu'ils en vont abatre! ils ſont morts, c'en eſt fait,

Et leur ſang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourvu que le bon-heur à leurs ſouhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant ſubornons quelques pleurs
Qui ſervent de témoins à nos fauſſes douleurs.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.


es voleurs cette nuit ont enlevé Clarice!
Quelle preuve en as-tu? quel témoin? quel indice?
Ton rapport n'eſt fondé que ſur quelque faux [bruit.

LYCAS.

Je n'en ſuis par les yeux, hélas! que trop instruit;
Les cris de ſa nourrice en ſa maiſon déſerte
M'ont trop ſuffiſamment aſſeuré de ſa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut et bas,
Elle renverſe tout ce qui s'offre à ſes pas,
Et ſur ceux qu'elle voit frape ſans reconnoiſtre.
A peine devant elle oſeroit-on paroiſtre;
De furie elle écume, et fait ſans ceſſe un bruit
Que le deſespoir forme, et que la rage ſuit,
Et parmy ſes transports ſon hurlement farouche
Ne laiſſe distinguer que Clarice en ſa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t'elle rien dit?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a veu,
Ces mots ont éclaté d'un transport impréveu:
Va luy dire qu'il perd ſa maîtreſſe et la noſtre.
Et puis incontinent me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traitter en autheur du forfait,
Mais ma fuite a rendu ſa fureur ſans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celuy qu'elle en ſoupçonne?

LYCAS.

Ses confuſes clameurs n'en accuſent perſonne,
Et meſme les voiſins n'en ſçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens ſeulement ce qui peut m'affliger,
Traiſtre, ſans que je ſçache où, pour mon allégeance,
Adreſſer ma pourſuite et porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper : deſſus toy ma douleur
Faute d'un autre objet euſt vengé ce malheur.
Malheur d'autant plus grand, que ſa ſource ignorée
Ne laiſſe aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laiſſe à ma douleur qui va finir mes jours
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt ſecours.
Foible ſoulagement en un coup ſi funeste[1],
Mais il s'en faut ſervir, puisque ſeul il nous reste.
Plains, Philiste, plains-toy, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne ſont impuiſſans;
Fay qu'à force de cris pouſſez jusqu'en la nuë
Ton mal ſoit plus connu que ſa cauſe inconnuë,
Fay que chacun le ſçache et que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle ſoit[2], apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tiens en ſervage,
Reçoy de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
Et par mon deſespoir juge de mon amour.
Hélas ! pour en juger peut-eſtre eſt-ce ta feinte
Qui me porte à deſſein cette crüelle atteinte,
Et ton amour, qui doute encor de mes ſermens,
Cherche à s'en aſſeurer par mes reſſentiments.
Soupçonneuſe beauté, contente ton envie,
Et pren cette aſſeurance aux dépens de ma vie,
Si ton feu dure encor par mes derniers ſoûpirs

1. Toutes les éditions jusqu'en 1654 inclusivement portent :

Vain et foible ſoulas en un coup ſi funeste.

2. *Où que* pour *en quelque lieu que*, *quelque part que*, locution rapide que Corneille a déjà employée Acte IV, sc. 8 de *Clitandre,* qu'il emploiera encore Acte I, sc. 9 de *la Galerie du Palais*, dont J.-J. Rousseau et Buffon ont fait usage après lui, et qu'on aurait bien tort de laisser disparaître de notre langue.

Reçois enſemble et perds l'effet de tes deſirs.
Alors, ta flame en vain pour Philiste allumée,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et ſeure d'une foy que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bon-heur d'en douter.
Que ce penſer flateur me dérobe à moy-mesme!
Quel charme à mon trépas de penſer qu'elle m'aime,
Et dans mon deſespoir qu'il m'eſt doux d'espérer
Que ma mort à ſon tour la fera ſoûpirer!
Simple, qu'espéres-tu? ſa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire,
Ton déplaiſir luy plaiſt, et tous autres tourmens
Luy ſembleroient pour toy de légers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle paſme de joye au récit de ta peine,
Et choiſit pour objet de ſon affection
Un amant plus ſortable à ſa condition.
Pauvre deſesperé, que ta raiſon s'égare!
Et que tu traites mal une amitié ſi rare!
Après tant de ſermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureuſe aux dépens de ſa foy,
Tu veux ſeul avoir part à la douleur commune,
Tu veux ſeul te charger de toute l'infortune,
Comme ſi tu pouvois en croiſſant tes malheurs
Diminüer les ſiens et l'oſter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un raviſſeur infame
A mis en ſon pouvoir la reine de ton ame,
Et peut-eſtre déja ce corſaire effronté
Triomphe inſolemment de ſa fidelité.
Qu'à ce triste penſer ma vigueur diminuë

SCÉNE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.


ais voicy de ſes gens. Qu'eſt-elle devenuë?
Amis, le ſavez-vous? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puiſſe éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, Monſieur, une vaine pourſuite.

PHILISTE.

Du moins, vous avez veu des marques de leur fuite?

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous ſçauriez le trépas.
Mais, hélas! quelque ſoin, et quelque diligence...

PHILISTE.

Ce ſont là des effets de voſtre intelligence.
Traiſtres, ces feints hélas ne ſçauroient m'abuſer.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monſieur, de quoy nous accuſer.

PHILISTE.

Perfides, vous prétez épaule à leur retraite,
Et c'eſt ce qui vous fait me la tenir ſecrette,
Mais voicy... Vous fuyez! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maitreſſe, ou mourir.

DORASTE *rentrant avec ſes compagnons cependant que Philiste les cherche derriére le théatre.*

Cédons à ſa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous préſentons plus aux transports de ſa rage,
Mais plûtoſt derechef allons ſi bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour ſujet de ſe faſcher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, et s'enfuyant avec ſes compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE *l'épée à la main et ſeul.*

Qui les oſte à ma juste colére?

Venez de vos forfaits recevoir le ſalaire...
Infames ſcélérats, venez, qu'eſpérez-vous?
Voſtre fuite ne peut vous ſauver de mes coups.

SCÉNE III.

ALCIDON, CÉLIDAN, PHILISTE.

Alcidon *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure! un miracle viſible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus ſen-
[ſible
Puisqu'ainſi tu m'attens les armes à la main.
J'admire avec plaiſir ce changement ſoudain,
Et vay...

Célidan.

Ne penſe pas ainſi...

Alcidon.

Laiſſe-nous faire,
C'eſt en homme de cœur qu'il me va ſatisfaire,
Crains-tu d'eſtre témoin d'une bonne action?

Philiste.

Dieux! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon ſort une rigueur crüelle:
Ma maîtreſſe perduë, un amy me querelle.

Alcidon.

Ta maîtreſſe perduë!

Philiste.

Hélas! hier des voleurs..

Alcidon.

Je n'en veux rien ſçavoir, va le conter ailleurs;
Je ne prens point de part aux intéreſts d'un traiſtre,
Et puis qu'il eſt ainſi, le ciel fait bien connoiſtre
Que ſon juste courroux a ſoin de me venger,

Philiste.

Quel plaiſir, Alcidon, prends-tu de m'outrager?
Mon amitié ſe laſſe, et ma fureur m'emporte:
Mon ame pour ſortir ne cherche qu'une porte;
Ne me preſſe donc plus dans un tel deſeſpoir:

J'ay déja fait pour toy par-delà mon devoir;
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée?
J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
J'ay menacé Florange, et rompu les accords
Qui t'avoient sçeu causer ces violens transports.

Alcidon.

Entre des cavaliers une offense receuë
Ne se contente point d'une si lasche issuë,
Va m'attendre...

Célidan.

Arrétez, je ne permettray pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

Philiste.

Faire icy du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lasche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu, nous nous pourrons trouver,
Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendray seul à seul dans peu de tes nouvelles.
Mon honneur souffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCÉNE IV.

CÉLIDAN, ALCIDON.

Célidan.

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié;
Il montre une franchise icy trop naturelle
Pour ne te pas oster tout sujet de querelle.
L'affaire se traitoit sans doute à son desçeu,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçeu:
Va retrouver Doris, et rendons-luy Clarice.

Alcidon.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége qu'il dresse afin de me duper?

Célidan.

Romproit-il ces accords à dessein de tromper?
Que vois-tu là qui sente une supercherie?

Alcidon.

Je n'y voy qu'un effet de sa poltronnerie,

Qu'un lafche défaveu de cette trahifon
De peur d'eftre obligé de m'en faire raifon.
Je l'en preffay dès hier, mais fon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rufé témoignage,
Par où m'ebloüiffant il pût un de ces jours
Renoüer fourdement ces müettes amours.
Il en donne en fecret des avis à Florange;
Tu ne le connois pas, c'eft un esprit étrange.

CÉLIDAN.

Quelque étrange qu'il foit, fi tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes défirs fe trouveront contens,
Ses offres acceptez, que rien ne fe différe :
Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cét ordre eft infaillible à procurer mon bien,
Mais ton contentement m'eft plus cher que le mien.
Longtemps à mon fujet tes paffions contraintes
Ont fouffert et caché leurs plus vives atteintes;
Il me faut à mon tour en faire autant pour toy :
Hier devant tous les Dieux je t'en donnay ma foy,
Et pour la maintenir tout me fera poffible [1].

CÉLIDAN.

Ta perte en mon bonheur me feroit trop fenfible,
Et je m'en haïrois, fi j'avois confenty
Que mon hymen laiffaft Alcidon fans party.

ALCIDON.

Et bien, pour t'arracher ce scrupule de l'ame,
(Quoy que je n'eus jamais pour elle aucune flame)
J'époufera Clarice. Ainfi puisque mon fort
Veut qu'à mes amitiez je faffe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'époufe la maîtreffe,
C'eft là que par devoir il faut que je m'adreffe.
Philiste eft un parjure, et moy ton obligé,

1. On lit dans l'édition orignale les deux vers suivants, remplacés dès l'édition de 1644 :

Et, pour la maintenir, j'éteindrai bien ma braife.

CÉLIDAN.

Mais je ne veux point d'heur aux dépens de ton aife.

Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce ſeroit me noircir de trop d'ingratitude.

CÉLIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'eſt faire mon devoir en quittant ma Doris,
Et me venger d'un traiſtre épouſant ſa Clarice.
Mes discours ny mon cœur n'ont aucun artifice.
Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employer vers Doris mon reste de crédit.
Si je la puis gagner, je te réponds du frére,
Trop heureux à ce prix d'appaiſer ſa colére.

CÉLIDAN.

C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement.
Voy ce que je pourray pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire, à mon avis, deviendroit plus aiſée,
Si Clarice apprenoit une mort ſuppoſée...

CÉLIDAN.

De qui? de ſon amant? va, tien pour aſſeuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura ſçeu la nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la réſoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont toſt ſéchez,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchez.

SCÉNE V.

CÉLIDAN.

Il me céde à mon gré Doris de bon courage.
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,
Pour eſtre fait ſur l'heure et tout noncha-[lamment,
Eſt conduit, ce me ſemble, aſſez acortement.
Qu'il en ſçait de moyens! qu'il a ſes raiſons preſtes!
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honneſtes
Pour ne point rapprocher de ſon premier amour!

Plus j'y porte la veuë, et moins j'y voy de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de ſa penſée ?
Ouy, ſans doute Clarice a ſon ame bleſſée;
Il ſe venge en paroles et s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le ſatisfait:
Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
Je joûrois, à ce conte, un joly perſonnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruſe en vain,
Tandis que le ſuccès eſt encor en ma main,
Si mon ſoupçon eſt vray, je luy feray connoiſtre
Que je ne ſuis pas homme à ſeconder un traiſtre.
Ce n'eſt point avec moy qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moy pour luy ſervir d'escorte,
Et, ſi je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte;
Nous eſtions attendus, on ſecondoit nos coups :
La nourrice parut en meſme temps que nous,
Et ſe paſma ſoudain avec tant de justeſſe
Que cette paſmoiſon nous livra ſa maîtreſſe.
Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnez!

SCÉNE VI.

CÉLIDAN, LA NOURRICE.

La Nourrice.


h!

Célidan.

J'entens des ſoûpirs.

La Nourrice.

Destins!

Célidan.

C'eſt la nourrice.
Qu'elle vient à propos!

La Nourrice.

Ou rendez-moy Clarice!

Célidan.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CÉLIDAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, nourrice, à t'affliger ſi fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'eſt donc toy qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? dy moy, qu'en as-tu fait?

CÉLIDAN.

Ta douleur ſans raiſon m'impute ce forfait,
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maitreſſe?

LA NOURRICE.

Ouy, je te la demande, ame double et traîtreſſe.

CÉLIDAN.

Je n'ay point eu de part en cét enlévement,
Mais je t'en diray bien l'heureux évenement.
Il ne faut plus avoir un viſage ſi triste,
Elle eſt en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui?

CÉLIDAN.

De ſon Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le diſoit, que ce ruſé flateur
Devoit eſtre du coup le véritable autheur.

CÉLIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice; du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort néceſſaire.

LA NOURRICE.

Quoy? l'a-t-il délivrée?

CÉLIDAN.

Ouy.

LA NOURRICE.

Bons dieux!

CÉLIDAN.

Sa valeur
Oſte enſemble la vie et Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CÉLIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la pourſuite.

LA NOURRICE.

Leur caroſſe roulant comme il eſt advenu...

CÉLIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu;
Peut eſtre un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verſer leur caroſſe et les jeta par terre,
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux et ta maîtreſſe étoient preſts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuſe nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celuy qu'il a privé de vie?

CÉLIDAN.

C'eſt... je l'aurois nommé mille fois en un jour...
Que ma mémoire icy me ſait un mauvais tour!
C'eſt un des bons amis que Philiste euſt au monde...
Reſve un peu comme moy, nourrice, et me ſeconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adreſſe.

CÉLIDAN.

Il ſe termine en *don*.
C'eſt... j'y ſuis, peu s'en faut, atten, c'eſt...

LA NOURRICE.

Alcidon?

CÉLIDAN.

T'y voila justement.

LA NOURRICE.

Eſt-ce luy? quel dommage,
Qu'un brave gentilhomme en la fleur de ſon âge...
Touteſſois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et, graces aux bons dieux, ſon deſſein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma ſon complice.

CÉLIDAN.

C'eſt-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy!

CÉLIDAN.

Pour toy, nourrice.

La Nourrice.

Ah, le traiſtre!

Célidan.

Sans doute il te vouloit du mal.

La Nourrice.

Et m'en pourroit-il faire?

Célidan.

Ouy, ſon rapport fatal...

La Nourrice.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

Célidan.

En effet ce rapport n'eſt qu'une calomnie;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton ſçeu
Ce malheureux deſſein avoit été conçeu,
Et que, pour empeſcher la fuite de Clarice,
Ta feinte paſmoiſon luy fit un bon office;
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

La Nourrice.

De quels damnables tours cét imposteur ſe ſert!
Non, Monſieur, à préſent il faut que je le die,
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traiſtre aimoit Clarice, et bruſlant de ce feu,
Il n'amuſoit Doris que pour couvrir ſon jeu;
Depuis près de ſix mois il a taſché ſans ceſſe
D'acheter ma faveur auprès de ma maitreſſe;
Il n'a rien épargné qui fuſt en ſon pouvoir.
Mais, me voyant toûjours ferme dans le devoir,
Et que pour moy ſes dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous ſçavez le ſurplus, vous voyez ſon effort
A ſe venger de moy pour le moins en ſa mort;
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'eſtre trop fidelle.
Mais, Monſieur, le croit-on?

Célidan.

N'en doute aucunement :
Le bruit eſt qu'on t'apreſte un rude chaſtiment.

La Nourrice.

Las! que me dites-vous?

Célidan.

Ta maîtreſſe en colére
Jure que tes forfaits recevront leur ſalaire.
Surtout elle s'aigrit contre ta paſmoiſon :
Si tu veux éviter une infame priſon,
N'atten pas ſon retour.

La Nourrice.

Où me voy-je réduite,
Si mon ſalut dépend d'une ſoudaine fuite?
Et mon esprit confus ne ſçait où l'adreſſer !

Célidan.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent preſſer.
Nourrice, fay chez moy, ſi tu veux, ta retraite,
Autant qu'en lieu du monde elle y ſera ſecrette.

La Nourrice.

Oſerois-je espérer que la compaſſion...

Célidan.

Je prens ton innocence en ma protection.
Va, ne pers point de temps : eſtre icy davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage;
Je te ſuivray de l'œil, et ne dis encor rien
Comme après je ſçauray m'employer pour ton bien.
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.

La Nourrice.

Vous me ferez, Monſieur, comme un Dieu tutélaire.

Célidan.

Tréve pour le preſent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loiſir de tant de complimens.

SCÉNE VII.

CÉLIDAN.

Voilà mon homme pris, et ma vieille attrapée.
Vraiment, un mauvais conte aiſément l'a
[dupée,
Je la croyois plus fine, et n'euſſe pas penſé
Qu'un discours ſur le champ par hazard commencé,
Dont la ſuite non plus n'alloit qu'à l'aventure,

Pûſt donner à ſon ame une telle torture,
La jetter en deſordre, et brouiller ſes reſſorts.
Mais la raiſon le veut, c'eſt l'effet des remords;
Le cuiſant ſouvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de ſeureté,
D'où nous ne craignions rien de ſa ſubtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que, depuis qu'on jouë à ſurprendre un amy,
Un trompeur en moy trouve un trompeur et demy.

SCÈNE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.



'eſt donc pour un amy que tu veux que mon ame
Allume à ta priére une nouvelle flame ?

ALCIDON.

Ouy, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voila te déclarer ;
Ce compliment, fort beau pour des ames glacées,
M'eſt un aveu bien clair de tes feintes paſſées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte : il n'appartient qu'à toy
D'eſtre diſſimulée et de manquer de foy.
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moy, que je ſçay bien le rendre.
Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit
Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
Et c'eſt à ce deſſein que ta fauſſe colére
Abuſe inſolemment de l'eſprit de mon frére ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes reſſentimens
Apporte ſeul du trouble à tes contentemens,

Et pour moy, qui voy trop ta haine par ce change
Qui t'a fait ſans raiſon me préférer Florange,
Je n'oſe plus t'offrir un ſervice odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal; mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine,
De moy ny de mon choix ne te mets point en peine.
C'eſt trop manquer de ſens; je te prie, eſt-ce à toy,
A l'objet de ma haine, à diſpoſer de moy?

ALCIDON.

Non, mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta poſſeſſion l'espérance interdite,
Je ſentirois mon mal puiſſamment ſoulagé,
Si du moins un amy m'en étoit obligé.
Ce cavalier au reste a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps et d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et ſur tout de Doris à l'extrème amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaiſe,
Mais il en a de plus une autre fort mauvaiſe,
C'eſt qu'il eſt ton amy : cette ſeule raiſon
Me le feroit haïr ſi j'en ſçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien ſervir il faut icy le taire?

DORIS.

Et de plus luy donner cét avis ſalutaire,
Que, s'il eſt vray qu'il m'aime et qu'il veuille eſtre aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne ſois point nommé;
Qu'il n'espére autrement de réponſe que triste.
J'ay dépit que le ſang me lie avec Philiste,
Et qu'ainſi malgré moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu ſeras quelque jour d'un esprit plus remis.
Adieu. Quoy qu'il en ſoit, ſouvien-toy, dédaigneuſe,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuſe.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCÉNE IX.

DORIS.


u'aux filles comme moy le ſort eſt inhumain!
Que leur condition ſe trouve déplorable!
Une mére aveuglée, un frére inéxorable,
Chacun de ſon coſté, prennent ſur mon de- [voir
Et ſur mes volontez un abſolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à ſuivre ſon caprice.
L'un a ſes amitiez, l'autre a ſon avarice:
Ma mére veut Florange, et mon frére Alcidon.
Dans leurs diviſions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour ſouffrir et pour feindre.
Je n'oſe qu'espérer et je ne ſçay que craindre,
Ou plûtoſt je crains tout et je n'espére rien;
Je n'oſe fuir mon mal ny rechercher mon bien.
Dure ſujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix ſe dénie!
On ne laiſſe à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moy que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'oſe écouter tant ſoit peu mon envie.
Il faut que mes deſirs toûjours indifférens
Aillent ſans réſistance au gré de mes parens,
Qui m'appreſtent peut-eſtre un brutal, un ſauvage,
Et puis, cela s'appelle une fille bien ſage.
Ciel, qui vois ma miſére, et qui fais les heureux,
Pren pitié d'un devoir qui m'eſt ſi rigoureux.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

CÉLIDAN, CLARICE.

CÉLIDAN.

N'espérez pas, Madame, avec cét artifice,
Apprendre du forfait l'autheur ny le complice,
Je chéris l'un et l'autre, et croy qu'il m'eſt permis
De conſerver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blaſme
A ravir la beauté qui luy raviſſoit l'ame,
Et l'autre l'aſſista par importunité :
C'eſt ce que vous ſçaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monſieur, je ſuis contente
De voir qu'un bon ſuccès a trompé leur attente,
Et, me réſolvant meſme à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux ſouvenir,
J'estime que la perte en ſera plus aiſée
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont cauſée
C'eſt aſſez que je ſçay qu'à voſtre heureux ſecours
Je doy tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moy vous en eſt redevable;
S'il a ſçeu mon malheur il eſt inconſolable,
Et dans ſon deſespoir ſans doute qu'aujourd'huy
Vous luy rendez la vie en me rendant à luy.
Diſpoſez du pouvoir et de l'un et de l'autre;
Ce que vous y verrez tenez-le comme au voſtre,

Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir,
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop long-temps régne sur son courage.

CÉLIDAN.

C'est à moy qu'appartient l'honneur de ce message,
Mon secours sans cela, comme de nul effet,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

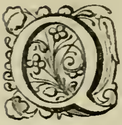
Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir :
Ainsi doresnavant, quelque espoir qui me flate,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN.

En quoy que mon service oblige vostre amour,
Vos seuls remercimens me mettent à retour.

SCÉNE II.

CÉLIDAN.


u'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice
Qu'il ait de son party sa traitresse nourrice,
Que d'un amy trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste et néglige sa sœur ;
Enfin qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuse,
Je trouve mieux que lui mon conte dans sa ruse ;
Son artifice m'aide, et succéde si bien
Qu'il me donne Doris et ne luy laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise :
Je ne la veux devoir, traistre, qu'à ma franchise.
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foy ;
Cesse tes complimens, je l'auray bien sans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frére ;
Nostre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en luy disant le sien.

SCÉNE III.

ALCIDON, CÉLIDAN.

CÉLIDAN.

Ah, je cherchois une heure avec toy d'entre- [tien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CÉLIDAN.

Tout va le mieux du monde; il ne ſe pouvoit pas
Avec plus de ſuccès ſuppoſer un trépas:
Clarice au déſespoir croit Philiste ſans vie.

ALCIDON.

Et l'autheur de ce coup?

CÉLIDAN.

Celuy qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je luy fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jeté des injures en l'air?

CÉLIDAN.

Cela s'en va ſans dire.

ALCIDON.

Ainſi rien ne l'appaise?

CÉLIDAN.

Si je te diſois tout, tu mourrois de trop d'aiſe.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une ſi dure loy.

CÉLIDAN.

Dans ce grand deſespoir elle parle de toy.

ALCIDON.

Elle parle de moy!

CÉLIDAN.

J'ay perdu ce que j'aime,
(Dit elle) *mais du moins ſi cét autre luy-meſme,*
Son fidelle Alcidon, m'en conſoloit icy!

ALCIDON.

Tout de bon?

CÉLIDAN.

Son esprit en paroiſt adoucy.

ALCIDON.

Je ne me penſois pas ſi fort dans ſa mémoire.
Mais non, cela n'eſt point, tu m'en donnes à croire.

CÉLIDAN.

Tu peux dans ce jour meſme en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le party par curioſité.
Dérobons-nous ce ſoir pour luy rendre viſite.

CÉLIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occaſion s'offre on peut la diſpoſer,
Mais comme ſans deſſein...

CÉLIDAN.

J'entens, à t'épouſer.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accès libre aux lieux de ſa priſon;
Que déja quelque argent m'en a fait la raiſon,
Et que, s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront ſa délivrance,
Pourveu qu'un prompt hymen ſuccéde à mes deſirs.

CÉLIDAN.

Que cette invention t'aſſeure de plaiſirs!
Une ſubtilité ſi dextrement tiſſuë
Ne peut jamais avoir qu'une admirable iſſuë.

ALCIDON.

Mais l'éxécution ne s'en doit pas ſurſeoir.

CÉLIDAN.

Ne différe donc point, je t'attens vers le ſoir;
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *ſeul.*

O l'excellent amy! qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy!
Je trompe tout le monde avec ſa bonne foy:
Et quant à ſa Doris, ſi ſa pourſuite eſt vaine,
C'eſt dequoy maintenant je ne ſuis guére en peine,

Puisque j'auray mon conte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige ſon feu.
Mais je ne ſonge pas que ma joye imprudente
Laiſſe en perpléxité ma chére confidente,
Avant que de partir il faudra ſur le tard
De nos heureux ſuccès luy faire quelque part.

SCÉNE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je ne le puis céler, bien que j'y compatiſſe,
Je trouve en ton malheur quelque peu de [justice,
Le ciel venge ta ſœur : ton fol emportement
A rompu ſa fortune et chaſſé ſon amant,
Et tu vois auſſi-toſt la tienne renverſée,
Ta maîtreſſe par force en d'autres mains paſſée [1].
Cependant Alcidon, que tu crois r'appeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'eſt à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaiſirs qu'il nous en faut attendre :
D'un ſi honteux affront le cuiſant ſouvenir
Éteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainſi mon mauvais ſort m'a bien oſté Clarice,
Mais du reste accuſez voſtre ſeule avarice.
Madame, nous perdons par voſtre aveuglement,
Voſtre fils un amy, voſtre fille un amant.

DORIS.

Oſtez ce nom d'amour : le fard de ſon langage
Ne m'empeſcha jamais de voir dans ſon courage,
Et nous étions tous deux ſemblables en ce point
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! jeune diſſimulée,

1. Toutes les éditions jusqu'à 1654 inclusivement portent :
Ta maitreſſe ravie et peut-eſtre forcée.

Falloit-il donc ſouffrir d'en eſtre cajolée ?

Doris.

Il le falloit ſouffrir, ou vous deſobliger.

Philiste.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

Chrysante.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de ſilence,
Et du moins à ſes yeux cache ta violence.

SCÉNE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

Philiste *à Célidan.*

Et bien, que dit, que fait noſtre amant irrité ?
Perſiste-t-il encor dans ſa brutalité?

Célidan.

Quitte pour aujourd'huy le ſoin de tes que-
J'ay bien à te conter de meilleures nouvelles : [relles,
Les raviſſeurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

Philiste.

Amy, que me dis-tu ?

Célidan.

Ce que je viens de voir.

Philiste.

Et de grace, où voit-on le ſujet que j'adore ?
Dy-moy le lieu.

Célidan.

Le lieu ne ſe dit pas encore.
Celuy qui te la rend te veut faire une loy.

Philiste.

Après cette faveur, qu'il diſpoſe de moy,
Mon poſſible eſt à luy.

Célidan.

Donc ſous cette promeſſe
Tu peux dans ſon logis aller voir ta maîtreſſe.
Ambaſſadeur exprès...

SCÉNE VI.

CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

Chrysante.

Son feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité :
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui, ſans vous dire adieu, vers ſon objet l'emporte.

Célidan.

C'eſt comme doit agir un véritable amour;
Un feu moindre eut ſouffert quelque plus long ſéjour,
Et nous voyons aſſez par cette expérience
Que le ſien eſt égal à ſon impatience.
Mais, puis qu'ainſi le ciel rejoint ces deux amans
Et que tout ſe diſpoſe à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oſerois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'eſt que flame,
Un cœur ſur qui ſes yeux, de tout temps absolus,
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ay crû par le paſſé qu'une ardeur mutüelle
Uniſſoit les esprits et d'Alcidon et d'elle,
Et qu'en ce cavalier ſon deſir arrété
Prendroit tous autres vœux pour importunité :
Cette ſeule raiſon m'obligeant à me taire,
Je trahiſſois mon feu de peur de luy déplaire.
Mais aujourd'huy qu'un autre, en ſa place receu,
Me fait voir clairement combien j'étois déçeu,
Je ne condamne plus mon amour au ſilence,
Et viens faire éclater toute ſa violence.
Souffrez que mes deſirs, ſi long-temps retenus,
Rendent à ſa beauté des vœux qui luy ſont dûs;
Et, du moins par pitié d'un ſi crüel martire,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui ſoûpire.

Chrysante.

Voſtre amour pour Doris eſt un ſi grand bonheur
Que je voudrois ſur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme ſon caprice à mes ſouhaits réſiste.
Trop chaud amy qu'il eſt, il s'emporte à tous coups

Pour un fourbe infolent qui fe moque de nous.
Honteufe qu'il me force à manquer de promeffe,
Je n'ofe vous donner une réponfe expreffe,
Tant je crains de fa part un defordre nouveau.

Célidan.

Vous me tüez, Madame, et cachez le coûteau;
Sous ce détour discret un refus fe colore.

Chrysante.

Non, Monfieur, croyez-moy, voftre offre nous honore,
Auffi dans le refus j'aurois peu de raifon;
Je connoy voftre bien, je fçay votre maifon;
Voftre pére jadis (hélas, que cette histoire
Encor fur mes vieux ans m'eft douce en la mémoire!)
Voftre feu pére, dy-je, eut de l'amour pour moy;
J'étois fon cher objet, et maintenant je voy
Que, comme par un droit fucceffif de famille,
L'amour qu'il eut pour moy vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit je l'aimois, et les feules rigueurs
De fes crüels parens diviférent nos cœurs.
On l'éloigna de moy par ce maudit ufage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
Et fon pére jamais ne fouffrit fon retour
Que ma foy n'euft ailleurs engagé mon amour.
En vain à cet hymen j'opposay ma constance,
La volonté des miens vainquit ma réfistance.
Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
De fes perfections les plus aimables traits :
Afin de vous ofter deformais toute crainte
Que deffous mes discours fe cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, et vous verrez alors
Comme en voftre faveur je feray mes efforts.

Célidan.

Si de ce cher objet j'avois mefme affeurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

Doris.

Je ne fçay qu'obéïr, et n'ay point de vouloir.

Célidan.

Employer contre vous un abfolu pouvoir!
Ma flame d'y penfer fe tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connoy bien ma fille, et je vous réponds d'elle,
Dépeſchons ſeulement d'aller vers ces amans.

CÉLIDAN.

Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCÉNE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obstine à combattre ma joye,
Pouſſe encor des ſoûpirs bien que je vous revoye,
Et l'excés des plaiſirs qui me viennent charmer
Meſle dans ces douceurs je ne ſçay quoy d'amer.
Mon ame en eſt enſemble et ravie et confuſe :
D'un peu de laſcheté voſtre retour m'accuſe,
Et voſtre liberté me reproche aujourd'huy
Que mon amour la doit à la pitié d'autruy.
Elle me comble d'aiſe et m'accable de honte;
Celuy qui vous la rend en m'obligeant m'affronte.
Un coup ſi glorieux n'appartenoit qu'à moy.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy?
Y vois-tu des ſoupçons qui bleſſent ton courage,
Et diſpoſent ta bouche à ce faſcheux langage?
Ton amour et tes ſoins trompez par mon malheur,
Ma priſon inconnuë a bravé ta valeur;
Que t'importe à préſent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'eſt pour toy ſeul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit
Célidan a la peine et Philiste le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'eſt la reconnoiſſance où l'honneur vous oblige;
Il vous faut étre ingrate, ou bien à l'avenir
Luy garder en voſtre ame un peu de ſouvenir.
La mienne en eſt jalouſe, et trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il ſoit, à ſon deſavantage,

Je ne puis le ſouffrir : nos penſers à tous deux
Ne devroient, à mon gré, parler que de nos feux ;
Tout autre objet que moy dans voſtre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce conte, eſt un peu tyrannique;
Penſes-tu que je veuille un amant ſi jaloux ?

PHILISTE.

Je taſche d'imiter ce que je vois en vous ;
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour ſa reine,
Fait de vos actions ſa régle ſouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jalouſe afin d'eſtre ombrageux ?

PHILISTE.

Quoy ! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en viſite
J'entretins quelque temps Bélinde et Chryſolite ?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excés de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cét excès à mon tour.
Eſt-il rien de plus juste, ou de plus équitable ?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu ſeras fort traitable,
Et n'és pas maladroit en ces doux entretiens
D'accuſer mes defauts pour excuſer les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroiſtre
Que tu crois que l'hymen t'ait déja rendu maiſtre,
Puisque, laiſſant les vœux et les ſubmiſſions,
Tu me dis ſeulement mes imperfections.
Philiste, c'eſt douter trop peu de ta puiſſance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence ;
Nous avions notre hymen à demain arrété,
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achéve.

PHILISTE.

Mais ſi durant ce temps quelqu'autre vous enléve,
Avez-vous ſeureté que pour voſtre ſecours
Le meſme Célidan ſe rencontre toûjours ?

CLARICE.

Il faut ſçavoir de luy s'il prendroit cette peine.

Voy ta mére et ta ſœur, que vers nous il améne.
Sa réponſe rendra nos débats terminez.

PHILISTE.

Ah! mére, ſœur, amy, que vous m'importunez!

SCÉNE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CÉLIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Je viens après mon fils vous rendre une aſſeurance,
De la part que je prens en votre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne ſçauroit endurer
Que mes humbles devoirs oſent ſe différer.

CLARICE *à Chryſante.*

N'uſez point de ce mot vers celle dont l'envie
Eſt de vous obéïr le reste de ſa vie,
Que ſon retour rend moins à ſoy-meſme qu'à vous :
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'eſt à moy deſormais, entrant dans ſa famille,
A vous rendre un devoir de ſervante et de fille;
Heureuſe mille fois, ſi le peu que je vaux
Ne vous empeſche point d'excuſer mes defauts,
Et ſi voſtre bonté d'un tel choix ſe contente.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Dans ce bien exceſſif qui paſſe mon attente
Je ſoupçonne mes ſens d'une infidélité,
Tant ma raiſon s'oppoſe à ma crédulité.
Surpriſe que je ſuis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor ſi je veille,
Mon ame en eſt ravie, et ces raviſſemens
M'oſtent la liberté de tous remercimens.

DORIS *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zéle m'enhardiſſe
A vous offrir, Madame, un fidelle ſervice.

CLARICE *à Doris.*

Et moy ſans compliment qui vous farde mon cœur
Je vous offre et demande une amitié de ſœur.

Philiste *à Célidan.*
Toy, ſans qui mon malheur étoit inconſolable,
Ma douleur ſans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as ſeul obligé plus que tous mes amis,
Puis que je te doy tout, que je t'ay tout promis,
Ceſſe de me tenir dedans l'incertitude,
Dy moy par où je puis ſortir d'ingratitude,
Donne-moy le moyen après un tel bien-fait
De réduire pour toy ma parole en effet.

Célidan *à Philiste*
S'il eſt vray que ta flame et celle de Clarice
Doivent leur bonne iſſuë à mon peu de ſervice,
Qu'un bon ſuccès par moy réponde à tous vos vœux,
J'oſe t'en demander un pareil à mes feux:
J'oſe te demander, ſous l'aveu de Madame,
Ce digne et ſeul objet de ma ſecrette flame,
Cette ſœur que j'adore, et qui, pour faire un choix,
Attend de ton vouloir les favorables loix.

Philiste *à Célidan.*
Ta demande m'étonne enſemble et m'embarraſſe,
Sur ton meilleur amy tu brigues cette place,
Et tu ſçais que ma foy la réſerve pour luy.

Chrysante *à Philiste.*
Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennuy,
Ne te fay point ingrat pour une ame ſi double.

Philiste *à Célidan.*
Mon esprit diviſé de plus en plus ſe trouble;
Dispenſe-moy, de grace, et ſonge qu'avant toy
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foy.
Si mon amour eſt grand, l'excuſe t'eſt ſenſible,
Mais je ne t'ay promis que ce qui m'eſt poſſible,
Et cette foy donnée oſte de mon pouvoir
Ce qu'à noſtre amitié je me ſçay trop devoir.

Chrysante *à Philiste.*
Ne te reſſouvien plus d'une vieille promeſſe,
Et juge en regardant cette belle maîtreſſe
Si celuy qui pour toy l'oſte à ſon raviſſeur
N'a pas bien mérité l'échange de ta ſœur.

Clarice *à Chryſante.*
Je ne ſçaurois ſouffrir qu'en ma préſence on die

Qu'il doive m'acquérir par une perfidie,
Et pour un tel amy luy voir ſi peu de foy,
Me feroit redouter qu'il en euſt moins pour moy,
Mais Alcidon ſurvient: nous l'allons voir luy-meſme
Contre un rival et vous disputer ce qu'il aime.

SCÉNE IX.

CLARICE, ALCIDON, CHRYSANTE, CÉLIDAN, PHILISTE, DORIS.

Clarice *à Alcidon.*

Mon abord t'a ſurpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois ſans doute encor dans le mal-[heur,
Voicy qui m'en délivre, et n'étoit que Philiste
A ſes nouveaux deſſeins en ta faveur réſiste,
Cét amy ſi parfait qu'entre tous tu chéris
T'auroit pour récompenſe enlevé ta Doris.

Alcidon.

Le deſordre éclatant qu'on voit ſur mon viſage
N'eſt que l'effet trop prompt d'une ſoudaine rage :
Je forcéne de voir que ſur voſtre retour
Ce traiſtre aſſeure ainſi ma perte et ſon amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des maîtreſſes,
Et, mon honneur perdu, tu gagnes leurs careſſes ?

Célidan *à Alcidon.*

Quoy, j'ay ſçeu jusqu'icy cacher tes laſchetez,
Et tu m'oſes couvrir de ces indignitez !
Ceſſe de m'outrager, ou le respect des dames
N'eſt plus pour contenir celuy que tu diffames.

Philiste *à Alcidon.*

Cher amy, ne crains rien, et demeure aſſeuré
Que je ſçay maintenir ce que je t'ay juré;
Pour t'enlever ma ſœur il faut m'arracher l'ame.

Alcidon *à Philiste.*

Non, non, il n'eſt plus temps de déguiſer ma flame,
Il te faut malgré moy faire un honteux aveu
Que ſi mon cœur bruſloit, c'étoit d'un autre feu.

Amy, ne cherche plus qui t'a ravy Clarice:
Voici l'autheur du coup, et voila le complice.
Adieu, ce mot lafché, je te fuis en horreur.

SCÉNE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CÉLIDAN, DORIS.

Chrysante *à Philiste.*

Et bien, rebelle, enfin fortiras tu d'erreur?

Célidan *à Philiste.*

Puis que fon defefpoir vous découvre un [mystère
Que ma discrétion vous avoit voulu taire,
C'eft à moy de montrer quel étoit mon deffein.
Il eft vray qu'en ce coup je luy prétay la main:
La peur que j'eus alors qu'après ma réfiftance
Il ne trouvaft ailleurs trop fidelle affiftance...

Philiste *à Célidan.*

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta fincérité fe fait affez connoiftre.
Je m'obftinois tantoft dans le party d'un traiftre,
Mais, au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plain moy, plain mon malheur, plain mon trop de
Qu'un amy déloyal a tellement furprife; [franchife
Voy par là comme j'aime, et ne te souvien plus
Que j'ay voulu te faire un injuste refus.
Fay malgré mon erreur que ton feu perfévére;
Ne puny point la fœur de la faute du frére,
Et reçoy de ma main celle que ton defir
Avant mon imprudence avoit daigné choifir.

Clarice *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confufe,
Mais ici mon amour me fervira d'excufe.
Il ferre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon fens de s'éloigner du fien.

Célidan.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,

Un mot me ſatisfait de cette belle bouche ;
Mais hélas, quel espoir oſe rien préſumer
Quand on a pû ſervir et qu'on n'a fait qu'aimer ?

Doris.

Reünir les esprits d'une mére et d'un frére,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir ſçeu me défaire,
M'arracher à Florange et m'oſter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'eſt avoir ſçeu me rendre un aſſez grand ſervice
Pour espérer beaucoup avec quelque justice,
Et, puisque on me l'ordonne, on peut vous aſſeurer
Qu'alors que j'obéïs c'eſt ſans en murmurer.

Célidan.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur ſe déploye,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joye.

Chrysante.

Que la mienne eſt extrème, et que ſur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux preſens !
Qu'il conduit mon bonheur par un reſſort étrange !
Qu'à propos ſa faveur m'a fait perdre Florange !
Puiſſe-t'elle pour comble accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix ſuive de ſi beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double hyménée
Ma derniére vieilleſſe à jamais fortunée.

Clarice *à Chryſante.*

Cependant pour ce ſoir ne me refuſez pas
L'heur de vous voir icy prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste enſemble on ſe prépare,
Tant qu'un mystère ſaint deux à deux nous ſépare.

Chrysante *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce ſeroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquiéme et dernier acte.



EXAMEN DE LA VEFVE

Cette comédie n'eſt pas plus réguliére que *Mélite* en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le meſme defaut au cinquiéme acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour épiſodique; avec cette différence toutesfois que le mariage de Célidan avec Doris a plus de justeſſe dans celle-cy, que celuy d'Éraste avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque choſe de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'eſt pas ſi vague que dans *Mélite*, et a ſes intervalles mieux proportionnez par cinq jours conſécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois lors fort raiſonnable entre la rigueur des vingt et quatre heures, et cette étenduë libertine qui n'avoit aucunes bornes. Mais elle a ce meſme defaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que ſouvent celle de l'action y excéde de beaucoup celle de la repréſentation. Dans le commencement du prémier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des viſites avec Clarice, et paroit en la derniére ſcéne avec elle au ſortir de ces viſites qui doivent avoir conſumé toute l'après-diſnée, ou du moins la meilleure partie. La meſme choſe ſe trouve au cinquiéme. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice ſur le ſoir dans ſon chaſteau, où il la croit encore priſonniére, et ſe réſout de faire part de ſa joye à la nourrice, qu'il n'oſeroit voir de jour, de peur de faire ſoupçonner l'intelligence ſecrette et criminelle qu'ils ont enſemble; et environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit eſtre qu'environ midy quand il en a formé

le desfein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice (ce que vray-femblablement il a fait le plûtoft qu'il a pû, ayant un intéreft d'amour qui le preffoit de luy rendre ce fervice en faveur de fon amant), et quand il vient pour éxécuter cette réfolution, la nuit doit avoir déja affez d'obscurité pour cacher cette vifite qu'il luy va rendre. L'excufe qu'on pourroit y donner auffi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tircis dans *Mélite*, c'est qu'il n'y a point de liaifon de fcénes, et par confequent point de continüité d'action. Ainfi on pourroit dire que ces fcénes détachées qui font placées l'une après l'autre, ne s'entrefuivent pas immediatement, et qu'il fe confume un temps notable entre la fin de l'une et le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles font liées enfemble, cette liaifon étant caufe que l'une commence néceffairement au mefme instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connoiftre l'averfion naturelle que j'ay toujours euë pour les *à parte*[1]. Elle m'en donnoit de belles occafions, m'étant propofé d'y peindre un amour réciproque, qui paruft dans les entretiens de deux perfonnes qui ne parlent point d'amour enfemble, et de mettre des complimens d'amour fuivis entre deux gens qui n'en ont point l'un pour l'autre, et qui font touteffois obligez par des confidérations particuliéres de s'en rendre des témoignages mutüels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part fi fréquens chez les anciens et chez les modernes de toutes les langues : cependant j'ay fi bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces fcénes artificieufes, et des réflexions qui les ont fuivies, que fans emprunter ce fecours, l'amour a parû entre ceux qui n'en parlent point, et le mépris a été vifible entre ceux qui fe font des protestations d'amour. La fixiéme fcéne du quatrième acte femble commencer par ces *à parte*, et n'en a touteffois aucun. Célidan et la nourrice parlent véritablement chacun à part, mais en forte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des

1. Voir *Histoire de Corneille*, page 22.

marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, et en affecte d'autant plus les dehors pour l'ébloüir; et Célidan de ſon coſté veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle eſt, et qu'ainſi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette ſcéne eſt fort adroit par la maniére dont il dupe cette vieille, et luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-meſme pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne faſſe encor quelque piéce qui trouble ſon deſſein, et quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquiéme. Mais ces ſortes de perſonnages, qui n'agiſſent que pour l'intéreſt des autres, ne ſont pas aſſez d'importance pour faire naiſtre une curioſité légitime de ſçavoir leurs ſentimens ſur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux ; et d'ailleurs Clarice y a trop de ſatisfaction de ſe voir hors du pouvoir de ſes raviſſeurs, et renduë à ſon amant, pour penſer en ſa préſence à cette nourrice, et prendre garde ſi elle eſt en ſa maiſon, ou ſi elle n'y eſt pas.

Le ſtile n'eſt pas plus élevé icy que dans *Mélite*, mais il eſt plus net, et plus dégagé des pointes dont l'autre eſt ſemée, qui ne ſont, à en bien parler, que de fauſſes lumiéres, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune ſolidité de raiſonnement. L'intrique y eſt auſſi beaucoup plus raiſonnable que dans l'autre, et Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux ſuccés de ſa fourbe qu'Éraste de la ſienne.



LA
GALERIE DU PALAIS[1]

COMÉDIE

— 1634. —

1. *La Galerie du Palais*, bien que jouée avec succès en 1634, ne fut imprimée qu'en 1637. Le privilége, accordé à Augustin Courbé, qui y associa François Targa, est du 21 janvier 1637, et comprend « trois comédies, savoir : *la Galerie du Palais ou* « *l'Amie rivalle, la Place Royale ou l'Amoureux extravagant* et « *la Suivante*, et une tragi-comédie intitulée *le Cid*, composées « par Monsieur Corneille. » Ces quatre pièces furent publiées presque en même temps, patronnées par l'immense succès de la dernière. L'achevé d'imprimer de *la Galerie du Palais ou l'Amie rivalle* est du 20 février 1637. Dans les *Œuvres* de Corneille de 1644 elle ne conserva que le premier de ses deux titres.



A MADAME

DE LIANCOUR[1]

Madame,

Je vous demande pardon ſi je vous fais un mauvais preſent; non pas que j'aye ſi mauvaiſe opinion de cette piéce, que je veuille condamner les applaudiſſemens qu'elle a receus, mais parce que je ne croiray jamais qu'un ouvrage de cette nature ſoit digne de vous eſtre preſenté. Auſſi vous ſuppliera y-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la choſe, qu'au pouvoir de celuy dont elle part : c'eſt tout ce que peut vous offrir un homme de ma ſorte; et, Dieu ne m'ayant pas fait naiſtre aſſez conſidérable pour eſtre utile à voſtre ſervice, je me tiendray trop récompenſé d'ailleurs ſi je

1. Mme de Liancourt était la femme du personnage à qui Corneille avait, quatre ans auparavant, dédié *Mélite*. Née vers 1660, elle était fille du premier maréchal de Schomberg et sœur du second. Tallemant lui a consacré une Historiette. C'était une femme spirituelle, très-pieuse, qui, pour arracher son mari aux dissipations de la cour, avait cherché à lui rendre son château de Normandie le plus délicieux séjour, et y avait attiré dans ce but « des gens d'esprit, savants, d'humeur et de conversation agréables. » Nous nous servons là des termes de l'abbé Boileau dans l'Avertissement biographique qu'il a placé en tête du *Réglement donné par une dame de haute qualité* (Mme de Liancourt) *à Mad.* *** (la princesse de Marsillac) *sa petite-fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison ;* Paris, 1718, in-12. La duchesse mourut le 14 juin 1674.

puis contribuer en quelque façon à vos divertiſſemens. De ſix comédies qui me ſont échapées [1], ſi celle-cy n'eſt la meilleure, c'eſt la plus heureuſe, et touteſſois la plus malheureuſe en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'eſtre vue de vous, il luy manque voſtre approbation, ſans laquelle ſa gloire eſt encore douteuſe, et n'oſe s'aſſeurer ſur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, Madame, avec cette protection qu'autreſſois *Mélite* a trouvée ſi favorable. J'espére que votre bonté ne luy refuſera pas l'une et l'autre, ou que, ſi vous deſapprouvez ſa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, et me permettrez de me dire toute ma vie,

Madame,

Voſtre très-humble, très-obéiſſant,
et très-obligé ſerviteur,

CORNEILLE.

1. Les six comédies qui étaient échappées à Corneille en 1637 étaient : *Mélite*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Suivante*, *la Place Royale* et *l'Illusion comique*, qui. représentée en 1636, ne fut imprimée qu'en 1639. Il avait fait de plus, comme il les appelait alors, deux tragi-comédies : *Clitandre* et *le Cid*.



ACTEURS

PLEIRANTE, pére de Célidée.
LYSANDRE, amant de Célidée.
DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.
CHRYSANTE, mére d'Hippolyte.
CÉLIDÉE, fille de Pleirante.
HIPPOLYTE, fille de Chryſante.
ARONTE, écuyer de Lyſandre.
CLÉANTE, écuyer de Dorimant.
FLORICE, ſuivante d'Hippolyte [1].
LE LIBRAIRE du Palais.
LE MERCIER du Palais.
LA LINGÉRE du Palais.

La ſcéne eſt à Paris.

1. Voir pour ce personnage de Suivante, se produisant pour la première fois sur la scène française, p. 29 de l'*Histoire de Corneille.*



LA
GALERIE DU PALAIS

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÉNE I.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

Enfin je ne le puis, que veux-tu que j'y faſſe?
Pour tout autre ſujet mon maiſtre n'eſt que glace; [chaſſer,
Elle eſt trop dans ſon cœur, on ne l'en peut
Et c'eſt folie à nous que de plus y penſer.
J'ay beau devant les yeux luy remettre Hippolyte,
Parler de ſes attraits, élever ſon mérite,
Sa grace, ſon esprit, ſa naiſſance, ſon bien,
Je n'avance non plus qu'à ne luy dire rien :
L'amour dont malgré-moy ſon ame eſt poſſédée
Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant : à la longue on fait tout;
La gloire ſuit la peine : espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé ſon courage,

L'amour le plus parfait n'eſt pas un mariage;
Fort ſouvent moins que rien cauſe un grand changement,
Et les occaſions naiſſent en un moment.

ARONTE.

Je les prendray toûjours quand je les verray naiſtre.

FLORICE.

Hippolyte en ce cas ſçaura le reconnoiſtre.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétens c'eſt un entier ſecret.
Adieu, je vay trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maiſtre?

ARONTE.

Ouy.

FLORICE.

Si j'ay bonne veuë,
La voilà que ſon pére améne vers la ruë.
Tirons-nous à quartier, nous joûrons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCÉNE II.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne penſe plus, ma fille, à me cacher ta flame,
N'en conçoy point de honte, et n'en crains [point de blâme;
Le ſujet qui l'allume a des perfections
Dignes de poſſéder tes inclinations,
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant ſon eſprit que tu fais ſon viſage.
Confeſſe donc, ma fille, et croy qu'un ſi beau feu
Veut eſtre mieux traité que par un deſaveu.

CÉLIDÉE.

Monſieur, il eſt tout vray, ſon ardeur légitime
A tant gagné ſur moy que j'en fais de l'eſtime;
J'honore ſon mérite, et n'ay pû m'empeſcher
De prendre du plaiſir à m'en voir rechercher;
J'aime ſon entretien, je chéris ſa préſence;

Mais cela n'eſt enfin qu'un peu de complaiſance,
Qu'un mouvement léger qui paſſe en moins d'un jour.
Vos ſeuls commandemens produiront mon amour;
Et votre volonté de la mienne ſuivie...

PLEIRANTE.

Favoriſant ſes vœux ſeconde ton envie.
Aime, aime ton Lyſandre, et, puiſque je conſens
Et que je t'authoriſe à ces feux innocens,
Donne-luy hardiment une entiére aſſeurance
Qu'un mariage heureux ſuivra ſon espérance :
Engage-luy ta foy. Mais j'aperçoy venir
Quelqu'un qui de ſa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu; les yeux d'un homme de mon âge
Peut-eſtre empeſcheroient la moitié du meſſage.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de luy qu'il faille vous céler.

PLEIRANTE.

Mais tu feras ſans moy plus libre à luy parler,
Et ta civilité, ſans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta penſée.

SCÉNE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CÉLIDÉE.

Que fait ton maiſtre, Aronte?

ARONTE.

Il m'envoye aujourd'huy
Voir ce que ſa maîtreſſe a réſolu de luy,
Et comment vous voulez qu'il paſſe la journée.

CÉLIDÉE.

Je feray chez Daphnis toute l'apreſdiſnée,
Et s'il m'aime, je croy que nous l'y pourrons voir.
Autrement...

ARONTE.

Ne penſez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra ſa pareſſe punie.
Nous y devons diſner fort bonne compagnie,

J'y méne du quartier Hippolyte et Cloris.

Aronte.

Après elles et vous il n'eſt rien dans Paris,
Et je n'en ſçache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puiſſent attirer les yeux d'un honneſte homme.

Célidée.

Je ne ſuis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prens pas plaiſir à m'entendre flater,
Sans que ton bel esprit taſche plus d'y paroiſtre,
Meſle-toy de porter ma réponſe à ton maiſtre.

Aronte *ſeul.*

Quelle ſuperbe humeur! quel arrogant maintien!
Si mon maiſtre me croit, vous ne tenez plus rien;
Il changera d'objet, ou j'y perdray ma peine.
Auſſi bien ſon amour ne vous rend que trop vaine.

SCÉNE IV.

LA LINGÉRE, LE LIBRAIRE.

On tire un rideau, et l'on voit le Libraire, la Lingére et le Mercier, chacun dans ſa boutique.

La Lingére.



Vous avez fort la preſſe à ce livre nouveau;
C'eſt pour vous faire riche.

Le Libraire.

On le trouve ſi beau,
Que c'eſt pour mon profit le meilleur qui ſe voye.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de ſoye!

La Lingére.

De vray, bien que d'abord on en vendiſt fort peu,
A préſent Dieu nous aime; on y court comme au feu.
Je n'en ſçaurois fournir autant qu'on m'en demande:
Elle ſied mieux auſſi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un viſage eſt peint,
Et donne, ce me ſemble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour eſtre trop étroite empeſche ma pratique;
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois:

Je veux changer de place avant qu'il ſoit un mois ;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandiſe en un bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raiſon, mais, à ce que j'entens...
Monſieur, vous plaiſt-il voir quelques livres du temps ?

SCÉNE V.

DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE.

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voicy ceux de la mode.

DORIMANT.

Oſtez-moy cét autheur, ſon nom ſeul m'incommode,
C'eſt un impertinent, ou je n'y connoy rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois ſe vendent aſſez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne ſongent qu'à la rime.

CLÉANTE.

Monſieur, en voicy deux dont on fait grande estime.
Conſidérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'eſt que mal traduit du cavalier Marin,
Sa veine, au demeurant, me ſemble aſſez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut ſon coup d'eſſai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'eſt pas tant mal pour un commencement :
La pluſpart de ſes vers coulent fort doucement;
Qu'il a de mignardiſe à décrire un viſage !

SCÉNE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE, DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGÉRE.

HIPPOLYTE.



Madame, montrez-nous quelques collets d'ou-
LA LINGÈRE. [vrage.
Je vous en vay montrer de toutes les façons.
DORIMANT *au libraire.*
Ce viſage vaut mieux que toutes vos chanſons.
LA LINGÉRE *à Hippolyte.*
Voila du point d'Esprit, de Génes, et d'Espagne.
HIPPOLYTE.
Cecy n'eſt guére bon qu'à des gens de campagne.
LA LINGÉRE.
Voyez bien s'il en eſt deux pareils dans Paris...
HIPPOLYTE.
Ne les vantez point tant, et dites-nous le prix.
LA LINGÉRE.
Quand vous aurez choiſi.
HIPPOLYLE.
Que t'en ſemble, Florice ?
FLORICE.
Ceux-là ſont aſſez beaux, mais de mauvais ſervice,
En moins de trois ſavons on ne les connoit plus.
HIPPOLYTE.
Celuy-cy, qu'en dis-tu ?
FLORICE.
L'ouvrage en eſt confus,
Bien que l'invention de près ſoit aſſez belle.
Voicy bien voſtre fait, n'étoit que la dentelle
Eſt fort mal aſſortie avec le paſſement ;
Cét autre n'a de beau que le couronnement.
LA LINGÈRE.
Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui ſont dans la meſme excellence.
Dorimant parle à l'oreille au libraire.

Florice.

Il vaudroit mieux attendre.

Hippolyte.

Et bien nous attendrons ;
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

Florice.

Mercredy j'en attens de certaines nouvelles;
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

Hippolyte.

J'en ay ce qu'il m'en faut pour ma provifion.

Le Libraire *à Dorimant.*

J'en vay fubtilement prendre l'occafion.
La connois-tu, voifine ?

La Lingére.

Ouy, quelque peu de veuë,
Quant au reste elle m'eft tout à fait inconnuë.

Dorimant tire Cléante au milieu du théatre et luy parle à l'oreille.

Ce cavalier fans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos autheurs.

Cléante.

Je n'y manqueray pas.

Dorimant.

Si tu ne me vois là, je feray dans la falle.

Il prend un livre fur la boutique du libraire.

Je connoy celuy-cy, fa veine eft fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on faffe de romans!
J'ay veu que noftre peuple en étoit idolatre.

Le Libraire

La mode eft à préfent des piéces de théatre.

Dorimant.

De vray, chacun s'en pique, et tel y met la main
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain[1].

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 27.

SCÉNE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYSANDRE.

Je te prens ſur le livre.

DORIMANT.

Et bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens esprits qui ſe meſlent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loiſir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toûjours une heure de plaiſir?
Beaucoup font bien des vers, et peu la comédie.

DORIMANT.

Ton gouſt, je m'en aſſeure, eſt pour la Normandie[1]?

LYSANDRE.

Sans rien spécifier, peu méritent le voir;
Souvent leur entrepriſe excéde leur pouvoir,
Et tel parle d'amour ſans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y ſçait guére alors que la vieille rubrique;
Faute de le connoiſtre on l'habille en fureur,
Et loin d'en faire envie on nous en fait horreur.
Luy ſeul de ſes effets a droit de nous instruire;
Noſtre plume à luy ſeul doit ſe laiſſer conduire :
Pour en bien discourir il faut l'avoir bien fait,
Un bon poéte ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendreſſes
Que nous n'aprenons point qu'auprès de nos maîtreſſes.
Tant de ſorte d'appas, de doux ſaiſiſſemens,
D'agréables langueurs et de raviſſemens,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres ſecrets que l'on ne ſçauroit dire,
(Quoy que tous nos rimeurs en mettent par écrit,)
Ne ſe ſçeurent jamais par un effort d'esprit,

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 28.

Et je n'ay jamais veu de cervelles bien faites
Qui traitaſſent l'amour à la façon des poétes.
C'eſt tout un autre jeu. Le stile d'un ſonnet
Eſt fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriſer Vénus, ſans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roſes, d'un beau jour
Ait rien à démeſler avecque noſtre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines!
Si tu n'és qu'un portrait des actions humaines,
On te tire ſouvent ſur un original,
A qui, pour dire vray, tu reſſembles fort mal.

DORIMANT.

Laiſſons la muſe en paix, de grace, à la pareille;
Chacun fait ce qu'il peut, et ce n'eſt pas merveille
Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles ſuccès.
Le jugement de l'homme, ou plûtoſt ſon caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice :
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état;
Leurs fautes, tout au pis, ne ſont pas coups d'État;
La plus grande eſt toûjours de peu de conſéquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des piéces d'éloquence?

LYSANDRE *ayant regardé le titre d'un livre que le libraire luy préſente.*

J'en leus hier la moitié, mais ſon vol eſt ſi haut
Que presque à tous momens je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voicy quelques autheurs dont j'aime l'industrie.
Mettez ces trois à part, mon maiſtre, je vous prie;
Tantoſt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE *ſe retirant d'auprès les boutiques.*

Le reste du matin, où veux-tu l'employer?

LE MERCIER.

Voyez deça, Meſſieurs; vous plaiſt-il rien du noſtre?
Voyez: je vous ferai meilleur marché qu'un autre.
Des gands, des baudriers, des rubans, des castors.

SCÉNE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.


Je ne ſçaurois encor te ſuivre ſi tu ſors;
Faiſons un tour de ſalle, attendant mon [Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient icy?

DORIMANT.

L'hiſtoire en eſt plaiſante :
Tantoſt, comme j'étois ſur le livre occupé,
Tout proche on eſt venu choiſir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui?

DORIMANT.

C'eſt la queſtion, mais il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards ſa coiffe a pû permettre [1];
Je n'ay rien veu d'égal : mon Cléante la ſuit,
Et ne reviendra point qu'il n'en ſoit bien inſtruit,
Qu'il n'en ſçache le nom, le rang et la demeure.

LYSANDRE.

Amy, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure.
Voyant je ne ſçay quoy de rare en ſa beauté,
J'ay voulu contenter ma curioſité.

LYSANDRE.

Ta curioſité deviendra bien-toſt flame;
C'eſt par là que l'amour ſe gliſſe dans une ame.
A la prémiére veuë un objet qui nous plaiſt
N'inſpire qu'un deſir de ſçavoir quel il eſt;
On en veut auſſi-toſt apprendre davantage,
Voir ſi ſon entretien répond à ſon viſage,
S'il eſt civil ou rude, importun ou charmeur,
Éprouver ſon eſprit, connoiſtre ſon humeur :

1. On lit encore dans l'édition de 1654 *ſon maſque* au lieu de *ſa coiffe*.

De là cét éxamen ſe tourne en complaiſance ;
On cherche ſi ſouvent le bien de ſa préſence
Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en ſortir,
Quelque regret commence à ſe faire ſentir :
On revient tout reſveur, et noſtre ame bleſſée,
Sans prendre garde à rien, cajole ſa penſée.
Ayant reſvé le jour, la nuit à tous propos
On ſent je ne ſçay quoy qui trouble le repos ;
Un ſommeil inquiet ſur de confus nuages
Éléve inceſſamment de flateuſes images,
Et, ſur leur vain rapport, fait naiſtre des ſouhaits
Que le réveil admire et ne dédit jamais ;
Tout le cœur court en haſte après de ſi doux guides,
Et le moindre larcin que font ſes vœux timides
Arreſte le larron et le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainſi tu fus épris de celle que tu ſers ?

LYSANDRE.

C'eſt un autre discours ; à préſent je ne touche
Qu'aux ruſes de l'amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiſer presque inſenſiblement,
Et contre ſes froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux...

SCÉNE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Et bien ! elle s'appelle ?

CLÉANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrez vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poin, m'ont voulu faire affront,
Et, ſans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contr'eux ma réſistance euſt peut-eſtre été vaine ;
Ils ont tourné le dos me voyant ſecouru,
Mais ce que je ſuivois tandis eſt disparu.

DORIMANT.

Les traîtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te ſurprendre !
Quels inſolens vers moy s'oſent ainſi méprendre ?

CLÉANTE.

Je ne connoy qu'un d'eux, et c'eſt là le retour
De quelques tours de main qu'il receut l'autre jour,
Lors que m'ayant tenu quelques propos d'yvrogne,
Nous euſmes priſe enſemble à l'Hoſtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il ſoit; qu'une greſle de bois
Aſſemble ſur luy ſeul le châtiment des trois,
Et que ſous l'étriviére il puiſſe toſt connoiſtre,
Quand on ſe prend aux miens, qu'on s'attaque à leur [maiſtre.

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainſi décharger ton couroux;
Mais voudrois-tu parler franchement entre nous?

DORIMANT.

Quoy! tu doutes encor de ma juste colére?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'eſt que légére.
En vain pour ſon ſujet tu fais l'intéreſſé;
Il a paré des coups dont ton cœur eſt bleſſé;
Cét accident faſcheux te vole une maîtreſſe:
Confeſſe ingénûment, c'eſt là ce qui te preſſe.

DORIMANT.

Pourquoy te confeſſer ce que tu vois aſſez?
Au point de ſe former, mes deſſeins renverſez
Et mon deſir trompé pouſſent, dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemens de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce deſir, à vray dire, eſt un amour naiſſant
Qui ne ſçait où ſe prendre, et demeure impuiſſant.
Il s'égare et ſe perd dans cette incertitude,
Et, renaiſſant toûjours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus ſouhaité
Que plus ſa connoiſſance a de difficulté.
C'eſt par là que ton feu davantage s'allume:
Moins on l'a pû connoiſtre, et plus on en préſume;
Noſtre ardeur curieuſe en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu ſçais, cher amy, lire dans les esprits!
Et que, pour bien juger d'une ſecrette flamme,
Tu pénétres avant dans les reſſorts d'une ame!

LYSANDRE.
Ce n'eſt pas encor tout : je veux te ſecourir.
DORIMANT.
O, que je ne ſuis pas en état de guérir !
L'amour uſe ſur moy de trop de tyrannie.
LYSANDRE.
Souffre que je te méne en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous.
Les divertiſſemens t'y ſembleront ſi doux,
Ton ame en un moment en ſera ſi charmée,
Que, tous ſes déplaiſirs diſſipez en fumée,
On gagnera ſur toy fort aiſément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toy ſur tout d'une jeune voiſine
Que ma maîtreſſe y méne ; elle eſt et belle et fine,
Et ſçait ſi dextrement ménager ſes attraits
Qu'il n'eſt pas bien aiſé d'en éviter les traits.
DORIMANT.
Au hazard, fay de moy tout ce que bon te ſemble.
LYSANDRE.
Donc, en attendant l'heure, allons diſner enſemble.

SCÉNE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.
Tu me railles toûjours.
FLORICE.
S'il ne vous veut du bien,
Dites aſſeurément que je n'y connoy rien.
Je le conſidérois tantoſt chez ce libraire.
Ses regards de ſur vous ne pouvoient ſe distraire,
Et ſon maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruiſoit aſſez de ſon affection.
Il vouloit vous parler et n'oſoit l'entreprendre.
HIPPOLYTE.
Toy, ne me parle point, ou parle de Lyſandre :
C'eſt le ſeul dont la veuë excita mon ardeur.
FLORICE.
Et le ſeul qui pour vous n'a que de la froideur.

Célidée eſt ſon ame, et tout autre viſage
N'a point d'aſſez beaux traits pour toucher ſon courage;
Son braſier eſt trop grand, rien ne peut l'amortir:
En vain ſon écuyer taſche à l'en divertir;
En vain, jusques aux cieux portant voſtre loüange,
Il taſche à luy jeter quelque amorce du change,
Et luy dit jusques-là que dans voſtre entretien
Vous témoignez ſouvent de luy vouloir du bien;
Tout cela n'eſt qu'autant de paroles perduës.

Hippolyte.

Faute d'eſtre ſans doute aſſez bien entenduës!

Florice.

Ne le préſumez pas: il faut avoir recours
A de plus hauts ſecrets qu'à ces foibles discours.
Je fus fine autrefois, et depuis mon vefvage
Ma ruſe chaque jour s'eſt accruë avec l'âge:
Je me connois en monde, et ſçay mille reſſorts
Pour débaucher une ame et brouiller des accords.

Hippolyte.

Dy promptement, de grace.

Florice.

A preſent, l'heure preſſe,
Et je ne vous ſçaurois donner qu'un mot d'adreſſe.
Cette voiſine et vous... Mais déja la voicy.

SCÉNE XI.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

Célidée.

A force de tarder tu m'as miſe en ſoucy;
Il eſt temps, et Daphnis par un page me mande
Que, pour faire ſervir, on n'attend que ma bande.
Le caroſſe eſt tout preſt; allons, veux-tu venir?

Hippolyte.

Lyſandre après diſner t'y vient entretenir?

Celidée.

S'il oſoit y manquer, je te donne promeſſe
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une maîtreſſe.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

HIPPOLYTE, DORIMANT.

HIPPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon viſage eſt beau :
Ces diſcours n'ont pour moy rien du tout de nouveau;
Je le ſçay bien ſans vous, et j'ay cét avantage,
Quelques perfections qui ſoient ſur mon viſage,
Que je ſuis la prémiére à m'en apercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir [1] ;
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites ;
Cét eſprit tout divin et ce doux entretien
Ont des charmes puiſſants dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE.

Vous les montrez aſſez par cette apreſdiſnée
Qu'à cauſer avec moy vous vous étes donnée;
Si mon diſcours n'avoit quelque charme caché
Il ne vous tiendroit pas ſi longtemps attaché.
Je vous juge plus ſage, et plus aimer voſtre aiſe,
Que d'y tarder ainſi ſans que rien vous y plaiſe ;
Et ſi je préſumois qu'il vous plûſt ſans raiſon,
Je me ferois moy-meſme un peu de trahiſon,
Et, par ce trait badin qui ſentiroit l'enfance,
Voſtre beau jugement recevroit trop d'offenſe.

1. Toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, portent :

Pour me galantiser il suffit d'un miroir.

Je ſuis un peu timide, et, deuſt-on me joüer,
Je n'oſe démentir ceux qui m'oſent loüer.

Dorimant.

Auſſi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puiſſe, en vous loüant, ny vous flater, ny feindre;
On voit un tel éclat en vos brillans appas
Qu'on ne peut l'exprimer, ny ne l'adorer pas.

Hippolyte.

Ny ne l'adorer pas! par là vous voulez dire?

Dorimant.

Que mon cœur deſormais vit deſſous voſtre empire,
Et que tous mes deſſeins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'aſſez fort contre voſtre beauté.

Hippolyte.

Quoy? mes perfections vous donnent dans la veuë?

Dorimant.

Les rares qualitez dont vous étes pourveuë,
Vous oſtent tout ſujet de vous en étonner.

Hippolyte.

Ceſſez auſſi, Monſieur, de vous l'imaginer.
Si vous bruſlez pour moy, ce ne ſont pas merveilles;
J'ay de pareils discours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

Dorimant.

En amour toutefois je les ſurpaſſe tous.
Je n'ay point conſulté pour vous donner mon ame;
Voſtre prémier aspect ſçeut allumer ma flame,
Et je ſentis mon cœur, par un ſecret pouvoir,
Auſſi prompt à bruſler que mes yeux à vous voir.

Hippolyte.

Avoir connu d'abord combien je ſuis aimable,
Encor qu'à voſtre avis il ſoit inexprimable!
Ce grand et prompt effet m'aſſeure puiſſamment
De la vivacité de voſtre jugement.
Pour moy, que la nature a faite un peu groſſiére,
Mon esprit, qui n'a pas cette vive lumiére,
Conduit trop peſamment toutes ſes functions
Pour m'avertir ſi-toſt de vos perfections.
Je voy bien que vos feux méritent récompenſe,
Mais de les ſeconder ce défaut me dispenſe.

DORIMANT.

Railleuſe !

HIPPOLYTE.

Excuſez-moy, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cét orgueil me fera la raiſon,
Et nous verrons un jour, à force de ſervices,
Adoucir vos rigueurs et finir mes ſupplices.

SCÉNE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPPOLYTE, FLORICE.

Lyſandre ſort de chez Célidée, et paſſe ſans s'arréter, leur donnant ſeulement un coup de chapeau.

HYPPOLYTE.

Peut-eſtre l'avenir.... Tout beau, coureur, tout beau,
On n'eſt pas quitte ainſi pour un coup de chapeau:
Vous aimez l'entretien de voſtre fantaiſie;
Mais pour un cavalier c'eſt peu de courtoiſie,
Et cela meſſied fort à des hommes de cour,
De n'accompagner pas leur ſalut d'un bon-jour.

LYSANDRE.

Puisqu'auprès d'un ſujet capable de nous plaire
La preſence d'un tiers n'eſt jamais néceſſaire,
De peur qu'il en receuſt quelque importunité,
J'ay mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE.

Voila parer mon coup d'un galand artifice,
Comme ſi je pouvois... Que me veux-tu, Florice?

Florice ſort et parle à Hippolyte à l'oreille.

Dy-luy que je m'en vay. Meſſieurs, pardonnez-moy,
On me vient d'apporter une faſcheuſe loy;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte,
Une mére m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolyte,

Adieu, ſouvenez-vous...

HIPPOLYTE.

Mais vous, n'y ſongez plus.

SCÉNE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.


uoy, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus?

DORIMANT.

Ce mot à mes deſirs laiſſe peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toy Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans ſon entretien des charmes infinis.
Je te l'avois bien dit, que ton ame à ſa veuë
Demeureroit ou priſe, ou puiſſamment emeuë.
Mais tu n'as pas ſi-toſt oublié la beauté
Qui fit naiſtre au Palais ta curioſité!
Du moins ces deux objets balancent ton courage!

DORIMANT.

Sçais-tu bien que c'eſt là justement mon viſage,
Celuy que j'avois veu le matin au Palais?

LYSANDRE.

A ce conte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'eſt conſentir bien-toſt à perdre ta franchiſe.

DORIMANT.

C'eſt rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont [priſe.

LYSANDRE.

Puisque tu les connois, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoiſtre, en eſt-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'eſt plus à la tortur

De voir tes vœux forcez d'aller à l'avanture,
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un ſubtil mépris.
Ah! que tu ne ſçais pas de quel air on me traite?

LYSANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort ſatisfaite,
Et cette gaye humeur qui brilloit dans ſes yeux
M'en promettoit pour toy quelque choſe de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vray, quoy que toute de glace,
Meſle dans ſes froideurs je ne ſçay quelle grace
Par où tout de nouveau je me laiſſe gagner,
Et conſens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir, mon amour s'en augmente;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente;
Je pourrois de toute autre eſtre le poſſeſſeur,
Que ſa poſſeſſion auroit moins de douceur.
Je ne ſuis plus à moy quand je vois Hippolyte
Rejetter ma loüange et vanter ſon mérite,
Négliger mon amour enſemble et l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir et m'en priver,
Me refuſer ſon cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon chois[1] en mépriſant ma flame.
Hélas! en voila trop : le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puiſſans attraits;
Trop heureux d'avoir veu ſa froideur enjoüée
Ne ſe point offenſer d'une ardeur avoüée!

LYSANDRE.

Son adieu toutesſfois te défend d'y ſonger,
Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offenſe!
Il me donne un conſeil plûtoſt qu'une défenſe,
Et, par ce mot d'avis, ſon cœur ſans amitié

1. *Chois*, qu'on lit dans l'édition de 1682, au lieu de *choix* que Corneille avait écrit dès l'édition originale, est une forme appartenant au nouveau système orthographique qu'il avait adopté.

Du temps que j'y perdray montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défenſe ou conſeil, de rien ne deſespére;
Je te répons déja de l'esprit de ſa mére.
Pleirante ſon voiſin luy parlera pour toy;
Il peut beaucoup ſur elle et fera tout pour moy.
Tu ſçais qu'il m'a donné ſa fille pour maîtreſſe.
Taſche à vaincre Hippolyte avec un peu d'adreſſe,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup :
Tu verras ſa froideur ſe perdre tout d'un coup.
Elle ne ſe contraint à cette indifférence
Que pour rendre une entiére et pleine déférence,
Et cherche, en déguiſant ſon propre ſentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flates, amy, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet ſuivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur ſur ta parole
Ne ſe réſout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il ſe peut aſſeurer du bonheur qu'il prétend;
J'y donneray bon ordre. Adieu, le temps me preſſe,
Et je vien de ſortir d'auprès de ma maîtreſſe;
Quelques commiſſions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCÉNE IV.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT *ſeul.*

Dieux, qu'il eſt mal-aiſé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte!
Je doy toute croyance à la foy d'un amy,
Et n'oſe cependant m'y fier qu'à demy.
Hippolyte d'un mot chaſſeroit ce caprice.
Eſt-elle encor en haut?

FLORICE.
Encor.
DORIMANT.
Adieu, Florice,
Nous la verrons demain.

SCÉNE V.

HIPPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.
Il vient de s'en aller,
Sortez.
HIPPOLYTE.
Mais falloit-il ainſi me rappeler,
Me ſuppoſer ainſi des ordres d'une mére?
Sans mentir, contre toy j'en ſuis toute en colére:
A peine ay-je attiré Lyſandre en nos discours,
Que tu viens par plaiſir en arréter le cours.
FLORICE.
Et bien, prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma ſcience:
Cét avis important, tombé dans mon esprit,
Méritoit qu'auſſi-toſt Hippolyte l'apprit;
Je vay ſans perdre temps y diſpoſer Aronte.
HIPPOLYTE.
J'ay la mine, après tout, d'y trouver mal mon conte.
FLORICE.
Je ſçay ce que je fais, et ne perds point mes pas:
Mais de voſtre coſté ne vous épargnez pas;
Mettez tout voſtre esprit à bien mener la ruſe.
HIPPOLYTE.
Il ne faut point par là te préparer d'excuſe.
Va, suivant le ſuccés je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCÉNE VI.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

HIPPOLYTE *frappant à la porte de Célidée.*


élidée, és-tu là?

CÉLIDÉE.

Que me veut Hippolyte?

HIPPOLYTE.

Délaſſer mon esprit une heure en ta viſite.
Que j'ay depuis un jour un importun amant,
Et que pour mon malheur je plais à Dorimant!

CÉLIDÉE.

Ma ſœur, que me dis-tu? Dorimant t'importune!
Quoy! j'enviois déja ton heureuſe fortune,
Et déja dans l'esprit je ſentois quelque ennuy
D'avoir connu Lyſandre auparavant que luy.

HIPPOLYTE.

Ah! ne me raille point. Lyſandre, qui t'engage,
Eſt le plus accompli des hommes de ſon âge.

CÉLIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'eſt bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer constant,
Et, pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'eſt plus que ma foy qui conſerve ma flame.
Lyſandre me déplaiſt de me vouloir du bien;
Plûſt aux Dieux que ſon change autoriſaſt le mien,
Ou qu'il uſaſt vers moy de tant de négligence,
Que ma légéreté ſe pûſt nommer vengeance.
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bien-toſt réſoudre à le quitter.

HIPPOLYTE.

Simple, préſumes-tu qu'il devienne volage
Tant qu'il verra l'amour régner ſur ton viſage?
Ta flame trop viſible entretient ſes ferveurs,
Et ſes feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE.

Il ſemble à t'écouter que rien ne le retienne
Que parce que ſa flame a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE.

Que ſçay-je ? il n'a jamais éprouvé tes rigueurs;
L'amour en meſme temps ſçeut embraſer vos cœurs,
Et meſme j'oſe dire, après beaucoup de monde,
Que ſa flame vers toy ne fut que la ſeconde.
Il ſe vit accepter avant que de s'offrir ;
Il ne vit rien à craindre, il n'eut rien à ſouffrir;
Il vit ſa récompenſe acquiſe avant la peine,
Et devant le combat ſa victoire certaine.
Un homme eſt bien crüel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on luy demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la constance eſt une choſe aiſée,
Et qu'autrefois par là je me vis abuſée !
Alcidor, que mes yeux avoient ſi fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paroiſt dans la ſouffrance.
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'aſſeurance.
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur,
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur !

CÉLIDÉE.

Je connoy mon Lyſandre, et ſa flame eſt trop forte
Pour tomber en ſoupçon qu'il m'aime de la ſorte.
Touteſſois un dédain éprouvera ſes feux:
Ainſi, quoy qu'il en ſoit, j'auray ce que je veux;
Il me rendra constante, ou me fera volage :
S'il m'aime, il me retient ; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je ſuivray ma nouvelle ou ma prémiére ardeur.

HIPPOLYTE.

En vain tu ty réſous ; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux luy trahira ta feinte,
L'un d'eux dédira l'autre, et toûjours un ſoûris
Luy fera voir aſſez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'eſt qu'un faux ſoupçon qui te le perſüade;
J'armeray de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,
Et régleray ſi bien toutes mes actions
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE.

Pour le moins auſſi-toſt que, par cette conduite,

Tu feras de fon cœur fuffifamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour et la pitié,
Avant que dire adieu, renoûront l'amitié?

Célidée.

Il va bien-toft venir. Va-t'en, et fois certaine
De ne voir d'aujourd'huy Lyfandre hors de peine.

Hippolyte.

Et demain?

Célidée.

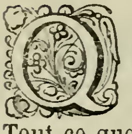
Je t'iray conter fes mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes fentimens.
O Dieux! fi je pouvois changer fans infamie!

Hippolyte.

Adieu, n'épargne en rien ta plus fidelle amie.

SCÈNE VII.

CÉLIDÉE.


uel étrange combat! je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut mal traiter.
Mon ame veut et n'ofe, et, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris, fi je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lyfandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je voy mieux ce qu'il vaut lors que je l'abandonne,
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler fur ce point mon esprit balancé,
J'attens fes mouvemens fur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera fi fon amour eft vraye.
Hélas! fes yeux me font une nouvelle playe.
Prépare-toy, mon cœur, et laiffe à mes discours
Affez de liberté pour trahir mes amours.

SCÉNE VIII.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Quoi ! j'auray donc de vous encore une visite ?
Vraiment, pour aujourd'huy, je m'en esti-
[mois quitte.

LYSANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhensions,
Appren ce que j'ay fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE.

Je ne vous en chargeay qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant et qui m'alloit déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualitez aux miens ?

CÉLIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

CÉLIDÉE.

Ne vous flatez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ay dans l'esprit, je ne le puis céler,
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE.

Quoy ! que vous ay-je fait ? d'où provient ma disgrace ?
Quel sujet avez-vous d'estre pour moy de glace ?
Ay-je manqué de soins ? ay-je manqué de feux ?
Vous ay-je dérobé le moindre de mes vœux ?
Ay-je trop peu cherché l'heur de votre présence ?
Ay-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance ?

CELIDÉE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus ;

Mon feu fut ſans raiſon, ma glace l'eſt de meſme :
Si l'un eut quelque excés, je rendray l'autre extreſme.

Lysandre.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

Célidée.

Il m'importe fort peu quel ſera voſtre ſort.

Lysandre.

Quelle nouvelle amour, ou plûtoſt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice,
Vous, de qui le ſerment m'a reçeu pour époux ?

Célidée.

J'en perds le ſouvenir auſſi-bien que de vous.

Lysandre.

Évitez-en la honte et fuyez-en le blâme.

Célidée.

Je veux les accepter pour peines de ma flame.

Lysandre.

Un reproche éternel ſuit ce tour inconstant.

Célidée.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

Lysandre.

Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie ?
Ah, ceſſez vos mépris, ou me privez de vie.

Célidée.

Et bien, ſoit! un adieu les va faire ceſſer.
Auſſi-bien ce discours ne fait que me laſſer.

Lysandre.

Ah, redouble plûtoſt ce dédain qui me tuë,
Et laiſſe-moy le bien d'expirer à ta veuë.
Que j'adore tes yeux, tous crüels qu'ils me ſont;
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font;
Invente à me geſner quelque rigueur nouvelle;
Traite, ſi tu le veux, mon ame en criminelle;
Dy que je ſuis ingrat; appelle-moy léger;
Impute à mes amours la honte de changer;
Dedans mon deſespoir fais éclater ta joye,
Et tout me ſera doux, pourveu que je te voye.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foy,
Et mes derniers ſoûpirs ne voler qu'aprés toy.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure :

Je ne t'appelleray ny lafche, ny parjure;
Mon feu fupprimera ces titres odieux;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux,
Et mon fidelle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE.

Adieu; quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me fçaurois plus réfoudre à les fouffrir.

SCÉNE IX.

LYSANDRE.

Célidée, ah tu fuis! tu fuis donc, et tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu [caufes;
Ton esprit, infenfible à mes feux innocens,
Craint de ne l'eftre pas aux douleurs que je fens.
Tu crains que la pitié qui fe gliffe en ton ame
N'y rejette un rayon de ta prémiére flame,
Et qu'elle ne t'arrache un foudain repentir,
Malgré tout cét orgueil qui n'y peut confentir.
Tu vois qu'un defespoir deffus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur et ton crime,
Mon vifage t'accufe, et tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conferve beaucoup mieux.
Tous mes foins, tu le fçais, furent pour Célidée;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets raviffans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes fens.
Ton éxemple à changer en vain me follicite,
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite,
Et mon amour, plus fort que mes reffentimens,
Conferve fa vigueur au milieu des tourmens.
Revien, mon cher foucy, puifqu'aprés tes défenfes
Mes plus vives ardeurs font pour toy des offenfes;
Voy comme je perfiste à te defobeïr,
Et par là, fi tu peux, pren droit de me haïr.
Fol, je préfume ainfi r'appeler l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raifons à fa haine?

Puisqu'elle a ſur mon cœur un pouvoir abſolu,
Il luy ſuffit de dire : *ainſi je l'ay voulu.*
Crüelle, tu le veux ! c'eſt donc ainſi qu'on traite
Les ſincéres ardeurs d'une amour ſi parfaite !
Tu me veux donc trahir ! tu le veux, et ta foy
N'eſt qu'un gage frivole à qui vit ſous ta loy !
Mais je veux l'endurer ſans bruit, ſans réſistance ;
Tu verras ma langueur, et non mon inconstance,
Et, de peur de t'oſter un captif par ma mort,
J'attendray ce bonheur de mon funeste ſort.
Jusque-là, mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front paſliſſant éleveront ta gloire,
Et ſçauront en tous lieux hautement témoigner
Que ſans me refroidir tu m'as pu dédaigner.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange reméde !

ARONTE.

Souverain toutefſois au mal qui vous poſſéde.
Croyez-moy, j'en ay veu des ſuccés merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux.
Quand on leur ſçait donner un peu de jalouſie,
Ils ont bien-toſt quitté ces traits de fantaiſie ;
Car enfin, tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.

LYSANDRE.

Que voudroit donc par là mon ingrate maîtreſſe ?

ARONTE.

Elle vous joüe un tour de la plus haut adreſſe.
Avez-vous bien pris garde au temps de ſes mépris ?
Tant qu'elle vous a crû légérement épris,
Que voſtre chaiſne encor n'étoit pas aſſez forte,
Vous a-t'elle jamais gouverné de la ſorte ?
Vous ignoriez alors l'uſage des ſoûpirs ;
Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaiſirs :
Son esprit aviſé vouloit par cette ruſe
Établir un pouvoir dont maintenant elle uſe.
Remarquez-en l'adreſſe ; elle fait vanité
De voir dans ſes dédains voſtre fidélité.
Voſtre humeur endurante à ces rigueurs l'invite,
On voit par là vos feux, par vos feux ſon mérite
Et cette fermeté de vos affections

Montre un effet puiſſant de ſes perfections.
Oſez-vous espérer qu'elle ſoit plus humaine,
Puisque ſa gloire augmente augmentant voſtre peine ?
Rabatez cét orgueil; faites-luy ſoupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner :
La crainte d'en voir naistre une ſi juste ſuite
A vivre comme il faut l'aura bien-toſt réduite ;
Elle en fuira la honte, et ne ſouffrira pas
Que ce change s'impute à ſon manque d'appas.
Il eſt de ſon honneur d'empeſcher qu'on préſume
Qu'on éteigne aiſément les flames qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelqu'autre, et vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

Lysandre.

Mais peux-tu me juger capable d'une feinte ?

Aronte.

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

Lysandre.

Je trouve ſes mépris plus doux à ſupporter.

Aronte.

Pour les faire finir il faut les imiter.

Lysandre.

Faut-il eſtre inconstant pour la rendre fidelle ?

Aronte.

Il faut ſouffrir toûjours, ou déguiſer comme elle.

Lysandre.

Que de raiſons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que ſon premier vainqueur !
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moy : va trouver mon ingrate,
Mets-luy devant les yeux mes ſervices paſſez,
Mes feux ſi bien receus, ſi mal récompenſez,
L'excés de mes tourmens et de ſes injustices ;
Employe à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité ?

Aronte.

Mais, mon poſſible fait, ſi cela ne ſuccéde ?

Lysandre.

Je feindray dés demain qu'Aminte me poſſéde.

ARONTE.

Aminte ! Ah, commencez la feinte dés demain ;
Mais n'allez point courir au fauxbourg saint Germain.
Et quand penſeriez-vous que cette ame crüelle
Dans le fond du Marais en receuſt la nouvelle ?
Vous ſeriez tout un ſiécle à luy vouloir du bien,
Sans que voſtre arrogante en appriſt jamais rien.
Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à ſa veuë,
Qu'auſſi-toſt votre feinte en puiſſe eſtre aperceuë,
Qu'elle bleſſe les yeux de ſon esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce ſera faire au voſtre un peu de violence,
Mais tout le fruit conſiste à feindre en ſa préſence.

LYSANDRE.

Hippolyte en ce cas ſeroit fort à propos,
Mais je crains qu'un amy en perdiſt le repos ;
Dorimant, dont ſes yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez ſi ſoudain rallumer ſon amour,
Que la feinte n'eſt pas pour durer plus d'un jour,
Et vous aurez après un ſujet de riſée
Des ſoupçons mal fondez de ſon ame abuſée.

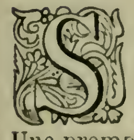
LYSANDRE.

Va trouver Célidée, et puis nous réſoudrons
En ces extrémitez quel avis nous prendrons.

SCÉNE II.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE *ſeul*.


Sans que pour l'appaiſer je me rompe la teſte,
Mon meſſage eſt tout fait, et ſa réponſe preſte.
Bien loin que mon discours pûſt la perſüader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une prompte retraite au ſeul nom de Lyſandre,
C'eſt par où ſes dédains ſe feront ſait entendre.
Mes amours du paſſé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris ;

A peine faiſoit-on ſemblant de me connoiſtre,
De ſorte...

FLORICE.

Aronte, et bien, qu'as-tu fait vers ton maiſtre?
Le verrons-nous bien-toſt ?

ARONTE.

N'en ſois plus en ſoucy,
Dans une heure au plus tard je te le rends icy.

FLORICE.

Preſt à luy temoigner...

ARONTE.

Tout preſt. Adieu, je tremble,
Que de chez Célidée on ne nous voye enſemble.

SCÉNE III.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.


'où vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuye, il vient de me [conter...
Touteſfois, je ne ſçay ſi je vous le doy dire.

HIPPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre!

FLORICE.

Il faut vous préparer à des raviſſemens...

HIPPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens,
Dépeſche, ces diſcours font mourir Hippolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous reſſuscite.

HIPPOLYTE.

L'inſupportable femme! enfin diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! enfin tout ira bien.

HIPPOLYTE.

Enfin tout ira bien, ne ſçauray-je autre choſe?

FLORICE.

Il faut que voſtre eſprit là-deſſus ſe repoſe,

Vous ne pouviez tantoſt ſouffrir de longs propos,
Et, pour vous obliger, j'ay tout dit en trois mots.
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bien-toſt plus au long de Lyſandre.

HIPPOLYTE.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à voſtre amie, et ne vous faschez plus.

SCÉNE IV.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

Mon abord importun rompt voſtre conférence.
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE.

Du mal? et l'apparence?
Je ne ſçay pas aimer de ſi mauvaiſe foy,
Et tout à l'heure encor je luy parlois de toy.

CÉLIDÉE.

Je me retire donc afin que ſans contrainte....

HIPPOLYTE.

Quitte cette grimace, et mets à part la feinte :
Tu fais la réſervée en ces occaſions,
Mais tu meurs de ſçavoir ce que nous en diſions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moy de l'apprendre,
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curioſité...

HIPPOLYTE.

Vraiment, tu me confons de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes détours, et comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE.

Nous parlions du deſſein d'éprouver ton amant.
Tu l'as veu reüſſir à ton contentement?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'iſſuë.

Que je m'en ſuis trouvée heureuſement déceuë !
Je préſumois beaucoup de ſes affections,
Mais je n'attendois pas tant de ſubmiſſions.
Jamais le deſespoir qui ſaiſit ſon courage
N'en pût tirer un mot à mon deſavantage;
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ſes reproches meſme étoient officieux.
Auſſi ce grand amour a rallumé ma flame;
Le change n'a plus rien qui chatoüille mon ame,
Il n'a plus de douceurs pour mon esprit flotant,
Auſſi ferme à préſent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoy que vous ayez veu de ſa perſévérance,
N'en prenez pas encore une entiére aſſeurance.
L'espoir de vous fléchir a pu le premier jour
Jetter ſur ſon dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bien-toſt que pour qui le mépriſe
Toute légéreté luy ſemblera permiſe.
J'ay veu des amoureux de toutes les façons.

HYPPOLYTE.

Cette bizarre [1] humeur n'eſt jamais ſans ſoupçons!
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
Tient éternellement ſon ame en défiance;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne ſuis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continuë,
Et lors ſa fermeté te ſera mieux connuë.
Tu ne verras des traits que d'un amour ſi fort
Que Florice elle-meſme avoûra qu'elle a tort.

HIPPOLYTE.

Ce ſera trop long-temps luy paroiſtre crüelle.

CÉLIDÉE.

Tu connoiſtras par là combien il m'eſt fidelle.
Le ciel à ce deſſein nous l'envoye à propos.

HIPPOLYTE.

Et quand te réſous-tu de le mettre en repos?

1. On lit jusqu'en 1654 *bigearre* au lieu de *bizarre*.

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent ſans contrainte,
Et, pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offenſe pas [1].

SCÉNE V.

LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

Merveille des beautez, ſeul objet qui m'engage...

CÉLIDÉE.

N'oublierez-vous jamais cét importun langage?
Vous obstiner encore à me perſécuter,
C'eſt prendre du plaiſir à vous voir maltraiter.
Perdez mon ſouvenir avec voſtre espérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence :
Il faut pour m'arreſter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoy ! vous prenez pour vous ce que j'adreſſe ailleurs ?
Adore qui voudra voſtre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte.
Mon ſort en cela ſeul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur ſemble vous obéïr,
Et que mon feu paſſé va vous rendre ſi vaine
Que vous imputerez ma flame à voſtre haine,
A voſtre orgueil nouveau mes nouveaux ſentimens,
L'effet de ma raiſon à vos commandemens.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une ſi triste gloire ;
Je chaſſe mes dédains meſme de ma mémoire,
Et dans leur ſouvenir rien ne me ſemble doux,
Puisqu'en le conſervant je penſerois à vous.

LYSANDRE *à Hippolyte.*

Beauté de qui les yeux, nouveaux rois de mon ame,

1. Toutes les éditions, jusqu'en 1654, portent :

S'il m'échape un baiſer, ne t'en offenſe pas.

Me font eſtre léger ſans en craindre le blaſme...

HIPPOLYTE.

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et ceſſez de m'offrir des vœux qui luy ſont dûs;
Je penſe mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger ſon mépris par le voſtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de ſon bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien;
Vous, faites-en autant, ſans chercher de retraite
Aux importunitez dont elle s'eſt défaite.

LYSANDRE.

Que ſon éxemple encor réglaſt mes actions!
Cela fut bon du temps de mes affections.
A preſent que mon cœur adore une autre reine,
A preſent qu'Hippolyte en eſt la ſouveraine...

HIPPOLYTE.

C'eſt elle ſeulement que vous voulez flater.

LYSANDRE.

C'eſt elle ſeulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE.

Sçavez-vous donc à quoy la raiſon vous oblige?
C'eſt à me négliger comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à voſtre tour vous m'offriez des vœux;
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'iſſuë.

HIPPOLYTE.

J'appréhenderois fort d'eſtre trop bien receuë,
Et qu'au lieu du plaiſir de me voir imiter,
Je n'euſſe que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur ſans éxemple ſoûpire,
Qu'il aime ſans éxemple, et que mes paſſions
S'égalent ſeulement à vos perfections.
Je vaincray vos rigueurs par mon humble ſervice,
Et ma fidélité...

CÉLIDÉE.

Viens avec moy, Florice :
J'ay des nippes en haut que je veux te montrer.

SCÉNE VI.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Quoy ! ſans la retenir, vous la laiſſez rentrer !
Allez, Lyſandre, allez, c'eſt aſſez de contraintes ;
J'ay pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puiſſans
Sont et ſeront toûjours abſolus ſur vos ſens.
Quoy qu'après ſes dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite eſt trop grand pour ſouffrir qu'on l'oublie ;
Elle a des qualitez, et de corps et d'eſprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne ſe reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des voſtres,
Qu'en la comparaiſon des unes et des autres
Les ſiennes deſormais n'ont qu'un éclat terny ;
Que ſon mérite eſt grand, et le voſtre infiny.

HIPPOLYTE.

Que j'emporte ſur elle aucune préférence !
Vous tenez des diſcours qui ſont hors d'apparence ;
Elle me paſſe en tout, et, dans ce changement,
Chacun vous blaſmeroit de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blaſmer en ce cas c'eſt en manquer ſoy-meſme,
Et choquer la raiſon qui veut que je vous aime.
Nous ſommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faiſoit de l'amour une aveugle fureur,
Et, l'ayant aveuglé, luy donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame et ſurpriſe et ſéduite.
Ceux qui l'ont peint ſans yeux ne le connoiſſoient pas ;
C'eſt par les yeux qu'il entre, et nous dit vos appas :
Lors noſtre eſprit en juge, et, ſuivant le mérite,
Il fait croiſtre une ardeur que cette veuë excite.
Si la mienne pour vous ſe relaſche un moment,
C'eſt lors que je croiray manquer de jugement,
Et la meſme raiſon qui vous rend admirable

Doit rendre comme vous ma flame incomparable.

HIPPOLYTE.

Épargnez avec moy ces propos affétez.
Encor hier Célidée avait ces qualitez;
Encor hier en mérite elle étoit ſans pareille.
Si je ſuis aujourd'huy cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet, dont vous ſuivrez la loy,
Gagnera voſtre cœur, et ce titre ſur moy :
Un esprit inconstant a toujours cette adreſſe.

SCÉNE VII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HIPPOLYTE, LISANDRE.

CHRYSANTE.

Monſieur, j'aime ma fille avec trop de tendreſſe
Pour la vouloir contraindre en ſes affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous ſçaurez ſes inclinations,
Elle voudra vous plaire, et je l'en voy ſoûrire.
Allons, mon cavalier, j'ay deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponſe avant qu'il ſoit trois jours.

SCÉNE VIII.

CHRYSANTE, HIPPOLYTE.

CHRYSANTE.



Devinerois-tu bien quels étoient nos discours?

HIPPOLYTE.

Il vous parloit d'amour, peut-eſtre?

CHRYSANTE.

Ouy, que t'en ſemble?

HIPPOLYTE.

D'âge presque pareils, vous ſeriez bien enſemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour!

C'étoit pour ton ſujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moy ? Ces jours paſſez un poéte qui m'adore
(Du moins à ce qu'il dit) m'égaloit à l'aurore ;
Je me raillois alors de ſa comparaiſon:
Mais ſi cela ſe fait, il avoit bien raiſon.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'és qu'une étourdie.
Le bon-homme eſt bien loin de cette maladie ;
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant:
Voy ſi tu te réſous d'accepter cét amant.

HIPPOLYTE.

Deſſus tous mes deſirs vous étes abſoluë,
Et, ſi vous le voulez, m'y voilà réſoluë ;
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dy ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyſandre ſi longtemps a bruſlé pour ſa fille
Qu'il en faiſoit déja l'appuy de ſa famille;
A preſent que ſes feux ne ſont plus que pour moy,
Il voudroit bien qu'un autre euſt engagé ma foy,
Afin que, ſans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenaſt vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous diſant adieu,
Qu'il a presque arraché Lyſandre de ce lieu ?

CHRYSANTE.

Simple, ce qu'il en fait ce n'eſt qu'à ſa priére,
Et Lyſandre tient meſme à faveur ſinguliére...

HIPPOLYTE.

Je ſçay que Dorimant eſt un de ſes amis ;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que, pour mieux vous montrer que tout n'eſt qu'artifice,
Lyſandre me faiſoit ſes offres de ſervice.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'eſt homme à ſe joüer de nous ;
Quelque ſecret mystére eſt caché là-deſſous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre éxaminer l'affaire ;
Ici quelque importun pourroit nous aborder.

SCÉNE IX.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.


J'auray bien de la peine à la perſuader.
Ah! Florice, en quel point laiſſes-tu Célidée?

FLORICE.

De honte et de dépit tout à fait poſſédée.

HIPPOLYTE.

Que t'a-t'elle montré?

FLORICE.

Cent choſes à la fois,
Selon que le hazard les mettoit ſous ſes doigts.
Ce n'étoit qu'un prétexte à faire ſa retraite.

HIPPOLYTE.

Elle t'a témoigné d'eſtre fort ſatisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuſe en diſcours ſuperflus
Son viſage ſuffit pour juger du ſurplus.

HIPPOLYTE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne ſe ſçauroient empeſcher de deſcendre,
Et j'en aurois pitié ſi je n'aimois Lyſandre.

SCÉNE X.

CÉLIDÉE.

Infidelles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, et vous fondant en
larmes, [ſumé
Puniſſez-vous, mes yeux, d'avoir trop pré-
Du pouvoir de vos charmes.

De quoy vous a ſervy d'avoir ſceu me flater,
D'avoir pris le party d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le conſtant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il eſt parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de conte;
Et, n'ayant pu le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joye augmente mon regret;
Par là mon deſespoir davantage ſe pique.
Quand je le crus constant, mon plaiſir ſut ſecret,
Et ma honte eſt publique.

Le traiſtre avoit ſenty qu'alors me négliger
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame;
Et la constance plût à cét esprit léger,
Pour amortir ma flame.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naiſſant,
Autant m'en faudra-t'il à la faire renaiſtre;
De peur qu'à cét amour d'eſtre encor impuiſſant
Il n'oſe plus paroiſtre.

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conſervant plus aucune intelligence,
Il eſt trop glorieux pour n'eſtre rappelé
Qu'à ſervir ma vengeance.

Mais j'aperçoy celuy qui le porte en ſes yeux.
Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux.
Je ſens bien que déja devers luy tu t'envoles;
Mais pour t'accompagner je n'ay point de paroles:
Ma honte et ma douleur, ſurmontant mes deſirs,
N'en laiſſent le paſſage ouvert qu'à mes ſoûpirs.

SCÉNE XI.

DORIMANT, CÉLIDÉE, CLÉANTE.

DORIMANT.



ans ce profond penſer, paſle, triste, abatuë,
Ou quelque grand malheur de Lyſandre vous tuë, [nuis.
Ou bien-toſt vos douleurs l'accableront d'en-

CÉLIDÉE.

Il eſt cauſe en effet de l'état où je ſuis,
Non pas en la façon qu'un amy s'imagine,
Mais...

DORIMANT.

Vous n'achevez point, ſaut-il que je devine?

CÉLIDÉE.

Permettez que je céde à la confuſion
Qui m'étouffe la voix en cette occaſion,
J'ay d'incroyables traits de Lyſandre à vous dire,
Mais ce reste du jour ſouffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puiſſe voir.

DORIMANT.

De ſorte qu'à préſent on n'en peut rien ſçavoir?
Dieux! elle ſe dérobe, et me laiſſe en un doute...
Pourſuivons touteſfois noſtre premiére route;
Peut-eſtre ces beaux yeux, dont l'éclat me ſurprit,
De ce faſcheux ſoupçon purgeront mon esprit.
A Cléante.
Frape.

SCÈNE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLÉANTE.

FLORICE.

Que vous plaiſt-il?

DORIMANT.

Peut-on voir Hippolyte?

FLORICE.

Elle vient de sortir pour faire une visite.

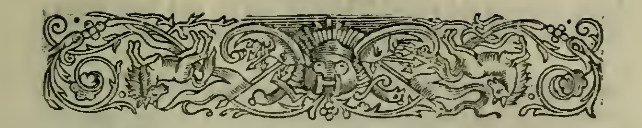
DORIMANT.

Ainſi tout aujourd'huy mes pas ont eſté vains.
Florice, à ce defaut fay-luy mes baiſe-mains.

FLORICE *ſeule.*

Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais luy faire:
Depuis que ce Lyſandre a taſché de luy plaire,
Elle ne veut plus eſtre au logis que pour luy,
Et tous autres devoirs luy donnent de l'ennuy.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

HIPPOLYTE, ARONTE.

HIPPOLYTE.

A cét excès d'amour qu'il me faiſoit paroiſtre,
Je me croyois déja maîtreſſe de ton maiſtre;
Tu m'as fait grand dépit de me déſabuſer.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiſer!
Et que, pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il ſait bien ajuster ſes yeux à ſes paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bien-toſt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'oſe l'espérer : ſa paſſion trop forte
Déja vers ſon objet malgré moy le remporte;
Et, comme s'il avoit reconnu ſon erreur,
Vos yeux luy ſont à charge, et ſa feinte en horreur.
Meſme il m'a commandé d'aller vers ſa crüelle,
Luy jurer que ſon cœur n'a bruſlé que pour elle,
Attaquer ſon orgueil par des ſubmiſſions...

HIPPOLYTE.

J'entens aſſez le but de tes commiſſions.
Tu vas taſcher pour luy d'amollir ſon courage?

ARONTE.

J'employe auprès de vous le temps de ce meſſage
Et la feray parler tantoſt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais, après mon rapport, ſi ſon ardeur extrême
Le réſout à porter ſon meſſage luy-meſme,

Je ne répons de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra noſtre artifice, et parlera pour eux.

HIPPOLYTE.

Sa maîtreſſe ébloüye ignore encor ma flame,
Et laiſſe à mes conſeils tout pouvoir ſur ſon ame.
Ainſi tout eſt à nous, s'il ne faut qu'empeſcher
Qu'un ſi fidelle amant n'en puiſſe rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit touteſfois en détourner Lyſandre,
Ce ſeroit le plus ſeur.

HIPPOLYTE.

N'oſes-tu l'entreprendre ?

ARONTE.

Donnez-moy les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après fraper d'étranges coups.

HIPPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque-là qu'entre eux deux ſon ame étoit égale ;
Mais Lyſandre depuis, endurant ſa rigueur,
Luy montra tant d'amour qu'il regagna ſon cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée et Dorimant enſemble,
Quelque Dieu qui vous aime aujourd'huy les aſſemble.

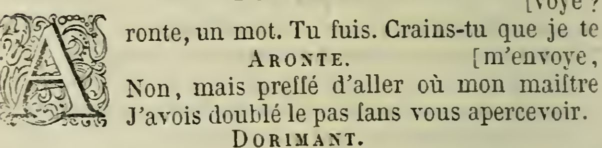
HIPPOLYTE.

Fay-les voir à ton maiſtre, et ne perds point ce temps,
Puisque de là dépend le bon-heur que j'attens.

SCÉNE II.

DORIMANT, CÉLIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.


Aronte, un mot. Tu fuis. Crains-tu que je te voye ?

ARONTE.

Non, mais preſſé d'aller où mon maiſtre m'envoye,
J'avois doublé le pas ſans vous apercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu ?

ARONTE.

D'un logis vers la Croix du Tiroir.

DORIMANT.

C'eſt donc en ce Marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au Palais faire encor un meſſage.

DORIMANT.

Et c'en eſt le chemin de paſſer par icy?

ARONTE.

Souffrez que j'aille oſter mon maiſtre de ſoucy;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu veu depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE.

Ouy, tantoſt en paſſant j'ay rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'eſt là ſeulement le discours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, et, pris au dépourveu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons veu.
Va, ne ſois point honteux des crimes de ton maiſtre:
Pourquoy déſavoüer ce qu'il fait trop paroiſtre?
Il la ſert à mes yeux, cét infidelle amant,
Et te vient d'envoyer luy faire un compliment.

Aronte rentre.

SCÈNE III.

DORIMANT, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Après cette retraite et ce morne ſilence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ay que trop veu, mes yeux m'en ſont trop dit,
Aronte en me parlant étoit tout interdit,
Et ſa confusion portoit ſur ſon viſage
Aſſez et trop de jour pour lire ſon meſſage.
Traiſtre, traiſtre Lyſandre, eſt-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

Célidée.
Connoiſſez tout à fait l'humeur de l'infidelle;
Voſtre amour ſeulement la luy fait trouver belle :
Cét objet, tout aimable et tout parfait qu'il eſt,
N'a des charmes pour luy que depuis qu'il vous plaiſt;
Et votre affection, de la ſienne ſuivie,
Montre que c'eſt par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

Dorimant *monſtrant ſon épée.*
Voicy, dans ce larcin, qui le fait ſuccomber.
En ce deſſein commun de ſervir Hippolyte,
Il faut voir ſeul à ſeul qui des deux la mérite :
Son ſang me répondra de ſon manque de foy,
Et me fera raiſon et pour vous et pour moy.
Noſtre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame,
Et mon amitié meurt voyant naiſtre ſa flame.

Célidée.
Vouloir quelque meſure entre un perfide et vous,
Eſt-ce faire justice à ce juste courroux ?
Pouvez-vous préſumer, après ſa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de ſupercherie ?
Certes pour le punir c'eſt trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

Dorimant.
Pourriez-vous approuver que je priſſe avantage
Pour immoler ce traiſtre à mon peu de courage ?
J'achéterois trop cher la mort du ſuborneur,
Si, pour avoir ſa vie, il m'en coûtoit l'honneur,
Et montrerois une ame et trop baſſe et trop noire,
De ménager mon ſang aux dépens de ma gloire.

Célidée.
Sans les voir l'un ny l'autre en péril expoſez,
Il eſt pour vous venger des moyens plus aiſez.
Pour peu que vous fuſſiez de mon intelligence,
Vous auriez bien-toſt pris une juste vengeance,
Et vous pourriez ſans bruit oſter à l'inconstant...

Dorimant.
Quoy ? ce qu'il m'a volé ?

Célidée.
Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foibleſſe du ſéxe en ce point vous conſeille:
Il ſe croit trop vengé quand il rend la pareille;
Mais ſuivre le chemin que vous voulez tenir,
C'eſt imiter ſon crime au lieu de le punir;
Au lieu de luy ravir une belle maîtreſſe,
C'eſt prendre à ſon refus une beauté qu'il laiſſe.

Lyſandre vient avec Aronte qui luy fait voir Dorimant avec Célidée.

C'eſt lui faire plaiſir au lieu de l'affliger,
C'eſt ſouffrir un affront, et non pas ſe venger.
J'en perds icy le temps. Adieu, je me retire;
Mais, avant qu'il ſoit peu, ſi vous entendez dire
Qu'un coup fatal et juste ait puny l'imposteur,
Vous pourrez aiſément en devenir l'autheur.

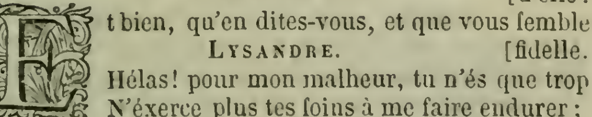
CÉLIDÉE.

De grace, encor un mot. Hélas! il m'abandonne
Aux cuiſans déplaiſirs que ma douleur me donne;
Rentre, pauvre abuſée, et dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCÉNE IV.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.



Et bien, qu'en dites-vous, et que vous ſemble [d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur, tu n'és que trop [fidelle.
N'éxerce plus tes ſoins à me faire endurer;
Ma plus douce fortune eſt de tout ignorer;
Je ſerois trop heureux ſans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor, pour Dorimant, il en a quelque honte:
Vous voyant, il a fuy.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors
Pour empeſcher ſa fuite a fait tous ſes efforts,
Aronte, et tu prenois ſes dédains pour des feintes!

Tu croyois que ſon cœur n'euſt point d'autres atteintes,
Que ſon esprit entier ſe conſervoit à moy,
Et parmy ſes rigueurs n'oublioit point ſa foy !

ARONTE.

A vous dire le vray, j'en ſuis trompé moy-meſme.
Après deux ans paſſez dans un amour extréme,
Que ſans occaſion elle vinſt à changer,
Je me fuſſe tenu coupable d'y ſonger.
Mais, puisque ſans raiſon la volage vous change,
Faites qu'avec raiſon un changement vous venge.
Pour punir comme il faut ſon infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Miſérable, eſt-ce ainſi qu'il faut qu'on me ſoulage ?
Ay-je trop peu ſouffert ſous cette humeur volage,
Et veux-tu deſormais que par un ſecond choix
Je m'engage à ſouffrir encor une autre fois ?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendroit plus ſenſible, ou ſeroit plus fidelle ?

ARONTE.

Vous en devez, Monſieur, préſumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conſeiller importun, oſte-toy de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LYSANDRE.

Oſte-toy, dy-je, et dérobe ta teſte
Aux violens effets que ma colére apreſte :
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet ;
Vas, tu l'attirerois ſur un ſang trop abjet.

SCÉNE V.

LYSANDRE.

Il faut à mon courroux de plus nobles victimes :
Il faut qu'un meſme coup me venge de deux crimes ;
Qu'après les trahiſons de ce couple indiscret,
L'un meure de ma main, et l'autre de regret.

Ouy, la mort de l'amant punira la maîtreſſe,
Et mes plaiſirs alors naiſtront de ſa triſteſſe ;
Mon cœur, à qui mes yeux apprendront ſes tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens ;
Ce viſage ſi beau, ſi bien pourveu de charmes,
N'en aura plus pour moy s'il n'eſt couvert de larmes;
Ses douleurs ſeulement ont droit de me guérir;
Pour me reſoudre à vivre il faut la voir mourir.
Frénétiques tranſports, avec quelle inſolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence ?
Allez, vous avez pris trop d'empire ſur moy :
Doy-je eſtre ſans raiſon parce qu'ils ſont ſans foy ?
Dorimant, Célidée, amy, chére maîtreſſe,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me preſſe ?
Quoy ! vous ayant aimez, pourrois-je vous hair ?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'oſez trahir ?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage !
Ma jalouſie augmente et redouble ma rage ;
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour... ah ! ce mot ſeul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offenſe ;
Un mouvement ſecret prend toûjours ſa deffenſe :
L'amant ſouffre tout d'elle, et, dans ſon changement,
Quelque irrité qu'il ſoit, il est toûjours amant.
Touteſſois ſi l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez luy mon bien ; une telle beauté
N'eſt pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je à mes yeux que par ſes artifices
Il recueilliſt les fruits dûs à mes longs ſervices ?
S'il vous faut épargner le ſujet de mes feux ,
Que ce traiſtre du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez ſon ſang pour expier ſon crime :
Contre ſa laſcheté tout vous eſt légitime,
Et quelques châtimens... Mais, Dieux ! que voy-je icy ?

SCÉNE VI.

HIPPOLYTE, LISANDRE.

HIPPOLYTE.


ous avez dans l'esprit quelque pefant foucy,
Ce vifage enflamé, ces yeux pleins de colére
En font voir au dehors une marque trop [claire.
Je prens affez de parts en tous vos intérefts,
Pour vouloir en aveugle y mefler mes regrets;
Mais fi vous me difiez ce qui caufe vos peines...

LYSANDRE.

Ah, ne m'impofez point de fi crüelles gefnes;
C'eft irriter mes maux que de me fecourir.
La mort, la feule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la caufe,
Tout mon pouvoir fur vous n'eft que fort peu de chofe.

LYSANDRE.

Vous l'avez fouverain, horfmis en ce feul point.

HIPPOLYTE.

Laiffez-le moy par tout, ou ne m'en laiffez point.
C'eft n'aimer qu'à demy qu'aimer avec réferve,
Et ce n'eft pas ainfi que je veux qu'on me ferve.
Il faut m'apprendre tout, et, lors que je vous voy,
Eftre de belle humeur, ou n'eftre plus à moy.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon filence,
Vous uferiez fur moy de trop de violence,
Adieu : je vous ennuye, et les grands déplaifirs
Veulent en liberté s'exhaler en foùpirs.

SCÉNE VII.

HIPPOLYTE.


'eft donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte?
Après des vœux offerts, c'eft ainfi qu'on me [quitte!
Qu'Aronte jugeoit bien que fes feintes amours,

Avant qu'il fuſt long-temps, interromproient leur cours!
Dans ce peu de ſuccès des ruſes de Florice
J'ay manqué de bonheur, mais non pas de malice,
Et ſi j'en puis jamais trouver l'occaſion,
J'y mettray bien encor de la diviſion.
Si noſtre pauvre amant eſt plein de jalouſie,
Ma rivale qui sort n'en eſt pas moins ſaiſie.

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

Célidée.

N'ay-je pas tantoſt veu mon perfide avec vous?
Il a bien-toſt quitté des entretiens ſi doux.

Hippolyte.

Qu'y feroit-il, ma ſœur? ta fidelle Hippolyte
Traite cét inconstant ainſi qu'il le mérite;
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoye ailleurs pratiquer ſes leçons.

Célidée.

Le parjure à préſent eſt fort ſur ta loüange?

Hippolyte.

Il ne tient pas à luy que je ne ſois un ange;
Et quand il vient enſuite à parler de ſes feux,
Aucune paſſion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige:
C'eſt par là qu'il me penſe acquérir puiſſamment;
Et moy, qui t'ay toûjours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors ſi je l'endure.

Célidée.

C'eſt trop prendre, ma ſœur, de part en mon injure;
Laiſſe-le mépriſer celle dont les mépris
Sont cauſe maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lyſandre te plaiſt, poſſéde le volage,
Mais ne me traite point avec deſavantage;
Et ſi tu te réſous d'accepter mon amant,
Relaſche-moy du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE.

Pourveu que leur vouloir ſe range ſous le noſtre,
Je te donne le choix et de l'un et de l'autre;
Ou, ſi l'un ne ſuffit à ton jeune deſir,
Défay-moy de tous deux : tu me feras plaiſir.
J'estimay fort Lyſandre avant que le connoiſtre,
Mais, depuis cét amour que mes yeux ont fait naiſtre,
Je te répute heureuſe après l'avoir perdu.
Que ſon humeur eſt vaine, et qu'il fait l'entendu!
Que ſon discours eſt fade avec ſes flatteries!
Qu'on eſt importuné de ſes afféteries!
Vraiment, ſi tout le monde étoit fait comme luy,
Je croy qu'avant deux jours je ſécherois d'ennuy.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un et l'autre me fuit, et je bruſle pour eux,
L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE.

Si nous changions de ſort, que nous ſerions contentes!

CÉLIDÉE.

Outre, hélas! que le ciel s'oppoſe à nos attentes,
Lyſandre n'a plus rien à rengager ma foy.

HIPPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrois...

SCÈNE IX.

PLEIRANTE, HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moy;
Craignez-vous qu'un amy ſçache de vos nouvelles?

HIPPOLYTE.

Nous cauſions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménages de fille.

PLEIRANTE.

Et, parmy ces discours,
Vous conferiez enſemble un peu de vos amours.
Et bien, ce ſerviteur, l'aura-t'on agréable?

HIPPOLYTE.

Vous m'attaquez toûjours par quelque trait semblable.
Des hommes comme vous ne ſont que des conteurs.
Vraiment c'eſt bien à moy d'avoir des ſerviteurs ?

PLEIRANTE.

Parlons, parlons françois. Enfin, pour cette affaire,
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mére ?

HIPPOLYTE.

J'obéïray toûjours à ſon commandement.
Mais de grace, Monſieur, parlez plus clairement:
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux ſoûpire...

HIPPOLYTE.

Vous en voulez par là.

PLEIRANTE.

Ce n'eſt point fiction
Que ce que je vous dy de ſon affection.
Voſtre mére ſçeut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce ſoit vous qui vous donniez vous meſme.

HIPPOLYTE.

Et c'eſt ce que ma mére, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer ;
Mais, pour l'amour de vous, je vay le ſçavoir d'elle.

SCÈNE X.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ta compagne eſt du moins auſſi fine que belle.

CÉLIDÉE.

Elle a bien ſçeu de vray ſe défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement ſe parer de mes coups.

CÉLIDÉE.

Peut-eſtre innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute, bien plûtoſt, d'y vouloir rien entendre,

Je ſuis des plus trompez ſi Dorimant luy plaiſt.

Célidée.

Y prenez-vous, Monſieur, pour luy quelque intéreſt?

Pleirante.

Lyſandre m'a prié d'en porter la parole.

Célidée.

Lyſandre!

Pleirante.

Ouy, ton Lyſandre.

Célidée.

Et luy-meſme cajole...

Pleirante.

Quoy! que cajole-t'il?

Célidée.

Hippolyte à mes yeux.

Pleirante.

Folle, il n'aima jamais que toy deſſous les cieux,
Et nous ſommes tous preſts de choiſir la journée
Qui bien-toſt de vous deux termine l'hyménée.
Il ſe plaint touteſfois un peu de ta froideur,
Mais, pour l'amour de moy, montre-luy plus d'ardeur;
Parle : ma volonté ſera-t'elle obéïe?

Célidée.

Hélas! qu'on vous abuſe après m'avoir trahie!
Il vous fait, cét ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au meſme objet il s'offre pour amant,
Et traverſe par là tout ce qu'à ſa priére
Voſtre vaine entremiſe avance vers la mére.
Cela, qu'eſt-ce, Monſieur, que ſe joüer de vous?

Pleirante.

Qu'il eſt peu de raiſon dans ces esprits jaloux!
Et quoy! pour un amy s'il rend une viſite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte?

Célidée.

Je ſçay ce que j'ay veu.

Pleirante.

Je ſçay ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout ſouffrir de contredit.
Mon choix de voſtre hymen en ſa faveur diſpoſe.

Celidée.

Commandez-moy plûtoſt, Monſieur, toute autre choſe.

Pleirante.

Quelle bizarre humeur! quelle inégalité,
De rejeter un bien qu'on a tant ſouhaité!
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices;
Il faut pour m'éblouïr de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdy qui vous flate un peu mieux;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe,
Il faut que nous manquions vous et moy de promeſſe?
Quittez, pour voſtre bien, ces fantasques refus.

Célidée.

Monſieur...

Pleirante.

Quittez-les, dy-je, et ne contestez plus.

SCÈNE XI.

CÉLIDÉE.

Faſcheux commandement d'un incrédule pére,
Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me deſeſpére!
J'avois, auparavant qu'on m'euſt manqué de foy,
Le devoir et l'amour tout d'un party chez moy,
Et ma flame, d'accord avecque ſa puiſſance,
Uniſſoit mes deſirs à mon obeïſſance;
Mais, hélas! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en ſon authorité!
Mon esprit s'en révolte, et ma flame bannie
Fait qu'un pouvoir ſi ſaint m'eſt une tyrannie.
Dures extrémitez où mon ſort eſt réduit!
On donne mes faveurs à celuy qui les fuit;
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à luy d'une éternelle chaine.
Mais, s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celuy dont je tiens la lumiére du jour?
Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolyte?
Mon cœur en meſme temps ſe retient et s'excite.
Je ne ſçay quoy me flate, et je ſens déja bien

Que mon feu ne dépend que de croire le ſien.
Tout-beau, ma paſſion, c'eſt déja trop paroiſtre;
Attens, attens du moins la ſienne pour renaiſtre.
A quelle folle erreur me laiſſay-je emporter ?
Il fait tout à deſſein de me perſécuter.
L'ingrat cherche ma peine, et veut par ſa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon ſupplice.
Rentrons, que ſon objet préſenté par hazard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part:
C'eſt bien aſſez qu'un pére à ſouffrir me destine,
Sans que mes yeux encor aident à ma ruïne.

SCÈNE XII.

LA LINGÉRE, LE MERCIER.

La Lingère, *après qu'ils ſe ſont entrepouſſé une boete qui eſt entre leurs boutiques.*


'envoîray tout à bas, puis après on verra.
Ardez [1], vraiment c'eſt mon [2], on vous l'endurera!
Vous étes un bel homme, et je doy fort vous [craindre!

Le Mercier.

Tout eſt ſur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre ?

La Lingére.

Auſſi voſtre tapis eſt tout ſur mon batant:
Je ne m'étonne plus dequoy je gagne tant.

Le Mercier.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous joûra dedans la comédie.

La Lingére.

Je voudrois l'avoir veu, que quelqu'un s'y fuſt mis!

1. *Ardez,* pour : Regardez, par apocope. *Ardez le beau muſeau*, dit Marinette du *Dépit amoureux*, A. IV, sc. 4.

2. *C'eſt mon,* ou *çamon*, comme Molière le dit dans *le Bourgeois gentilhomme*, A. III, sc. 3, et dans *le Malade imaginaire*, A. I, sc. 2, pour *n'est-ce pas?* Voir *Lexique comparé de la langue de Molière*, par Génin, Paris, F. Didot frères, 1846, p. 57.

Pour en avoir raiſon nous manquerions d'amis ?
On joüe ainſi le monde ?

LE MERCIER.

Après tout ce langage
Ne me repouſſez pas mes boetes davantage.
Voſtre caquet m'enléve à tous coups mes chalands;
Vous vendez dix rabats contre moy deux galands[1],
Pour conſerver la paix depuis ſix mois j'endure,
Sans vous en dire mot, ſans le moindre murmure,
Et vous me harcelez, et ſans cauſe et ſans fin.
Qu'une femme hargneuſe eſt un mauvais voiſin !
Nous n'appaiſerons point cette humeur qui vous pique
Que par un entre-deux mis à voſtre boutique;
Alors, n'ayant plus rien enſemble à démeſler,
Vous n'aurez plus auſſi ſur quoy me quereller.

LA LINGÈRE.

Justement.

SCÈNE XIII.

LA LINGÉRE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLÉANTE.

LA LINGÈRE.

De tout loin je vous ay reconnuë.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoy je ſuis venuë ?
Les avez-vous receus, ces point-coupez nouveaux ?

LA LINGÉRE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui paſſe.*

Ne vous vendray-je rien, Monſieur? des bas de ſoye,
Des gands en broderie, ou quelque petite-oye[2]?

1. *Galand*, suivant l'orthographe de Corneille, ou *galant*, comme Molière l'écrit A. IV, sc. 4 du *Dépit amoureux*, un nœud de rubans.

2. La *petite-oye* était les accessoires de la toilette, les ornements qui la complétaient, comme plumes, rubans, den-

Cléante *au libraire.*

Ces livres que mon maiſtre avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encor ?

Le Libraire *empaquetant ſes livres.*

Ah, que vous venez tard !
Encor un peu, ma foy, je m'en allois les vendre :
Trois jours ſans revenir, je m'ennuyois d'attendre.

Cléante.

Je l'avois oublié. Le prix ?

Le Libraire.

Chacun le ſçait,
Autant de quarts-d'écus, c'eſt un marché tout fait.

La Lingére *à Florice.*

Et bien, qu'en dites-vous ?

Florice.

J'en ſuis toute ravie,
Et n'ay rien encor veu de pareil en ma vie.
Vous aurez noſtre argent ſi l'on croit mon rapport.
Que celuy-cy me ſemble et délicat et fort !
Que cét autre me plaiſt ! que j'en aime l'ouvrage !
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon uſage.

La Lingére.

Voicy dequoy vous faire un aſſez beau collet.

Florice.

Je penſe en vérité qu'il ne ſeroit pas laid ;
Que me coûtera-t'il ?

La Lingère.

Allez, faites-moy vendre,
Et pour l'amour de vous je n'en voudray rien prendre ;
Mais aviſez alors à me récompenſer.

Florice.

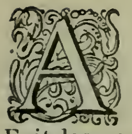
L'offre n'eſt pas mauvaiſe, et vaut bien y penſer.
Vous me verrez demain avecque ma maitreſſe.

telles. Mascarille, des *Précieuses ridicules* (sc. 10), dit : « Que « vous ſemble de ma petite-oye ? La trouvez-vous congruante à « l'habit ? »

SCÈNE XIV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGÉRE.

FLORICE.


ronte, et bien, quels fruits produira nostre [adresse ?

ARONTE.

De fort mauvais pour moy : mon maistre au [desespoir
Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous sommes donc ainsi bien loin de nostre conte ?

ARONTE.

Ouy, mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux est trop grand pour s'appaiser jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez sa Célidée,
Je te rends aussi-tost l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup là, que ton pouvoir est grand !
Vien, je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER.

Voyez, monsieur, j'en ay des plus beaux de la terre.
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé une boete de galands.*

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE.

Ainsi, faute d'avoir de bonne marchandise,
Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sait comment.
Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point, avec une promesse,
De suivante qui m'aide à tromper sa maitresse.

LA LINGÉRE.

Quand il faut dire tout, on s'entre-connoît bien,
Chacun ſçait ſon métier, et... Mais je ne dy rien [1].

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup ſi vous pouvez vous taire.

LA LINGÉRE.

Je ne réplique point à des gens en colére.

1. *S'entre-connoître.* Corneille, qui cherchait à enrichir la langue, et auquel sont dus beaucoup de mots utiles, s'est servi d'un grand nombre de verbes ainsi composés. Dans le jeu de scène qui ouvre la scène 12 de ce même acte, la lingère et le mercier *s'entre-pouffent* une boîte; dans *Clitandre*, on a lu dans l'Argument : *s'entr'aimer*, et A. III, sc. 1 : *s'entre-devoir ;* dans *la Vefve* : *s'entre-payer*, *s'entre-donner*, *s'entr'appeler ;* on trouvera plus tard *s'entre-dire* dans l'Examen de *la Suivante*, *s'entre-choquer*, A. V, sc. 9 de la même pièce, et *s'entre-produire* au commencement de l'épître dédicatoire de *Cinna*. L'Académie n'a sanctionné que quelques-unes de ces créations, qui ont toutes cependant au même degré la même raison d'être.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

LYSANDRE.

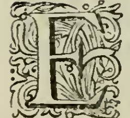
Indiscrete vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuissance ajoûte un comble à mes malheurs,
Ne me conseillez plus la mort de ce faussaire;
J'aime encor Célidée, et n'ose luy déplaire:
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux
Ce n'est pas le moyen d'agréer à ses yeux.
L'amour, en la perdant, me retient en balance;
Il produit ma fureur et rompt sa violence,
Et, me laissant trahy, confus et méprisé,
Ne veut que triompher de mon cœur divisé.
Amour, crüel autheur de ma longue misére,
Ou permets, à la fin, d'agir à ma colére,
Ou, sans m'embarrasser d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fay tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moy chez ma belle inhumaine,
Et, comme de mon cœur, triomphe de sa haine.
Contre toy ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ses crüautez rens les mesmes combats;
Exerce ta puissance à fléchir la farouche;
Montre-toy dans mes yeux, et parle par ma bouche.
Si tu te sens trop foible, appelle à ton secours
Le souvenir de mille et de mille heureux jours,
Où ses desirs, d'accord avec mon espérance,
Ne laissoient à nos vœux aucune différence.
Je pense avoir encor ce qui la sceut charmer,
Les mesmes qualitez qu'elle voulut aimer.

Peut-eſtre mes douleurs ont changé mon viſage,
Mais en revanche auſſi je l'aime davantage.
Mon respect s'eſt accrû pour un objet ſi cher ;
Je ne me venge point de peur de la faſcher.
Un infidelle amy tient ſon ame captive,
Je le ſçay, je le vois, et je ſouffre qu'il vive.
Je tarde trop; allons, ou vaincre ſes refus,
Ou me venger ſur moy de ne luy plaire plus,
Et tirons de ſon cœur, malgré ſa flame éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte :
Ses rigueurs par ce fer me perceront le ſein.

SCÈNE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.



t quoy! pour m'avoir veu vous changez de deſſein? [Hippolyte;
Ne craignez point pour moy d'entrer chez
Vous ne m'apprendrez rien en luy faiſant [viſite;
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un amy ſi rare auprès d'elle me ſert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement : ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble voſtre fortune,
Et vous montrez aſſez, par ces foibles détours,
Qu'un témoin comme moy déplaiſt à vos amours.
Vous voulez ſeul à ſeul cajoler Célidée;
La querelle entre nous ſera bien-toſt vuidée :
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juste vengeance un funeste ſuccès.

DORIMANT.

Qu'eſt-ce-cy, déloyal? quelle fourbe eſt la voſtre ?
Vous m'en disputez une afin d'acquérir l'autre !
Après ce que chacun a veu de voſtre feu,
C'eſt une laſcheté d'en faire un deſaveu.

LYSANDRE.

e ne me connoy point à combattre d'injures :

DORIMANT.

Auſſi veux-je punir autrement tes parjures:
Le ciel, le juste ciel ennemy des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moy ſeul Hippolyte eſt gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hippolyte.

DORIMANT.

Et toy ta Célidée.

LYSANDRE.

Voila faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat!

LYSANDRE.

Laiſſons à part les noms, disputons la maîtreſſe,
Et pour qui que ce ſoit montre icy ton adreſſe.

DORIMANT.

C'eſt comme je l'entens.

SCÉNE III.

CÉLIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CÉLIDÉE.

O dieux! ils ſont aux coups.
Ah perfide! ſur moy détourne ton courroux,
La mort de Dorimant me ſeroit trop funeste.

DORIMANT.

Lyſandre, une autre fois nous vuiderons le reste.

CÉLIDÉE *à Dorimant.*

Arreſte, cher ingrat.

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuy cette importune, et non pas ta valeur.

SCÉNE IV.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

LYSANDRE.


e ſuivez pas du moins ce perfide à ma veuë :
Avez-vous réſolu que ſa fuite me tuë,
Et qu'ayant ſçeu braver ſon plus vaillant [effort,
Par ſa retraite infame il me donne la mort?
Pour en fraper le coup vous n'avez qu'à le ſuivre.

CÉLIDÉE.

Je tiens des gens ſans foy ſi peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de cauſer un ſi juste trépas.

LYSANDRE.

Et bien, voyez-le donc; ma lame toute preſte
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma teſte.
Vous lirez dans mon ſang, à vos pieds répandu,
Ce que valoit l'amant que vous avez perdu,
Et, ſans vous reprocher un ſi crüel outrage,
Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois ſi je plais en mourant
A celle à qui j'ay pû déplaire en l'adorant,
Et ſi ma prompte mort, ſecondant ſon envie,
L'aſſeure du pouvoir qu'elle avoit ſur ma vie.

CÉLIDÉE.

Moy, du pouvoir ſur vous! vos yeux ſe font mépris,
Et quelque illuſion qui trouble vos esprits
Vous fait imaginer d'eſtre auprès d'Hippolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite;
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaiſirs,
Et ne m'empeſchez plus de ſuivre mes deſirs.

LYSANDRE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que ma feinte paſſée
A jetté cette erreur dedans voſtre penſée.
Il est vray, devant vous forçant mes ſentimens,
J'ay preſenté des vœux, j'ay fait des complimens;
Mais c'étoient complimens qui partoient d'une ſouche;

Mon cœur que vous teniez deſavoüoit ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
Sçait bien que mon amour n'en changea point de cours;
Contre voſtre froideur une modeste plainte
Fut tout noſtre entretien au ſortir de la feinte,
Et je le priay lors...

CÉLIDÉE.

D'uſer de ſon pouvoir?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir;
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, deſespéré du mépris de mes flames,
Sans conſeil, ſans raiſon, pareil aux matelots
Q'un naufrage abandonne à la mercy des flots,
Je me ſuis pris à tout ne ſçachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'eſt fait entendre:
J'ay creu que vous ſeriez d'un naturel plus doux
Pourveu que voſtre esprit devint un peu jaloux;
J'ay fait agir pour moy l'authorité d'un pére;
J'ay fait venir aux mains celuy qu'on me préfére,
Et puisque ces efforts n'ont réüſſi qu'en vain,
J'auray de vous ma grace, ou la mort de ma main.
Choiſiſſez, l'une ou l'autre achevera mes peines.
Mon ſang bruſle déja de ſortir de mes veines:
Il faut pour l'arreſter me rendre voſtre amour;
Je n'ay plus rien ſans luy qui me retienne au jour.

CÉLIDEE.

Volage, falloit-il pour un peu de rudeſſe
Vous porter ſi ſoudain à changer de maîtreſſe?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur!
Ne pouviez-vous ſouffrir de ma mauvaiſe humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
A deſſein d'éprouver quelle étoit voſtre atteinte?
Les dieux m'en ſoient témoins, et ce nouveau ſujet
Que vos feux inconstans ont choiſi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable
Avant que voſtre amour paruſt ſi peu durable!
Qu'Hippolyte vous die avec quels ſentimens
Je luy fus raconter vos prémiers mouvemens;
Avec quelles douceurs je m'étois préparée

A redonner la joie à voſtre ame éplorée.
Dieux ! que je fus ſurpriſe et mes ſens éperdus
Quand je vy vos devoirs à ſa beauté rendus !
Voſtre légéreté fut ſoudain imitée.
Non-pas que Dorimant m'en euſt ſollicitée;
Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne veut pas
Que ſa franchiſe céde au peu que j'ay d'appas.
Mais hélas! plus il fuit, plus ſon portrait s'efface.
Je vous ſens malgré moy reprendre voſtre place;
L'aveu de voſtre erreur deſarme mon courroux ;
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte, et j'oublîray la voſtre.
Moy-meſme je l'avouë à ma confuſion,
Mon imprudence a fait noſtre diviſion.
Tu ne méritois pas de ſi rudes alarmes:
Accepte un repentir accompagné de larmes,
Et ſouffre que le tien nous faſſe tour à tour
Par ce petit divorce augmenter noſtre amour.

LYSANDRE.

Que vous me ſurprenez! ô ciel! eſt-il poſſible
Que je vous trouve encor à mes deſirs ſenſible?
Que j'aime ces dédains qui finiſſent ainſi!

CÉLIDÉE.

Et pour l'amour de toy, que je les aime auſſi!

LYSANDRE.

Que ce ſoit touteſfois ſans qu'il vous prenne envie
De les plus eſſayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE.

J'aime trop deſormais ton repos et le mien;
Tous mes ſoins n'iront plus qu'à noſtre commun bien.
Voudrois-je apres ma faute une plus douce amende
Que l'effet d'un hymen qu'un pére me commande?
Je t'accuſois en vain d'une infidélité :
Il agiſſoit pour toy de pleine authorité,
Me traitoit de parjure et de fille rebelle.
Mais allons luy porter cette heureuſe nouvelle :
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en haſte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CÉLIDÉE.

Non, je fuy Dorimant qu'enſemble j'aperçoy;
Je ne veux plus le voir, puisque je ſuis à toy.

SCÉNE V.

DORIMANT, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues viſites.

HIPPOLYTE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en [courroux?

DORIMANT.

Elles m'oſtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une courſe inutile;
J'apprens cent fois le jour que vous étes en ville:
En voicy presque trois que je n'ay pu vous voir
Pour rendre à vos beautez ce que je ſçay devoir;
Et n'étoit qu'aujourd'huy cette heureuſe rencontre,
Sur le point de rentrer, par hazard me les montre,
Je croy que ce jour meſme auroit encor paſſé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont bleſſé.

HIPPOLYTE.

Ma libre et gaye humeur hait le ton de la plainte;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaiſir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez oſter tout ſujet de me plaindre.

HIPPOLYTE.

Et vous pouvez auſſi vous empeſcher d'en feindre.

DORIMANT.

Eſt-ce en feindre un ſujet qu'accuſer vos rigueurs?

HIPPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je ſans languir ma flame qu'on néglige ?

HIPPOLYTE.

Éteignez cette flame où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puiſſans me forcent à ces feux.

HIPPOLYTE.

Ouy, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma préſence vous faſche et vous eſt odieuſe.

HIPPOLYTE.

Non; mais tout ce diſcours peut la rendre ennuyeuſe.

DORIMANT.

Je voy bien ce que c'eſt, je ly dans voſtre cœur :
Il a receu les traits d'un plus heureux vainqueur ;
Un autre, regardé d'un œil plus favorable,
A mes ſubmiſſions vous fait inéxorable ;
C'eſt pour luy ſeulement que vous voulez bruſler.

HIPPOLYTE.

Il eſt vray, je ne puis vous le diſſimuler:
Il faut que je vous traite avec toute franchiſe.
Alors que je vous pris, un autre m'avoit priſe;
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez préſumer de vos perfections,
Que, ſi vous attaquiez un cœur qui fuſt à prendre,
Il ſeroit mal-aiſé qu'il s'en pûſt bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'euſt été donné;
Mais puiſque les deſtins ainſi l'ont ordonné,
Tant que ma paſſion aura quelque eſpérance,
N'attendez rien de moy que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cét amant.
Sans doute que Lyſandre eſt cét objet charmant
Dont les diſcours flateurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE.

Cela ne ſe dit point à des hommes d'épée.
Vous expoſer aux coups d'un düel hazardeux,
Ce ſeroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, ſi je puis, conſerver l'un et l'autre;
Je chéris ſa perſonne, et hay ſi peu la voſtre

Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mére y consent, Hippolyte est à vous.
Mais aussi jusque là plaignez vostre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune;
Ne me refusez plus de me le déclarer :
Que je sçache en quel temps j'auray droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine,
Et lors j'étoufferay si bien toute ma haine
Que vous me trouverez vous-mesme trop remis.

SCÈNE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CÉLIDÉE, DORIMANT, HIPPOLYTE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne luy voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut estre décidée;
Voicy le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissentions.

LYSANDRE.

Dissipe, cher amy, cette jalouse atteinte;
C'est l'objet de tes feux et celuy de ma feinte.
Mon cœur fut toûjours ferme, et moy je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle receut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avois pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie;
Mais, au lieu d'un esprit, j'en ay fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez desormais achever entre vous :
Je vay dans ce logis dire un mot à madame.

SCÈNE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE.

Dorimant.

Ainſi, loin de m'aider, tu traverſois ma flame!

Lysandre.

Les efforts que Pleirante à ma priére a faits
T'auroient acquis déja le but de tes ſouhaits;
Mais tu dois accuſer les glaces d'Hippolyte,
Si ton bonheur n'eſt pas égal à ton mérite.

Hippolyte.

Qu'auray-je cependant pour ſatisfaction
D'avoir ſervy d'objet à votre fiction?
Dans voſtre différent je ſuis la plus bleſſée,
Et me trouve, à l'accord, entiérement laiſſée.

Célidée.

N'y ſonge plus, de grace, et, pour l'amour de moy,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre ſous ta loy.
Veux-tu le quereller lors que je luy pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne:
Tous preſts d'eſtre aſſemblez d'un lien conjugal,
Tu ne peux le haïr ſans me vouloir du mal.
J'ay feint par ton conſeil, luy par celuy d'un autre,
Et, bien qu'amour jamais ne fut égal au noſtre,
Je m'étonne comment cette confuſion
Laiſſe finir ſi-toſt noſtre diviſion.

Hippolyte.

De ſorte qu'à préſent le ciel y remédie?

Célidée.

Tu vois; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conſeil eſt fort bon, mais un peu dangereux.

Hippolyte.

Excuſe, chére amie, un esprit amoureux;
Lyſandre me plaiſoit, et tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner ſon cœur de ton ſervice.
J'ay fait ce que j'ay pû pour broüiller vos esprits;
J'ay, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris;

Mais puisqu'ainſi le ciel rejoint voſtre hyménée...

DORIMANT.

Voſtre rigueur vers moy doit eſtre terminée.
Sans chercher de raiſons pour vous perſüader,
Voſtre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder;
Vous ſçavez trop à quoy la parole vous lie.

HIPPOLYTE.

A vous dire le vray, j'ay fait une folie:
Je les croyois encor loin de ſe reünir,
Et moy, par conſéquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous pour la rompre une ame aſſez légére?

HIPPOLYTE.

Puisque je l'ay promis, vous pouvez voir ma mére.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela ſuffiſant,
Je croy qu'eux deux enſemble en parlent à préſent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je croy que mes devoirs ne ſe peuvent remettre;
J'espére tout de luy, mais, pour un bien ſi doux,
Je ne ſçaurois...

LYSANDRE.

Arreſte, ils s'avancent vers nous.

SCÈNE VIII.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT *à Chryſante.*

Madame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez ſur elle;
Tenant ſes volontez, vous gouvernez mon ſort:
J'attends de voſtre bouche ou la vie ou la [mort.

CHRYSANTE *à Dorimant.*

Un homme tel que vous et de voſtre naiſſance
Ne peut avoir beſoin d'implorer ma puiſſance.
Si vous avez gagné ſes inclinations,

Soyez ſeur du ſuccés de vos affections :
Mais je ne ſuis pas femme à forcer ſon courage;
Je ſçay ce que la force eſt en un mariage;
Il me ſouvient encor de tous mes déplaiſirs,
Lors qu'un prémier hymen contraignit mes deſirs,
Et, ſage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
Prenne ou laiſſe, à ſon choix, un homme de mérite.
Ainſi préſumez tout de mon conſentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT *à Hippolyte.*

Après un tel aveu ſerez-vous inhumaine?

HIPPOLYTE *à Chryſante.*

Madame [1], un mot de vous me mettroit hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE *à Chryſante.*

Elle vous montre aſſez où ſon déſir ſe porte.

CHRYSANTE.

Puiſqu'elle s'y réſout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a veu d'amoureux.

1. Dans les comédies de Corneille (comme du reste c'était assez généralement l'usage dans les familles à cette époque), les enfants disent souvent : *Monsieur, Madame* en parlant à leur père ou à leur mère. Dans la scène 2 de l'Acte I de cette même pièce, Célidée dit à son père :

Monſieur, il eſt tout vrai; ſon ardeur légitime...

Un commentateur de Corneille a fait à ce sujet la curieuse note que voici :

« *Monsieur.* En se servant de cette expression respectueuse, Célidée fait pressentir qu'elle est peu disposée à suivre les conseils de son père. Cette nuance délicate, dont on chercherait vainement le modèle dans les écrivains antérieurs à Corneille, aurait disparu si Célidée avait dit simplement : *Mon père.* »

Cet ingénieux commentateur, qui savait voir tant de choses dans un : *Monsieur*, ne s'est pas aperçu que, dans la même pièce, Hippolyte dit *Madame* à sa mère, dont cependant elle est fort contente de suivre les conseils, et que par là la *nuance délicate* qu'il avait découverte se trouve effacée.

LYSANDRE.

J'en ſens croiſtre la joye au milieu de mon ame,
Comme ſi de nouveau l'on acceptoit ma flame.

HIPPOLYTE *à Lyſandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque choſe pour moy?

LYSANDRE.

Tout, horſmis ce ſeul point de luy manquer de foy.

HIPPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui, gagnez par Florice,
Lors que je vous aimois, m'ont fait quelque ſervice.

LYSANDRE.

Je vous entens aſſez, ſoit. Aronte impuny,
Pour ſes mauvais conſeils ne ſera point banny.
Tu le ſouffrirois bien, puiſqu'elle m'en ſupplie

CÉLIDÉE.

Il n'eſt rien que pour elle et pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moy, Madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur eſt tout ravy de ce double hyménée.

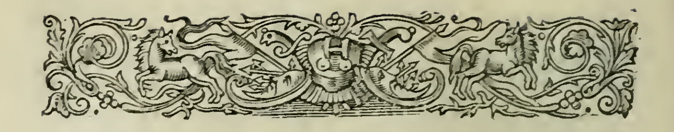
FLORICE.

Mais afin que la joye en ſoit égale à tous,
Faites encor celuy de Monſieur et de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge, en tous deux un peu trop refroidie,
Cela ſentiroit trop ſa fin de comédie.

Fin du cinquiéme et dernier acte.



EXAMEN
DE LA GALERIE DU PALAIS

Ce tître ſeroit tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que ſur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'étoit authorisé par l'éxemple des anciens, qui étoient ſans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme *les Trachiniennes* et *les Phœniciennes*. L'Ajax meſme de Sophocle ne porte pas pour tître, la Mort d'Ajax, qui eſt ſa principale action, mais *Ajax porte-foüet*, qui n'est que l'action du prémier acte. Je ne parle point des *Nuës*, des *Gueſpes*, et des *Grenouilles* d'Aristophane; cecy doit ſuffire pour montrer que les Grecs, nos prémiers maiſtres, ne s'attachoient point à la principale action pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, et qu'ils ne gardoient aucune régle ſur cet article. J'ay donc pris ce tître de *la Galerie du Palais*, parce que la promeſſe de ce spectacle extraordinaire, et agréable pour ſa naïfveté, devoit exciter vray-ſemblablement la curioſité des auditeurs, et ç'a été pour plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroiſtre ce meſme spectacle à la fin du quatriéme acte, où il eſt entiérement inutile, et n'eſt renoué avec celuy du prémier que par des valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maiſtres y avaient acheté, ou voir ſi les marchands ont receu les nippes qu'ils attendoient. Cette espéce de renoüement luy étoit néceſſaire, afin qu'il euſt quelque liaiſon qui luy fiſt trouver ſa place, et qu'il ne fuſt pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte et de Florice eſt ce qui le fixe particuliérement en ce lieu là,

et, ſans cet incident, il euſt été auſſi propre à la fin du ſecond et du troiſiéme qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la piéce auroit été très réguliére pour l'unité du lieu et la liaiſon des ſcénes, qui n'eſt interrompuë que par là. Célidée et Hippolyte ſont deux voiſines, dont les demeures ne ſont ſéparées que par le travers d'une ruë, et ne ſont pas d'une condition trop élevée pour ſouffrir que leurs amants les entretiennent à leur porte. Il eſt vray que ce qu'elles y diſent feroit mieux dit dans une chambre, ou dans une ſalle, et meſme ce n'eſt que pour ſe faire voir aux ſpectateurs qu'elles quittent cette porte où elle dévroient eſtre retranchées, et viennent parler au milieu de la ſcéne; mais c'eſt un accommodement de théatre qu'il faut ſouffrir, pour trouver cette rigoureuſe unité de lieu qu'éxigent les grands réguliers. Il ſort un peu de l'éxacte vray-ſemblance, et de la bien-ſéance meſme; mais il eſt presque impossible d'en uſer autrement, et les ſpectateurs y ſont ſi accoûtumez qu'ils n'y trouvent rien qui les bleſſe. Les anciens, ſur les éxemples desquels on a formé les régles, ſe donnoient cette liberté. Ils choiſiſſoient pour le lieu de leurs comédies, et meſme de leurs tragédies, une place publique : mais je m'aſſeure qu'à les bien éxaminer, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui ſeroit mieux dit dans la maiſon qu'en cette place. Je n'en produiray qu'un éxemple ſur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargez de ce qu'il vient d'acheter pour les nopces de ſon fils; il leur commande d'entrer dans ſa maison avec leur charge, et retient avec luy Soſie, pour luy apprendre que ces nopces ne ſont que des nopces feintes, à deſſein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il luy conte l'histoire. Je ne penſe pas qu'aucun me dénie qu'il feroit mieux dans ſa ſalle à luy faire confidence de ce ſecret, que dans une ruë. Dans la ſeconde ſcéne, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler ces nopces : il le menaceroit plus à propos dans ſa maiſon qu'en public; et la seule raiſon qui le fait parler de-

vant fon logis, c'est afin que ce Davus, demeuré feul, puiffe voir Myfis fortir de chez Glycére, et qu'il fe faffe une liaifon d'œil entre ces deux fcénes, ce qui ne regarde pas l'action préfente de cette prémiére, qui fe pafferoit mieux dans la maifon, mais une action future qu'ils ne prévoyent point, et qui est plûtoft du deffein du poëte, qui force un peu la vray-femblance pour obferver les régles de fon art, que du choix des acteurs qui ont à parler, et qui ne feroient pas où les met le poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laiffe aux curieux à éxaminer le reste de cette comédie de Térence, et je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un fentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette piéce, elle est dans le mefme ordre que la précédente, c'eft à dire dans cinq jours confécutifs. Le stile en eft plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ay parlé, qui s'y trouveront affez rares. Le perfonnage de nourrice qui eft de la vieille comédie, et que le manque d'actrices fur nos théatres y avoit conférvé jusqu'alors, afin qu'un homme le pûft repréfenter fous le masque, fe trouve icy métamorphofé en celuy de fuivante, qu'une femme représente fur fon vifage [1]. Le caractére des deux amantes a quelque chose de choquant en ce qu'elles font toutes deux amoureufes d'hommes qui ne le font point d'elles, et Célidée particuliérement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-mefme. On la pourroit excufer fur le violent dépit qu'elle a de s'eftre veuë méprifée par fon amant, qui, en fa préfence mefme, a conté des fleurettes a une autre, et j'aurois de plus à dire que nous ne mettons pas fur la fcéne des perfonnages fi parfaits qu'ils ne foient fujets à des defauts, et aux foibleffes qu'impriment les paffions; mais je veux bien avoüer que cela va trop avant, et paffe trop la bien-féance et la modestie du féxe, bien qu'abfolument il ne foit pas condamnable. En récompenfe, le cinquiéme acte eft moins traifnant que celuy des précédentes et conclut deux mariages fans laiffer aucun mécontent; ce qui n'arrive pas dans celles-là.

1. Voir *Histoire de Corneille*, p. 29.

LA SUIVANTE[1]

COMÉDIE

— 1634 —

1. Nous avons mentionné et daté, page 275 ci-dessus, le privilége en vertu duquel fut imprimée *la Suivante*, privilége commun à *la Galerie du Palais*, à *la Place Royale* et au *Cid*. L'achevé d'imprimer de cette pièce est du 9 septembre 1637. La première édition est de Paris, Augustin Courbé, 1637, in-4°.



ÉPISTRE[1]

Monsieur,

Je vous préſente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes ſortes d'esprits; beaucoup, et de fort bons, n'en ont pas fait grand état, et beaucoup d'autres l'ont miſe au-deſſus du reste des miennes. Pour moi, je laiſſe dire tout le monde, et fais mon profit des bons avis, de quelque part que je les reçoive. Je traite toûjours mon ſujet le moins mal qu'il m'eſt poſſible; et, après y avoir corrigé ce qu'on me fait connoistre d'inexcuſable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien, qu'une autre faſſe mieux; je feray des vers à ſa louange, au lieu de le cenſurer. Chacun a ſa méthode; je ne blaſme point celle des autres, et me tiens à la mienne: jusques à préſent je m'en ſuis trouvé fort bien; j'en chercheray une meilleure quand je commenceray à m'en trouver mal. Ceux qui ſe font preſſer à la repréſentation de mes ouvrages m'obligent infiniment; ceux qui ne les approuvent pas peuvent ſe diſpenſer d'y venir gagner la migraine; ils épargneront de l'argent, et me feront plaiſir. Les jugements ſont libres en ces matiéres, et les gouſts divers. J'ay veu des perſonnes de fort bon ſens admirer des endroits ſur qui j'aurois paſſé l'éponge, et j'en connoys dont les poëmes

1. Il est très-probable que cette *Épistre* n'a jamais été à une autre adresse qu'à celle du public, ou plutôt des censeurs, dont Corneille commençait à ne plus subir les critiques qu'avec quelque impatience. Voir pages 29 et 30 de l'*Histoire de Corneille*.

réuſſiſſent au théatre avec éclat, et qui, pour principaux ornemens, y employent des choſes que j'évite dans les miens. Ils penſent avoir raiſon, et moy auſſi : qui d'eux ou de moy ſe trompe? c'est ce qui n'eſt pas aiſé à juger. Chez les philoſophes, tout ce qui n'est point de la foy ny des principes est disputable ; et ſouvent ils ſoutiendront, à voſtre choix, le pour et le contre d'une meſme propoſition : marques certaines de l'excellence de l'esprit humain, qui trouve des raiſons à défendre tout; ou plûtoſt de ſa foibleſſe, qui n'en peut trouver de convaincantes, ny qui ne puiſſent eſtre combattues et détruites par de contraires. Ainſi ce n'eſt pas merveille ſi les critiques donnent de mauvaiſes interprétations à nos vers, et de mauvaiſes faces à nos perſonnages. « Qu'on me « donne (dit Monſieur de Montagne, au chapitre XXXVI « du premier livre) l'action la plus excellente et pure, « je m'en voys y fournir vrayſemblablement cinquante « vicieuſes intentions. » C'eſt au lecteur déſintéreſſé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'oſe dire que, pour reconnoiſſance, il nous doit un peu de faveur, et qu'il commet une espèce d'ingratitude s'il ne ſe montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner, et s'il n'applique la ſubtilité de ſon esprit plûtoſt à colorer et justifier en quelque ſorte nos véritables defauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beaucoup de choses aux anciens; nous admirons quelqueſfois dans leurs écrits ce que nous ne ſouffririons pas dans les noſtres; nous faiſons des mystères de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les latins, et de moins ſçavants que lui en remarqueroient bien dans les grecs, et dans ſon Virgile même, à qui il dreſſe des autels ſur le mépris des autres. Je vous laiſſe donc à penſer si noſtre préſomption ne ſeroit pas ridicule, de prétendre qu'une éxacte cenſure ne peut mordre ſur nos ouvrages, puisque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne ſe peuvent pas ſoutenir contre un rigoureux examen. Je ne me ſuis jamais imaginé avoir rien mis au jour

de parfait, je n'espére pas mesme y pouvoir jamais arriver; je fais néanmoins mon possible pour en approcher, et les plus beaux succès des autres ne produisent en moy qu'une vertueuse émulation, qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils :

Je voys d'un œil égal croistre le nom d'autruy,
Et tasche à m'élever aussi haut comme luy,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Pour venir à cette *Suivante* que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plûtost un stile naïf que pompeux. Les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie; les passions n'y entrent que par accident. Les régles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale à qui toutes les autres aboutissent; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théatre, et le temps n'en est point plus long que celuy de la représentation, si vous en exceptez l'heure du disner, qui se passe entre le prémier et le second acte. La liaison mesme des scénes, qui n'est qu'un embellissement, et non pas un précepte, y est gardée; et si vous prenez la peine de conter les vers, vous n'en trouverez pas en un acte plus qu'en l'autre. Ce n'est pas que je me sois assujetty depuis aux mesmes rigueurs. J'aime à suivre les régles; mais, loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps mesme sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautez des événemens que je décris. Savoir les régles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théatre, ce sont deux sciences bien différentes; et peut-estre que pour faire maintenant réussir une piéce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. J'espére un jour traiter ces matiéres plus à fond, et montrer de quelle espéce est la vraisemblance qu'ont suivie ces

grands maiſtres des autres ſiécles, en faiſant parler des beſtes et des choſes qui n'ont point de corps. Cependant mon avis eſt celuy de Térence. Puisque nous faiſons des poëmes pour eſtre repréſentés, noſtre premier but doit eſtre de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs repréſentations. Il faut, s'il ſe peut, y ajouter les régles, afin de ne déplaire pas aux ſçavans, et recevoir un applaudiſſement univerſel; mais ſurtout gagnons la voix publique; autrement noſtre piéce aura beau eſtre réguliére, ſi elle eſt ſifflée au théatre, les ſçavants n'oſeront ſe déclarer en noſtre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les régles, que de nous donner des louanges quand nous ſerons décriés par le conſentement général de ceux qui ne voyent la comédie que pour ſe divertir.

Je ſuis,

Monſieur,

Voſtre très-humble ſerviteur,

CORNEILLE.

ACTEURS.

GÉRASTE, pére de Daphnis.
POLÉMON, oncle de Clarimond.
CLARIMOND, amoureux de Daphnis.
FLORAME, amant de Daphnis.
THÉANTE, aussi amoureux de Daphnis.
DAMON, amy de Florame et de Théante.
DAPHNIS, maîtreſſe de Florame, aimée de Clarimond et de Théante.
AMARANTE, ſuivante de Daphnis.
CÉLIE, voiſine de Géraste et ſa confidente.
CLÉON, domestique de Damon.

La ſcéne eſt à Paris.



LA SUIVANTE

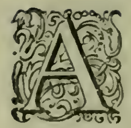
COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÉNE I.

DAMON, THÉANTE.

DAMON.


my, j'ay beau resver, toute ma resverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta maîtresse engager un amy
C'est, à mon jugement, ne l'aimer qu'à demy.
Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite,
Et, n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THÉANTE.

Amy, n'y resve plus; c'est en juger trop bien
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puissans appas que posséde Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une suivante,
Et je ne puis songer à sa condition
Que mon amour ne céde à mon ambition.
Ainsi, malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ay levé les yeux sur sa maîtresse,
Où mon dessein plus haut et plus laborieux
Se promet des succés beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amarante eust pour moy quelque flame,
Soit qu'elle pénétrast jusqu'au fond de mon âme,

Et que, malicieuſe, elle priſt du plaiſir
A rompre les effets de mon nouveau deſir,
Elle ſçavoit toûjours m'arrêter auprès d'elle
A tenir des propos d'une ſuite éternelle.
L'ardeur qui me bruſloit de parler à Daphnis
Me fourniſſoit en vain des détours infinis,
Elle uſoit de ſes droits, et, toute impérieuſe,
D'une voix demy-gaye et demy-ſérieuſe,
Quand j'ay des ſerviteurs, c'eſt pour m'entretenir,
Diſoit-elle; *autrement je les ſçay bien punir;*
Leurs devoirs près de moy n'ont rien qui les excuſe.

DAMON.

Maintenant je devine à peu près une ruſe
Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

THÉANTE.

Écoute, et tu verras ſi je ſuis mal adroit.
Tu ſçais comme Florame à tous les beaux viſages
Fait par civilité toûjours de feints hommages,
Et, ſans avoir d'amour, offrant par tout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il ſe vantoit de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plaiſt, et que pas un ne range,
Et reprochoit à tous que leur peu de beauté
Luy laiſſoit ſi long-temps garder ſa liberté,
Florame, dy-je alors, *ton ame indifférente*
Ne tiendroit que fort peu contre mon Amarante.
Théante, me dit-il, *il faudroit l'éprouver,*
Mais l'éprouvant peut-eſtre on te feroit reſver,
Mon feu, qui ne feroit que pure courtoiſie,
La rempliroit d'amour, et toy de jalouſie.
Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
Qu'au hazard du ſuccès il y feroit effort.
Ainſi je l'introduis, et par ce tour d'adreſſe
Qui me fait pour un temps luy céder ma maîtreſſe,
Engageant Amarante et Florame au discours,
J'entretiens à loiſir mes nouvelles amours.

DAMON.

Fut-elle ſur ce point ou faſcheuſe ou facile?

THÉANTE.

Plus que je n'eſpérois je l'y trouvay docile;

Soit que je luy donnaſſe une fort douce loy,
Et qu'il fuſt à ſes yeux plus aimable que moy;
Soit qu'elle fiſt deſſein ſur ce fameux rebelle
Qu'une ſimple gageure attachoit auprès d'elle,
Elle perdit pour moy ſon importunité,
Et n'en demanda plus tant d'aſſidüité.
La douceur d'eſtre ſeule à gouverner Florame
Ne ſouffrit plus chez elle aucun ſoin de ma flame,
Et ce qu'elle goûtoit avec luy de plaiſirs
Luy fit abandonner mon ame à mes deſirs.

Damon.

On t'abuſe, Théante; il faut que je te die
Que Florame eſt atteint de meſme maladie,
Qu'il roule en ſon esprit meſmes deſſeins que toy,
Et que c'eſt à Daphnis qu'il veut donner ſa foy.
A ſervir Amarante il met beaucoup d'étude;
Mais ce n'eſt qu'un prétexte à faire une habitude:
Il accoûtume ainſi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
Sa richeſſe l'attire, et ſa beauté le bleſſe;
Elle le paſſe en biens, il l'égale en nobleſſe,
Et cherche, ambitieux, par ſa poſſeſſion,
A relever l'éclat de ſon extraction.
Il a peu de fortune et beaucoup de courage,
Et hors cette espérance il hait le mariage.
C'eſt ce que l'autre jour en ſecret il m'apprit:
Tu peux ſur cét avis lire dans ſon esprit.

Théante.

Parmy ſes hauts projets il manque de prudence,
Puiſqu'il traite avec toy de telle confidence.

Damon.

Croy qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point
Lorsque ton intéreſt ne s'y meſlera point.

Théante.

Je doy l'attendre icy; quitte moy, je te prie,
De peur qu'il n'ait ſoupçon de ta ſupercherie.

Damon.

Adieu, je ſuis à toy.

SCÉNE II.

THÉANTE.

Par quel malheur fatal
Ay-je donné moy-mefme entrée à mon rival ?
De quelque trait rufé que mon esprit fe vante,
Je me trompe moy-mefme en trompant Amarante,
Et choifis un amy qui ne veut que m'ofter
Ce que par luy je tafche à me faciliter.
Qu'importe toutesfois qu'il brufle et qu'il foûpire?
Je fçay trop comme il faut l'empefcher d'en rien dire.
Amarante l'arrefte, et j'arrefte Daphnis:
Ainfi tous entretiens d'entr'eux deux font bannis,
Et tant d'heur fe rencontre en ma fage conduite,
Qu'au langage des yeux fon amour eft réduite.
Mais n'eft-ce pas affez pour fe communiquer?
Que faut-il aux amans de plus pour s'expliquer?
Mefme ceux de Daphnis à tous coups luy répondent;
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards fe confondent,
Et, d'un commun aveu, ces müets truchemens
Ne fe difent que trop leurs amoureux tourmens.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaifie?
Que l'amour aifément penche à la jaloufie !
Qu'on croit toft ce qu'on craint en ces perpléxitez,
Où les moindres foupçons paffent pour véritez !
Daphnis eft toute aimable, et, fi Florame l'aime,
Doy-je m'imaginer qu'il foit aimé de mefme?
Florame avec raifon adore tant d'appas,
Et Daphnis fans raifon s'abaifferoit trop bas;
Ce feu, fi juste en l'un, en l'autre inexcufable,
Rendroit l'un glorieux et l'autre méprifable.
Simple, l'amour peut-il écouter la raifon?
Et mefme ces raifons font-elles de faifon ?
Si Daphnis doit rougir en bruflant pour Florame,
Qui l'en affranchiroit en fecondant ma flame?
Étant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Luy faffent mefme honte, ou mefme honneur tous deux :
Ou tous deux nous formons un deffein téméraire,
Ou nous avons tous deux mefme droit de luy plaire :

Si l'espoir m'eſt permis il y peut aspirer,
Et s'il pretend trop haut je doy deſeſpérer.
Mais le voicy venir.

SCÉNE III.

THÉANTE, FLORAME.

THÉANTE.
Tu me fais bien attendre.

FLORAME.
Encor eſt-ce à regret qu'icy je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traiſne à ſa priſon.

THÉANTE.
Tu ne fais qu'en raillant cette comparaiſon.

FLORAME.
Elle n'eſt que trop vraye.

THÉANTE.
Et ton indifférence?

FLORAME.
La conſerver encor! le moyen! l'apparence!
Je m'étois plû toûjours d'aimer en mille lieux :
Voyant une beauté, mon cœur ſuivoit mes yeux;
Mais, de quelques attraits que le ciel l'euſt pourveuë,
J'en perdois la mémoire auſſi-toſt que la veuë,
Et, bien que mes discours luy donnaſſent ma foy,
De retour au logis, je me trouvois à moy.
Cette façon d'aimer me ſembloit fort commode,
Et maintenant encor je vivrois à ma mode :
Mais l'objet d'Amarante eſt trop embaraſſant;
Ce n'eſt point un viſage à ne voir qu'en paſſant;
Un je ne ſçay quel charme auprès d'elle m'attache;
Je ne la puis quitter que le jour ne ſe cache;
Meſme alors, malgré moy, ſon image me ſuit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le ſommeil n'oſeroit me peindre une autre idée;
J'en ay l'esprit remply, j'en ay l'ame obſédée [1].

1. Dans toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, on lit, au lieu de ces deux derniers vers, ceux que voici :

Théante, ou permets-moy de n'en plus approcher,
Ou ſonge que mon cœur n'eſt pas fait d'un rocher;
Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.

THÉANTE.

Devien-le ſi tu veux, je ſuis aſſeuré d'elle;
Et, quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendray du plaiſir à te voir ſoûpirer,
Tandis que, pour tout fruit, tu porteras la peine
D'avoir tant perſiſté dans une humeur ſi vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'eſt alors que je veux t'en oſter le pouvoir,
Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place
Qu'il ne ſoit plus en toy de retrouver ta glace.
Tu te défens encor, et n'en tiens qu'à demy.

FLORAME.

Crüel, eſt-ce là donc me traiter en amy?
Garde pour châtiment de cét injuste outrage
Qu'Amarante pour toy ne change de courage,
Et, ſe rendant ſenſible à l'ardeur de mes vœux...

THÉANTE.

A cela près, pourſuy, gagne-la, ſi tu peux;
Je ne m'en prendray lors qu'à ma ſeule imprudence,
Et, demeurant enſemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'auray mérité,
J'aimeray le rival qui m'aura ſupplanté.

FLORAME.

Amy, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine!
Je me confeſſe pris, je quitte, j'ay perdu:
Que veux-tu plus de moy? repren ce qui t'eſt dû.
Séparer plus long-temps une amour ſi parfaite!
Continüer encor la faute que j'ay faite!
Elle n'eſt que trop grande; et, pour la réparer,
J'empeſcheray Daphnis de vous plus ſéparer.
Pour peu qu'à mes diſcours je la trouve acceſſible,
Vous joüirez vous deux d'un entretien paiſible;
Je ſçauray l'amuſer, et vos feux redoublez

Elle entre effrontément jusque dedans ma couche,
Me redit ſes propos, me préſente ſa bouche

Par ſon facheux abord ne ſeront plus troublez.

THÉANTE.

Ce ſeroit prendre un ſoin qui n'eſt pas néceſſaire;
Daphnis ſçait d'elle-meſme aſſez bien ſe distraire,
Et jamais ſon abord ne trouble nos plaiſirs,
Tant elle eſt complaiſante à nos chastes deſirs.

SCÉNE IV.

FLORAME, THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.


éployE, il en eſt temps, tes meilleurs artifices,
(Sans mettre toutefois en oubly mes ſervices)
Je t'améne un captif qui te veut échaper.

AMARANTE.

J'en ay vu d'échapez que j'ay ſceu r'atraper.

THÉANTE.

Voy qu'en ſa liberté ta gloire ſe hazarde.

AMARANTE.

Allez, laiſſez-le-moy, j'en feray bonne garde,
Daphnis eſt au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous deſunir,
Souffre qu'au lieu de toy je l'aille entretenir.

SCÈNE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.


aiſſez, mon cavalier, laiſſez aller Théante:
Il porte aſſez au cœur le portrait d'Amarante;
Je n'appréhende point qu'on l'en puiſſe effacer.
C'eſt au voſtre à préſent que je le veux tracer,
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur, comme elle en croiſt la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire ſouffrir?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

Florame.

Vous plaiſez-vous à ceux d'une ame ſi contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toûjours en crainte?

Amarante.

Vous n'étes pas encore au point où je vous veux,
Et toute amitié meurt où naiſſent de vrais feux.

Florame.

De vray, contre ſes droits mon esprit ſe rebelle;
Mais feriez-vous état d'un amant infidelle?

Amarante.

Je ne prendray jamais pour un manque de foy
D'oublier un amy pour ſe donner à moy.

Florame.

Encor ſi je pouvois former quelque espérance
De vous voir favorable à ma perſévérance,
Que vous pûſſiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais amy faire un heureux amant!
Mais, hélas! je vous ſers, je vy ſous voſtre empire,
Et je ne puis prétendre où mon deſir aspire:
Théante (ah, nom fatal pour me combler d'ennuy!)
Vous demandez mon cœur, et le voſtre eſt à luy!
Souffrez qu'en autre lieu j'adreſſe mes ſervices,
Que du manque d'espoir j'évite les ſupplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

Amarante.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moi c'eſt un foible avantage
De m'avoir de ſes vœux le prémier fait hommage;
Le mérite y fait tout, et tel plaiſt à mes yeux,
Que je négligerois près de qui vaudroit mieux.
Luy ſeul de mes amans régle la différence,
Sans que le temps leur donne aucune préférence.

Florame.

Vous ne flatez mes ſens que pour m'embaraſſer.

Amarante.

Peut-eſtre, mais enfin, il faut le confeſſer,
Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maîtreſſe.

Florame.

Ne penſez pas...

AMARANTE.

Non, non, c'est là ce qui vous presse.
Allons dans le jardin ensemble la chercher.
(*A part.*)
Que j'ay sceu dextrement à ses yeux la cacher!

SCÉNE VI.

DAPHNIS, THÉANTE.

DAPHNIS.


oyez comme tous deux ont fuy nostre rencontre: [montre,
Je vous l'ay déja dit, et l'effet vous le
Vous perdez Amarante, et cét amy fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé:
Vous devez vous lasser de tant de patience,
Et vostre seureté n'est qu'en la défiance.

THÉANTE.

Je connois Amarante, et ma facilité
Établit mon repos sur sa fidélité:
Elle rit de Florame et de ses flateries,
Qui ne sont, après tout, que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vray, n'aime pas à changer,
Mais vostre peu de soin l'y pourroit engager;
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain, et qui la sert l'oblige.
D'ailleurs les nouveautez ont de puissans appas.
Théante, croyez-moy, ne vous y fiez pas.
J'ay sceu me faire jour jusqu'au fond de son ame,
Où j'ay peu remarqué de sa premiére flame,
Et, s'il tournoit la feinte en véritable amour,
Elle seroit bien fille à vous joüer d'un tour.
Mais afin que l'issuë en soit pour vous meilleure,
Laissez-moy ce causeur à gouverner une heure;
J'ay tant de passion pour tous vos intérests,
Que j'en sçauray bien-tost pénétrer les secrets.

THEANTE.

C'est un trop bas employ pour de si hauts mérites;

Et, quand elle aimeroit à souffrir ses visites,
Quand elle auroit pour luy quelque inclination,
Vous m'en verriez toûjours sans appréhension.
Qu'il se mette à loisir s'il peut dans son courage;
Un moment de ma veuë en efface l'image.
Nous nous ressemblons mal, et, pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux et trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop : je trouve en luy des charmes
Qui vous devroient du moins donner quelques alarmes.
Clarimond n'a de moy que haine et que rigueur,
Mais, s'il luy ressembloit, il gagneroit mon cœur.

THÉANTE.

Vous en parlez ainsi faute de le connoistre.

DAPHNIS.

J'en parle et juge ainsi sur ce qu'on voit paroistre.

THÉANTE.

Quoy qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Brisons-là ce discours, je l'aperçoy venir.
Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Je t'attendois, amy, pour faire la retraite.
L'heure du disner presse, et nous incommodons
Celles qu'en nos discours icy nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'est pas encor tard.

THÉANTE.

Nous ferions conscience
D'abuser plus long-temps de vostre patience.

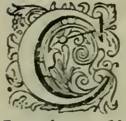
FLORAME.

Madame, excusez donc cette incivilité
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.
Sa force vous excuſe, et je ly dans voſtre ame
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flame.

SCÈNE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

ette aſſiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Auſſi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puiſſante amour n'en ſeroit point tou- [chée?
Je viens d'examiner ſon esprit en paſſant,
Mais vous ne croiriez pas l'ennuy qu'il en reſſent.
Vous y devez pourvoir, et, ſi vous étes ſage,
Il faut à cét amy faire mauvais viſage,
Luy fauſſer compagnie, éviter ſes discours :
Ce ſont pour l'appaiſer les chemins les plus courts :
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.
Il ſeroit en ce cas d'une humeur bien étrange.
A ſa priére ſeule, et pour le contenter,
J'écoute cét amy quand il m'en vient conter;
Et, pour vous dire tout, cét amant infidelle
Ne m'aime pas aſſez pour en eſtre en cervelle:
Il forme des deſſeins beaucoup plus relevez,
Et de plus beaux portraits en ſon cœur ſont gravez.
Mes yeux pour l'aſſervir ont de trop foibles armes,
Il voudroit pour m'aimer que j'euſſe d'autres charmes,
Que l'éclat de mon ſang, mieux ſoûtenu de biens,
Ne fuſt point ravalé par le rang que je tiens;
Enfin (que ſerviroit auſſi-bien de le taire?)
Sa vanité le porte au ſoucy de vous plaire.

DAPHNIS.
En ce cas il verra que je ſçay comme il faut
Punir des inſolens qui prétendent trop haut.

AMARANTE.
Je luy veux quelque bien, puisque, changeant de flame,
Vous voyez, par pitié, qu'il me laiſſe Florame,
Qui, n'étant pas ſi vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, difons la vérité:
Théante n'eft fi vain qu'en voftre fantaifie;
Et fa froideur pour vous naift de fa jaloufie.
Mais, foit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien,
Et ce que je vous dy n'eft que pour voftre bien.

SCÈNE IX.

AMARANTE.

Pour peu fçavant qu'on foit aux mouvemens de l'ame,
On devine aifémėnt qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moy, que je vantois à faux,
Luy portoit dans l'esprit de terribles affauts.
Sa furprife à ce mot a paru manifeste;
Son teint en a changé, fa parole, fon geste:
L'entretien que j'en ay luy fembleroit bien doux,
Et je croy que Théante en eft le moins jaloux.
Ce n'eft pas d'aujourd'huy que je m'en fuis doutée.
Eftre toûjours des yeux fur un homme arrétée;
Dans fon manque de biens déplorer fon malheur,
Juger à fa façon qu'il a de la valeur,
Demander fi l'esprit en répond à la mine,
Tout cela de fes feux euft instruit la moins fine.
Florame en eft de mefme, il meurt de luy parler,
Et s'il peut d'avec moy jamais fe démeller,
C'en eft fait, je le perds. L'impertinente crainte!
Que m'importe de perdre une amitié fi feinte?
Et que me peut fervir un ridicule feu,
Où jamais de fon cœur fa bouche n'a l'aveu?
Je m'en veux mal en vain; l'amour a tant de force,
Qu'il attache mes fens à cette fauffe amorce,
Et fera fon poffible à toûjours conferver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du prémier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRASTE, CÉLIE.

CÉLIE.

Et bien j'en parleray; mais ſongez qu'à voſtre [âge
Mille accidens faſcheux ſuivent le mariage :
On aime rarement de ſi ſages époux,
Et leur moindre malheur c'eſt d'eſtre un peu [jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre foibleſſe,
Une ombre leur fait peur, une mouche les bleſſe,
Et cét heureux hymen qui les charmoit ſi fort
Devient ſouvent pour eux un fourrier de la mort.

GÉRASTE.

Excuſe, ou pour le moins pardonne à ma folie;
Le ſort en eſt jetté : va, ma chére Célie,
Va trouver la beauté qui me tient ſous ſa loy,
Flate-la de ma part, promets-luy tout de moy :
Dy-luy que ſi l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à ſa bonne fortune;
Que l'excès de mes biens, à force de préſens,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans;
Qu'il ne luy peut échoir de meilleure avanture.

CÉLIE.

Ne m'importunez point de voſtre tablature :
Sans vos instructions je ſais bien mon métier,
Et je n'en laiſſeray pas un trait à quartier.

GERASTE.

Je ne ſuis point ingrat quand on me rend office.
Peins-luy bien mon amour, offre bien mon ſervice,

Dy bien que mes beaux jours ne ſont pas ſi paſſez,
Qu'il ne me reste encor...

CÉLIE.

Que vous m'étourdiſſez !
N'eſt-ce point aſſez dit que voſtre ame eſt épriſe?
Que vous allez mourir ſi vous n'avez Floriſe ?
Repoſez-vous ſur moy.

GÉRASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment.

CÉLIE.

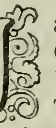
S'il faut aller plus vite, allons, je voy ſon frére,
Et vay, tout devant vous, luy propoſer l'affaire.

GÉRASTE.

Ce ſeroit tout gaſter; arreſte, et, par douceur,
Eſſaye auparavant d'y réſoudre la ſœur.

SCÉNE II.

FLORAME.

amais ne verray-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tyranniſe ma paſſion?
Je feins, et je fais naiſtre un feu ſi véritable,
Qu'à force d'eſtre aimé je deviens miſérable.

Toy, qui m'aſſiéges tout le jour,
Faſcheuſe cauſe de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Ceſſe de te donner tant de ſoins ſuperflus,
Je te voudray du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur ſi violente,
Près de l'objet de mes deſirs,
Penſes-tu que je me contente
D'un regard et de deux ſoùpirs,
Et que je ſouffre encor cét injuste partage,
Où tu tiens mes discours, et Daphnis mon courage ?

Si j'ay feint pour toy quelques feux,
C'eſt à quoy plus rien ne m'oblige :
Quand on a l'effet de ces vœux
Ce qu'on adoroit ſe néglige.
Je ne voulois de toy qu'un accès chez Daphnis :
Amarante, je l'ay; mes amours ſont finis.

Théante, repren ta maitreſſe,
N'oſte plus à mes entretiens
L'unique ſujet qui me bleſſe,
Et qui peut-eſtre eſt las des tiens;
Et toy, puiſſant amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour luy donner la mienne.

SCÉNE III.

AMARANTE, FLORAME.

Amarante.


ue vous voilà ſoudain de retour en ces lieux !

Florame.

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

Amarante.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

Florame.

Autre objet que vos yeux ne cauſe mon martyre.

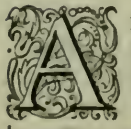
Amarante.

Voſtre martyre donc eſt de perdre avec moy
Un temps dont vous voulez faire un meilleur employ.

SCÉNE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

Daphnis.


marante, allez voir ſi dans la galerie
Ils ont bien-toſt tendu cette tapiſſerie :
Ces gens-là ne font rien ſi l'on n'a l'œil ſur eux.

Amarante rentre et Daphnis continuë.

Je romps pour quelque temps le diſcours de vos feux.

FLORAME.

N'appellez point des feux un peu de complaiſance
Que détruit voſtre abord, qu'éteint voſtre préſence.

DAPHNIS.

Voſtre amour eſt trop forte, et vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier ſoudain à l'abord de Daphnis,
Et vos civilitez, étant dans l'impoſſible,
Vous rendent bien flateur, mais non pas inſenſible.

FLORAME.

Quoy que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'inſenſibilité;
J'aime, il n'eſt que trop vray, je bruſle, je ſoûpire,
Mais un plus haut ſujet me tient ſous ſon empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point?

FLORAME.

Je ry de ces amans
Dont le trop de respect redouble les tourmens,
Et qui, pour les cacher, ſe faiſant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide ſilence.
Pour moy, j'ay toujours creu qu'un amour vertüeux
N'avoit point à rougir d'eſtre préſomptueux;
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare et haut ſujet...

AMARANTE *revenant brusquement.*

Tout eſt presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guére de temps perdu.

AMARANTE.

J'ay veu qu'ils l'employoient, et je ſuis revenuë.

DAPHNIS.

J'ay peur de m'enrheumer au froid qui continuë:
Allez au cabinet me querir un mouchoir;
J'en ay laiſſé les clefs autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.

Amarante rentre et Daphnis continuë.

J'ay crû que cette belle
Ne pouvoit à propos ſe nommer devant elle,
Qui, recevant par là quelque espéce d'affront,

En auroit eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, et luy préfére une autre
Dont le mérite égal, le rang pareil au vostre,
L'esprit et les attraits également puissans
Ne devroient de ma part avoir que de l'encens :
Ouy, sa perfection, comme la vostre extrême,
N'a que vous de pareille, en un mot, c'est...

DAPHNIS.

Moy-mesme.
Je voy bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger comme pour me punir.
Ma curiosité devenuë indiscrette
A voulu trop sçavoir d'une flame secrette :
Mais bien qu'elle en reçoive un juste châtiment
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devoit suffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire.
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,
C'est un crüel reproche au peu que j'ay d'appas.

FLORAME.

Veu le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse et si basse victoire ?
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,
Que vos yeux en voudroient désavoüer leurs coups,
Ou peut-estre mon sort me rend si méprisable,
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais quoy que desormais il m'en puisse arriver,
Je fais serment...

AMARANTE.

Vos clefs ne sçauroient se trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, et comme par bravade,
Cecy servira donc de mouchoir de parade.
Enfin, ce cavalier que nous vismes au bal,
Vous trouvez comme moy qu'il ne danse pas mal ?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'étoit si bien mis pour l'amour de Clarine.

A Amarante.
A propos de Clarine, il m'étoit échapé
Qu'elle en a deux à moy d'un nouveau point-coupé;
Allez, et dites-luy qu'elle me les renvoye.

Amarante.

Il eſt hors d'apparence aujourd'huy qu'on la voye;
Dès une heure au plus tard elle devoit ſortir.

Daphnis.

Son cocher n'eſt jamais ſi-toſt preſt à partir,
Et d'ailleurs ſon logis n'eſt pas au bout du monde;
Vous perdrez peu de pas. Quoy qu'elle vous réponde,
Dites-luy nettement que je les veux avoir.

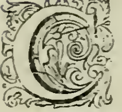
Amarante.

A vous les rapporter je feray mon pouvoir.

SCÉNE V.

FLORAME, DAPHNIS.

Florame.


'eſt à vous maintenant d'ordonner mon ſupplice,
Seure que ſa rigueur n'aura point d'injuſtice.

Daphnis.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'eſtre toſt de retour.
Bien que je pûſſe encor uſer de ma puiſſance,
Il vaut mieux ménager le temps de ſon abſence.
Donc, pour n'en perdre point en diſcours ſuperflus,
Je croy que vous m'aimez; n'attendez rien de plus:
Florame, je ſuis fille, et je dépens d'un pére.

Florame.

Mais de voſtre coſté que faut-il que j'eſpére?

Daphnis.

Si ma jalouſe encor vous rencontroit icy,
Ce qu'elle a de ſoupçons ſeroit trop éclaircy:
Laiſſez-moy ſeule, allez.

Florame.

Se peut il que Florame
Souffre d'eſtre ſi-toſt ſéparé de ſon ame?

Ouy, l'honneur d'obéïr à vos commandemens
Luy doit eſtre plus cher que ſes contentemens.

SCÉNE VI.

DAPHNIS.

Mon amour par ſes yeux plus forte devenuë
L'euſt bien-toſt emporté deſſus ma retenuë,
Et je ſentois mon feu tellement s'augmenter
Qu'il n'étoit plus en moy de le pouvoir dompter.
J'avois peur d'en trop dire; et, crüelle à moy-meſme,
Parce que j'aime trop, j'ay banny ce que j'aime.
Je me trouve captive en de ſi beaux liens,
Que je meurs qu'il le ſçache, et j'en fuy les moyens.
Quelle importune loy que cette modeſtie,
Par qui noſtre apparence en glace convertie
Étouffe dans la bouche et nourrit dans le cœur
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur!
Que ce penſer m'eſt doux! que je t'aime, Florame!
Et que je ſonge peu, dans l'excés de ma flame,
A ce qu'en nos deſtins contre nous irritez
Le mérite et les biens font d'inégalitez!
Auſſi par celle-là de bien loin tu me paſſes,
Et l'autre ſeulement eſt pour les ames baſſes,
Et ce penſer flatteur me fait croire aiſément
Que mon pére ſera de meſme ſentiment.
Hélas : c'est en effet bien flatter mon courage
D'accommoder ſon ſens aux deſirs de mon âge;
Il voit par d'autres yeux, et veut d'autres appas.

SCÉNE VII.

DAPHNIS, AMARANTE.

AMARANTE.

Je vous l'avois bien dit, qu'elle n'y ſeroit pas!

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver perſonne!

AMARANTE.

Ce reproche vrayment ne peut qu'il ne m'étonne.

Pour revenir plus viſte il euſt fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant, qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moy, s'eſt ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'est choſe toutesfois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite et d'esprit comme luy
N'ont jamais avec vous aucun ſujet d'ennuy;
Voſtre ame généreuse a trop de courtoiſie.

DAPHNIS.

Et la voſtre amoureuſe un peu de jalouſie.

AMARANTE.

De vray, je gouſtois mal de ſaire tant de tours,
Et perdois à regret ma part de ſes discours.

DAPHNIS.

Auſſi je me trouvois ſi promptement ſervie
Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot, l'aimez-vous?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non-pas jusqu'à troubler votre contentement;
Mais ſi ſon entretien n'a point dequoy vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plûſt?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder.
C'est ainſi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moy qu'un amant fait paroiſtre,
Par curiosité vous le voulez connoiſtre,
Et, quand il a gouſté d'un ſi doux entretien,
Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien.
C'est ainſi que Théante a négligé ma flame.
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainſi mes coups,
Je ne ſçay tantoſt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colére, Amarante; il ſemble à vous entendre
Qu'en meſme lieu que vous je vouluſſe prétendre?
Allez, aſſeurez-vous que mes contentemens

Ne vous defroberont aucun de vos amans,
Et, pour vous en donner la preuve plus expreffe,
Voilà voftre Théante avec qui je vous laiffe.

SCÈNE VIII.

THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Tu me vois fans Florame : un amoureux ennuy
Affez adroitement m'a defrobé de luy.
Las de céder ma place à fon discours frivole,
Et n'ofant toutefois luy manquer de parole,
Je pratique un quart-d'heure à mes affections.

AMARANTE.

Ma maîtreffe lifoit dans tes intentions,
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour fi parfaite.

THÉANTE.

Je ne la fçaurois croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne fe dira-t'il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchife?
C'eft la mauvaife humeur où Florame l'a mife.

THÉANTE.

Florame?

AMARANTE.

Ouy, ce caufeur vouloit l'entretenir,
Mais il aura perdu le gouft d'y revenir :
Elle n'a que fort peu fouffert fa compagnie,
Et l'en a chaffé presque avec ignominie.
De dépit cependant fes mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'huy traiter que de mépris,
Et l'unique raifon qui fait qu'elle me quitte,
C'eft l'estime où te met près d'elle ton mérite :
Elle ne voudroit pas te voir mal fatisfait,
N'y rompre fur le champ le deffein qu'elle a fait.

THEANTE.

J'ay regret que Florame ait receu cette honte,
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal fon conte?

AMARANTE.

Auſſi c'eſt un diſcours ennuyeux que le ſien;
Il parle inceſſamment ſans dire jamais rien,
Et n'étoit que pour toy je me fais ces contraintes,
Je l'envoirois bien-toſt porter ailleurs ſes feintes.

THÉANTE.

Et je m'aſſeure auſſi tellement en ta foy,
Que, bien que tout le jour il cajole avec toy,
Mon esprit te conſerve une amitié ſi pure,
Que, ſans eſtre jaloux, je le vois et l'endure.

AMARANTE.

Comment le ſerois-tu pour un ſi triste objet?
Ses imperfections t'en oſtent tout ſujet.
C'est à toy d'admirer qu'encor qu'un beau viſage
Dedans ſes entretiens à toute heure t'engage,
J'ay pour toy tant d'amour et ſi peu de ſoupçon
Que je n'en ſuis jalouſe en aucune façon.
C'est aimer puiſſamment que d'aimer de la ſorte;
Mais mon affection eſt bien encor plus forte.
Tu ſçais (et je le dis ſans te meſestimer)
Que quand noſtre Daphnis auroit ſçeu te charmer,
Ce qu'elle eſt plus que toy mettroit hors d'espérance
Les fruits qui ſeroient dûs à ta perſévérance.
Plûſt à Dieu que le ciel te donnaſt aſſez d'heur
Pour faire naiſtre en elle autant que j'ay d'ardeur!
Voyant ainſi la porte à ta fortune ouverte
Je pourrois librement conſentir à ma perte.

THÉANTE.

Je te ſouhaite un change autant avantageux.
Plûſt à Dieu que le ſort te fuſt moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'euſt favoriſée,
Que Florame fuſt prince, et qu'il t'euſt épouſée.
Je priſe auprès des tiens ſi peu mes intéreſts,
Que, bien que j'en ſentiſſe au cœur mille regrets,
Et que de déplaiſir il m'en coûtaſt la vie,
Je me la tiendrois lors heureuſement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrois point d'heur qui vinſt avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en ſeroit pas d'accord.

Théante.

Il a mine d'avoir quelque chofe à me dire.

Amarante.

Ma préfence y nuiroit, adieu, je me retire.

Théante.

Arrefte, nous pourrons nous voir tout à loifir;
Rien ne le preffe.

SCÉNE IX.

THÉANTE, DAMON.

Théante.

Amy, que tu m'as fait plaifir!
J'étois fort à la gefne avec cette fuivante.

Damon.

Celle qui te charmoit te devient bien pefante.

Théante.

Je l'aime encor pourtant; mais mon ambition
Ne laiffe point agir mon inclination.
Ma flame fur mon cœur en vain eft la plus forte,
Tous mes defirs ne vont qu'où mon deffein les porte.
Au reste j'ay fondé l'esprit de mon rival.

Damon.

Et connu?...

Théante.

Qu'il n'eft pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en fois en cervelle.
Il a veu...

Damon.

Qui?

Théante.

Daphnis, et n'en a remporté
Que ce qu'elle devoit à fa témérité.

Damon.

Comme quoy?

Théante.

Des mépris, des rigueurs fans pareilles,

Damon.

As-tu beaucoup de foy pour de telles merveilles?

THÉANTE.
Celle dont je les tiens en parle aſſeurément.
DAMON.
Pour un homme ſi fin on te dupe aiſément.
Amarante elle-meſme en eſt mal ſatisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle ſouhaite.
Pour ſeconder Florame en ſes intentions,
On l'avoit écartée à des commiſſions.
Je viens de le trouver, tout ravy dans ſon ame
D'avoir eu les moyens de déclarer ſa flame,
Et qui préſume tant de ſes proſpéritez
Qu'il croit ſes vœux receus puiſqu'ils ſont écoutez:
Et certes ſon espoir n'eſt pas hors d'apparence;
Après ce bon accueil et cette conférence
Dont Daphnis elle-meſme a fait l'occaſion,
J'en crains fort un ſuccès à ta confuſion.
Taſchons d'y donner ordre, et, ſans plus de langage,
Aviſe en quoy tu veux employer mon courage.
THÉANTE.
Luy diſputer un bien où j'ay ſi peu de part,
Ce ſeroit m'expoſer pour quelqu'autre au hazard.
Le düel eſt fâcheux, et, quoyqu'il en arrive,
De ſa poſſeiſion l'un et l'autre il nous prive,
Puiſque de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de ſa peine un troiſiéme a le fruit.
A croire ſon courage en amour on s'abuſe;
La valeur d'ordinaire y ſert moins que la ruſe.
DAMON.
Avant que paſſer outre, un peu d'attention.
THÉANTE.
Te viens-tu d'aviſer de quelque invention?
DAMON.
Ouy, ta ſeule maxime en fonde l'entrepriſe.
Clarimond voit Daphnis; il l'aime, il la courtiſe,
Et, quoy qu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur luy peut gagner ce prix.
THÉANTE.
Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.
DAMON.
Je veux que de ſa part tu ne doives rien craindre;

N'eſt-ce pas le plus ſeur qu'un düel hazardeux
Entre Florame et luy les en prive tous deux?

THÉANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aiſément on l'engage?

DAMON.

Je l'y réſoudray trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du meſme objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme ſes offenses,
Et, pour peu qu'on le pouſſe, il court aux violences.
Nous les verrions par là, l'un et l'autre écartez,
Laiſſer la place libre à tes félicitez.

THÉANTE.

Ouy, mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole?

DAMON.

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas;
Et moy, pour te ſervir, je courrois au trépas.

THÉANTE.

En meſme occaſion diſpoſe de ma vie,
Et ſois ſeur que pour toy j'auray la meſme envie.

DAMON.

Allons; ces complimens en retardent l'effet.

THÉANTE.

Le ciel ne vit jamais un amy ſi parfait.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME.

Enfin quelque froideur qui paroiſſe en Floriſe,
Aux volontez d'un frére elle s'en eſt remiſe.

CÉLIE.

Quoy qu'elle s'en rapporte à vous entiérement,
Vous luy feriez plaiſir d'en uſer autrement.
Les amours d'un vieillard sont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu ? ſon esprit ſe fait un peu de force.
Elle ſe ſacrifie à mes contentemens,
Et pour mes intéreſts contraint ſes ſentimens.
Aſſeure donc Géraste, en me donnant ſa fille,
Qu'il gagne en un moment toute noſtre famille,
Et que, tout vieil qu'il eſt, cette condition
Ne laiſſe aucun obstacle à ſon affection.
Mais auſſi de Floriſe il ne doit rien prétendre,
A moins que ſe réſoudre à m'accepter pour gendre.

CÉLIE.

Plaiſez-vous à Daphnis ? C'eſt là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal :
D'ailleurs ſa réſistance obscurciroit ſa gloire;
Je la mériterois ſi je la pouvois croire.
La voila qu'un rival m'empeſche d'aborder :
Le rang qu'il tient ſur moy m'oblige à luy céder,
Et la pitié que j'ay d'un amant ſi fidelle
Luy veut donner loiſir d'eſtre dédaigné d'elle.

SCÉNE II.

CLARIMOND, DAPHNIS.

Clarimond.


es dédains rigoureux dureront-ils toûjours ?

Daphnis.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos [amours.

Clarimond.

C'eſt preſcrire à mes feux des lois bien inhumaines!

Daphnis.

Faites finir vos feux, je finiray leurs peines.

Clarimond.

Le moyen de forcer mon inclination?

Daphnis.

Le moyen de ſouffrir voſtre obſtination?

Clarimond.

Qui ne s'obſtineroit en vous voyant ſi belle?

Daphnis.

Qui vous pourroit aimer vous voyant ſi rebelle?

Clarimond.

Est-ce rebellion que d'avoir trop de feu?

Daphnis.

C'eſt avoir trop d'amour et m'obéïr trop peu.

Clarimond.

La puiſſance ſur moy que je vous ay donnée...

Daphnis.

D'aucune exception ne doit eſtre bornée.

Clarimond.

Eſſayez autrement ce pouvoir ſouverain.

Daphnis.

Cét eſſay me fait voir que je commande en vain.

Clarimond.

C'eſt un injuste eſſay qui feroit ma ruïne.

Daphnis.

Ce n'eſt plus obéïr depuis qu'on éxamine.

Clarimond.

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moy je me défens un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau viſage avoir le cœur de roche!

DAPHNIS.

Si le mien s'endurcit, ce n'eſt qu'à voſtre approche.

CLARIMOND.

Que je ſçache du moins d'où naiſſent vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-eſtre du ſujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je bruſle, Daphnis, c'est de nous voir enſemble.

DAPHNIS.

Et c'eſt de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND.

Voſtre contentement n'eſt qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le voſtre n'eſt qu'à me perſécuter.

CLARIMOND.

Quoy! l'on vous perſécute à force de ſervices?

DAPHNIS.

Non, mais de voſtre part ce me ſont des ſupplices.

CLARIMOND.

Hélas! et quand pourra venir ma guériſon?

DAPHNIS.

Lors que le temps chez vous remettra la raiſon.

CLARIMOND.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon ame eſt épriſe.

DAPHNIS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon auſſi qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

Juste ciel! et que doy-je espérer deſormais.

DAPHNIS.

Que je ne ſuis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'eſt donc perdre mon temps que de plus y prétendre?

DAPHNIS.

Comme je perds le mien icy à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous ſi-toſt ſans me vouloir guérir?

DAPHNIS.
Clarimond ſans Daphnis peut et vivre et mourir.
CLARIMOND.
Je mourray touteſfois ſi je ne vous poſſéde.
DAPHNIS.
Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce reméde [1].

SCÉNE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné je l'aime, et, malgré ſa rigueur,
Ses charmes plus puiſſans luy conſervent mon cœur;
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent
Sa bouche le refuſe, et ſes yeux le retiennent;
Je ne puis, tant elle a de mépris et d'appas,
Ny le faire accepter, ny ne le donner pas;
Et, comme ſi l'amour faiſoit naiſtre ſa haine,
Ou qu'elle meſuraſt ſes plaiſirs à ma peine,
On voit paroiſtre enſemble, et croiſtre également,
Ma flame et ſes froideurs, ſa joye et mon tourment.
Je taſche à m'affranchir de ce malheur extrème.
Et je ne ſçaurois plus diſpoſer de moy-meſme;
Mon déſespoir trop laſche obéït à mon ſort,
Et mes reſſentimens n'ont qu'un débile effort.
Mais, pour foibles qu'ils ſoient, aidons leur impuiſſance:
Donnons-leur le ſecours d'une éternelle abſence.
Adieu, crüelle ingrate, adieu. Je fuy ces lieux
Pour deſrober mon ame au pouvoir de tes yeux.

1. On verra Corneille, dans l'Examen de cette pièce, faire bon marché de ce feu roulant d'égales réparties.

SCÉNE IV.

CLARIMOND, AMARANTE.

AMARANTE.


onſieur, Monſieur, un mot : l'air de voſtre viſage [rage.
Témoigne un déplaiſir caché dans le cou-
Vous quittez ma maîtreſſe un peu mal ſatis-

CLARIMOND. [fait.

Ce que voit Amarante en eſt le moindre effet;
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs ſur le front, et, dans le cœur, des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur, c'eſt trop deſespérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plûtoſt que c'eſt trop endurer?
Je devrois eſtre las d'un ſi crüel martyre,
Briſer les fers honteux où me tient ſon empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyois homme à garder un ſecret,
Vous pourriez ſur ce point apprendre quelque choſe,
Que je meurs de vous dire, et toutefois je n'oſe.
L'erreur où je vous voy me fait compaſſion;
Mais pourriez-vous avoir de la discrétion?

CLARIMOND.

Prens-en ma foy de gage avec... Laiſſe-moy faire.

Il veut tirer un diamant de ſon doigt pour le luy donner, et elle l'en empeſche.

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire.
Aux filles de ma ſorte il ſuffit de la foy;
Réſervez vos préſens pour quelqu'autre que moy.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dy-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne,

Mais vous aurez bien plus de quoy vous étonner,
Quand vous ſçaurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez crüelle,
Et vos ſubmiſſions vous perdent auprés d'elle :
Épargnez déſormais tous ces pas ſuperflus ;
Parlez-en au bon-homme, et ne la voyez plus.
Toutes ſes crüautez ne ſont qu'en apparence ;
Du coſté du vieillard tournez voſtre espérance.
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un prompt amour naiſtra de ſon commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie
Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer ſon inclination.
Nommez cette maxime ou prudence ou ſottiſe,
C'eſt la ſeule raiſon qui fait qu'on vous mépriſe.

CLARIMOND.

Hélas! et le moyen de croire tes discours?

AMARANTE.

De grace, n'uſez point ſi mal de mon ſecours :
Croyez les bons avis d'une bouche fidelle,
Et, ſongeant ſeulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas ſuperflus;
Parlez-en au bon-homme, et ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hazardez ſeulement deux mots ſur ma parole,
Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais ſi j'en recevois, je ſerois bien confus,
Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par luy ménagez bien le pére.

SCÉNE V.

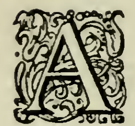
AMARANTE.


u'aiſément un esprit qui ſe laiſſe flater
S'imagine un bon-heur qu'il penſe mériter!
Clarimond eſt bien vain enſemble et bien cré-
De ſe perſuader que Daphnis diſſimule, [dule
Et que ce grand dédain déguiſe un grand amour
Que le ſeul choix d'un pére a droit de mettre au jour.
Il s'en paſme de joye, et deſſus ma parole
De tant d'affronts receus ſon ame ſe conſole;
Il les chérit peut-eſtre et les tient à faveurs,
Tant ce trompeur espoir redouble ſes ferveurs!
S'il rencontroit le pére, et que mon entrepriſe...

SCÉNE VI.

GÉRASTE, AMARANTE.

GÉRASTE.


marante.

AMARANTE.

Monſieur.

GÉRASTE.

Vous faites la ſurpriſe,
Encor que de ſi loin vous m'ayez veu venir
Que Clarimond n'eſt plus à vous entretenir!
Je donne ainſi la chaſſe à ceux qui vous en content!

AMARANTE.

A moy? mes vanitez jusque là ne ſe montent.

GÉRASTE.

Il ſembloit touteſfois parler d'affection.

AMARANTE.

Ouy, mais qu'estimez-vous de ſon intention?

GÉRASTE.

Je croy que ſes deſſeins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il eſt vray.

GÉRASTE.

Quelque foy qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous ſurprendre, et, ſous ce faux appas,
Il cache des projets que vous n'entendez pas[1].

AMARANTE.

Voſtre âge ſoupçonneux a toûjours des chiméres
Qui le font mal juger des cœurs les plus ſincéres.

GÉRASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne ſe fait guére avec ſincérité.

AMARANTE.

Poſé que cela ſoit : Clarimond me careſſe;
Mais ſi je vous diſois que c'eſt pour ma maiſtreſſe,
Et que le ſeul beſoin qu'il a de mon ſecours,
Sortant d'avec Daphnis, l'arreſte en mes discours?

GÉRASTE.

S'il a beſoin de toy pour avoir bonne iſſuë,
C'eſt ſigne que ſa flame eſt aſſez mal reçeuë.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroît, et que vous préſumez.
D'un mutüel amour leurs cœurs ſont enflamez,
Mais Daphnis ſe contraint de peur de vous déplaire,
Et ſa bouche est toûjours à ſes deſirs contraire,
Horſmis lors qu'avec moy s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ſes maux quelque ſoulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Taſche par tous moyens d'avoir mes bonnes graces,
Et moy je l'entretiens toûjours d'un peu d'espòir.

GÉRASTE.

A ce conte Daphnis eſt fort dans le devoir :
Je n'en puis ſouhaiter un meilleur témoignage,
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je luy ſeray bon pére, et, puisque ce party
A ſa condition ſe rencontre aſſorty,
Bien qu'elle pûſt encor un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne ſe plus contraindre.

1. Au lieu de ces derniers vers, on lit dans l'édition originale :

Ce n'est qu'un faux appas, et, ſous cette couleur,
Il ne veut cependant que ſurprendre une fleur.

Amarante.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité.
Honteuſe de l'aimer ſans voſtre authorité,
Elle s'en défendra de toute ſa puiſſance.
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéïſſance;
Quand vous aurez fait choix de cét heureux amant
Vos ordres produiront un prompt conſentement.
Mais on ouvre la porte, hélas! je ſuis perduë,
Si j'ay tant de malheur qu'elle m'ait entenduë.

Elle rentre dans le jardin.

Géraste.

Luy procurant du bien elle croit la faſcher,
Et cette vaine peur la fait ainſi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
Touteſſois diſons-luy quelque mot en paſſant
Qui la puiſſe guérir du mal qu'elle reſſent.

SCÉNE VII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

Géraste.

Ma fille, c'eſt en vain que tu fais la diſcrette,
J'ay découvert enfin ta paſſion ſecrette.
Je ne t'en parle point ſur des avis douteux.
N'en rougy point, Daphnis, ton choix n'eſt pas honteux;
Moy-meſme je l'agrée, et veux bien que ton ame
A cét amant ſi cher ne cache plus ſa flame.
Tu pouvois en effet prétendre un peu plus haut,
Mais on ne peut aſſez eſtimer ce qu'il vaut;
Ses belles qualitez, ſon crédit et ſa race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace.
Adieu; ſi tu le vois, tu peux luy témoigner
Que, ſans beaucoup de peine, on me pourra gagner.

SCÉNE VIII.

DAPHNIS.

D'aiſe et d'étonnement je demeure immobile.
D'où luy vient cette humeur de m'eſtre ſi facile?
D'où me vient ce bon-heur où je n'oſois penſer?
Florame, il m'eſt permis de te récompenſer,
Et, ſans plus déguiſer ce qu'un pére authoriſe,
Je puis me revancher du don de ta franchiſe;
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, et favorable aux tiens;
Il trouve en tes vertus des richeſſes plus belles.
Mais eſt-il vray, mes ſens? m'étes-vous ſi fidelles?
Mon heur me rend confuſe, et ma confuſion
Me fait tout ſoupçonner de quelque illuſion.
Je ne me trompe point, ton mérite et ta race
Auprès des gens d'honneur ſont trop dignes de grace,
Florame, il eſt tout vray; deſlors que je te vis
Un batement de cœur me fit de cét avis;
Et mon pére aujourd'huy ſouffre que dans ſon ame
Les meſmes ſentimens...

SCÉNE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.
Quoy, vous voila, Florame!
Je vous avois prié tantoſt de me quitter.

FLORAME.
Et je vous ay quittée auſſi ſans conteſter.

DAPHNIS.
Mais revenir ſi-toſt c'eſt me faire une offenſe.

FLORAME.
Quand j'aurois ſur ce point receu quelque défenſe,
Si vous ſçaviez quels feux ont preſſé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles
Pour me perſüader des flames ſans pareilles :
Je croy que vous m'aimez, et c'eſt en croire plus,
Que n'en exprimeroient vos discours ſuperflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublé ces propos adorables,
A force d'eſtre crûs deviennent incroyables,
Et vous n'en croyez rien qui n'en ſoit au deſſous.
Que ne m'eſt-il permis d'en croire autant de vous?

DAPHNIS.

Voſtre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraye.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir ſa playe.
Un homme ſi ſçavant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puis qu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, aſſeurez-vous que voſtre amour me touche.
Depuis tantoſt je parle un peu plus librement,
Ou, ſi vous le voulez, un peu plus hardiment;
Auſſi j'ay veu mon pére, et, s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos deſirs ſa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravy, confus, je n'ay que repartir.
Eſtre aimé de Daphnis! un pére y conſentir!
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacle!
Mon espoir n'euſt oſé concevoir ce miracle.

DAPHNIS.

Miracles touteſfois qu'Amarante a produits;
De ſa jalouſe humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré ſon artifice,
La bonté de mon pére a trompé ſa malice;
Du moins je le préſume, et ne puis ſoupçonner
Que mon pére ſans elle ait pû rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahiſſant ma flame,
N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les reſſorts d'un miracle ont un plus haut moteur,

Et tout autre qu'un Dieu n'en peut estre l'autheur.

DAPHNIS.

C'en eſt un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-eſtre
Que ſon pouvoir divin ſe fait icy paroiſtre,
Dont quelques grands effets avant qu'il ſoit long-temps
Vous rendront étonnée et nos deſirs contens.

DAPHNIS.

Florame, après vos feux et l'aveu de mon pére,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le prémier, et recevez la foy
D'un bien-heureux amant qu'il met ſous voſtre loy.

DAPHNIS.

Vous, priſez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoyque doreſnavant Amarante ſurvienne,
Je croy que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner ſur le rheume, ou gauchir ſur le bal?

DAPHNIS.

Si je puis tant ſoit peu diſſimuler ma joye,
Et que deſſus mon front ſon excés ne ſe voye,
Je me joüray bien d'elle et des empeſchemens
Que ſon adreſſe apporte à mes contentemens.

FLORAME.

J'en apprendray de vous l'agréable nouvelle.
Un ordre néceſſaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le ſuccés de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame et qu'un vouloir nous [deux!
Bien que vous éloigner ce me ſoit un martyre,
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand doy-je espérer de vous revoir icy?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

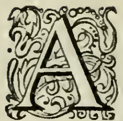
DAPHNIS.

Allez donc, la voicy.

SCÉNE X.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.


marante, vrayment vous étes fort jolie;
Vous n'égayez pas mal voſtre mélancolie.
Voſtre jaloux chagrin a de beaux agrémens,
Et choiſit aſſez bien ſes divertiſſemens:
Voſtre esprit pour vous meſme a force complaiſance,
De me faire l'objet de voſtre médiſance;
Et, pour donner couleur à vos détractions,
Vous liſez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moy! que de vous j'oſaſſe aucunement médire!

DAPHNIS.

Voyez-vous, Amarante, il n'eſt plus temps de rire.
Vous avez vu mon pére, avec qui vos discours
M'ont fait à votre gré de frivoles amours.
Quoy! ſouffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bien-toſt une ſecrette flame?
Cette jalouſe humeur dont vous ſuivez la loy
Vous fait en mes ſecrets plus ſçavante que moy.
Mais paſſe pour le croire, il falloit que mon pére
De voſtre confidence appriſt cette chimére.

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'eſt ſur quelque ſoupçon
Où je ne contribuë en aucune façon.
Je ſçay trop que le ciel, avec de telles graces,
Vous donne trop de cœur pour des flames ſi baſſes,
Et, quand je vous croirois dans cet indigne choix,
Je ſçay ce que je ſuis et ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ainſi de la respectüeuſe:
Voſtre peine, après tout, vous eſt bien fructueuſe;
Vous la devez chérir, et ſon heureux ſuccès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
Mon pére le bannit et de l'une et de l'autre.
Penſant nuire à mon feu vous ruïnez le voſtre.

Je luy viens de parler, mais c'étoit ſeulement
Pour luy dire l'arreſt de ſon banniſſement.
Vous devez cependant eſtre fort ſatisſaite
Qu'à voſtre occaſion un pére me maltraite;
Pour fruit de vos labeurs ſi cela vous ſuffit,
C'eſt acquérir ma haine avec peu de profit.

Amarante.

Si touchant vos amours on ſçait rien de ma bouche,
Que je puiſſe à vos yeux devenir une ſouche!
Que le ciel...

Daphnis.

Finiſſez vos imprécations,
J'aime voſtre malice et vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous étes deçeuë:
C'eſt par voſtre rapport que mon ardeur eſt ſceuë,
Mais mon pére y conſent, et vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCÉNE XI.

AMARANTE.

Ay-je bien entendu? ſa belle humeur ſe jouë,
Et par plaiſir ſoy-meſme elle ſe deſavouë.
Son pére la mal-traite, et conſent à ſes vœux!
Ay-je nommé Florame en parlant de ſes feux?
Florame, Clarimond; ces deux noms, ce me ſemble,
Pour eſtre confondus n'ont rien qui ſe reſſemble.
Le moyen que jamais on entendiſt ſi mal
Que l'un de ces amans fuſt pris pour ſon rival?
Je ne ſçais où j'en ſuis, et toutefois j'eſpére;
Sous ces obſcuritez je ſoupçonne un myſtére,
Et mon eſprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'oſe rien croire, oſe encor ſe flater.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

DAPHNIS.


u'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure eſt faſcheuſe à paſſer!
Qu'elle ennuye une amour extrème [ſer.
Dont la joye eſt réduite aux douceurs d'y pen-

Le mien, qui fuit la défiance,
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuſe d'impatience
Plûtoſt que mon amant de peu de ſouvenir.

Ainſi moy-meſme je m'abuſe
De crainte d'un plus grand ennuy,
Et je ne cherche plus de ruſe
Qu'à m'oſter tout ſujet de me plaindre de luy.

Auſſi-bien, malgré ma colére,
Je bruſlerois de m'appaiſer,
Et ſa peine la plus ſevére
Ne ſeroit, tout au plus, qu'un mot pour l'excuser.

Je doy rougir de ma foibleſſe;
C'eſt eſtre trop bonne en effet;
Daphnis, fais un peu la maîtreſſe,
Et ſouvien-toy du moins... [1]

1. Dans toutes les éditions jusqu'en 1654, on lit, au lieu de ces cinq derniers vers, ceux qui suivent :

SCÉNE II.

GÉRASTE, CÉLIE, DAPHNIS.

Géraste *à Célie.*

Adieu, cela vaut fait,
Tu l'en peux aſſeurer.

Célie rentre, et Géraste continuë à parler à Daphnis.

Ma fille, je préſume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voudrois pas ſortir de ton devoir.

Daphnis.

C'eſt ce que le paſſé vous a pû faire voir.

Géraste.

Mais ſi, pour en tirer une preuve plus claire,
Je diſois qu'il faut prendre un ſentiment contraire,
Qu'une autre occaſion te donne un autre amant?

Daphnis.

Il ſeroit un peu tard pour un tel changement.
Sous voſtre authorité j'ay dévoilé mon ame,
J'ay découvert mon cœur à l'objet de ma flame,
Et c'eſt ſous voſtre aveu qu'il a receu ma foy.

Géraste.

Ouy; mais je viens de faire un autre choix pour toy.

Daphnis.

Ma foy ne permet plus une telle inconstance.

Géraste.

Et moy je ne ſçaurois ſouffrir de réſistance.
Si ce gage est donné par mon conſentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous ſoûpirez en vain, vos ſoûpirs et vos larmes
Contre ma volonté ſont d'impuiſſantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs

Pour criminel qu'il fuſt, ne feroit qu'un baiſer.

Dieux! je rougis d'une parole
Dont je meurs de gouſter l'effet,
Et, dans cette honte frivole,
Je prépare un refus...

Voſtre rebellion s'exprimer par vos pleurs.
Daphnis rentre, et Géraste continuė.
La pitié me gagnoit. Il m'étoit impoſſible
De voir encor ſes pleurs, et n'eſtre pas ſenſible :
Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir;
Et, de peur de me rendre, il la falloit bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie,
Et mon amour ainſi l'a promis à Célie;
Floriſe ne ſe peut acquérir qu'à ce prix,
Si Florame...

SCÉNE III.

GÉRASTE, AMARANTE.

AMARANTE.
Monſieur, vous vous êtes mépris;
C'eſt Clarimond qu'elle aime.

GÉRASTE.
Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine;
Dans ſa rebellion à mon authorité
L'amour qu'elle a pour luy n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avoit moins de flame,
Elle agréroit le choix que je fais de Florame,
Et, prenant deſormais un mouvement plus ſain,
Ne s'obstineroit pas à rompre mon deſſein.

AMARANTE.
C'eſt ce choix inégal qui vous la fait rebelle;
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GÉRASTE.
Florame a peu de bien, mais pour quelque raiſon
C'eſt luy seul dont je fais l'appuy de ma maiſon.
Examiner mon choix, c'eſt un trait d'imprudence.
Toy qu'à préſent Daphnis traite de confidence,
Et dont le ſeul avis gouverne ſes ſecrets,
Je te prie, Amarante, adoucy ſes regrets,
Réſous-la, ſi tu peux, à contenter un pére;
Fay qu'elle aime Florame, ou craigne ma colére.

AMARANTE.
Puisque vous le voulez, j'y feray mon pouvoir :

C'eſt choſe toutefois dont j'ay ſi peu d'eſpoir,
Que je craindrois plûtoſt de l'aigrir davantage.

GÉRASTE.

Il eſt tant de moyens de fléchir un courage...
Trouve pour la gagner quelque ſubtil appas,
La récompenſe après ne te manquera pas.

SCÉNE IV.

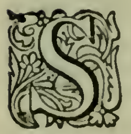
AMARANTE.


ccorde qui pourra le pére avec la fille;
L'égarement d'eſprit régne ſur la famille.
Daphnis aime Florame, et ſon pére y conſent;
D'elle-meſme j'ay ſçeu l'aiſe qu'elle en reſſent;
Et, ſi j'en croy ce pére, elle ne porte en l'ame
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'oppoſer à ſes propres deſirs,
Démentir tout ſon cœur, détruire ſes plaiſirs?
S'ils ſont ſages tous deux, il faut que je ſois folle :
Leur méconte pourtant, quel qu'il ſoit, me conſole,
Et, bien qu'il me réduiſe au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendray la fin.

SCÉNE V.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.


ans me voir elle rentre, et quelque bon génie
Me ſauve de ſes yeux et de ſa tyrannie.
Je ne me croyois pas quitte de ſes diſcours,
A moins que ſa maîtreſſe en vinſt rompre le cours.

DAMON.

Je voudrois t'avoir veu dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-eſtre voudrois-tu qu'elle empeſchaſt ma plainte?

DAMON.

Si Théante ſçait tout, ſans raiſon tu t'en plains;
Je t'ay dit ſes ſecrets, comme à luy tes deſſeins.

Il voit dedans ton cœur, tu lis dans ſon courage,
Et je vous fais combattre ainſi ſans avantage.

FLORAME.

Touteſſois au combat tu n'as pû l'engager?

DAMON.

Sa généroſité n'en craint pas le danger;
Mais cela choque un peu ſa prudence amoureuſe,
Veu que la fuite en eſt la fin la plus heureuſe,
Et qu'il faut que l'un mort, l'autre tire païs.

FLORAME.

Malgré le déplaiſir de mes ſecrets trahis,
Je ne puis, cher amy, qu'avec toy je ne rie
Des ſubtiles raiſons de ſa poltronnerie.
Nous faire ce duël ſans s'exposer aux coups,
C'eſt véritablement en ſçavoir plus que nous,
Et te mettre en ſa place avec aſſez d'adreſſe.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtreſſe?
Que ſes rivaux entr'eux faſſent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout luy ſemblera bon, pourveu que ſans en eſtre
Il puiſſe de ces lieux les faire disparoiſtre.

FLORAME.

Mais ton ſervice offert hazardoit bien ta foy,
Et, s'il euſt eu du cœur, t'engageoit contre moy.

DAMON.

Je ſçavois trop que l'offre en ſeroit rejettée.
Depuis plus de dix ans je connoy ſa portée;
Il ne devient mutin que fort malaiſément,
Et préfére la ruſe à l'éclairciſſement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conſerver ſa vie
T'ont donné des plaiſirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les gouſter ſi tu veux.
Luy, qui doute fort peu du ſuccès de ſes vœux,
Et qui croit que déjà Clarimond et Florame
Diſputent loin d'icy le ſujet de leur flame,
Seroit-il homme à perdre un temps ſi précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,

Et, ſeul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occaſion de conter ſon martire?

FLORAME.

Mais, s'il nous trouve enſemble, il pourra ſoupçonner
Que nous prenons plaiſir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conceuſt quelque ombrage,
J'avois mis tout exprès Cléon ſur le paſſage.
Théante approche-t'il?

CLÉON.

Il eſt en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc, nous pourrons le joüer tour à tour.

FLORAME *ſeul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cét illuſtre amant ſont ſi mal aſſorties,
Qu'il a ſi mauvais cœur avec de ſi bons yeux,
Et fait un ſi beau choix ſans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition, c'eſt bien peu de courage.

SCÉNE VI.

FLORAME, THÉANTE.

FLORAME.

Quelle ſurpriſe, amy, paroiſt ſur ton viſage?

THÉANTE.

T'ayant cherché long-temps, je demeure con-[fus
De t'avoir rencontré quand je n'y penſois [plus.

FLORAME.

Parle plus franchement. Faſché de ta promeſſe,
Tu veux, et n'oſerois reprendre ta maîtreſſe:
Ta paſſion, qui ſouffre une trop dure loy,
Pour la gouverner ſeul te deſroboit de moy?

THÉANTE.

De peur que ton eſprit formaſt cette croyance
De l'aborder ſans toy je faiſois conscience.

FLORAME.

C'eſt ce qui t'obligeoit ſans doute à me chercher?

Mais ne te prive plus d'un entretien ſi cher.
Je te céde Amarante, et te rends ta parole.
J'aime ailleurs, et, laſſé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui bleſſe mes amis,
Ma flame eſt véritable, et ſon effet permis.
J'adore une beauté qui peut diſpoſer d'elle,
Et ſeconder mes feux ſans ſe rendre infidelle.

Théante.

Tu veux dire Daphnis?

Florame.

Je ne puis te céler
Qu'elle eſt l'unique objet pour qui je veux bruſler.

Théante.

Le bruit vole déja qu'elle eſt pour toy ſans glace,
Et déja d'un cartel Clarimond te menace.

Florame.

Qu'il vienne, ce rival, apprendre, à ſon malheur,
Que, s'il me paſſe en bien, il me céde en valeur:
Que ſa vaine arrogance, en ce duël trompée,
Me faſſe mériter Daphnis à coups d'épée.
Par là je gagne tout; ma généroſité
Supplêra ce qui fait noſtre inégalité;
Et ſon pére, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera ſur ſes biens emporter la balance.

Théante.

Tu n'en peux eſpérer un moindre événement:
L'heur ſuit dans les duëls le plus heureux amant.
Le glorieux ſuccès d'une action ſi belle,
Ton ſang mis au hazard, ou répandu pour elle,
Ne peut laiſſer au pére aucun lieu de refus.
Tien ta maîtreſſe acquiſe et ton rival confus;
Et, ſans t'épouvanter d'une vaine fortune,
Qu'il ſoûtient laſchement d'une valeur commune,
Ne fay de ſon orgueil qu'un ſujet de mépris,
Et penſe que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu: puiſſe le ciel à ton amour parfaite
Accorder un ſuccès tel que je le ſouhaite.

Florame.

Ce cartel, ce me ſemble, eſt trop long à venir:
Mon courage bouillant ne ſe peut contenir;

Enflé par tes discours, il ne ſçauroit attendre
Qu'un inſolent deffi l'oblige à ſe défendre.
Va donc, et, de ma part, appelle Clarimond;
Dy-luy que, pour demain, il choiſiſſe un ſecond,
Et que nous l'attendrons au chaſteau de Biſſeſtre.

THÉANTE.

J'adore ce grand cœur qu'icy tu fais paroiſtre,
Et demeure ravy du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prens-y garde pourtant; penſe à quoy tu t'engages.
Si Clarimond, laſſé de ſouffrir tant d'outrages,
Éteignant ſon amour, te cédoit ce bonheur,
Quel beſoin ſeroit-il de le piquer d'honneur?
Peut-eſtre qu'un faux bruit nous apprend ſa menace:
C'eſt à toy ſeulement de défendre ta place.
Ces coups du déſespoir des amans mépriſez
N'ont rien d'avantageux pour les favoriſez.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces faſcheux remédes;
Ne luy querelle point un bien que tu poſſédes:
Ton amour, que Daphnis ne ſçauroit dédaigner
Court risque d'y tout perdre, et n'y peut rien gagner.
Aviſe encor un coup; ta valeur inquiéte
En d'extrèmes périls un peu trop toſt te jette.

FLORAME.

Quels périls? L'heur y ſuit le plus heureux amant.

THÉANTE.

Quelqueſfois le hazard en diſpoſe autrement.

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THÉANTE.

La valeur aux duëls fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'eſt par là ſeulement qu'on mérite Daphnis.

THÉANTE.

Mais plûtoſt de ſes yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner ſon pére.

THÉANTE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpére.

FLORAME.

Acceptant un cartel ſuis-je plus aſſeuré ?

THÉANTE.

Où l'honneur ſouffriroit rien n'eſt conſidéré.

FLORAME.

Je ne puis réſiſter à des raiſons ſi fortes,
Sur ma bouillante ardeur malgré moy tu l'emportes.
J'attendray qu'on m'attaque.

THÉANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas.
Souvien-t'en, cher amy, tu me promets ton bras?

THÉANTE.

Diſpoſe de ma vie.

FLORAME *ſeul.*

Elle eſt fort aſſeurée,
Si rien que ce duël n'empeſche ſa durée.
Il en parle des mieux, c'eſt un jeu qui luy plaiſt :
Mais il devient fort ſage auſſi-toſt qu'il en eſt,
Et montre cependant des graces peu vulgaires
A batre ſes raiſons par des raiſons contraires.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Je n'oſois t'aborder les yeux baignez de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jettez, Madame, en d'étranges alarmes!
Dieux ! et d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon-homme eſt-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il ſe dédit :
Tout amour déſormais pour toy m'eſt interdit;
Si-bien qu'il me faut eſtre ou rebelle ou parjure,
Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place, ou luy deſobéïr,

L'irriter, ou moy-mesme avec toy me trahir.
A moins que de changer, sa haine inévitable
Me rend de tous costez ma perte indubitable,
Je ne puis conserver mon devoir et ma foy,
Ny, sans crime, brusler pour d'autres ny pour toy.

FLORAME.

Le nom de cét amant, dont l'indiscrette envie
A mes ressentimens vient apporter sa vie!
Le nom de cét amant, qui, par sa prompte mort,
Doit, au lieu du vieillard, me réparer ce tort,
Et qui, sur quelque orgueil que son amour se fonde,
N'a que jusqu'à ma veuë à demeurer au monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas si mal que de m'en informer;
Je t'aurois fait trop voir que j'eusse pu l'aimer.
Si j'en sçavois le nom, ta juste defiance
Pourroit à ses defauts imputer ma constance,
A son peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne auroit receu ma main.
J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le ciel a fait paroistre en terre
De mérites, de biens, de grandeurs et d'appas,
En mesme objet uny ne m'ébranleroit pas.
Florame a droit luy seul de captiver mon ame,
Florame vaut luy seul à ma pudique flame
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens et de grandeurs

FLORAME.

Qu'avec des mots si doux vous m'étes inhumaine!
Vous me comblez de joye et redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour hors de vostre pouvoir
Irrite d'autant plus mon sanglant desespoir;
L'excès de vostre ardeur ne sert qu'à mon supplice.
Devenez-moy crüelle, afin que je guérisse.
Guérir! ah, qu'ay-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur,
Aimez toûjours Florame; et, quoy qu'il ait pû dire,
Croissez de jour en jour vos feux et son martire.
Peut-il rendre sa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content que pour vous et par vous?

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop ſévére
Oppoſe à nos deſirs l'authorité d'un pére,
Que veux-tu que je faſſe en l'état où je ſuis?
Eſtre à toy malgré luy? c'eſt ce que je ne puis;
Mais je puis empeſcher qu'un autre me poſſéde,
Et qu'un indigne amant à Florame ſuccéde.
Le cœur me manque. Adieu. Je ſens faillir ma voix.
Florame, ſouvien-toy de ce que tu me dois,
Si nos feux ſont égaux, mon éxemple t'ordonne,
Ou d'eſtre à ta Daphnis, ou de n'eſtre à perſonne.

SCÉNE VIII.

FLORAME.


Dépourveu de conſeil comme de ſentiment,
L'excès de ma douleur m'oſte le jugement.
De tant de biens promis je n'ay plus que ſa veuë,
Et mes bras impuiſſans ne l'ont pas retenuë;
Et meſme je luy laiſſe abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à luy dire un adieu!
Ma fureur pour Daphnis a de la complaiſance;
Mon deſespoir n'oſoit agir en ſa préſence,
De peur que mon tourment aigriſt ſes déplaiſirs;
Une pitié ſecrette étouffoit mes ſoûpirs:
Sa douleur, par respect, faiſoit taire la mienne;
Mais ma rage à préſent n'a rien qui la retienne.
Sors, infame vieillard, dont le conſentement
Nous a vendu ſi cher le bonheur d'un moment;
Sors, que tu ſois puny de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait conſentir,
Barbare? mais plûtoſt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de ſon pére
Debilite ma force, ou rompe ma colére?
Un nom ſi glorieux, laſche, ne t'eſt plus dû;
En luy manquant de foy ton crime l'a perdu.
Plus j'ay d'amour pour elle, et plus pour toy de haine
Enhardit ma vengeance, et redouble ta peine:

Tu mourras; et je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où te me réduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'oſter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je ſuis ſans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en ſoient pas ſuspectes;
De plus réglez transports me feroient trahiſon;
Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raiſon:
C'eſt peu que de la perdre, après t'avoir perduë;
Rien ne ſert plus de guide à mon ame éperduë;
Je condamne à l'instant ce que j'ay réſolu;
Je veux, et ne veux plus ſi-toſt que j'ay voulu:
Je menace Géraste, et pardonne à ton pére;
Ainſi rien ne me venge, et tout me déſespére.

SCÉNE IX.

FLORAME, CÉLIE.

Florame *en ſoupirant.*

Célie...

Célie.

Et bien, Célie? enfin elle a tant fait
Qu'à vos deſirs Géraste accorde leur effet.
Quel viſage avez-vous? voſtre aiſe vous transporte.

Florame.

Ceſſe d'aigrir ma flame en raillant de la ſorte,
Organe d'un vieillard qui croit ſaire un bon tour
De ſe joüer de moy par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fay-luy tenir promeſſe:
Vous me rendrez tous deux la vie ou ma maitreſſe;
Et ce jour expiré, je vous feray ſentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

Célie.

Florame.

Florame.

Je ne puis parler à des perfides.

Célie, *ſeul.*

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaiſir luy-meſme à ſe joüer de moy.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foy;
Et, s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Floriſe,
Il la tiendroit encor heureuſement acquiſe.
D'ailleurs ce grand courroux pourroit-il eſtre feint?
Auroit-il pû si-toſt falſifier ſon teint,
Et ſi bien ajuster ſes yeux et ſon langage
A ce que ſa fureur marquoit ſur ſon viſage?
Quelqu'un des deux me jouë; épions tous les deux,
Et nous éclairciſſons ſur un point ſi douteux.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

THÉANTE, DAMON.

THÉANTE.

Croirois-tu qu'un moment m'ait pû changer [de ſorte
Que je paſſe à regret par devant cette porte?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plûtoſt [changé !
Nous aurions veu l'effet où tu m'as engagé.
Tantoſt quelque démon, ennemy de ta flame,
Te faiſoit en ces lieux accompagner Florame:
Sans la crainte qu'alors il te priſt pour ſecond,
Je l'allois appeler au nom de Clarimond;
Et, comme ſi depuis il étoit inviſible,
Sa rencontre pour moy s'eſt renduë impoſſible.

THÉANTE.

Ne le cherche donc plus. A bien conſidérer,
Qu'ils ſe batent ou non, je n'en puis qu'eſpérer.
Daphnis, que ſon adreſſe a malgré moy ſéduite,
Ne pourroit l'oublier, quand il ſeroit en fuite.
Leur amour eſt trop forte; et d'ailleurs ſon trépas,
Le privant d'un tel bien ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'eſt cette belle,
Et déja par malheur aſſez mal voulu d'elle,
Que pourrois-je, après tout, prétendre de ſes pleurs,
Et quel eſpoir pour moy naiſtroit de ſes douleurs?
Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable?
Que ſi de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour luy qui ne peut expirer
A tout autre qu'à moy me le fait préférer,

Et j'aurois peine à voir un troiſième en ſa place.

DAMON.

Tu t'aviſes trop tard; que veux-tu que je faſſe?
J'ay pouſſé Clarimond à luy faire un appel;
J'ay charge de ſa part de luy rendre un cartel,
Le puis-je ſupprimer?

THÉANTE.

Non, mais tu pourrois faire...

DAMON.

Quoy?

THÉANTE.

Que Clarimond priſt un ſentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où ſeul je l'ay porté!
Mon courage eſt mal propre à cette laſcheté.

THÉANTE.

A de telles raiſons je n'ay de repartie,
Sinon que c'eſt à moy de rompre la partie.
J'en vay ſemer le bruit.

DAMON.

Et ſur ce bruit tu veux...?

THÉANTE.

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux,
Et qu'une main puiſſante arreſte leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher amy?

DAMON.

L'invention eſt belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord;
Mais ſouffre auparavant que j'y faſſe un effort:
Peut-eſtre mon esprit trouvera quelque ruſe
Par où, ſans en rougir, du cartel je m'excuſe.
Ne donnons point ſujet de tant parler de nous,
Et ſçachons ſeulement à quoy tu te réſous.

THÉANTE.

A les laiſſer en paix, et courir l'Italie
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante, à ce conte, eſt hors de ta penſée?

THÉANTE.

Son image du tout n'en eſt pas effacée.
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te faſſe un duël.

THÉANTE.

Railler un malheureux, c'eſt eſtre trop cruël.
Bien que ſes yeux encor régnent ſur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.
Le ciel ne nous fit point et pareils et rivaux
Pour avoir des ſuccès tellement inégaux.
C'eſt me perdre d'honneur, et, par cette pourſuite,
D'égal que je luy ſuis, me ranger à ſa ſuite.
Je donne deſormais des régles à mes feux;
De moindres que Daphnis ſont incapables d'eux;
Et rien doreſnavant n'aſſervira mon ame
Qui ne me puiſſe mettre au-deſſus de Florame.
Allons, je ne puis voir ſans mille déplaiſirs
Ce poſſeſſeur du bien où tendoient mes deſirs.

DAMON.

Arreſte. Cette fuite eſt hors de bienſéance,
Et je n'ay point d'appel à faire en ta préſence.

Théante le retire du théatre comme par force.

SCÉNE II.

FLORAME.

Jetteray-je toûjours des menaces en l'air,
Sans que je ſçache enfin à qui je doy parler?
Auroit-on jamais crû qu'elle me fuſt ravie,
Et qu'on me pûſt oſter Daphnis avant la vie?
Le poſſeſſeur du prix de ma fidélité,
Bien que je ſois vivant, demeure en ſeureté;
Tout inconnu qu'il m'eſt, il produit ma miſére;
Tout mon rival qu'il eſt, il rit de ma colére.
Rival! ah quel malheur! j'en ay pour me bannir,
Et ceſſe d'en avoir quand je le veux punir.
Grands dieux, qui m'enviez cette juste allégeance
Qu'un amant ſupplanté tire de la vengeance,

Et me cachez le bras dont je reçoy les coups,
Eſt-ce voſtre deſſein que je m'en prenne à vous?
Eſt-ce voſtre deſſein d'attirer mes blasphèmes,
Et qu'ainſi que mes maux mes crimes ſoient extrèmes;
Qu'à mille impiétez oſant me diſpenſer,
A voſtre foudre oiſif je donne où ſe lancer?
Ah! ſouffrez qu'en l'état de mon ſort déplorable
Je demeure innocent encor que miſérable :
Destinez à vos feux d'autres objets que moy;
Vous n'en ſauriez manquer quand on manque de foy.
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intéreſt vous meſme à mes injures :
Montrez, en me vengeant, que vous étes des dieux,
Ou conduiſez mon bras, puiſque je n'ay point d'yeux,
Et qu'on ſçait deſrober d'un rival qui me tuë
Le nom à mon oreille, et l'objet à ma veuë.
Rival, qui que tu ſois, dont l'inſolent amour
Idolatre un soleil et n'oſe voir le jour,
N'oppoſe plus ta crainte à l'ardeur qui me preſſe;
Fay toy, fay toy connoiſtre allant voir ta maîtreſſe.

SCÉNE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

Amarante (auſſi-bien te faut-il confeſſer
Que la ſeule Daphnis avoit ſçeu me bleſſer),
Dy-moy qui me l'enléve; appren-moy quel mystére
Me cache le rival qui poſſéde ſon pére;
A quel heureux amant Géraste a destiné
Ce beau prix que l'amour m'avoit ſi bien donné.

AMARANTE.

Ce dûſt vous eſtre aſſez de m'avoir abuſée,
Sans faire encor de moy vos ſujets de riſée.
Je ſçay que le vieillard favoriſe vos feux,
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu? luy ſeul, et ſa rigueur nouvelle

Empeſchant les effets d'une ardeur mutüelle.

AMARANTE.

Penſez-vous me duper avec ce feint courroux?
Luy-meſme il m'a prié de luy parler pour vous.

FLORAME.

Voy-tu, ne t'en ry plus; ta ſeule jalouſie
A mis à ce vieillard ce change en fantaiſie;
Ce n'eſt pas avec moy que tu te dois joüer,
Et ton crime redouble à le deſavoüer;
Mais ſçache qu'aujourd'huy, ſi tu ne fais en ſorte
Que mon fidelle amour ſur ce rival l'emporte,
J'auray trop de moyens à te faire ſentir
Qu'on ne m'offenſe point ſans un prompt repentir.

SCÉNE IV.

AMARANTE.

Voilà dequoy tomber en un nouveau dédale.
O ciel! qui vit jamais confuſion égale!
Si j'écoute Daphnis, j'apprens qu'un feu puiſſant
La bruſle pour Florame, et qu'un pére y consent;
Si j'écoute Géraste, il luy donne Florame,
Et ſe plaint que Daphnis en rejette la flame;
Et ſi Florame eſt crû, ce vieillard aujourd'huy
Diſpoſe de Daphnis pour un autre que luy.
Sous un tel embarras je me trouve accablée,
Eux ou moy nous avons la cervelle troublée;
Si ce n'eſt qu'à deſſein ils ſe ſoient concertez
Pour me faire enrager par ces diverſitez.
Mon foible esprit s'y perd, et n'y peut rien comprendre;
Pour en venir à bout il me les faut ſurprendre,
Et, quand ils ſe verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voici mon vieux reſveur; fuyons de ſa préſence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence:
De crainte que j'en ay d'icy je me bannis,
Tant qu'avec luy je voye ou Florame, ou Daphnis.

SCÉNE V.

GÉRASTE, POLÉMON.

POLÉMON.

J'ay grand regret, monſieur, que la foy qui vous lie
Empeſche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que ſon feu m'employe aux offres qu'il vous fait
Lorſqu'il n'eſt plus en vous d'en accepter l'effet.

GÉRASTE.

C'eſt un rare tréſor que mon malheur me vole,
Et, ſi l'honneur ſouffroit un manque de parole,
L'avantageux party que vous me préſentez
Me verroit auſſi-toſt preſt à ſes volontez.

POLÉMON.

Mais ſi quelque hazard rompoit cette alliance?

GÉRASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrois heureux, et ma foy vous répond
Que Daphnis, ſans tarder, épouſe Clarimond.

POLÉMON.

Adieu, faites état de mon humble ſervice.

GÉRASTE.

Et vous pareillement d'un cœur ſans artifice.

SCÉNE VI.

CÉLIE, GÉRASTE.

CÉLIE.

De ſorte qu'à mes yeux voſtre foy luy répond
Que Daphnis ſans tarder épouſe Clarimond.

GÉRASTE.

Cette vaine promeſſe en un cas impoſſible
Adoucit un refus, et le rend moins ſenſible;
C'eſt ainſi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CÉLIE.

Ajouſter l'impudence à vos perfides traits!

Il vous faudroit du charme, au lieu de cette ruſe,
Pour me perſuader que qui promet refuſe.

GÉRASTE.

J'ay promis, et tiendrois ce que j'ay protesté,
Si Florame rompoit le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'eſt en vain qu'elle fait la rebelle;
J'en viendray trop à bout.

CÉLIE.

Impudence nouvelle!
Florame, que Daphnis fait maiſtre de ſon cœur,
De voſtre ſeul caprice accuſe la rigueur;
Et je ſçay que ſans vous leur mutüelle flame
Uniroit deux amants qui n'ont déja qu'une ame.
Vous m'oſez cependant effrontément conter
Que Daphnis ſur ce point aime à vous réſister!
Vous m'en aviez promis une toute autre iſſuë,
J'en ay porté parole après l'avoir receuë :
Qu'avois-je, contre vous, ou fait, ou projetté,
Pour me faire tremper en voſtre laſcheté?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremiſe?
Aviſez : il y va de plus que de Floriſe.
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ny que de cette ſorte on ſe laiſſe affronter.

GÉRASTE.

Me prens-tu donc pour homme à manquer de parole
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle?
Va, fay venir Florame; à ſes yeux, tu verras
Que pour luy mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiteray Daphnis en ſa préſence
D'avoir pour ſon amour ſi peu de complaiſance.
Qu'il vienne ſeulement voir un pére irrité,
Et joindre ſa priére à mon authorité;
Et lors, ſoit que Daphnis y réſiste ou conſente,
Croy que ma volonté ſera la plus puiſſante.

CÉLIE.

Croyez que nous tromper ce n'eſt pas voſtre mieux.

GÉRASTE.

Me foudroye en ce cas la colére des cieux!

SCÉNE VII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

Géraste *ſeul.*


éraste, ſur le champ il te falloit contraindre
Celle que ta pitié ne pouvoit oüir plaindre.
Tu n'as pû refuſer du temps à ſes douleurs;
Ton cœur s'attendriſſoit de voir couler ſes
Et, pour avoir uſé trop peu de ta puiſſance, [pleurs;
On t'impute à forfait ſa déſobéïſſance.
Un traitement trop doux te fait croire ſans foy.

Daphnis vient.

Faudra-t'il que de vous je reçoive la loy,
Et que l'aveuglement d'une amour obſtinée
Contre ma volonté régle voſtre hymenée?
Mon extrème indulgence a donné par malheur
A vos rebellions quelque foible couleur;
Et, pour quelque moment que vos feux m'ont ſçeu plaire
Vous penſez avoir droit de braver ma colére:
Mais ſçachez qu'il falloit, ingrate, en vos amours
Ou ne m'obéïr point, ou m'obéïr toûjours.

Daphnis.

Si dans mes prémiers feux je vous ſemble obſtinée,
C'eſt l'effet de ma foy ſous voſtre aveu donnée.
Quoy que mette en avant voſtre injuſte courroux
Je ne veux oppoſer à vous-meſme que vous.
Voſtre permiſſion doit eſtre irrévocable:
Devenez ſeulement à vous-meſme ſemblable.
Il vous falloit, monſieur, vous-meſme à mes amours
Ou ne conſentir point, ou conſentir toûjours.
Je choiſiray la mort plûtoſt que le parjure;
M'y voulant obliger, vous vous faites injure.
Ne veuillez point combattre ainſi hors de ſaiſon
Voſtre vouloir, ma foy, mes pleurs, et la raiſon.
Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
Que pour luy vous vouliez que j'éteigne ma flame?

Géraste.

Mais que vous a-t'il fait, que pour luy ſeulement

Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
Ma foy n'eſt-elle rien au deſſus de la voſtre?
Vous vous donnez à l'un, ma foy vous donne à l'autre,
Qui le doit emporter, ou de vous ou de moy,
Et qui doit de nous deux plûtoſt manquer de foy?
Quand vous en manquerez mon vouloir vous excuſe.
Mais à trop raiſonner moy-meſme je m'abuſe:
Il n'est point de raiſon valable entre nous deux,
Et, pour toute raiſon, il ſuffit que je veux.

Daphnis.

Un parjure jamais ne devient légitime;
Une excuſe ne peut justifier un crime.
Malgré vos changemens, mon esprit réſolu
Croit ſuffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCÉNE VIII.

GÉRASTE, DAPHNIS, FLORAME, CÉLIE, AMARANTE.

Daphnis.


Voicy ce cher amant qui me tient engagée,
A qui ſous voſtre aveu ma foy s'eſt obligée,
Changez de volonté pour un objet nouveau:
Daphnis épousera Florame ou le tombeau.

Géraste.

Que voy-je icy, bons dieux?

Daphnis.

Mon amour, ma constance.

Géraste.

Et ſur quoy donc fonder ta déſobéïſſance?
Quel envieux démon, et quel charme aſſez fort
Faiſoit entrechoquer deux volontez d'accord?
C'eſt luy que tu chéris et que je te destine,
Et ta rébellion dans un refus s'obstine!

Florame.

Appelez-vous refus de me donner ſa foy
Quand voſtre volonté ſe déclara pour moy?
Et cette volonté pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéïr aprés la foy donnée?

GÉRASTE.

C'eſt pour vous que je change, et pour vous ſeulement
Je veux qu'elle renonce à ſon prémier amant.
Lors que je conſentis à ſa ſecrette flame
C'étoit pour Clarimond qui poſſédoit ſon ame;
Amarante du moins me l'avoit dit ainſi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez, que tout ſoit éclaircy.
Une telle imposture eſt-elle pardonnable?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en eſt le ſeul coupable :
Mon esprit l'adoroit; et vous étonnez-vous
S'il devient inventif, puisqu'il étoit jaloux?

GÉRASTE.

Et par là tu voulois...

AMARANTE.

Que voſtre ame deceuë
Donnaſt à Clarimond une ſi bonne iſſue,
Que Florame, frustré de l'objet de ſes vœux,
Fuſt réduit deſormais à ſeconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-luy, Monſieur; et vous, daignez, Madame,
Justifier ſon feu par voſtre propre flame.
Si vous m'aimez encor, vous devez estimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame? ah! ce doute m'offenſe!
D'Amarante avec toy je prendray la défenſe.

GÉRASTE.

Et moy dans ce pardon je vous veux prévenir;
Voſtre hymen auſſi-bien ſçaura trop le punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom teu par hazard nous a donné de peine!

CÉLIE.

Mais que, ſceu maintenant, il rend ſa ruſe vaine,
Et donne un prompt ſuccés à vos contentemens!

FLORAME *à Gérante.*

Vous de qui je les tiens...

GÉRASTE.

Trève de complimens;
Ils nous empefcheroient de parler de Florife.

FLORAME.

Il n'en faut point parler; elle vous eft acquife.

GÉRASTE.

Allons donc la trouver; que cet échange heureux
Comble d'aife à fon tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoy! je ne fçavois rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je penfe toutesfois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fuft longtemps,
Vous rendroit étonnée, et nos defirs contens.
Mais différez, Monfieur, une telle vifite;
Mon feu ne fouffre point que fi-toft je la quitte;
Et d'ailleurs je fçay trop que la loy du devoir
Veut que je fois chez nous pour vous y recevoir.

GÉRASTE *à Célie.*

Va donc luy témoigner le défir qui me preffe.

FLORAME.

Plûtoft fay-la venir falüer ma maîtreffe:
Ainfi tout à la fois nous verrons fatisfaits
Vos feux et mon devoir, ma flame et vos fouhaits.

GÉRASTE.

Je dois eftre honteux d'attendre qu'elle vienne.

CÉLIE.

Attendez-la, Monfieur, et qu'à cela ne tienne;
Je cours éxécuter cette commiffion.

GÉRASTE.

Le temps en fera long à mon affection.

FLORAME.

Toûjours l'impatience à l'amour eft meflée.

GÉRASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennuy que j'en pourray fentir
Parmy voftre entretien trouve à fe divertir.

SCÉNE IX.

AMARANTE.



e le perds donc, l'ingrat, ſans que mon artifice
Ait tiré de ſes maux aucun ſoulagement;
Sans que pas un effet ait ſuivy ma malice,
Ou ma confuſion n'égalaſt ſon tourment.

Pour agréer ailleurs, il taſchoit à me plaire;
Un amour dans la bouche, un autre dans le ſein:
J'ay ſervy de prétexte à ſon feu téméraire,
Et je n'ay pû ſervir d'obstacle à ſon deſſein.

Daphnis me le ravit, non par ſon beau viſage,
Non par ſon bel esprit ou ſes doux entretiens,
Non que ſur moy ſa race ait aucun avantage,
Mais par le ſeul éclat qui ſort d'un peu de biens.

Filles que la nature a ſi bien partagées,
Vous devez préſumer fort peu de vos attraits;
Quelque charmans qu'ils ſoient, vous étes négligées,
A moins que la fortune en rehauſſe les traits.

Mais encor que Daphnis euſt captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fuſt poſſeſſeur?
Destins, pour rendre aiſé le ſuccès de ſa flame,
Falloit-il qu'un vieux fou fuſt épris de ſa ſœur?

Pour tromper mon attente, et me faire un ſupplice,
Deux fois l'ordre commun ſe renverſe en un jour;
Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
Et ce vieillard pour luy ſuit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'eſt qu'une fauſſe amorce:
Et Théante et Florame ont feint pour moy des feux;
L'un m'échape de gré, comme l'autre de force;
J'ay quitté l'un pour l'autre, et je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne ſois ſéduite.
Si je prens quelque peine, une autre en a les fruits;
Et, dans le triste état où le ciel m'a réduite
Je ne ſens que douleurs, et ne prévoy qu'ennuis[1].

Vieillard, qui de ta fille achétes une femme
Dont peut-eſtre auſſi-toſt tu ſeras mécontent,
Puiſſe le ciel aux ſoins qui te vont ronger l'ame
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puiſſe le noir chagrin de ton humeur jalouſe
Me contraindre moy-meſme à déplorer ton ſort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouſe
Uſer toute ſa vie à ſouhaiter ta mort[2]!

1. On lit à la place de ce vers dans toutes les éditions jusqu'en celle de 1654 :

J'auray bien à paſſer encor de tristes nuits.

2. La pièce se termine ainsi dans toutes les éditions jusqu'en 1654 inclusivement :

Puiſſe enfin ta foibleſſe et ton humeur jalouſe
Te priver deſormais de tout contentement,
Te remplir de ſoupçons, et cette jeune épouſe
Joindre à mille mépris le ſecours d'un amant.

Fin du cinquiéme et dernier acte.



ÉXAMEN DE LA SUIVANTE

Je ne diray pas grand mal de celle-cy, que je tiens aſſez réguliére, bien qu'elle ne ſoit pas ſans taches. Le ſtile en eſt plus foible que celuy des autres. L'amour de Géraste pour Floriſe n'eſt point marqué dans le prémier acte, et ainſi la protaſe comprend la prémiére scéne du ſecond, où il ſe préſente avec ſa confidente Célie, ſans qu'on les connoiſſe ny l'un ny l'autre. Cela ne ſeroit pas vicieux s'il ne s'y préſentoit que comme pére de Daphnis, et qu'il ne s'expliquaſt que ſur les intéreſts de ſa fille; mais il en a de ſi notables pour luy, qu'ils ſont le nœud et le dénoüement. Ainſi, c'eſt un defaut, ſelon moy, qu'on ne le connoiſſe pas dès ce prémier acte. Il pourroit eſtre encor ſouffert, comme Célidan dans *la Vefve*, ſi Florame l'alloit voir pour le faire conſentir à ſon mariage avec ſa fille, et que, par occaſion, il luy propoſaſt celuy de ſa ſœur pour luy-meſme; car alors ce ſeroit Florame qui l'introduiroit dans la piéce, et il y ſeroit appellé par un acteur agiſſant dès le commencement. Clarimond, qui ne paroit qu'au troiſième, eſt inſinüé dès le prémier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, et avouë qu'elle ne le dédaigneroit pas s'il reſſembloit à Florame. Ce meſme Clarimond fait venir ſon oncle Polémon au cinquiéme, et ces deux acteurs ſont ainſi éxempts du defaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis, au troiſiéme, avec cet amant dédaigné, a une affectation aſſez dangereuſe, de ne dire que chacun un vers à la fois; cela ſort tout-à-fait du vrayſemblable, puisque naturellement on ne peut eſtre ſi meſuré en ce qu'on s'entredit. Les éxemples

d'Euripide et de Sénéque pourroient autoriſer cette affectation, qu'ils pratiquent ſi ſouvent, et meſme par discours généraux, qu'il ſemble que leurs acteurs ne viennent quelquefois ſur la scéne que pour s'y battre à coups de ſentences : mais c'eſt une beauté qu'il ne leur faut pas envier; elle eſt trop fardée pour donner un amour raiſonnable à ceux qui ont de bons yeux, et ne prend pas aſſez de ſoin pour cacher l'artifice de ſes parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce perſonne, qu'il ne prétend eſtre conſidérable que par ſon bien, et qu'il ne ſe produit point aux yeux de ſa maîtreſſe, de peur de luy donner du dégouſt par ſa préſence. On peut douter s'il ne ſort point du caractére des vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils conſidérent le bien plus que toute autre choſe dans les mariages de leurs enfans, et que celuy-cy donne aſſez libéralement ſa fille à Florame, malgré ſon peu de fortune, pourveu qu'il en obtienne ſa ſœur. En cela, j'ay ſuivy la peinture que fait Quintilien d'un vieux mary qui a épouſé une jeune femme, et n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un vieillard qui ſe veut marier. Les termes en ſont ſi beaux, que je n'oſe les gaſter par ma traduction : *Genus infirmiſſimæ ſervitutis eſt ſenex maritus, et flagrantius uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus.* C'eſt ſur ces deux lignes que je me ſuis crû bien fondé à faire dire de ce bon-homme :

> Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Floriſe,
> Il la tiendroit encor heureuſement acquiſe.

Il peut naiſtre encor une autre difficulté ſur ce que Théante et Amarante forment chacun un deſſein, pour traverſer les amours de Florame et Daphnis, et qu'ainſi ce ſont deux intriques qui rompent l'unité d'action. A quoy je répons, prémiérement, que ces deux deſſeins formez en meſme temps, et continüez tous deux jusqu'au bout, ſont une concurrence qui n'empeſche pas cette unité ; ce qui ne ſeroit pas si, aprés celuy de

Théante avorté, Amarante en formoit un nouveau de ſa part; en ſecond lieu, que ces deux deſſeins ont une espéce d'unité entr'eux, en ce que tous deux ſont fondez ſur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui ſert de prétexte à l'un et à l'autre; et enfin, que de ces deux deſſeins il n'y en a qu'un qui faſſe effet, l'autre ſe détruiſant de ſoy-meſme; et qu'ainſi la fourbe d'Amarante eſt le ſeul véritable nœud de cette comédie, où le deſſein de Théante ne ſert qu'à un agréable épiſode de deux honneſtes gens qui joüent tour à tour un poltron, et le tournent en ridicule.

Il y avoit icy un auſſi beau jeu pour les *à parte* qu'en *la Veſve;* mais j'y en fais voir la meſme averſion, avec cét avantage qu'une ſeule scéne qui ouvre le théatre donne icy l'intelligence du ſens caché de ce que diſent mes acteurs, et qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu eſt aſſez éxactement gardée en cette comédie, avec ce paſſedroit touteſſois dont j'ay déja parlé, que tout ce que dit Daphnis à ſa porte, où en la ruë, ſeroit mieux dit dans ſa chambre, où les scénes qui ſe font ſans elle et ſaus Amarante ne peuvent ſe placer. C'eſt ce qui m'oblige à la faire ſortir au dehors, afin qu'il y puiſſe avoir et unité de lieu entiére, et liaiſon de scéne perpétüelle dans la piéce : ce qui ne pourroit eſtre, ſi elle parloit dans ſa chambre, et les autres dans la ruë.

J'ay déja dit que je tiens impoſſible de choiſir une place publique pour le lieu de la scéne que cet inconvénient n'arrive; j'en parleray encor plus au long quand je m'expliqueray ſur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaiſon de scénes est ici perpétuelle, et j'y en ay mis de deux ſortes, de préſence et de veuë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un acteur ſort du théatre pour n'eſtre point veu de celuy qui y vient, cela faſſe une liaiſon; mais je ne puis eſtre de leur avis ſur ce point, et tiens que c'en eſt une ſuffiſante quand l'acteur qui entre ſur le théatre voit celuy qui en ſort, ou que celuy qui ſort voit celuy qui entre: ſoit qu'il le cherche, ſoit qu'il le fuye, ſoit qu'il le voye ſimplement,

ſans avoir intéreſt à le chercher ny à le fuïr. Auſſi j'appelle en général une liaiſon de veuë ce qu'ils nomment une liaiſon de recherche. J'avouë que cette liaiſon eſt beaucoup plus imparfaite que celle de préſence et de discours, qui ſe fait lors qu'un acteur ne ſort point du théatre ſans y laiſſer un autre à qui il aye parlé; et dans mes derniers ouvrages je me ſuis arrété à celle-cy ſans me ſervir de l'autre; mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, et je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaiſon de bruit, qui ne me ſemble pas ſupportable s'il n'y a de tres-justes et de tres-importantes occaſions qui obligent un acteur à ſortir du théatre quand il en entend; car d'y venir ſimplement par curioſité pour ſçavoir ce que veut dire ce bruit, c'eſt une ſi foible liaiſon que je ne conſeillerois jamais perſonne de s'en ſervir.

La durée de l'action ne paſſeroit point en cette comédie celle de la repréſentation, ſi l'heure du diſner n'y ſéparoit point les deux prémiers actes. Le reste n'emporte que ce temps-là; et je n'aurois pû luy en donner davantage que mes acteurs n'euſſent le loiſir de s'éclaircir, ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu qui ne peut ſubſister qu'autant que Géraste, Florame, et Daphnis ne ſe trouvent point tous trois enſemble. Je n'oſe dire que je m'y ſuis aſſervy à faire les actes ſi égaux, qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre; c'eſt une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut, à la vérité, les rendre les plus égaux qu'il se peut, mais il n'eſt pas beſoin de cette éxactitude; il ſuffit qu'il n'y aye point d'inégalité notable qui fatigue l'attention de l'auditeur en quelques uns, et ne la rempliſſe pas dans les autres.

LA
PLACE ROYALLE[1]

COMÉDIE

— 1635. —

1. *La Place royalle ou l'Amoureux extravagant,* dont le privilège est commun à trois autres pièces de Corneille (voir précédemment page 275), fut achevée d'imprimer le 20 février 1637 et parut sous cette date à Paris, chez Augustin Courbé, in-4o. Elle perdit, dès le recueil de 1644, le second des titres qu'elle portait dans son édition originale.



A MONSIEUR ***

Monſieur,

J'obſerve religieuſement la loy que vous m'avez prescrite, et vous rends mes devoirs avec le meſme ſecret que je traiterois un amour, ſi j'étois homme à bonne fortune. Il me suffit que vous ſachiez que je m'acquitte, ſans le faire connoiſtre à tout le monde, et ſans que, par cette publication, je vous mette en mauvaiſe odeur auprès d'un ſexe dont vous conſervez les bonnes graces avec tant de ſoin. Le héros de cette piéce ne traite pas bien les dames, et taſche d'établir des maximes qui leur ſont trop déſavantageuſes pour nommer ſon protecteur: elles s'imagineroient que vous ne pourriez l'approuver ſans avoir grande part à ſes ſentimens, et que toute ſa morale ſeroit plûtoſt un portrait de voſtre conduite qu'un effort de mon imagination; et véritablement, Monsieur, cette poſſeſſion de vous-meſme, que vous conſervez ſi parfaite parmi tant d'intrigues où vous ſemblez embarraſſé, en approche beaucoup. C'eſt de vous que j'ay appris que l'amour d'un honneſte homme doit eſtre toûjours volontaire; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puiſſe n'aimer pas; que, ſi on en vient jusque-là, c'eſt une tyrannie dont il faut ſecouer le joug; et qu'enfin la perſonne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toûjours l'effet de noſtre choix et de ſon mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naiſſance à qui nous ne pouvons réſister. Nous ne ſommes point redevables à celuy de qu

nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne ſçauroit nous refuſer. Mais je vais trop avant pour une épiſtre : il ſembleroit que j'entreprendrois la justification de mon *Alidor;* et ce n'eſt pas mon deſſein de mériter, par cette défenſe, la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine ſi puiſſamment ſur les volontés de l'autre. Un poëte n'eſt jamais garant des fantaiſies qu'il donne à ſes acteurs, et ſi les dames trouvent ici quelques discours qui les bleſſent, je les ſupplie de ſe ſouvenir que j'appelle extravagant[1] celuy dont ils partent, et que, par d'autres poëmes, j'ay aſſez relevé leur gloire, et ſoutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaiſes idées que celuy-cy leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achéve par là, et que je n'ajoute à cette priére que je leur fais, que la protestation d'eſtre éternellement,

Monſieur,

Voſtre très-humble et très-obéiſſant serviteur,

CORNEILLE.

1. Nous venons de dire que la pièce avait d'abord un second titre : *ou l'Amoureux extravagant.*

ACTEURS

ALIDOR, amant d'Angélique.
CLÉANDRE, amy d'Alidor.
DORASTE, amoureux d'Angélique.
LYSIS, amoureux de Phylis.
ANGÉLIQUE, maîtreſſe d'Alidor et de Doraste.
PHYLIS, ſœur de Doraste.
POLYMAS, domestique d'Alidor.
LYCANTE, domestique de Doraste.

La ſcéne eſt à Paris dans la Place Royalle.



LA
PLACE ROYALLE

COMÉDIE

—

ACTE PREMIER.

SCÉNE I.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Ton frére, je l'avouë, a beaucoup de mérite;
Mais ſouffre qu'envers luy cét éloge m'acquitte,
Et ne m'entretien plus des feux qu'il a pour moy.

PHYLIS.

C'eſt me vouloir preſcrire une trop dure loy.
Puis-je, ſans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon ſecours aux tourmens qu'il endure?
Quoy! tu m'aimes, il meurt, et tu peux le guérir,
Et ſans t'importuner je le verrois périr!
Ne me diras-tu point que j'ay tort de le plaindre?

ANGÉLIQUE.

C'eſt un mal bien leger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je ſçay qu'il le devroit; mais avec tant d'appas,
Le moyen qu'il te voye et ne t'adore pas?

Ses yeux ne ſouffrent point que ſon cœur ſoit de glace;
On ne pourroit auſſi m'y réſoudre, en ſa place,
Et tes regards, ſur moy plus forts que tes mépris,
Te ſçauroient conſerver ce que tu m'aurois pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée,
Je puis bien m'empeſcher d'en eſtre importunée,
Feindre un peu de migraine, ou me faire céler;
C'eſt un moyen bien court de ne luy plus parler :
Mais ce qui m'en déplaiſt, et qui me deſespere,
C'eſt de perdre la ſœur pour éviter le frére,
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puisque te voir encor, c'eſt m'expoſer au ſien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubly l'amitié d'Angélique,
Et croy que ſes effets auront leur prémier cours
Auſſi-toſt que ton frére aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange et presque inſupportable.

ANGÉLIQUE.

Que toy-meſme pourtant dois trouver équitable.
Mais la raiſon ſur toy ne ſçauroit l'emporter;
Dans l'intéreſt d'un frére on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raiſon négliger ſon martire?

ANGÉLIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'eſt aſſez te dire.
Le reste des mortels pourroit m'offrir des vœux,
Je ſuis aveugle, ſourde, inſenſible pour eux;
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame
Que par des ſentimens deſrobez à ma flame.
On ne doit point avoir des amans par quartier;
Alidor a mon cœur et l'aura tout entier;
En aimer deux, c'eſt eſtre à tous deux infidelle.

PHYLIS.

Qu'Alidor ſeul te rende à tout autre crüelle,
C'eſt avoir pour le reste un cœur trop endurcy.

ANGÉLIQUE.

Pour aimer comme il ſaut il faut aimer ainſi.

Phylis.

Dans l'obstination où je te voy réduite
J'admire ton amour et ry de ta conduite.
Faſſe état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'éxemple d'autruy m'a trop fait reconnoiſtre
Qu'au lieu d'un ſerviteur c'eſt accepter un maiſtre.
Quand on n'en ſouffre qu'un, qu'on ne penſe qu'à luy,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennuy;
Il nous faut de tout point vivre à ſa fantaiſie,
Souffrir de ſon humeur, craindre ſa jalouſie,
Et, de peur que le temps n'emporte ſes ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs;
Noſtre ame, s'il s'éloigne, eſt chagrine, abatuë,
Sa mort nous deſespere, et ſon change nous tuë.
Et, de quelques douceurs que nos feux ſoient ſuivis,
On diſpoſe de nous ſans prendre noſtre avis;
C'eſt rarement qu'un pére à nos gouſts s'accommode;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moy, j'aime un chacun, et, ſans rien négliger,
Le prémier qui m'en conte a dequoy m'engager;
Ainſi tout contribuë à ma bonne fortune;
Tout le monde me plaiſt, et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'eſt à pas un, et ſe promet à tous;
Ainſi tous à l'envy s'efforcent à me plaire;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur ſalaire;
L'éloignement d'aucun ne ſçauroit m'affliger,
Mille encore préſens m'empeſchent d'y ſonger.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change;
Un monde m'en conſole auſſi-toſt, ou m'en venge.
Le moyen que de tant, et de ſi différens,
Quelqu'un n'ait aſſez d'heur pour plaire à mes parens?
Et, ſi quelque inconnu m'obtient d'eux pour maîtreſſe,
Ne croy pas que j'en tombe en profonde triſteſſe;
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joye accepter tous maris.

Angélique.

Voila fort plaiſamment tailler cette matiére,
Et donner à ta langue une libre carriére;

Ce grand flux de raiſons dont tu viens m'attaquer
Eſt bon à faire rire, et non à pratiquer.
Simple! tu ne ſçais pas ce que c'eſt que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceurs l'union de deux ames;
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens
Se nourriſſent les feux des fidelles amans.
Qui peut en avoir mille en eſt plus estimée;
Mais qui les aime tous de pas un n'eſt aimée;
Elle voit leur amour ſoudain ſe diſſiper.
Qui veut tout retenir laiſſe tout échaper.

Phylis.

Défay-toy, défay-toy de tes fauſſes maximes;
Ou, ſi ces vieux abus te ſemblent légitimes,
Si le ſeul Alidor te plaiſt deſſous les cieux,
Conſerve-luy ton cœur, mais partage tes yeux :
De mon frére par là ſoulage un peu les playes;
Accorde un faux reméde à des douleurs ſi vrayes;
Feins, déguiſe avec luy, trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance et par inimitié.

Angélique.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payois que d'une tromperie !
Pour ſalaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec luy je vivray franchement.

Phylis.

Franchement, c'eſt à dire avec mille rudeſſes,
Le mépriſer, le fuir, et, par quelques adreſſes
Qu'il taſche d'adoucir... Quoy, me quitter ainſi !
Et ſans me dire adieu! Le ſujet?

Scéne II.

Doraste, Phylis.

Doraste.

Le voicy,
Ma ſœur, ne cherche plus une choſe trouvée :
Sa fuite n'eſt l'effet que de mon arrivée;
Ma préſence la chaſſe; et ſon muët départ
A presque devancé ſon dédaigneux regard.

Phylis.

Juge par là quels fruits produit mon entremiſe.
Je m'acquitte des mieux de la charge commiſe;
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'és :
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raiſons à combattre ſa haine;
Je blaſme, flate, prie, et perds toûjours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor ſon amitié,
Et d'eſtre en tes malheurs avec toy de moitié.

Doraste.

Ah! tu ris de mes maux.

Phylis.

Que veux-tu que je faſſe?
Ry des miens, ſi jamais tu me vois en ta place.
Que ſerviroient mes pleurs? veux-tu qu'à tes tourmens
J'ajouſte la pitié de mes reſſentimens?
Aprés mille mépris qu'a receus ta folie,
Tu n'és que trop chargé de ta mélancolie;
Si j'y joignois la mienne, elle t'accableroit,
Et de mon déplaiſir le tien redoubleroit.
Contraindre mon humeur me ſeroit un ſupplice
Qui me rendroit moins propre à te rendre ſervice.
Vois-tu? par tous moyens je te veux ſoulager;
Mais j'ay bien plus d'esprit que de m'en affliger.
Il n'eſt point de douleur ſi forte en un courage
Qui ne perde ſa force auprès de mon viſage;
C'eſt toûjours de tes maux autant de rabatu :
Confeſſe, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne ſens-tu point déja ton ame un peu plus gaye?

Doraste.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aye.
Je ſouffre tout de toy, mais à condition
D'employer tous tes ſoins à mon affection.
Dy-moy par quelle ruſe il faut...

Phylis.

Rentrons, mon frére :
Un de mes amans vient qui pourroit nous distraire.

SCÉNE III.

CLÉANDRE.



Que je dois bien faire pitié
De ſouffrir les rigueurs d'un ſort ſi tyrannique!
J'aime Alidor, j'aime Angélique;
Mais l'amour céde à l'amitié,
Et jamais on n'a veu ſous les lois d'une belle
D'amant ſi malheureux, ny d'amy ſi fidelle.

Ma bouche ignore mes deſirs;
Et de peur de ſe voir trahy par imprudence,
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux, ny mes ſoûpirs:
Tous mes vœux ſont müets, et l'ardeur de ma flame
S'enferme toute entiére au dedans de mon ame.

Je feins d'aimer en d'autres lieux;
Et, pour en quelque ſorte alléger mon ſupplice,
Je porte du moins mon ſervice
A celle qu'elle aime le mieux.
Phylis, à qui j'en conte, a beau faire la fine,
Son plus charmant appas, c'eſt d'eſtre ſa voiſine.

Esclave d'un œil ſi puiſſant,
Jusque-là ſeulement me laiſſe aller ma chaiſne,
Trop récompenſé, dans ma peine,
D'un de ſes regards en paſſant:
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique;
Et mon feu, qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Amy, mieux aimé mille fois,
Faut-il, pour m'accabler de douleurs infinies,
Que vos volontez ſoient unies
Jusqu'à faire le meſme choix?
Vien quereller mon cœur d'avoir tant de foibleſſe
Que de ſe laiſſer prendre au meſme œil qui te bleſſe.

Mais plûtoſt voy te préferer
A celle que le tien préfere à tout le monde,

Et ton amitié ſans ſeconde
N'aura plus de quoy murmurer,
Ainſi je veux punir ma flame déloyale;
Ainſi.....

SCÉNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

Alidor.
Te rencontrer dans la Place Royale
Solitaire, et ſi prés de ta douce priſon,
Montre bien que Phylis n'eſt pas à la maiſon.

Cléandre.
Mais voir de ce coſté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angélique eſt fort dans ta penſée.

Alidor.
Hélas! c'eſt mon malheur! ſon objet trop charmant,
Quoy que je puiſſe faire, y régne abſolument.

Cléandre.
De ce pouvoir peut-eſtre elle uſe en inhumaine?

Alidor.
Rien moins, et c'eſt par là que redouble ma peine:
Ce n'eſt qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir;
Un moment de froideur, et je pourrois guérir;
Une mauvaiſe œillade, un peu de jalouſie,
Et j'en aurois ſoudain paſſé ma fantaiſie.
Mais las! elle eſt parfaite, et ſa perfection
N'approche point encor de ſon affection;
Point de refus pour moy, point d'heures inégales;
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Si-toſt qu'elle voit jour à d'innocens plaiſirs,
Je voy qu'elle devine et prévient mes deſirs,
Et ſi j'ay des rivaux, ſa dédaigneuſe veuë
Les deſeſpére autant que ſon ardeur me tuë.

Cléandre.
Vit-on jamais amant de la ſorte enflamé,
Qui ſe tinſt malheureux pour eſtre trop aimé?

Alidor.
Contes-tu mon eſprit entre les ordinaires?

Penſes-tu qu'il s'arreſte aux ſentimens vulgaires?
Les régles que je ſuis ont un air tout divers;
Je veux la liberté dans le milieu des fers.
Il ne faut point ſervir d'objet qui nous poſſéde;
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous céde;
Je le hay s'il me force, et, quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux;
Que mon feu m'obéïſſe, au lieu de me contraindre;
Que je puiſſe à mon gré l'enflamer et l'éteindre,
Et, toûjours en état de diſpoſer de moy,
Donner, quand il me plaiſt, et retirer ma foy.
Pour vivre de la ſorte Angélique eſt trop belle:
Mes penſers ne ſçauroient m'entretenir que d'elle;
Je ſens de ſes regards mes plaiſirs ſe borner;
Mes pas d'autre coſté n'oſeroient ſe tourner;
Et de tous mes ſoucis la liberté bannie
Me ſoûmet en esclave à trop de tyrannie.
J'ay honte de ſouffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ſes yeux plus forts que mes deſſeins.
Je n'ay que trop languy ſous de ſi rudes geſnes;
A tel prix que ce ſoit, il faut rompre mes chaiſnes,
De crainte qu'un hymen, m'en oſtant le pouvoir,
Fiſt d'un amour par force un amour par devoir.

CLÉANDRE.

Crains-tu de poſſéder un objet qui te charme?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le ſeul nom m'alarme.
J'idolatre Angélique : elle eſt belle aujourd'huy,
Mais ſa beauté peut-elle autant durer que luy?
Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourray l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire?
Du temps, qui change tout, les révolutions
Ne changent-elles pas nos réſolutions?
Eſt-ce une humeur égale et ferme que la noſtre?
N'a-t'on point d'autres gouſts en un âge qu'en l'autre?
Juge alors le tourment que c'eſt d'eſtre attaché,
Et de ne pouvoir rompre un ſi faſcheux marché.
Cependant Angélique, à force de me plaire,
Me flate doucement de l'espoir du contraire;
Et, ſi d'autre façon je ne me ſçay garder,

Je ſens que ſes attraits m'en vont persuader.
Mais, puisque ſon amour me donne tant de peine,
Je la veux offenſer pour acquérir ſa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arreſt de mon banniſſement.
Ce reméde eſt crüel, mais pourtant néceſſaire :
Puisqu'elle me plaiſt trop, il me faut luy déplaire.
Tant que j'auray chez elle encor le moindre accés,
Mes deſſeins de guérir n'auront point de ſuccès.

CLÉANDRE.

Étrange humeur d'amant!

ALIDOR.

Étrange, mais utile.
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux?
Pour ſe venger de toy, cette belle offenſée
Sous les loix d'un mary ſera bien-toſt paſſée;
Et lors, que de ſoupirs et de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!

ALIDOR.

Dy mieux, que, pour rentrer dans mon indifférence,
Je perdray mon amour avec mon espérance,
Et qu'y trouvant alors ſujet d'averſion,
Ma liberté naiſtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Après cette aſſeurance, amy, je me déclare
Amoureux dès long-temps d'une beauté ſi rare;
Toy ſeul de la ſervir me pouvois empeſcher;
Et je n'aimois Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que, pour mon allégeance,
Je prenne, ſi je puis, le temps de ſa vengeance;
Que des reſſentimens qu'elle aura contre toy
Je tire un avantage en luy portant ma foy;
Et que cette colére, en ſon ame conçeuë,
Puiſſe de mes deſirs faciliter l'iſſuë.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce paſſage trompeur,
Ce ſupplice éternel, ne te fait point de peur,

A moy ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bien-toſt pour un autre moy-meſme.
Tu portes en bon lieu tes deſirs amoureux;
Mais ſonge que l'hymen fait bien des malheureux;

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire eſſay; mais d'ailleurs, quand j'y [penſe,
Peut-eſtre ſeulement le nom d'époux t'offenſe;
Et tu voulois qu'un autre...

ALIDOR.

Amy, que me dis-tu?
Connoy mieux Angélique et ſa haute vertu;
Et ſçache qu'une fille a beau toucher mon ame,
Je ne la connoy plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as veu careſſer,
En pas une un mary pouvoit-il s'offenſer?
J'évite l'apparence autant comme le crime;
Je fuis un compliment qui ſemble illégitime;
Et le jeu m'en déplaiſt quand on fait à tous coups
Cauſer un médiſant et reſver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéreſſe,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adreſſe,
Et garder, ſi je puis, parmy ces fictions,
Un renom auſſi pur que mes intentions.
Amy, ſoupçon à part et ſans plus de replique,
Si tu veux en ma place eſtre aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas enſemble imaginer
Les moyens de la perdre, et de te la donner,
Et quelle invention ſera la plus aiſée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ay dit n'eſtoit que par riſée.

Fin du prémier acte.



ACTE II.

SCÉNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, POLYMAS.

ANGÉLIQUE *tenant une lettre ouverte.*

De cette trahiſon ton maiſtre eſt donc l'autheur?

POLYMAS.

Aſſez imprudemment il m'en fait le porteur;
Comme il ſe rend par là digne qu'on le pré- [vienne,
Je veux bien en faire une en haine de la ſienne;
Et mon devoir, mal propre à de ſi laſches coups,
Manque auſſi-toſt vers luy que ſon amour vers vous.

ANGÉLIQUE.

Contre ce que je voy le mien encor s'obstine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine,
Et qu'ainſi d'Angélique il ſe vouluſt joüer!

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le deſavoüer.
Oppoſez-luy ces traits, batez-le de ſes armes;
Pour s'en pouvoir défendre il luy faudroit des charmes:
Mais ſûrtout cachez-luy ce que je fais pour vous,
Et ne m'expoſez point aux traits de ſon courroux;
Que je vous puiſſe encor trahir ſon artifice,
Et pour mieux vous ſervir rester à ſon ſervice.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échapera qui te puiſſe toucher;
Je ſçay ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir receu ce billet de Clarine,
Et que...

ANGÉLIQUE.
Ne m'instruy point; et va, qu'il ne devine.
POLYMAS.
Mais...
ANGÉLIQUE.
Ne réplique plus, et va-t'en.
POLYMAS.
J'obéïs.
ANGÉLIQUE *ſeule.*
Mes feux, il eſt donc vray que l'on vous a trahis?
Et ceux dont Alidor montroit ſon ame atteinte
Ne ſont plus que fumée, ou n'étoient qu'une feinte?
Que la foy des amans eſt un gage pipeur!
Que leurs ſermens ſont vains, et noſtre espoir trompeur!
Qu'on eſt peu dans leur cœur pour eſtre dans leur bouche,
Et que malaiſément on ſçait ce qui les touche!
Mais voicy l'infidelle. Ah! qu'il ſe contraint bien!

SCÉNE II.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien?
Mais j'appelle un moment, de meſme qu'une année
Paſſe entre deux amans pour moins qu'une [journée.
ANGÉLIQUE.
Avec de tels discours oſes-tu m'aborder,
Perfide, et ſans rougir peux-tu me regarder?
As-tu crû que le ciel conſentiſt à ma perte
Jusqu'à ſouffrir encor ta laſcheté couverte?
Appren, perfide, appren que je ſuis hors d'erreur;
Tes yeux ne me ſont plus que des objets d'horreur.
Je ne ſuis plus charmée, et mon ame, plus ſaine,
N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toy de haine.
ALIDOR.
Voilà me recevoir avec des complimens
Qui ſeroient pour tout autre un peu moins que charmans.
Quel en eſt le ſujet?

ANGÉLIQUE.

Le ſujet! ly, parjure!
Et puis accuſe-moy de te faire une injure;

ALIDOR *lit la lettre entre les mains d'Angélique.*

LETTRE SUPPOSÉE D'ALIDOR A CLARINE.



larine, je ſuis tout à vous;
Ma liberté vous rend les armes :
Angelique n'a point de charmes
Pour me défendre de vos coups;
Ce n'eſt qu'une idole mouvante;
Ses yeux ſont ſans vigueur, ſa bouche ſans appas;
Alors que je l'aimay je ne la connus pas,
Et de quelques attraits que ce monde vous vante,
Vous devez mes affections
Autant à ſes défauts qu'à vos perfections.

ANGÉLIQUE.

Et bien, ta perfidie eſt-elle en évidence?

ALIDOR.

Eſt-ce là tant dequoy?

ANGÉLIQUE.

Tant dequoy! l'impudence!
Après mille ſermens il me manque de foy,
Et me demande encor ſi c'eſt-là tant dequoy!
Change, ſi tu le veux; je n'y perds qu'un volage;
Mais en m'abandonnant, laiſſe en paix mon viſage;
Oublie avec ta foy ce que j'ay de défauts;
N'étably point tes feux ſur le peu que je vaux;
Fay que ſans m'y meſler ton compliment s'explique,
Et ne le groſſy point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGÉLIQUE.

Ciel, tu ne punis point des hommes ſi méchans!
Ce traiſtre vit encor, il me voit, il reſpire,
Il m'affronte, il l'avouë, il rit quand je ſoûpire.

ALIDOR.

Vraiment, le ciel a tort de ne vous pas donner,
Lors que vous tempeſtez, ſa foudre à gouverner;

Il devroit avec vous eſtre d'intelligence.

Angélique déchire la lettre, et en jette les morceaux, et Alidor continuë.

Le digne et grand objet d'une haute vengeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGÉLIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur!

ALIDOR.

Qui ne vous flate point, puiſſamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite
Commet-on des forfaits ſi grands et ſi nouveaux
Qu'on doive tout à l'heure eſtre mis en morceaux?
Si ce crime autrement ne ſçauroit ſe remettre,

Il luy préſente aux yeux un miroir qu'elle porte à ſa ceinture.

Caſſez; cecy vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE.

S'il me dit mes defauts autant ou plus que toy,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moy,
C'eſt dedans ſon cristal que je les étudie;
Mais après il s'en taiſt, et moy j'y remédie;
Il m'en donne un avis ſans me les reprocher,
Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous étes en colére, et vous dites des pointes!
Ne préſumiez-vous point que j'irois, à mains jointes,
Les yeux enflez de pleurs, et le cœur de ſoûpirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous étes à plaindre étant ſi fort déceuë!

ANGÉLIQUE.

Inſolent, oſte-toy pour jamais de ma veuë.

ALIDOR.

Me défendre vos yeux après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'eſt que me bannir du lieu de mon ſupplice;
Et ce commandement eſt ſi plein de justice,
Que bien que je renonce à vivre ſous vos lois,
Je vais vous obéïr pour la derniére fois.

SCÉNE III.

ANGÉLIQUE.

Commandement honteux, où ton obéïſſance
N'eſt qu'un ſigne trop clair de mon peu de
[puiſſance,
Où ton banniſſement a pour toy des appas,
Et me devient crüel de ne te l'eſtre pas!
A quoy ſe réſoudra deſormais ma colére,
Si ta punition te tient lieu de ſalaire?
Que mon pouvoir me nuit! et qu'il m'eſt cher vendu!
Voila ce que me vaut d'avoir trop attendu:
Je devois prévenir ton outrageux caprice;
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice.
Je chaſſe un fugitif avec trop de raiſon,
Et luy donne les champs quand il rompt ſa priſon.
Ah! que n'ay-je eu des bras à ſuivre mon courage!
Qu'il m'euſt bien autrement réparé cét outrage!
Que j'euſſe retranché de ſes propos railleurs!
Le traiſtre n'euſt jamais porté ſon cœur ailleurs;
Puisqu'il m'étoit donné, je m'en fuſſe ſaiſie,
Et, ſans prendre conſeil que de ma jalouſie,
Puisqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auroient chaſſé ce voleur de mon bien;
Vains projets, vains discours, vaine et fauſſe allégeance!
Et mes bras et ſon cœur manquent à ma vengeance!
Ciel, qui m'en vois donner de ſi justes ſujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets,
Où me doy-je adreſſer? qui doit porter ſa peine?
Qui doit à ſon défaut m'éprouver inhumaine?
De mille deſespoirs mon cœur eſt aſſailly.
Je ſuis ſeule punie, et je n'ay point failly;
Mais j'oſe faire au ciel une injuste querelle;
Je n'ay que trop failly d'aimer un infidelle,
De recevoir un traiſtre, un ingrat, ſous ma loy,
Et trouver du mérite en qui manquoit de foy.
Ciel, encor une fois, écoute mon envie;
Oſte-m'en la mémoire, ou le prive de vie;

Fay que de mon esprit je puiſſe le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon ſouvenir.
Que je m'anime en vain contre un objet aimable,
Tout criminel qu'il eſt, il me ſemble adorable;
Et mes ſouhaits, qu'étouffe un ſoudain repentir,
En demandant ſa mort n'y ſauroient conſentir.
Restes impertinens d'une flame inſenſée,
Ennemis de mon heur, ſortez de ma penſée;
Ou ſi vous m'en peignez encor quelques traits,
Laiſſez-là ſes vertus, peignez-moy ſes forfaits.

SCÉNE IV.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Le croirois-tu, Phylis, Alidor m'abandonne?

PHYLIS.

Pourquoy non? je n'y voy rien du tout qui [m'étonne,
Rien qui ne ſoit poſſible, et, de plus, fort [commun.
La constance eſt un bien qu'on ne voit en pas un.
Tout change ſous les cieux, mais par tout bon reméde.

ANGÉLIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me poſſéde.

PHYLIS.

Choisy de mes amans, ſans t'affliger ſi fort,
Et n'appréhende pas de me faire grand tort;
J'en pourrois au beſoin fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux mille.

ANGÉLIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos;
Ah! laiſſe-moy plûtoſt ſoûpirer en repos,
Ma ſœur.

PHYLIS.

Plûſt au bon Dieu que tu vouluſſes l'eſtre!

ANGÉLIQUE.

Et quoy! tu ris encor? c'eſt bien faire paroiſtre...

PHYLIS.

Que je ne ſçaurois voir d'un viſage affligé
Ta cruauté punie, et mon frére vengé.

Après tout, je connoy quelle eſt ta maladie;
Tu vois comme Alidor eſt plein de perfidie,
Mais je mets dans deux jours ma teſte à l'abandon,
Au cas qu'un repentir n'obtienne ſon pardon.

ANGÉLIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?

PHYLIS.

De le garder long-temps elle n'a pas la mine;
Et j'eſtime ſi peu ces nouvelles amours,
Que je te plége[1] encor ſon retour dans deux jours;
Et lors ne penſe pas, quoy que tu te propoſes,
Que de tes volontez devant luy tu diſpoſes.
Prépare tes dédains, arme-toy de rigueur,
Une larme, un ſoûpir, te percera le cœur;
Et je ſeray ravie alors de voir vos flames
Bruſler mieux que devant, et rejoindre vos ames:
Mais j'en crains un ſuccès à ta confuſion :
Qui change une fois, change à toute occaſion;
Et nous verrons toûjours, ſi Dieu le laiſſe vivre,
Un change, un repentir, un pardon s'entreſuivre.
Ce dernier eſt ſouvent l'amorce d'un forfait;
Et l'on ceſſe de craindre un courroux ſans effet.

ANGÉLIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour eſtre rémiſſible,
Ma ſœur; je ne ſuis pas de la ſorte inſenſible;
Et ſi je préſumois que mon trop de bonté
Pûſt jamais ſe réſoudre à cette laſcheté,
Qu'un ſi honteux pardon puſt ſuivre cette offenſe,
J'en préviendrois le coup, m'en oſtant la puiſſance.
Adieu : dans la colére où je ſuis aujourd'huy,
J'accepterois plûtoſt un barbare que luy.

1. *Pléger*, garantir, cautionner. Nous en avons déjà vu le ſubstantif dans *Mélite*, page 35 et note.

SCÉNE V.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS.

Il faut donc ſe haſter, qu'elle ne refroidiſſe.
Elle frape du pied à la porte de ſon logis et fait ſortir ſon frére.
Frére, quelque inconnu t'a fait un bon office :
Il ne tiendra qu'à toy d'eſtre un ſecond Médor;
On a fait qu'Angélique...

DORASTE.

Et bien ?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor! Angélique!

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où luy vient cette humeur? qui les a mis en pique?

PHYLIS.

Si tu prens bien ton temps, il y fait bon pour toy.
Va, ne t'amuſe point à ſavoir le pourquoy;
Parle au pére d'abord : tu ſçais qu'il te ſouhaite;
Et s'il ne s'en dédit, tien l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un ſi bon avis ne ſoit à mépriſer,
Je crains...

PHYLIS.

Lyſis m'aborde, et tu me veux cauſer!
Entre chez Angélique, et pouſſe ta fortune :
Quand je vois un amant, un frére m'importune.

SCÉNE VI.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chaſſez !

PHYLIS.

Qu'euſt-il fait avec nous?
Mon entretien ſans luy te ſemblera plus doux;
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,
Me conter de quels feux tu te ſens l'ame atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te ſoulager.
Regarde maintenant ſi je ſais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation ſeroit bien plus extrême
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de meſme;
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De ſouffrir avec vous vint fréres qu'un amant.

PHYLIS.

Nous ſommes donc, Lyſis, d'une humeur bien contraire.
J'y ſouffrirois plûtoſt cinquante amans qu'un frére;
Et puis que nos esprits ont ſi peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons ſi fort.

LYSIS.

Vous étes ma maîtreſſe, et mes flames discrettes
Doivent un tel respect aux loix que vous me faites,
Que, pour leur obéïr, mes ſentimens domptez
N'oſent plus ſe régler que ſur vos volontez.

PHYLIS.

J'aime des serviteurs qui pour une maîtreſſe,
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les bleſſe.
Si tu vois quelque jour tes feux récompenſez,
Souvien-toy... Qu'eſt-ce-cy? Cléandre, vous paſſez?

Cléandre va pour entrer chez Angélique, et Phylis l'arreſte.

SCÉNE VII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

Il me faut bien paſſer, puis que la place eſt [priſe.

PHYLIS.

Venez; cette raiſon eſt de mauvaiſe miſe,
D'un million d'amans je puis flater les vœux,
Et n'aurois pas l'esprit d'en entretenir deux?
Sortez de cette erreur, et ſouffrant ce partage,
Ne faites pas icy l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je ſois inſenſible à ce point?

PHYLIS.

Quoy! pour l'entretenir ne vous aimay-je point?

CLÉANDRE.

Encor que voſtre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flame un bien commun à tous,
Je n'aime, pour le moins perſonne plus que vous;
Cela vous doit ſuffire.

CLÉANDRE.

Ouy bien, à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent viſages;
Mais ceux dont un objet poſſéde tous les ſoins,
Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vray, ſi vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des voſtres;
Mais mille auſſi bien faits ne ſont pas mieux traitez,
Et ne murmurent point contre mes volontez.
Eſt-ce à moy, s'il vous plaiſt, de vivre à voſtre mode?
Voſtre amour, en ce cas, ſeroit fort incommode :
Loin de la recevoir, vous me feriez la loy.
Qui m'aime de la ſorte, il s'aime, et non pas moy.

LYSIS *à Cléandre.*

Perſiste en ton humeur, je te prie, et conſeille

A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu ſeras bien-toſt ſeul, s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoy donc! c'eſt tout de bon que tu me veux quitter!
Tu ne dis mot, reſveur, et, pour toute replique
Tu tournes tes regards du coſté d'Angélique :
Eſt-elle donc l'objet de tes légéretez ?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélitez,
Et que dans mon offenſe Alidor s'intéreſſe?
Cléandre, c'eſt aſſez de trahir ta maitreſſe;
Dans ta nouvelle flame épargne tes amis,
Et ne l'adreſſe point en lieu qui ſoit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vay voir cette belle,
Laiſſe-m'en avec luy démeſler la querelle,
Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puis qu'il me faut réſoudre en mes afflictions,
Et que, pour te garder, j'ay trop peu de mérite,
Du moins, avant l'adieu, demeurons quitte à quitte;
Que ce que j'ay du tien je te le rende icy :
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre auſſi,
Et faiſons entre nous toutes choſes égales.

LYSIS.

Et moy, durant ce temps, je garderay les balles ?

PHYLIS.

Je te donne congé d'une heure, ſi tu veux.

LYSIS.

Je l'accepte, au hazard de le prendre pour deux.

PHYLIS.

Pour deux, pour quatre, ſoit; ne crains pas qu'il m'en- [nuye

SCÉNE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS.

Phylis *arefte Cléandre qui tafche de s'échaper pour entrer chez Angélique.*

Mais je ne confens pas cependant qu'on me fuye; [congé.
Tu perds temps d'y tafcher, fi tu n'as mon
Inhumain! eft-ce ainfi que je t'ay négligé?
Quand tu m'offrois des vœux, prenois-je ainfi la fuite?
Et rends-tu la pareille à ma juste pourfuite?
Avec tant de douceur tu te vis écouter!
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter!

Cléandre.

Va te joüer d'un autre avec tes railleries;
J'ay l'oreille mal faite à ces galanteries:
Ou ceffe de m'aimer, ou n'aime plus que moy.

Phylis.

Je ne t'impofe pas une fi dure loy;
Avec moy, fi tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en faffe la guerre.
Je reconnois affez mes imperfections;
Et, quelque part que j'aye en tes affections,
C'eft encor trop pour moy; feulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.

Cléandre.

Qui te rend obstinée à me perfécuter?

Phylis.

Qui te rend fi crüel que de me rebuter?

Cléandre.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

Phylis.

Si tu fçais t'en aller, je fçauray bien te fuivre;
Et quelque occafion qui t'améne en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand fecret à mes yeux.
Je fuis plus incommode encor qu'il ne te femble.
Parlons plûtoft d'accord, et compofons enfemble.
Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait:

Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connois, et que de ta penſée
Mon image n'eſt pas tout-à-fait effacée,
Ne m'en refuſe point ton petit jugement.

CLÉANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

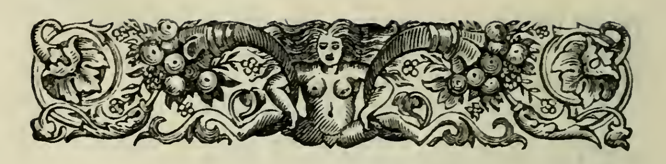
PHYLIS.

Plains-tu tant un moment!
Et, m'attachant à toy, ſi je te deſespére,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chére?

CLÉANDRE.

Allons, puis qu'autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce ſoit il me faut racheter.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.


n ce point il reſſemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec meſme viſage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te reſſemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, et ne ſuit point mes pas.

PHYLIS.

En quoy que deſormais ma préſence te nuiſe,
La civilité veut que je te reconduiſe.

CLÉANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et, ſuivant noſtre accord, me laiſſe en liberté.

SCÉNE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE *ſort de chez Angélique.*


out eſt gagné, ma ſœur; la belle m'eſt acquiſe:
Jamais occaſion ne ſe trouva mieux priſe;
Je poſſéde Angélique.

CLÉANDRE.

Angélique?

DORASTE.

Ouy; tu peux
Avertir Alidor du ſuccès de mes vœux,

Et qu'au ſortir du bal que je donne chez elle,
Demain un ſacré nœud m'unit à cette belle;
Dy-luy qu'il s'en conſole. Adieu : je vay pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce ſoir.

PHYLIS.

Ce ſoir j'ay bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, ſi bon te ſemble, ou demeure en ces lieux:
Je ne t'arrétois pas icy pour tes beaux yeux;
Mais jusqu'à maintenant j'ay voulu te distraire,
De peur que ton abord interrompiſt mon frére.
Quelque fin que tu ſois, tien-toy pour affiné.

SCÉNE III.

CLÉANDRE.

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné!
Faut-il que d'un deſſein ſi juste que le noſtre
La peine ſoit pour nous, et les fruits pour un autre,
Et que noſtre artifice ait ſi mal ſuccédé,
Qu'il me deſrobe un bien qu'Alidor m'a cédé?
Officieux amy d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cét objet adorable!
Qu'en vain de m'en ſaiſir ton adreſſe entreprend!
Ce que tu m'as donné, Doraste le ſurprend.
Tandis qu'il me ſupplante, une ſœur me cajole.
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me jouë, on me brave, on me tuë, on s'en rit :
L'un me vante ſon heur, l'autre ſon trait d'esprit,
L'un et l'autre à la fois me perd, me deſespére.
Et je puis épargner ou la ſœur ou le frére,
Eſtre ſans Angélique, et ſans reſſentiment!
Avec ſi peu de cœur aimer ſi puiſſamment!
Cléandre, eſt-ce un forfait que l'ardeur qui te preſſe?
Craignois-tu d'avoüer une telle maitreſſe,
Et cachois-tu l'excès de ton affection,
Par honte, par dépit, ou par discrétion?
Pouvois-tu deſirer occaſion plus belle
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle?

Si pour tes feux cachez tu n'ofes t'émouvoir,
Laiffe leurs intérefts; fuy ceux de ton devoir.
On fupplante Alidor, du moins en apparence,
Et fans reffentiment tu fouffres cette offense!
Ton courage eft müet, et ton bras endormy!
Pour eftre amant discret tu parois lafche amy!
C'ef trop abandonner ta renommée au blafme;
Il faut fauver d'un coup ton honneur et ta flame,
Et l'un et l'autre ici marchent d'un pas égal;
Soûtenant un amy, tu t'oftes un rival.
Ne différe donc plus ce que l'honneur commande;
Et luy gagne Angélique, afin qu'il te la rende.
Il faut...

SCÉNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.
Et bien, Cléandre, ay-je fceu t'obliger?
CLÉANDRE.
Pour m'avoir obligé, que je vay t'affliger!
Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.
ALIDOR.
Après?
CLÉANDRE.
Après cela tu veux que je m'explique?
ALIDOR.
Qu'en a-t'il obtenu?
CLÉANDRE.
Par delà fon espoir;
Il l'époufe demain, luy donne bal ce foir:
Juge, juge par là fi mon mal eft extrème.
ALIDOR.
En és-tu bien certain?
CLÉANDRE.
J'ay tout fceu de luy-mefme.
ALIDOR.
Que je ferois heureux fi je ne t'aimois point!
Ton malheur auroit mis mon bonheur à son point;

La priſon d'Angélique auroit rompu la mienne.
Quelque empire ſur moy que ſon viſage obtienne,
Ma paſſion fuſt morte avec ſa liberté;
Et, trop vain pour ſouffrir qu'en ſa captivité
Les restes d'un rival m'euſſent enchaiſné l'ame,
Les feux de ſon hymen auroient éteint ma flame[1].
Pour forcer ſa colére à de ſi doux effets,
Quels efforts, cher amy, ne me ſuis-je point faits?
Malgré tout mon amour, prendre un orgueil farouche;
L'adorer dans le cœur et l'outrager de bouche;
J'ay ſouffert ce ſupplice, et me ſuis feint léger,
De honte et de dépit de ne pouvoir changer.
Et je voy, près du but où je voulois prétendre,
Les fruits de mon travail n'eſtre pas pour Cléandre!
A ces conditions mon bonheur me déplaiſt.
Je ne puis eſtre heureux ſi Cléandre ne l'eſt.
Ce que je t'ay promis ne peut eſtre à perſonne;
Il faut que je périſſe, ou que je te le donne.
J'auray trop de moyens de te garder ma foy;
Et, malgré les destins, Angélique eſt à toy.

CLÉANDRE.

Ne trouble point pour moy le repos de ton ame;
Il t'en coûteroit trop pour avancer ma flame.
Sans que ton amitié faſſe un ſecond effort,
Voicy de qui j'auray ma maitreſſe ou la mort.
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poin il la gagne ou la rende.

ALIDOR.

Simple! par le chemin que tu penſes tenir,
Tu la luy peux oſter, mais non pas l'obtenir.
La ſuite des düels ne fut jamais plaiſante:
C'étoit ces jours paſſez ce que diſoit Théante[2].
Je veux prendre un moyen et plus court et plus ſeur,
Et ſans aucun péril t'en rendre poſſeſſeur.

1. On lit dans l'édition originale, au lieu de ces deux vers :

Les restes d'un rival euſſent fait mon ſervage,
Elle euſt perdu mon cœur avec ſon pucelage.

2. Alidor, de *la Place Royale*, s'appuie ici de l'autorité de Théante, de *la Suivante*, A. II, sc. 9.

Va-t'en donc, et me laiſſe auprès de ta maîtreſſe
De mon reste d'amour faire joüer l'adreſſe.

Cléandre.

Cher amy…

Alidor.

Va-t'en, dy-je, et par tes complimens
Ceſſe de t'oppoſer à tes contentemens;
Deſormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

Cléandre.

Je vay donc te laiſſer ma fortune à conduire.
Adieu. Puiſſay-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toy que toy pour mon amour!

Alidor *ſeul.*

Que pour ton amitié je vay ſouffrir de peine!
Déja presque échapé, je rentre dans ma chaiſne.
Il faut encore un coup, m'expoſant à ſes yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'eſt-ce qu'à mes deſſeins un chemin tout contraire?
Allons-y touteſfois, puisque je l'ay promis,
Et que la peine eſt douce à qui ſert ſes amis.

SCÉNE V.

ANGÉLIQUE, *dans ſon cabinet.*

Quel malheur par tout m'accompagne!
Qu'un indiscret hymen me venge à mes dé-
[pens!
Que de pleurs en vain je répans,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je gagne!
L'un m'eſt plus doux que l'autre, et j'ay moins de tourment
Du crime d'Alidor que de ſon châtiment.
Ce traiſtre alluma donc ma flame!
Je puis donc conſentir à ces tristes accords!
Hélas! par quelques vains efforts
Que je me faſſe jour jusqu'au fond de mon ame,
J'y trouve ſeulement, afin de me punir,
Le dépit du paſſé, l'horreur de l'avenir.

SCÉNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.


ù viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
Oſes-tu redoubler mes maux par ta préſence?
Qui te donne le front de ſurprendre mes pleurs!
Cherches-tu de la joye à meſme mes douleurs,
Et peux-tu conſerver une ame aſſez hardie
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie?
Après que tu m'as fait un inſolent aveu
De n'avoir plus pour moy ny de foy, ny de feu,
Tu te mets à genoux, et tu veux, miſérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable?
Va, va, n'espére rien de tes ſubmiſſions;
Porte-les à l'objet de tes affections;
Ne me préſente plus les traits qui m'ont deceuë;
N'attaque point mon cœur en me bleſſant la veuë.
Penſes-tu que je ſois, après ton changement,
Ou ſans reſſouvenir, ou ſans reſſentiment?
S'il te ſouvient encor de ton brutal caprice,
Dy-moy, que viens-tu faire au lieu de ton ſupplice?
Garde un éxil ſi cher à tes legéretez.
Je ne veux plus ſçavoir de toy mes véritez.
Quoy! tu ne me dis mot! crois-tu que ton ſilence
Puiſſe de tes discours réparer l'inſolence?
Des pleurs effacent-ils un mépris ſi cuiſant?
Et ne t'en dédis-tu, traiſtre, qu'en te taiſant?
Pour triompher de moy veux-tu, pour toutes armes,
Employer des ſoûpirs et de müettes larmes?
Sur noſtre amour paſſé c'eſt trop te confier;
Du moins dy quelque choſe à te justifier;
Demande le pardon que tes regards m'arrachent;
Explique leur discours; dy-moy ce qu'ils me cachent.
Que mon courroux eſt foible! et que leurs traits puiſſans
Rendent des criminels aiſément innocens!
Je n'y puis réſister, quelque effort que je faſſe;
Et, de peur de me rendre, il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient, comme elle veut s'en aller.*
Quoy! voſtre amour renaiſt, et vous m'abandonnez!
C'eſt bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je ſçay ce que j'ay fait, et qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de joüir de ma grace;
Mais demeurez du moins tant que vous ayez ſceu
Que par un feint mépris voſtre amour fut deceu,
Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains ſeulement on la devoit remettre;
Que mon deſſein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,
Et juger de vos feux par vos reſſentimens.
Dites, quand je la vis entre vos mains remiſe,
Changeay-je de couleur? eus-je quelque ſurpriſe?
Ma parole plus ferme et mon port aſſeuré
Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé?
Que Clarine vous die, à la prémiére veuë
Si jamais de mon change elle s'eſt aperceuë.
Ce mauvais compliment flatoit mal ſes appas;
Il vous faiſoit outrage et ne l'obligeoit pas,
Et ſes termes piquans, mal conceus pour luy plaire,
Au lieu de ſon amour cherchoient voſtre colére.

ANGÉLIQUE.

Ceſſe de m'éclaircir ſur ce triste ſecret;
En te montrant fidelle, il accroiſt mon regret:
Je perds moins, ſi je croy ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis ſortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me ſert de ſçavoir que tes vœux ſont constans?
Que te ſert d'eſtre aimé, quand il n'en eſt plus temps?

ALIDOR.

Auſſi je ne viens pas pour regagner vostre ame :
Préférez-moy Doraste, et devenez ſa femme;
Je vous viens, par ma mort, en donner le pouvoir :
Moy vivant, voſtre foy ne le peut recevoir;
Elle m'eſt engagée; et, quoy que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie;
Mais voicy qui vous rend l'une et l'autre à la fois.

ANGÉLIQUE.

Ah! ce crüel discours me réduit aux abois.
Ma colére a rendu ma perte inévitable,
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.
Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGÉLIQUE.
On nous doit dès demain pour jamais ſéparer,
Que puis-je à de tels maux appliquer pour reméde.

ALIDOR.
Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il poſſéde.
Si vous m'aimez encor, vous ſçaurez dès ce ſoir
Rompre les noirs effets d'un juste deſespoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me ſuivre,
Ou ſoudain à vos yeux je vais ceſſer de vivre.
Mettrez-vous en ma mort voſtre contentement?

ANGÉLIQUE.
Non; mais que dira-t'on d'un tel emportement?

ALIDOR.
Eſt-ce là donc le prix de vous avoir ſervie?
Il y va de voſtre heur, il y va de ma vie,
Et vous vous arrétez à ce qu'on en dira!
Mais faites deſormais tout ce qu'il vous plaira:
Puisque vous conſentez plûtoſt à vos ſupplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes ſervices,
Ma mort va me venger de voſtre peu d'amour;
Si vous n'étes à moy, je ne veux plus du jour.

ANGÉLIQUE.
Retien ce coup fatal; me voila réſoluë :
Uſe ſur tout mon cœur de puiſſance abſoluë :
Puis qu'il eſt tout à toy, tu peux tout commander,
Et contre nos malheurs j'oſe tout hazarder.
Cét éclat du dehors n'a rien qui m'embaraſſe;
Mon honneur ſeulement te demande une grace :
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puiſſent justifier ma fuite et ton deſſein;
Que mes parens ſurpris trouvent icy ce gage
Qui les rende aſſeurez d'un heureux mariage,
Et que je ſauve ainſi ma réputation
Par la ſincérité de ton intention.
Ma faute en ſera moindre, et mon trop de constance
Paroiſtra ſeulement fuir une violence.

ALIDOR.
Enfin, par ce deſſein vous me reſſuscitez :

Agiſſez pleinement deſſus mes volontez;
J'avois pour voſtre honneur la meſme inquiétude,
Et ne pourrois, d'ailleurs, qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moy voſtre flâme réſout,
Dénier quelque choſe à qui m'accorde tout.
Donnez-moy... ſur le champ je vous veux ſatisfaire.

ANGÉLIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantoſt ſe diffère.
Je manque icy de tout, et j'ay le cœur tranſi
De crainte que quelqu'un ne te découvre icy.
Mon deſſein généreux fait naiſtre cette crainte;
Depuis qu'il eſt formé j'en ay ſenty l'atteinte.
Quitte-moy, je te prie, et coule toy ſans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu jusqu'à minuit.

ANGÉLIQUE. *Alidor s'en va, et Angélique continuë.*

Que promets-tu, pauvre aveuglée?
A quoy t'engage icy ta folle paſſion,
Et de quelle indiscrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée?
Tu cours à ta ruïne, et vas tout hazarder
Sur la foy d'un amant qui n'en ſçauroit garder.

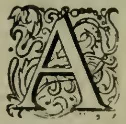
Je me trompe, il n'eſt point volage;
J'ay veu ſa fermeté, j'en ay crû ſes ſoûpirs
Et ſi je flate mes deſirs,
Une ſi douce erreur n'eſt qu'à mon avantage.
Me manquaſt-il de foy, je la luy doy garder,
Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

ALIDOR, *ſortant de la porte d'Angélique, et repaſſant ſur le théatre.*

Cléandre, elle eſt à toy; j'ay fléchy ſon courage.
Que ne peut l'artifice et le fard du langage?
Et ſi pour un amy ces effets je produis,
Lors que j'agis pour moy, qu'eſt-ce que je ne puis?

SCÉNE VII.

PHYLIS.


lidor à mes yeux ſort de chez Angélique,
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique;
Et meſme, à ſon viſage, il ſemble aſſez content.
Auroit-il regagné cét esprit inconstant?
O! qu'il feroit bon voir que cette humeur volage
Deux fois, en moins d'une heure, euſt changé de courage!
Que mon frére en tiendroit, s'ils s'étoient mis d'accord!
Il faut qu'à le ſçavoir je faſſe mon effort.
Ce ſoir je ſonderay les ſecrets de ſon ame;
Et ſi ſon entretien ne me trahit ſa flame,
J'auray l'œil de ſi près deſſus ſes actions,
Que je m'éclairciray de ſes intentions.

SCÉNE VIII.

PHYLIS, LYSIS.

Phylis.


uoy! Lyſis, ta retraite eſt de peu de durée!

Lysis.

L'heure de mon congé n'eſt qu'à peine expirée;
Mais vous voyant icy sans fiére et ſans amant..

Phylis.

N'en préſume pas mieux pour ton contentement.

Lysis.

Et d'où vient à Phylis une humeur ſi nouvelle?

Phylis.

Vois-tu, je ne ſçay quoy me brouille la cervelle.
Va, ne me conte rien de ton affection;
Elle en auroit fort peu de ſatisfaction.

Lysis.

Cependant ſans parler il faut que je ſoùpire?

Phylis.

Réſerve pour le bal ce que tu me veux dire.

Lysis.

Le bal! où le tient-on?

PHYLIS.

Là dedans.

LYSIS.

Il ſuffit;
De voſtre bon avis je feray mon profit.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

ALIDOR, CLÉANDRE,
Troupe d'armez.

ALIDOR.

L'acte eſt dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers à Cléandre; et, l'ayant fait retirer avec ſa troupe, il continuë ſeul.

Atten ſans faire bruit que je t'en avertiſſe [1].
Enfin la nuit s'avance, et ſon voile propice
Me va faciliter le ſuccès que j'attens,
Pour rendre heureux Cléandre, et mes deſirs [contens.
Mon cœur, las de porter un joug ſi tyrannique,
Ne ſera plus qu'une heure eſclave d'Angélique.
Je vay faire un amy poſſeſſeur de mon bien.
Auſſi dans ſon bonheur je rencontre le mien;
C'eſt moins pour l'obliger que pour me ſatisfaire,
Moins pour le luy donner qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paroiſtra laſche et plein de trahiſon,
Mais cette laſcheté m'ouvrira ma priſon,
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtreſſe,
Et que ma liberté me coûte une maîtreſſe.
Que luy fay-je, après tout, qu'elle n'ait mérité
Pour avoir, malgré moy, fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuſe point d'aucune ingratitude;
Ce n'eſt que me venger d'un an de ſervitude,

1. Toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, portent :
Atten là de pied coy que je t'en avertiſſe.

Que rompre son dessein comme elle a fait le mien,
Qu'user de mon pouvoir comme elle a fait du sien,
Et ne luy pas laisser un si grand avantage
De suivre son humeur, et forcer mon courage.
Le forcer! mais, hélas! que mon consentement,
Par un si doux effort fut surpris aisément!
Quel excès de plaisirs gousta mon imprudence
Avant que réfléchir sur cette violence?
Examinant mon feu, qu'est-ce que je ne perds,
Et qu'il m'est cher vendu de connoistre mes fers!
Je soupçonne déja mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison, ou caprice.
Je crains un pire mal après ma guérison,
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.
Alidor, tu consens qu'un autre la posséde!
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans reméde [1]!
Ne romps point les effets de son intention,
Et laisse un libre cours à ton affection.
Fay ce beau coup pour toy; suy l'ardeur qui te presse.
Mais trahir ton amy! mais trahir ta maîtresse!
Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne sçay qui des deux, ou servir, ou trahir.
  Quoy! je balance encor, je m'arreste, je doute!
Mes résolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes desseins, et ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angélique ils prennent la querelle;
Cléandre, elle est à toy, nous sommes deux contre elle.
Ma liberté conspire avecque tes ardeurs;
Les miennes desormais vont tourner en froideurs;
Et, lassé de souffrir un si rude servage,
J'ay l'esprit assez fort pour combattre un visage.
Ce coup n'est qu'un effet de générosité,

1. Corneille a supprimé ici les quatre vers suivants, qu'on lit encore dans l'édition de 1654 :

> A de vains repentirs, d'inutiles regrets,
> De steriles remords et des bourreaux secrets,
> Cependant qu'un amy, par tes lasches menées
> Cueillira les faveurs qu'elle t'a destinées.

Et je ne ſuis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir taſche en vain de paroiſtre !
Fuy, petit inſolent, je veux eſtre le maiſtre;
Il ne ſera pas dit qu'un homme tel que moy,
En dépit qu'il en ait, obéiſſe à ta loy.
Je ne me réſoudray jamais à l'hyménée
Que d'une volonté franche et déterminée,
Et celle à qui ſes nœuds m'uniront pour jamais,
M'en ſera redevable, et non à ſes attraits;
Et ma flame...

SCÉNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.
Alidor.

ALIDOR.
Qui m'appelle ?

CLÉANDRE.
Cléandre.

ALIDOR.
Tu t'avances trop toſt.

CLÉANDRE.
Je me laſſe d'attendre.

ALIDOR.
Laiſſe-moy, cher amy, le ſoin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra ſortir.

CLÉANDRE.
My-nuit vient de ſonner; et, par expérience,
Tu ſçais comme l'amour eſt plein d'impatience.

ALIDOR.
Va donc tenir tout preſt à faire un ſi beau coup;
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Il livre entre tes mains cette belle maîtreſſe,
Si toſt que j'auray pû luy rendre ta promeſſe :
Sans lumiére, et d'ailleurs s'aſſeurant en ma foy,
Rien ne l'empeſchera de la croire de moy.
Après, achéve ſeul; je ne puis ſans ſupplice,
Forcer ici mon bras à te faire ſervice;

Et mon reste d'amour, en cét enlévement,
Ne peut contribüer que mon confentement.

CLÉANDRE.

Amy, ce m'eft affez.

ALIDOR.

Va donc là bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cléandre, encor un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous reffemblons mal, et de taille et de voix;
Angélique foudain pourra te reconnoiftre:
Regarde après fes cris fi tu ferois le maiftre.

CLÉANDRE.

Ma main deffus fa bouche y fçaura trop pourvoir.

ALIDOR.

Amy, féparons-nous, je penfe l'entrevoir.

CLEANDRE.

Adieu. Fay promptement.

SCÉNE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que la nuit eft obscure!
Alidor n'eft pas loin, j'entens quelque murmure.

ALIDOR.

De peur d'eftre connu, je défens à mes gens
De paroiftre en ces lieux avant qu'il en foit temps.
Tenez.

Il luy donne la promeffe de Cléandre.

ANGELIQUE.

Je prens fans lire, et ta foy m'eft fi claire,
Que je la prens bien moins pour moy que pour mon pére;
Je la porte à ma chambre : épargnons les discours;
Fais avancer tes gens, et dépefche.

ALIDOR.

J'y cours.
Lors que de fon honneur je luy rends l'affeurance,
C'eft quand je trompe mieux fa crédule espérance;
Mais, puisqu'au lieu de moy je luy donne un amy,
A tout prendre, ce n'eft la tromper qu'à demy.

SCÉNE IV.

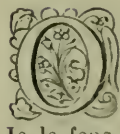
PHYLIS.


ngélique! C'eſt fait, mon frére en a dans l'aiſle;
La voyant échaper je courois aprés elle,
Mais un maudit galand m'eſt venu brusque-
[ment
Servir à la traverſe un mauvais compliment,
Et par ſes vains discours m'embarraſſer de ſorte
Qu'Angélique à ſon aiſe a sceu gagner la porte.
Sa perte eſt aſſeurée, et le traiſtre Alidor
La poſſéda jadis et la poſſéde encor.
Mais jusques à ce point ſeroit-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, ſa perte eſt évidente;
Le cœur me le diſoit, le voyant en ſortir,
Et mon frére dès lors ſe devoit avertir :
Je te trahis, mon frére, et par ma négligence,
Étant ſans y penſer de leur intelligence...

Alidor paroit avec Cléandre accompagné d'une troupe, et, aprés luy avoir montré Phylis qu'il croit eſtre Angélique, il ſe retire en un coin du théatre, et Cléandre enléve Phylis, et luy met d'abord la main ſur la bouche.

SCÉNE V.

ALIDOR.


n l'enléve, et mon cœur, ſurpris d'un vain re-
Fait à ma perfidie un reproche ſecret; [gret
Il tient pour Angélique, il la ſuit, le rebelle!
Parmy mes trahiſons il veut eſtre fidelle;
Je le ſens, malgré moy, de nouveaux feux épris,
Refuſer de ma main ſa franchiſe à ce prix,
Deſavoüer mon crime, et, pour mieux s'en défendre,
Me demander ſon bien, que je céde à Cléandre.
Hélas! qui me préscrit cette brutale loy
De payer tant d'amour avec ſi peu de foy?
Qu'envers cette beauté ma flame eſt inhumaine!

Si mon feu la trahit, que luy feroit ma haine?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité.
Écoute ses soûpirs, considére ses larmes,
Laisse-toy vaincre enfin à de si fortes armes;
Et va voir si Cléandre, à qui tu sers d'appuy,
Pourra faire pour toy ce que tu fais pour luy.
Mais mon esprit s'égare, et, quoy qu'il se figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor, de nuit plus foible que de jour,
Redonne à la pitié ce qu'il oste à l'amour?
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée!
J'ay d'autres repentirs que de l'avoir aymée!
Suis-je encor Alidor aprés ces sentimens,
Et ne pourray-je enfin régler mes mouvemens?
Vaine compassion des douleurs d'Angélique,
Qui pense triompher d'un cœur mélancolique!
Téméraire avorton d'un impuissant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Après de tels appas, qui ne m'ont pû séduire,
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont sceu produire?
Pour un méchant soûpir que tu m'as desrobé,
Ne me présume pas tout-à-fait succombé :
Je sçay trop maintenir ce que je me propose,
Et, souverain sur moy, rien que moy n'en dispose,
En vain un peu d'amour me déguise en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet,
De nouveau j'y consens, et prest à l'entreprendre...

SCÉNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre;
D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque [bruit,
Et qu'un peu de lumiére en effaçoit la nuit;
Je n'osois avancer, de peur d'estre aperceuë.

Allons, tout eſt-il preſt? Perſonne ne m'a veuë :
De grace, dépeſchons, c'eſt trop perdre de temps,
Et les momens icy nous ſont trop importans;
Fuyons viſte, et craignons les yeux d'un domeſtique.
Quoy! tu ne répons point à la voix d'Angélique?

ALIDOR.

Angélique! Mes gens vous viennent d'enlever;
Qui vous a fait ſi-toſt de leurs mains vous ſauver?
Quel ſoudain repentir, quelle crainte de blaſme,
Et quelle ruſe enfin vous deſrobe à ma flame?
Ne vous ſuffit-il point de me manquer de foy,
Sans prendre encor plaiſir à vous joüer de moy?

ANGÉLIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent veuë ou ſaiſie,
N'ouvre point ton esprit à cette fantaiſie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ay veu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux t'ont donc ſéduit:
Et quelqu'autre ſans doute, aprés moy descenduë
Se trouve entre les mains dont j'étois attenduë.
Mais, ingrat, pour toy ſeul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyois extréme,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toy-meſme!
Je ſuis donc un larcin indigne de tes mains!

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes deſſeins,
Vous n'attribûrez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGÉLIQUE.

Pour oſter tout ſoupçon et tromper ton rival,
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal.
Foible ruſe!

ALIDOR.

Ajoûtez, et vaine, et ſans adreſſe,
Puisque je ne pouvois démentir ma promeſſe.

ANGÉLIQUE.

Quel étoit donc ton but?

ALIDOR.

D'attendre icy le bruit
Que les prémiers ſoupçons auront bien-toſt produit;
Et, d'un autre coſté me jettant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude pourſuite.

ANGÉLIQUE, *en pleuraut.*

Mais enfin, Alidor, tes gens ſe ſont mépris.

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur, et confus et ſurpris,
Je voy tous mes deſſeins ſuccéder à ma honte;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce méconte:
Permettez...

ANGÉLIQUE.

Cependant, à qui me laiſſes-tu?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu;
Et ton manque d'amour, de mes malheurs complice,
M'abandonnant icy, me livre à mon ſupplice!
L'hymen (ah! ce mot ſeul me réduit aux abois!)
D'un amant odieux me va ſoûmettre aux loix;
Et tu peux m'expoſer à cette tyrannie!
De l'erreur de tes gens je me verray punie!

ALIDOR.

Nous préſerve le ciel d'un pareil deſespoir!
Mais voſtre éloignement n'eſt plus en mon pouvoir.
J'en ay manqué le coup; et, ce que je regrette,
Mon caroſſe eſt party, mes gens ont fait retraite.
A Paris, et de nuit, une telle beauté
Suivant un homme ſeul eſt mal en ſeureté;
Doraste, ou, par malheur, quelque rencontre pire,
Me pourroit arracher le tréſor où j'aspire:
Évitons ces périls en différant d'un jour.

ANGELIQUE.

Tu manques de courage auſſi-bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir, par ta bizarrerie
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel amant!) n'oſe me poſſéder.

ALIDOR.

Un bien ſi précieux ſe doit-il hazarder,
Et ne pouvez-vous point d'une ſeule journée
Retarder le malheur de ce triste hyménée?

Peut-eſtre le deſordre et la confuſion
Qui naiſtront dans le bal de cette occaſion
Le remettront pour vous, et, l'autre nuit, je jure...

Angélique.

Que tu feras encor ou timide ou parjure.
Quand tu m'as réſoluë à tes intentions,
Laſche, t'ay-je oppoſé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu! tu le fais bien paroiſtre,
Rejettant mon bonheur ainſi ſur un peut-eſtre!

Alidor.

Quoy qu'oſe mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y réſous;
Et, malgré ces périls... Mais on ouvre la porte,
C'est Doraste qui ſort, et nous ſuit à main forte.

Alidor s'échape, et Angélique le veut ſuivre; mais Doraste l'arreſte.

SCÉNE VII.

ANGÉLIQUE, DORASTE, LYCANTE, Troupe d'amis.

Doraste.

Quoy! ne m'attendre pas? c'eſt trop me dédaigner; [gner;
Je ne viens qu'à deſſein de vous accompa-
Car vous n'entreprenez ſi matin ce voyage
Que pour vous préparer à noſtre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne ſerez jamais aſſez toſt de retour;
Vous vous éloignez trop, veu que l'heure nous preſſe.
Infidelle! eſt-ce-là me tenir ta promeſſe?

Angélique.

Et bien, c'eſt te trahir. Penſes-tu que mon feu
D'un généreux deſſein te faſſe un deſaveu?
Je t'acquis par dépit, et perdrois avec joye.
Mon deſespoir à tous m'abandonnoit en proye,
Et, lors que d'Alidor je me vis outrager,
Je fis arme de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hazard, je t'acceptay de rage;

Je te donnay ſon bien, et non pas mon courage.
Ce change à mon couroux jettoit un faux appas;
Je le nommois ſa peine, et c'étoit mon trépas:
Je prenois pour vengeance une telle injustice,
Et, deſſous ces couleurs, j'adorois mon ſupplice.
Aveugle que j'étois! mon peu de jugement
Ne ſe laiſſoit guider qu'à mon reſſentiment.
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que ſon ame,
En feignant un mépris n'avoit pas moins de flame;
Il a repris mon cœur en me rendant les yeu
Et ſoudain mon amour m'a fait haïr ces lieu

DORASTE.

Tu ſuivois Alidor!

ANGÉLIQUE.

Ta funeste arrivée,
En arrétant mes pas, de ce bien m'a privée,
Mais ſi...

DORASTE.

Tu le ſuivois!

ANGÉLIQUE.

Ouy: fait tous tes efforts:
Luy ſeul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traîtreſſe,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promeſſe?
Eſt-elle de ſa main, parjure? De bon cœur
J'aurois cédé ma place à ce prémier vainqueur;
Mais ſuivre un inconnu! me quitter pour Cléandre!

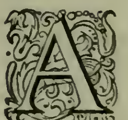
ANGÉLIQUE.

Pour Cléandre!

DORASTE.

J'ay tort; je taſche à te ſurprendre.
Voy ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard;
C'eſt ce que dans ta chambre a laiſſé ton départ:
C'eſt là qu'au lieu de toy j'ay trouvé ſur ta table
De ta fidelité la preuve indubitable.
Ly, mais ne rougy point; et me ſoûtiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour ſuivre Alidor!

BILLET DE CLÉANDRE A ANGÉLIQUE.



ngélique, reçoy ce gage
De la foy que je te promets
Qu'un prompt et ſacré mariage
Unira nos jours deſormais.
Quittons ces lieux, chére maitreſſe;
Rien ne peut que ta fuite aſſeurer mon bonheur :
Mais laiſſe aux tiens cette promeſſe
Pour ſeureté de ton honneur,
Afin qu'ils en puiſſent apprendre
Que tu ſuis ton mary lors que tu ſuis Cléandre.

Cléandre.

Angélique,

Que je ſuy mon mary lors que je ſuy Cléandre!
Alidor eſt perfide, ou Doraste imposteur,
Je voy la trahiſon, et doute de l'autheur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit ſuffire;
Je le pris d'Alidor, et le pris ſans le lire;
Et puisqu'à m'enlever ſon bras ſe refuſoit,
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faiſoit.
Le traiſtre! j'étois donc destinée à Cléandre
Hélas! mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre,
Et, ne conſentant point à ſes laſches deſſeins,
Met au lieu d'Angélique une autre entre ſes mains!

Doraste.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?

Angélique.

J'en ignore le nom, mais elle m'a ſuivie,
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de la nuit...

Doraste.

C'en eſt aſſez; mes yeux du reste m'ont instruit.
Autre n'eſt que Phylis entre leurs mains tombée;
Après toy de la salle elle s'est dérobée.
J'arreſte une maitreſſe, et je perds une ſœur!
Mais allons promptement aprés le raviſſeur.

SCÉNE VIII.

ANGÉLIQUE.

Dure condition de mon malheur extréme!
Si j'aime, on me trahit; je trahis ſi l'on m'aime.
Qu'accuſeray-je icy, d'Alidor ou de moy?
Nous manquons l'un et l'autre également de [foy;
Si j'oſe l'appeler laſche, traiſtre, parjure,
Ma rougeur auſſi-toſt prendra part à l'injure;
Et les meſmes couleurs qui peindront ſes forfaits,
Des miens en meſme temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'eſt pour luy ſeul que je ſuis déloyale?
L'amour m'a fait trahir (qui n'en trahiroit pas?),
Et la trahiſon ſeule a pour luy des appas.
Son crime eſt ſans excuſe, et le mien pardonnable:
Il eſt deux fois (que dis-je?), il eſt le ſeul coupable;
Il m'a prescrit la loy, je n'ay fait qu'obéïr;
Il me trahit luy-meſme, et me force à trahir.
Déplorable Angélique, en malheurs ſans ſeconde,
Que veux-tu deſormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur ſincére et ton peu de beauté
N'ont pù te garantir d'une déloyauté?
Doraste tient ta foy; mais ſi ta perfidie
A jusque à te quitter ſon ame refroidie,
Suy, ſuy doreſnavant de plus ſaines raiſons,
Et ſans plus t'expoſer à tant de trahiſons,
Puisque de ton amour on fait ſi peu de conte,
Va cacher dans un cloiſtre et tes pleurs et ta honte.

Fin du quatriéme acte.

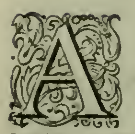


ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.



ccordez-moy ma grace avant qu'entrer chez [vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à [tous?
Craignez-vous qu'à vos feux ma flame ne réponde?
Et puis-je vous haïr ſi j'aime tout le monde?

CLÉANDRE.

Voſtre bel esprit raille, et, pour moy ſeul crüel,
Du rang de vos amans ſépare un criminel :
Touteſſois mon amour n'eſt pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous ſans crime,
Soyez, quoy qu'il en ſoit, d'un naturel plus doux:
L'amour a pris le ſoin de me punir pour vous;
Les traits que cette nuit il trempoit de vos larmes
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après voſtre beauté, ſans raiſon négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais veu deſſein plus renverſé?
Quand j'ay la force en main, je me trouve forcé;
Je croy prendre une fille, et ſuis pris par une autre;
J'ay tout pouvoir ſur vous, et me remets au voſtre.

Angélique me perd, quand je croy l'acquérir;
Je gagne un nouveau mal, quand je penfe guérir.
Dans un enlévement je hay la violence;
Je fuis respectueux après cette infolence;
Je commets un forfait, et n'en fçaurois ufer;
Je ne fuis criminel que pour m'en accufer.
Je m'expofe à ma peine; et, négligeant ma fuite,
Aux voftres offenfez j'épargne la pourfuite.
Ce que j'ay pû ravir, je viens le demander;
Et, pour vous devoir tout, je veux tout hazarder.

PHYLIS.

Vous ne me devez rien, du moins fi j'en fuis creuë[1];
Et fi mes propres yeux vous donnent dans la veuë,
Si voftre propre cœur foûpire après ma main,
Vous courez grand hazard de foupirer en vain.
Toutesfois, après tout, mon humeur eft fi bonne
Que je ne puis jamais defespérer perfonne.
Sçachez que mes defirs, toujours indifférens,
Iront fans réfistance au gré de mes parens;
Leur choix fera le mien: c'eft vous parler fans feinte.

CLÉANDRE.

Je voy de leur cofté mefmes fujets de crainte;
Si vous me refufez, m'écouteront-ils mieux?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, et mes parens font vieux.

1. On lit encore dans l'édition de 1654, au lieu des trois vers qui suivent celui-ci, ceux que nous allons rapporter :

CLÉANDRE.

Mais, après le danger où vous vous étes veuë,
Malgré tous vos mépris, les foins de voftre honneur
Vous doivent deformais refoudre à mon bonheur.
La moitié d'une nuit paffée en ma puiffance
A d'étranges foupçons porte la médifance:
Cela fceu, préfumez comme on pourra caufer.

PHYLIS.

Pour étouffer ce bruit, il vous faut époufer,
Non pas! mais, au contraire, après ce mariage
On préfumeroit tout à mon defavantage;
Et vous voir refufé fera mieux croire à tous
Qu'il ne s'eft rien paffé que de juste entre nous.

CLÉANDRE.

Puis-je ſur cét espoir...

PHYLIS.

C'eſt aſſez vous en dire.

SCÉNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.


léandre a-t'il enfin ce que ſon cœur deſire?
Et ſes amours changez, par un heureux hazard,
De celuy de Phylis ont-ils pris quelque part?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as veuë en un mépris extréme,
Et maintenant, amy, c'eſt encor elle-meſme :
Son orgueil ſe redouble étant en liberté,
Et devient plus hardy, d'agir en ſeureté.
J'espére touteſſois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous luy rendez conte,
Je vay voir mes parens, que ce coup de malheur
A mon occaſion accable de douleur;
Je n'ay tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR *retenant Cléandre qui la veut ſuivre.*

Eſt-ce donc tout de bon qu'elle t'eſt inhumaine?

CLÉANDRE.

Il la faut ſuivre. Adieu. Je te puis aſſeurer
Que je n'ay pas ſujet de me deſespérer.
Va voir ton Angélique, et la conte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui reſſemble à la ſienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin?

CLÉANDRE.

Doraste tient ſa foy:
Tu poſſédes ſon cœur; qu'auroit-elle pour moy?
Quelques charmans appas qui ſoient ſur ſon viſage,
Je n'y ſçaurois avoir qu'un fort mauvais partage:
Peut-eſtre elle croiroit qu'il luy ſeroit permis

De ne me rien garder ne m'ayant rien promis;
Il vaut mieux que ma flame à ſon tour te la céde.
Mais, derechef, adieu.

SCÉNE III.

ALIDOR.

Ainſi tout me ſuccéde;
Ses plus ardens deſirs ſe réglent ſur mes vœux:
Il accepte Angélique, et la rend quand je veux;
Quand je taſche à la perdre, il meurt de m'en défaire;
Quand je l'aime, elle ceſſe auſſi-toſt de luy plaire.
Mon cœur preſt à guérir, le ſien ſe trouve atteint,
Et mon feu rallumé, le ſien ſe trouve éteint;
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime,
Et, ſans eſtre rivaux, nous aimons en lieu meſme.
C'en eſt fait, Angélique, et je ne ſçaurois plus
Rendre contre tes yeux des combats ſuperflus.
De ton affection cette preuve derniére
Reprend ſur tous mes ſens une puiſſance entiére.
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour.
Que j'eus de perfidie, et que je vis d'amour!
Quand je ſceus que Cléandre avoit manqué ſa proye,
Que j'en eus de regret, et que j'en ay de joye!
Plus je t'étois ingrat, plus tu me chériſſois,
Et ton ardeur croiſſoit, plus je te trahiſſois.
Auſſi j'en ſuis honteux; et, confus dans mon ame,
La honte et le remords rallumérent ma flame.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers!
Et que malaiſément on rompt de ſi beaux fers!
C'eſt en vain qu'on réſiſte aux traits d'un beau viſage;
En vain, à ſon pouvoir refuſant ſon courage,
On veut éteindre un feu par ſes yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé:
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force,
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran ſecret de nos affections
Saiſit trop puiſſamment nos inclinations.

Auſſi ma liberté n'a plus rien qui me flate;
Le grand ſoin que j'en eus partoit d'une ame ingrate;
Et mes deſſeins, d'accord avecque mes deſirs,
A ſervir Angélique ont mis tous mes plaiſirs.
Mais, hélas! ma raiſon eſt-elle aſſez hardie
Pour croire qu'on me ſouffre après ma perfidie?
Quelque ſecret instinct, à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t'il point à me vouloir du mal?
Que de mes trahiſons elle ſeroit vengée,
Si, comme mon humeur, la ſienne eſtoit changée!
Mais qui la changeroit, puis qu'elle ignore encor
Tous les laſches complots du rebelle Alidor?
Que dy-je, malheureux? ah! c'eſt trop me méprendre.
Elle en a trop appris du billet de Cléandre;
Son nom au lieu du mien en ce papier ſouscrit
Ne luy montre que trop le fond de mon esprit.
Sur ma foy toutefois elle le prit ſans lire;
Et, ſi le ciel vengeur contre moy ne conspire,
Elle s'y fie aſſez pour n'en avoir rien leu.
Entrons, quoy qu'il en ſoit, d'un esprit réſolu;
Dérobons à ſes yeux le témoin de mon crime:
Et ſi pour l'avoir leu ſa colére s'anime,
Et qu'elle veuille uſer d'une juste rigueur,
Nous ſçavons les moyens de regagner ſon cœur.

SCÉNE IV.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.


Ne ſollicite plus mon ame refroidie.
Je mépriſe Angélique après ſa perfidie;
Mon cœur s'eſt révolté contre ſes laſches traits;
Et qui n'a point de foy n'a point pour moy d'at-[traits.
Veux-tu qu'on me trahiſſe, et que mon amour dure?
J'ay ſouffert ſa rigueur, mais je hay ſon parjure,
Et tiens ſa trahiſon indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon ſouvenir.
Qu'Alidor la poſſéde : il eſt traiſtre comme elle;

Jamais pour ce ſujet nous n'aurons de querelle.
Pourrois-je avec raiſon luy vouloir quelque mal
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal?
Ma colére l'épargne et n'en veut qu'à Cléandre:
Il verra que ſon pire étoit de ſe méprendre;
Et, ſi je puis jamais trouver ce raviſſeur,
Il me rendra ſoudain et la vie, et ma ſœur.

LYCANTE.

Faites mieux; puisque à peine elle pourroit prétendre [1]
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ſes biens calmez voſtre courroux,
Et de ſon raviſſeur faites-en ſon époux.
Bien qu'il euſt fait deſſein ſur une autre perſonne,
Faites-luy retenir ce qu'un hazard luy donne;
Je croy que cét hymen pour ſatisfaction
Plaira mieux à Phylis que ſa punition.

DORASTE.

Nous conſultons en vain, ma pourſuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en ſoyez point en peine;
Où que ſoit ſa retraite, il n'eſt pas toûjours nuit:
Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit.
Mais, dieux! voilà Phylis qu'il a déja renduë.

1. Dans toutes les éditions, jusqu'en 1654 inclusivement, la réponse de Lycante commence par les vers suivants, que Corneille a retranchés depuis :

Écoutez un peu moins voſtre ame généreuſe.
Que feriez-vous par là qu'une ſœur malheureuſe ?
Les ſoins de ſon honneur que vous devez avoir
Pour d'autres intéreſts vous doivent émouvoir.
Après que par hazard Cléandre l'a ravie,
Elle perdroit l'honneur s'il en perdoit la vie,
On la croiroit ſon reste, et, pour la poſſéder,
Peu d'amans ſur ce bruit ſe voudroient hazarder.

SCÉNE V.

DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

DORASTE.


a ſœur, je te retrouve après t'avoir perduë !
Et, de grace, quel lieu me cache le voleur
Qui, pour s'eſtre mépris a cauſé ton malheur?
Que ſon trépas...

PHYLIS.

Tout beau; peut-eſtre ta colére,
Au lieu de ton rival, en veut à ton beau-frére.
En un mot, tu ſçauras qu'en cét enlévement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant;
Son cœur m'eſt demeuré pour peine de ſon crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime.
Il fait tous ſes efforts pour gagner mes parens,
Et, s'il les peut fléchir, quant à moy, je me rens;
Non, à dire le vray, que ſon objet me tente;
Mais, mon pére content, je dois eſtre contente.
Tandis, par la feneſtre ayant veu ton retour,
Je t'ay voulu ſur l'heure apprendre cét amour,
Pour te tirer de peine, et rompre ta colére.

DORASTE.

Crois-tu que cét hymen puiſſe me ſatisfaire?

PHYLIS.

Si tu n'és ennemy de mes contentemens,
Ne pren mes intereſts que dans mes ſentimens;
Ne fay point le mauvais, ſi je ne ſuis mauvaiſe,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaiſe.
En cette occaſion, ſi tu me veux du bien,
C'eſt à toy de régler ton esprit ſur le mien.
Je respecte mon pére, et le tiens aſſez ſage
Pour ne réſoudre rien à mon deſavantage;
Si Cléandre le gagne, et m'en peut obtenir,
Je croy de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'aperçoy venir,
Réſolvez-vous, monſieur, à ce qu'elle deſire.

SCÈNE VI.

DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

CLÉANTE.

Si vous n'étes d'humeur, madame, à vous dédire, [ment.
Tout me rit deſormais, j'ay leur conſente-
Mais excuſez, monſieur, le transport d'un
Et ſouffrez qu'un rival, confus de ſon offense, [amant;
Pour en perdre le nom entre en voſtre alliance.
Ne me refuſez point un oubly du paſſé;
Et, ſon reſſouvenir à jamais effacé,
Banniſſant toute aigreur, recevez un beau-frére
Que voſtre ſœur accepte après l'aveu d'un pére.

DORASTE.

Quand j'aurois ſur ce point des avis différens,
Je ne puis contredire au choix de mes parens;
Mais, outre leur pouvoir, voſtre ame génèreuſe,
Et ce franc procedé qui rend ma ſœur heureuſe,
Vous acquiérent les biens qu'ils vous ont accordez,
Et me font ſouhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé de m'oſter Angélique;
Rien de ce qui la touche à préſent ne me pique:
Je n'y prens plus de part, après ſa trahiſon,
Je l'aimay par malheur, et la hay par raiſon.
Mais la voicy qui vient, de ſon amant ſuivie.

SCÈNE VII.

ALIDOR, ANGÉLIQUE, DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

ALIDOR.

Finiſſez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne m'importune plus, infidelle. Ah! ma ſœur!
Comme as-tu pû ſi-toſt tromper ton raviſſeur?

PHYLIS, *à Angélique.*

Il n'en a plus le nom; et ſon feu légitime,
Authoriſé des miens, en efface le crime;
Le hazard me le donne, et, changeant ſes deſſeins,
Il m'a miſe en ſon cœur auſſi-bien qu'en ſes mains.
Son erreur fut ſoudain de ſon amour ſuivie;
Et je ne l'ay ravy qu'après qu'il m'a ravie.
Jusque-là tes beautez ont poſſédé ſes vœux;
Mais l'amour d'Alidor faiſoit taire ſes feux.
De peur de l'offenſer te cachant ſon martire,
Il me venoit conter ce qu'il ne t'oſoit dire;
Mais nous changeons de ſort par cét enlévement :
Tu perds un ſerviteur, et j'y gagne un amant.

DORASTE *à Phylis.*

Dy-luy qu'elle en perd deux, mais qu'elle s'en conſole,
Puisqu'avec Alidor je luy rends ſa parole.

A Angélique.

Satisfaites ſans crainte à vos intentions;
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.
Si vous fauſſez déja la parole donnée,
Que ne ferez-vous point après noſtre hyménée?
Pour moy, mal-aiſément on me trompe deux fois :
Vous l'aimez, j'y conſens, et luy céde mes droits.

ALIDOR.

Puisque vous me pouvez accepter ſans parjure,
Pouvez-vous conſentir que voſtre rigueur dure?
Vos yeux ſont-ils changez? vos feux ſont-ils éteints?
Et quand mon amour croiſt, produit-il vos dédains?
Voulez-vous...

ANGÉLIQUE.

Déloyal, ceſſe de me pourſuivre,
Si je t'aime jamais, je veux ceſſer de vivre.
Quel espoir mal conceu te rapproche de moy?
Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foy?

DORASTE.

Quoy! le banniſſez-vous parce qu'il vous reſſemble?
Cette union d'humeurs vous doit unir enſemble.
Pour ce manque de foy c'eſt trop le rejetter :
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGÉLIQUE.

Ceſſez de reprocher à mon ame troublée
La faute où la porta ſon ardeur aveuglée.
Vous ſeul avez ma foy, vous ſeul à l'avenir
Pouvez à voſtre gré me la faire tenir;
Si toutefois, après ce que j'ay pû commettre,
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Un cloiſtre deſormais bornera mes deſſeins;
C'eſt là que je prendray des mouvemens plus ſains;
C'eſt là que, loin du monde et de ſa vaine pompe,
Je n'auray qui tromper, non-plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon ſoucy.

ANGÉLIQUE.

Tes ſoucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS, *à Angélique.*

De grace, pren pour luy des ſentimens meilleurs.

DORASTE, *à Phylis.*

Nous leur nuiſons, ma ſœur; hors de noſtre préſence
Elle ſe porteroit à plus de complaiſance;
L'amour ſeul, aſſez fort pour la perſuader,
Ne veut point d'autre tiers à les r'accommoder.

CLÉANDRE, *à Doraste.*

Mon amour, ennuyé des yeux de tant de monde,
Adore la raiſon où voſtre avis ſe fonde.
Adieu, belle Angélique, adieu, c'eſt justement
Que voſtre raviſſeur vous céde à voſtre amant.

DORASTE, *à Angélique.*

Je vous eus par dépit, luy ſeul il vous mérite;
Ne luy refuſez point ma part que je luy quitte.

PHYLIS.

Si tu t'aimes, ma ſœur, fais-en autant que moy,
Et laiſſe à tes parens à diſpoſer de toy.
Ce ſont des jugemens imparfaits que les noſtres:
Le cloiſtre a ſes douceurs; mais le monde en a d'autres,
Qui, pour avoir un peu moins de ſolidité,
N'accommodent que mieux noſtre instabilité.
Je croy qu'un bon deſſein dans le cloiſtre te porte:
Mais un dépit d'amour n'en eſt pas bien la porte;
Et l'on court grand hazard d'un cuiſant repentir

De ſe voir en priſon ſans espoir d'en ſortir.

CLÉANDRE, *à Phylis.*

N'acheverez-vous point?

PHYLIS.

J'ay fait, et vous vay ſuivre.
Adieu. Par mon éxemple appren comme il faut vivre,
Et pren pour Alidor un naturel plus doux.

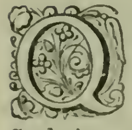
Cléandre, Doraste, Phylis et Lycante rentrent.

ANGELIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoy je me réſous :
Je me veux éxempter de ce honteux commerce
Où la déloyauté ſi pleinement s'éxerce;
Un cloiſtre eſt deſormais l'objet de mes deſirs.
L'ame ne gouſte point ailleurs de vrais plaiſirs.
Ma foy qu'avoit Doraste engageoit ma franchiſe;
Et je ne voy plus rien, puis qu'il me l'a remiſe,
Qui me retienne au monde, ou m'arreſte en ce lieu :
Cherche une autre à trahir; et pour jamais, adieu.

SCÉNE VIII.

ALIDOR.



Que par cette retraite elle me favoriſe!
Alors que mes deſſeins cédent à mes amours,
Et qu'ils ne ſçauroient plus défendre ma [franchiſe,
Sa haine et ſes refus viennent à leur ſecours.
J'avois beau la trahir, une ſecrette amorce
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié;
Mes feux en recevoient une nouvelle force,
Et toûjours leur ardeur en croiſſoit de moitié.
Ce que cherchoit par là mon ame peu ruſée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir;
Je ſuis libre à préſent qu'elle eſt deſabuſée,
Et je ne l'abuſois que pour le devenir.
Impuiſſant ennemy de mon indifférence,
Je brave, vain amour, ton débile pouvoir :
Ta force ne venoit que de mon espérance,
Et c'eſt ce qu'aujourd'huy m'oſte ſon deſespoir.

Je ceſſe d'eſpérer, et commence de vivre;
Je vy doreſnavant, puiſque je vis à moy;
Et quelques doux aſſauts qu'un autre objet me livre,
C'eſt de moy ſeulement que je prendray la loy.
Beautez, ne penſez point à rallumer ma flame;
Vos regards ne ſçauroient aſſervir ma raiſon;
Et ce ſera beaucoup emporté ſur mon ame
S'ils me font curieux d'apprendre voſtre nom.
Nous feindrons touteſfois, pour nous donner carriére,
Et pour mieux déguiſer nous en prendrons un peu;
Mais nous ſçaurons toûjours rebrouſſer en arriére,
Et, quand il nous plaira, nous retirer du jeu.
Cependant Angélique enfermant dans un cloiſtre
Ses yeux, dont nous craignions la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroiſtre
Serviront de remparts à noſtre liberté.
Je ſuis hors de péril qu'après ſon mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennuy;
Et ne ſeray jamais ſujet à cette rage
Qui naiſt de voir ſon bien entre les mains d'autruy.
Ravy qu'aucun n'en ait ce que j'ay pû prétendre,
Puiſqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnois ſans regret à Cléandre,
Je verray ſans regret qu'elle ſe donne à Dieu.

Fin du cinquiéme et dernier acte.



EXAMEN

DE LA PLACE ROYALLE

Je ne puis dire tant de bien de celle-cy que de la précédente. Les vers en sont plus forts; mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son amy Cléandre; et c'est pour cela qu'il luy fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légéreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquans pour l'obliger dans sa colére à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, et la donne à Doraste contre son intention; et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlévement. Ces deux desseins, formez ainsi l'un après l'autre, font deux actions, et donnent deux ames au poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la piéce. Les prémiers acteurs y achévent bizarrement, et tout ce qui les regarde fait languir le cinquiéme acte, où ils ne paroissent plus, à le bien prendre, que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grace de celuy de *la Suivante*, qui, ayant été tres-intéressée dans l'action principale, et demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa maîtresse et de son pére, qui ont tous deux leur conte, et les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux et contre la mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-mesme, et fait par là connoistre au spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon amy pour estre si

mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire, il devroit se contenter de ce prémier effort, qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarasser de nouveau pour l'intérest d'un amy, et hazarder en sa considération un repos qui luy est si précieux. Cét amour de son repos n'empesche point qu'au cinquiéme acte il ne se montre encor passionné pour cette maîtresse, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire, et les trahisons qu'il luy a faites; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il luy a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractére d'Angélique sort de la bienséance, en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tost à se faire enlever par un homme qui luy doit estre suspect. Cét enlévement luy reüssit mal; et il a été bon de luy donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de mesme des fautes de cette nature, et elles pourroient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter, si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout, par ce mauvais moyen, de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus, introduit par la nécessité, et légitimé par l'usage, de faire dire dans la ruë à nos amantes de comédies ce que vray-semblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay osé y placer Angélique durant la réfléxion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude et l'imprudence de ses ressentimens, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine : j'ay mieux aimé rompre la liaison des scénes et l'unité de lieu qui se trouve assez éxacte en ce poëme, à cela près, afin de la faire soûpirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle, et plus de seureté pour l'entretien d'Alidor. Philis, qui le voit sortir de chez elle, en auroit trop veu, si elle les avoit aperceus tous deux sur le théatre; et, au lieu du soupçon de quelque intelligence renoüée entr eux qui la porte à l'observer durant le bal,

elle auroit eu ſujet d'en prendre une entiére certitude, et d'y donner un ordre qui euſt rompu tout le nouveau deſſein d'Alidor et l'intrique de la piéce. En voila aſſez ſur celle-cy ; je paſſe aux deux qui restent dans ce volume [1].

1. Dans l'édition de 1664, puis dans celle de 1682, le premier volume renferme, outre les six pièces contenues dans celui-ci, *Médée* et *l'Illusion comique*.



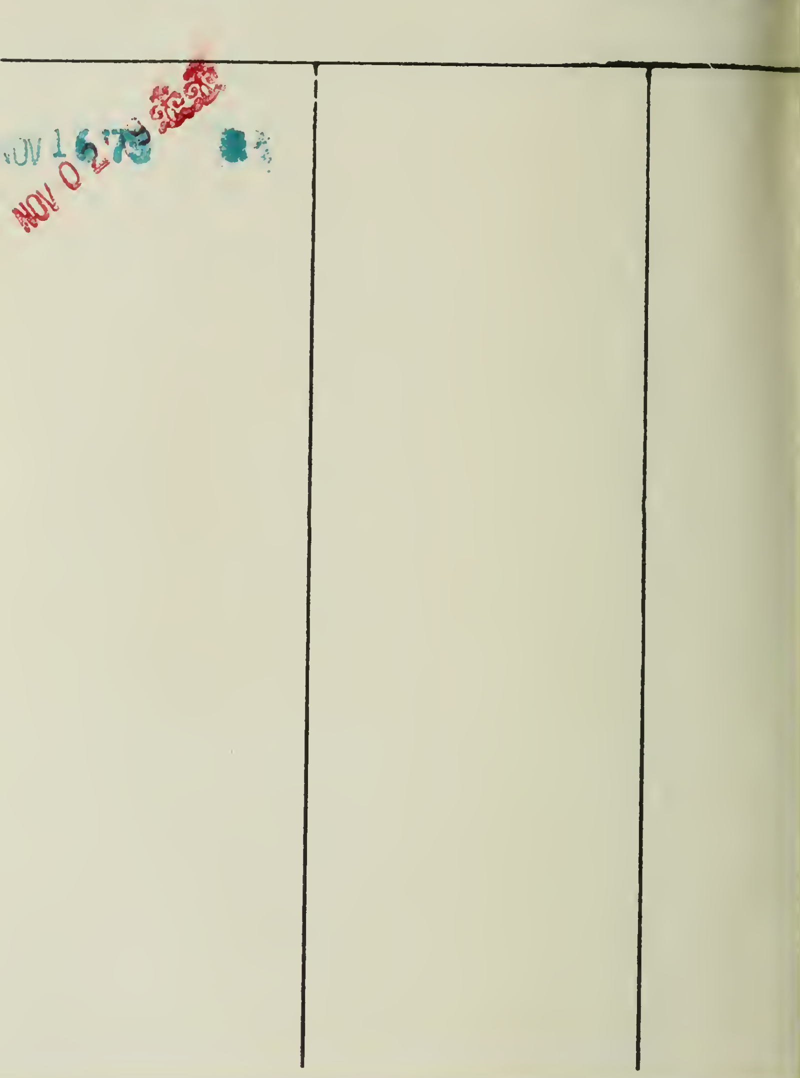


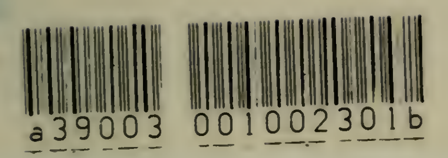
TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

	Pages
Avertissement de l'éditeur	j
Préface de Corneille (1644)	1
Préface de Corneille (1663, 1664, 1682)	2
MÉLITE, comédie	7
CLITANDRE, tragédie	91
LA VEFVE, comédie	173
Vers adressés à Corneille par les poëtes contemporains à l'occasion de cette pièce	179
LA GALERIE DU PALAIS, comédie	275
LA SUIVANTE, comédie	355
LA PLACE ROYALLE, comédie	431




a39003 001002301b

